·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

1a. Sale Catalogo

1-T-32

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL

DES INSPECTEURS DE

M. DE SARTINES

Digitized by Google

Typ. de Ve Parent & Fils, à Bruxelles.

Digitized by Google

DOCUMENTS INÉDITS SUR LE RÈGNE DE LOUIS XV

JOURNAL

DES INSPECTEURS DE

M. DE SARTINES

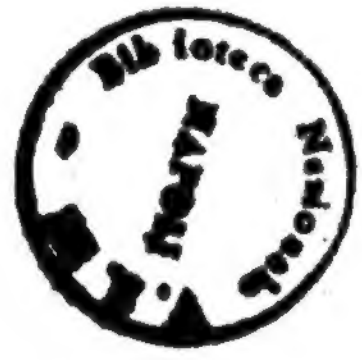
PREMIÈRE SÉRIE — 1761-1764

BRUXELLES
Ernest Parent, éditeur,
17, montagne de Sion

PARIS
Dentu, Palais-Royal, Galerie d'Orléans
Aubry, 16, rue Dauphine

1863

TOUS DROITS RÉSERVÉS



Digitized by Google

Digitized by Google

AUX SOUSCRIPTEURS.

Toute publication historique doit satisfaire à certaines exigences d'opportunité et d'utilité. Ces exigences, nous allons y répondre dès le début, car nous ne voulons pas qu'on se méprenne sur le but de l'éditeur.

Peu de mots suffiront pour cela.

Et d'abord nous croyons que les convenances sociales jadis assez puissantes pour mutiler ce document ou pour en empêcher l'apparition, sont tombées avec le siècle qui vient de s'écouler. — Personne ne peut se trouver personnellement atteint d'entendre en 1863 un récit de 1762. — Il est une heure où tous les faits doivent relever de l'histoire.

En second lieu, nous dirons : Oui, cette publication est utile, parce qu'elle est vraie, parce qu'elle est authentique et parce qu'on n'a jamais assez de textes sûrs, du moment qu'il s'agit de remonter dans le passé. L'histoire aussi a sa justice qui, comme celle des hommes, a le droit de s'en-

Digitized by Google

tourer de tous les enseignements propres à l'éclairer. Son enquête permanente, universelle, ne saurait dédaigner le fait le plus frivole, et le récit d'une galanterie est pour elle d'un intérêt aussi grave que celui d'un outrage aux mœurs pour un magistrat instructeur.

Quoi qu'il en soit, nous savons que le *Journal de Sartines* ne trouvera jamais grâce aux yeux de beaucoup de gens qui prétendent s'arroger le droit de châtier l'histoire et d'expurger ses annales. Leur mot d'ordre est le grand mot d'*immoralité*. Prétendant ne faire du passé qu'un recueil de bons exemples à l'usage de l'enfance, ils proscrivent et condamnent sans pitié tout ce qui ne leur paraît pas propre à récréer sans danger leurs femmes ou leurs filles. — Ces gens-là forment ce que nous appellerions volontiers la secte du bégueulisme historique, et nous en signalons d'autant plus volontiers les manœuvres, que leur influence est grande. Le père Loriquet a fait souche.

En fait de morale, l'histoire n'en reconnaît qu'une ; — c'est celle du fait. Et il n'est pas une seule de ses périodes qui ait besoin de la férule de nos modernes censeurs pour porter avec elle un sérieux enseignement.

Plaçons-nous cependant au point de vue de l'*immoralité*, que le parti dont nous parlons feint de redouter aujourd'hui dans toute révélation.

Aux hommes sincères de ce parti, nous poserons ces simples questions :

1° Les héros des aventures énumérées dans ce

Digitized by Google

Journal les auraient-ils commises s'ils avaient pu prévoir une révélation, même posthume?

Beaucoup assurément se seraient abstenus.

2° Les raisons de leur abstention sont-elles de notre temps comme du leur?

Sans nul doute.

Donc le vice craint beaucoup plus une demi-publicité que le meilleur traité de morale. Donc le *Journal de Sartines* ne peuplera pas autant les ruelles que vous le pourriez craindre, censeurs trop craintifs, car indépendamment des risques éternels qu'il montre dans la pratique des plaisirs faciles, il fait entrevoir au moins réfléchi que ses actes les plus secrets ont toujours une révélation à craindre.

Aux hypocrites et aux niais, il nous suffira de répéter en terminant, cette belle sortie de Mme de Girardin :

« On aura de la peine à s'accoutumer en France au grand jour de la publicité; chose étrange! cette patrie de la fatuité est aussi le pays des cachotteries et des faux mystères. On veut briller, mais à condition de ne pas éclairer; ô mystère! chacun rêve la célébrité, et tout le monde craint la publicité. Expliquez cette inconséquence; cependant l'une est sœur de l'autre, il faut tôt ou tard qu'elles se rejoignent malgré vous; et c'est justement parce qu'elles sont inséparables qu'il faudra bien s'accoutumer à leur alliance, et comprendre que c'est sottement qu'on s'alarme, puisqu'elle ne menace que ceux qu'elle peut flatter.

Digitized by Google

Car enfin, on ne parle au public que de ce qui l'intéresse ; et nous n'avons jamais compris ce grand effroi des petits êtres obscurs à chaque publication de Mémoires, ces superbes indignations des gens inconnus contre ceux qui révèlent les turpitudes des gens illustres ; nous ne savons pas pourquoi les rats et les souris se cachent parce qu'on chasse les loups et les sangliers. Rassurez-vous, violettes révoltées, on n'en veut pas à votre repos ; vous aimez l'ombre et l'ombre vous le rend ; quelle que soit l'importance que vous attachiez à vos petites œuvres, elles ne sont pas de nature à réveiller le monde ; le récit de vos affaires, de vos succès, de vos amours, ne ferait pas vivre un auteur de vaudeville. Dormez en paix, mariez-vous, trompez vos femmes, vos associés, vos clients, vos amis ; et soyez tranquilles, l'univers ne le saura jamais ; votre obscurité vous protége ; vos secrets sont stériles, ils n'ont pas force de scandale, ils n'ont pas valeur de publicité, l'écho n'en voudrait pas, car la célébrité, voyez-vous, n'est pas une bavarde vulgaire, une commère banale, c'est un écho qui choisit ; ainsi vous n'avez rien à craindre, et vous n'avez rien à dire non plus. »

Digitized by Google

NOTICE.

Nos historiens ont fait plus d'une allusion au document singulier que nous publions aujourd'hui.

Berrier d'abord et ensuite Sartines avaient, disent-ils, imaginé de combattre chaque matin l'ennui du roi par le récit des anecdotes de la veille. C'est une entreprise que leur charge de lieutenant de police rendait possible à eux seuls. Le plus souvent galantes, ces historiettes constituaient un tableau vivant de ce Paris du XVIIIe siècle où venait déjà s'égayer toute l'Europe aristocratique. Louis XV avait pris goût à un passe-temps qui lui permettait de savourer, sans quitter sa couche, les jouissances nomades du calife Haroun, et les intéressants rapports avaient si bien exercé sa mémoire, que ses familiers ne pouvaient plus paraître au petit lever sans éprouver la surprise, parfois peu agréable, d'entendre conter leurs secrètes équipées. On serait injuste si on n'ajoutait pas que ces communications éveillaient chez le roi des intérêts plus sérieux que ceux de la curiosité satisfaite. Il ne faut pas oublier que c'est par la Fillon qu'on arriva sous la Régence à la découverte de la conspiration Cellamare. Le cardinal Dubois ne prétendait-il pas qu'il est des témoins nocturnes en présence desquels le plus profond diplomate commet toujours une indiscrétion?

Digitized by Google

Toutefois, ceux qui ont à tour de rôle répété la tradition dont nous parlons, négligent de lui donner la moindre preuve pour escorte. L'omission a suffi pour faire naître le doute. On ne pouvait imaginer, en effet, qu'un document aussi curieux, aussi important, relatif à un temps si rapproché du nôtre, fut demeuré inconnu.

Heureusement pour l'histoire, le document existe. Dans l'origine, les rapports des inspecteurs étaient inscrits sur des registres qui après un certain temps passaient des bureaux de la police au depôt des papiers secrets de la Bastille. Ils y furent trouvés au mois de juillet 1789 et portés à l'Hôtel-de-Ville, dans la bibliothèque duquel ils doivent exister encore, bien que M. Bailly, son conservateur, nous l'ait positivement nié. C'est dans ces registres que C. Manuel, alors procureur de la commune, puisa les éléments de sa *Police dévoilée*. Les extraits, nombreux, mais accommodés à sa façon, que Manuel a donnés, ont été reproduits par deux autres ouvrages du même temps, *la Chronique scandaleuse* et la *Chasteté du clergé dévoilée*. Plus récemment, quelques recueils périodiques, comme la *Revue Rétrospective*, ont fait voir le jour à des fragments réellement conformes au texte original. — Plus étendue, plus complète et non moins sérieusement éditée est la partie dont nous entreprenons la publication. Nous y avons ajouté une table, et les éclaircissements historiques réclamés par un texte qui fourmille de noms propres souvent mal écrits et d'allusions dont l'objet n'est plus présent à la mémoire.

Autant qu'on en peut juger par les rares indications données déjà, il n'existe nulle part un manuscrit réellement complet du *Journal de Sartines*. Les fragments donnés jusqu'ici n'excèdent pas une soixantaine de pages, et proviennent des recueils conservés soit dans la bibliothèque de la ville de Paris, comme l'affirme M. Taschereau (*Revue Rétrospective*), soit dans la bibliothèque Impériale de la rue Richelieu, soit

Digitized by Google

dans divers cabinets particuliers, comme celui de Bouilly qui depuis a dû passer en plusieurs mains. Le document publié par nous ne semble point un original. Son texte est courant et ne présente aucune rature. Cependant le papier et l'écriture décèlent une copie exécutée pendant les dernières années du XVIIIe siècle.

Une notable partie des rapports du *Journal de Sartines* paraît due à un personnage nommé Marais qu'on retrouve dans les almanachs royaux avec le titre de commissaire du Palais-Royal et de la Pointe-Saint-Eustache. A ces attributions, il joignait l'inspection des mœurs, la surveillance des étrangers, des maisons de jeu, et en général de tous les personnages qui jouaient un certain rôle dans le monde parisien, sans en excepter les princes du sang. Parfois aussi, il avait à remplir des missions plus graves. Ainsi, les *Mémoires de Dumouriez* vantent la politesse de l'exempt Marais, qui le conduisit prisonnier au château de Caen. Par contre, Rétif de la Bretonne s'élève plusieurs fois contre sa vénalité et l'accuse de se faire payer par ses justiciables femelles.

Il n'est pas étonnant qu'on ait très-peu de détails biographiques sur des agents obscurs qui n'avaient aucun intérêt à faire parler d'eux. D'ailleurs, à vrai dire, leurs personnalités se reflètent dans leurs récits, très-incorrects au point de vue de la forme, mais quelquefois spirituels et toujours fort intéressants. Ils savent peu d'orthographe et ne se piquent pas d'une régularité parfaite dans la construction de leurs phrases, mais leurs réflexions sont empreintes à un degré particulier d'une *humour* froide qui porte juste en deux mots et qui n'épargne rien. Pourquoi d'ailleurs ces personnages se seraient-ils gênés? N'avaient-ils pas en leurs mains les fils de la comédie humaine qui se jouait autour d'eux? Les plus grands seigneurs ne viennent-ils pas leur demander des conseils d'amis? Les ducs et pairs ne les prennent-ils pas pour confidents de leurs

Digitized by Google

mésaventures amoureuses ? — A ce frottement aristocratique, ils ont à vrai dire gagné une sorte de pointe mythologique qui donne à leurs récits l'allure la plus singulière. Un entreteneur est alors qualifié par eux de *Plutus* et ils parlent des *fruits amers qu'on cueille dans les bosquets de Cypris*. En dépit de la monotonie forcée de pareils documents, leur totalité se lit jusqu'au bout avec je ne sais quels sentiments d'admiration pour la patience de la recherche, d'effroi vis-à-vis d'une inquisition sans limites et de pitié pour les folies d'une société qui s'en va.

Lieux, noms, jours, dates, heures, tout y est. Antécédents cachés, intrigues mystérieuses, tout s'y retrouve. Il n'est point de mur épais, de porte verrouillée, ni de boudoir secret pour la police de MM. les inspecteurs ; — son œil vaut l'anneau de Gygès et la béquille d'Asmodée. — Ce n'est point à eux qu'on ira vanter la rouerie de Richelieu. Ils savent ce qu'on ne sait plus aujourd'hui, c'est que ce Don Juan du maréchalat donnait en fait de galanterie dans les panneaux les plus grossiers.

Qu'on ne vienne du reste chercher ici ni particularités inutiles, ni descriptions risquées. C'est le bilan des mœurs parisiennes dressé avec l'exactitude et la sécheresse du teneur de livres, rien de plus ! — On n'y oublie rien, mais on n'y développe rien. — Marais et ses collègues sont avant tout préoccupés de la véracité du fait, et la multiplicité des sujets offerts à leur observation ne leur laisse pas le temps de détailler. Aux yeux des plus sévères, cette sécheresse est un mérite, car elle fait du *Journal de Sartines* un des monuments sérieux qui s'offrent à la statistique morale d'un siècle dont on parle beaucoup sans le connaître encore bien.

Digitized by Google

JOURNAL

DE SARTINES.

DU 7 AOUT 1761.

NOTES SUR DIFFÉRENTES DEMOISELLES ENTRETENUES.

MONTALANT dite LACOUR. — ANNE LALLEMAND dite DE NESLE. — DESCHAMPS. — TESTELINGUE. — LACOUR. — RICHER.
AVENTURE DE LA Dlle BOISSELET.

La demoiselle Montalant dite *Lacour*, l'une des danseuses dans les ballets de la comédie italienne, — dont j'ai donné les premières aventures le 20 avril 1759, — était entretenue par le sieur Botte, intendant du prince Galitzin, qui la quitta, parce qu'elle ne voulut pas elle-même quitter son guerluchonnage avec M. de Marigny, mousquetaire noir, — connu pour le garçon le plus étourdi et le plus inconstant, — et duquel elle fut abandonnée, lorsqu'il vit qu'il ne venait plus de fonds, et qu'il fallait qu'il en fournisse.

Elle se vit forcée de faire des passades, dans le cours desquelles elle fit la connaissance de milord Tallon, qui parut se prendre pour elle de belle passion et qui dépensa quelques louis sans cependant lui donner des meubles. Il lui envoya

Digitized by Google

même de ce pays une somme de trente louis, qu'elle dissipa très-promptement. Et depuis il ne lui a plus rien envoyé, ayant reçu plusieurs lettres d'avis qui lui annonçaient sa mauvaise conduite; — ce qui détermina sans doute ce jeune seigneur à se faire une autre intrigue avec une jeune Italienne fort aimable, nommée Fontaine, dont j'ai parlé dans mes notes du 15 mai 1761.

La demoiselle Lacour, réduite de nouveau à donner dans la passade, profita de toutes les occasions que les coulisses lui offraient journellement, en attendant qu'elle pût captiver quelque nouveau débarqué.

Cette occasion s'est enfin présentée pour elle depuis un mois. M. de Vassal, jeune homme âgé de 24 ans, logé à Paris, rue et hôtel de Grenelle, avec M. son père (qu'on dit prodigieusement riche, être associé avec M. de la Borde, banquier de la cour, et être intéressé dans les plus grandes affaires de commerce et de finances, dont le domicile ordinaire est en Languedoc). Ce jeune homme, dis-je, en est devenu éperdument amoureux ; il lui a fait quitter aussitôt sa chambre garnie, lui a fait louer un très-bel appartement de 800 livres par an de loyer, rue Neuve-Saint-Eustache, — qu'il lui a fait meubler dans le goût le plus élégant et dont il ne sera pas quitte pour dix mille livres, — lui a donné du linge et des robes, — se propose de lui donner aussi des diamants, si elle se conduit bien, et en outre lui passe 25 louis par mois pour défrayer sa maison.

Mercredi dernier, passant dans sa rue, je la vis à sa fenêtre. Elle m'invita de monter chez elle ; je me rendis à sa prière.

Tout me parut bien entendu dans son appartement.

La salle de compagnie est d'un damas vert de plusieurs couleurs; la chambre à coucher, ainsi que le lit, en moire rose et blanche; le boudoir n'est pas encore tout à fait fini, — mais

Digitized by Google

elle le dispose pour qu'il soit tout en glace. La salle à manger est propre, et la cuisine très-bien meublée.

Cette demoiselle me parût enivrée de sa bonne fortune et dans l'intention de se bien comporter. Mais j'ai peine à le croire. Son amour-propre la perdra toujours; elle se croit faite pour être adorée de tout le genre humain. Il est vrai qu'elle est jolie, grande et bien faite, de beaux yeux, les traits du visage fort bien, les dents belles; — mais elle est rousse et cette couleur ne va pas à tout le monde. — Ajoutez à cela un degré de trop d'impertinence.

Anne Lallemand dite de Nesle, native de Sédan, âgée de vingt ans et orpheline de père et de mère.

Son père, en son vivant, était armurier audit lieu. Est venue à Paris, il y a quatre ans, conduite par un jeune ouvrier dont j'ignore le nom, du régiment des dragons d'Apchon (1), — qui eut sa première fleur, et l'abandonna aussitôt son arrivée en cette ville, en lui laissant cependant quelques louis, qui furent bientôt dissipés.

Ne sachant plus de quel côté donner de la tête, elle se trouva fort heureuse d'être reçue au nombre des pensionnaires de la Lefebvre, tenant maison publique à la barrière Sainte-Anne où elle a passé trois ans dans tous les exercices de son nouvel état.

Un jeune homme, nommé Dainse, fils de l'avocat de ce nom, officier au régiment de Picardie, la retira de cette maison, et lui fit prendre une chambre garnie, rue des Bons-Enfants. Il y a de cela environ un an. Les moyens du sieur Dainse n'étant point suffisants pour la soutenir, elle fut obligée, malgré tout l'amour qu'elle ressentait pour lui, de se prêter à la passade chez différentes femmes du monde.

(1) Il y avait en effet un régiment de dragons qui portait ce nom depuis le 11 janvier 1749, époque à laquelle le roi l'avait donné au comte d'Apchon, alors simple capitaine aux dragons d'Egmont.

Digitized by Google

Enfin, depuis deux mois, chez la Braisée, rue de Richelieu, ayant été appelée pour amuser M. Pelletier, fermier général (1), ce financier se prit tout à fait de goût pour elle, et lui proposa de l'entretenir. Elle n'eut garde de refuser ses offres, et, de concert avec lui, elle loua un appartement rue Saint-Honoré, au deuxième, sur le derrière, chez l'apothicaire, à côté de l'Opéra (2), — qu'il lui a fait meubler très-proprement par la dame Corbin, tapissière, rue du Chantre, qui a été payée tout de suite.

Il lui a donné aussi du linge, des robes et toute la *petite oie* (3) en argenterie; lui a placé 3,000 livres la semaine dernière sur l'emprunt des cordons bleus (4), et lui a donné 15 louis par mois pour se soutenir.

Toute cette affaire s'est passée à l'insu de la Braisée, ce qui a été cause que j'ai un peu tardé à en être instruit (5).

J'ai eu occasion de parler à cette demoiselle. Elle paraît fort satisfaite de son sort, et dans l'intention de mener fort grand train M. Pelletier, — afin de se trouver à son aise, si à la fin de la campagne il trouvait à redire aux visites que lui rend le sieur Dainse, qu'elle aime toujours et pour qui elle dit qu'elle sacrifierait tout au monde.

Cette inclination ne peut manquer de lui faire du tort et de l'empêcher de pousser aussi loin sa fortune que sa jolie figure la met en droit d'espérer; ce jeune officier étant par lui-même très-turbulent et ayant pour louable habitude de vouloir coucher journellement avec sa maîtresse.

(1) Rue Neuve des Petits-Champs, au coin de la rue Sainte-Anne.

(2) L'Opéra était alors au Palais-Royal, du côté de la rue de Valois.

(3) Voici une nouvelle acception de ce terme proverbial usité jadis en cuisine, en toilette et en galanterie. Peut-être Marais veut-il ici parler d'un service de table.

(4) Emprunt contracté par la caisse de l'ordre du Saint-Esprit.

(5) Cette phrase nous montre quels étaient les espions ordinaires des inspecteurs.

Digitized by Google

Cette demoiselle de Nesle peut à juste titre être regardée comme une de nos plus jolies femmes. Elle est grande, très-bien faite, fort blanche de peau, brune de cheveux, les sourcils noirs, de beaux yeux, le nez bien fait, les dents belles et la gorge admirable. Elle n'a contre elle que le parler un peu grossier; car elle ne manque pas d'esprit et surtout de celui capable d'amuser.

Cette aventure et la précédente doivent être regardées aujourd'hui comme uniques, c'est-à-dire sur le pied d'entretien (1). J'ai fouillé partout et dans tout, je n'ai trouvé que misère; les femmes de spectacle crient miséricorde et sont obligées tous les jours de mettre en gage. Elles demandent la paix de toutes leurs forces (2).

La dame Deschamps (3) et la demoiselle Testelingue, figurante

(1) En ce qui regarde les femmes entretenues.

(2) On touchait à la fin de la *guerre de sept ans*, l'une des moins populaires et des moins heureuses que la France ait entreprises.

(3) Favart a laissé sur cette fille les anecdotes suivantes (*Mémoires*, t. II, page 14) :

" La demoiselle Deschamps, ci-devant médiocre figurante à l'Opéra, pour réparer les brèches que le luxe le plus insolent et le plus outré avait faites à sa fortune, commença, il y a quelques années, par vendre une partie de son mobilier, qui était de la plus grande richesse. (Voir à ce sujet les curieux détails du *Journal de Barbin*.) Parmi beaucoup de meubles superbes, restes de la magnificence d'un de nos princes du sang, qui n'avait pas dédaigné des appas flétris par 20 ans de service dans l'art de Phryné, il fut vendu une baignoire d'argent massif, dont on devine bien l'usage, ornée d'une garniture de dentelle d'Angleterre qui fut achetée par une duchesse et transportée sur sa toilette.

" Il n'est pas rare de voir l'avarice succéder à la dissipation. C'est l'histoire de la demoiselle Deschamps : elle est devenue usurière; son coup d'essai n'a pas été heureux pour elle.

" Un officier chargé de quelques dettes d'honneur (c'est chez nous le nom réservé aux dettes quelquefois les moins honnêtes, aux dettes de jeu), et d'ailleurs dépourvu de l'argent nécessaire pour faire son équipage, à la veille de partir pour l'armée, fut conseillé d'avoir recours à la Deschamps. Il alla se jeter à ses pieds et lui exposa sa situation. Il s'agissait de 4,000 francs; la

Digitized by Google

à l'Opéra, entretenue par l'ambassadeur de Venise, se disputent à l'envi l'une de l'autre l'avantage de posséder seule pour guerluchon le sieur Vesian, jeune homme d'une très-jolie figure, commis aux fermes, et frère de la demoiselle Vesian, entretenue du marquis d'Estrehan. Il paraît cependant que la Deschamps triomphera de sa rivale. Notre jeune homme aime la bonne chère et surtout ce qui peut contenter sa petite vanité. Pourvu qu'une femme ait de grands airs, un carrosse, beaucoup d'étalage et des diamants, peu lui importe qu'elle

Deschamps le paya d'abord de toutes les raisons que les usuriers ont toujours à la bouche; elle-même, disait-elle, était dans le cas, et achetait l'argent fort cher. Enfin, elle proposa à l'officier le taux de son prêteur, qui était un billet de 2,000 écus pour 4,000 francs. L'officier qui n'avait plus le choix des ressources, fut obligé d'en passer par là. Il fit son billet de 6,000 francs, et reçut les deux tiers de la somme; c'était un intérêt bien honnête.

" A l'échéance du billet, l'officier ne se trouve point en état de payer; il va se mettre à la merci de son usurière. La Deschamps tranquillise son débiteur, fait protester son billet, obtient sentence par corps contre lui, et pour s'assurer de sa proie, se charge elle-même du rôle odieux de *mouche*. Elle monte pour cet effet dans un superbe carrosse et va trouver l'officier sous prétexte de lui parler de son affaire. L'officier, par politesse, descend pour lui parler dans son carrosse, et à l'instant il est investi par une troupe d'alguasils et conduit en prison.

" Le ministère public, averti de cette indignité, fait d'abord sortir l'officier de prison, mande la Deschamps, l'oblige de rendre le billet usuraire pour en recevoir un autre de la somme effective, due par l'officier, payable au terme qui lui conviendra. Ensuite la demoiselle est bannie du royaume; elle est actuellement à Liége, auprès du prince qui a été un de ses tributaires.

" Duvaudier, célèbre avocat, s'étant pris de passion pour la Deschamps, alla un jour lui rendre visite fort tard. Elle était seule et lui marqua le regret qu'elle avait de ne pouvoir profiter aussi longtemps qu'elle l'eût désiré de la compagnie d'un homme de sa réputation et de son mérite, attendu l'heure presque indue qu'il était alors. " Mademoiselle, dit alors le praticien, oh! j'ai apporté mon bonnet de nuit. "

" Le fils d'un riche financier se trouvant au petit lever de la Deschamps, fut tellement épris de son lit, qui lui semblait respirer la volupté, qu'il lui proposa de l'acheter sur-le-champ, dans le beau désordre où il se trouvait, avec promesse de coucher dès le soir même dans les mêmes draps, ce qui était un article important du marché. Le lit lui fut vendu 5,000 francs, circonstances et dépendances, et fut payé une heure après. "

Digitized by Google

soit belle ou laide. Et sa réputation est faite, à ce qu'il dit, s'il peut parvenir à faire faire quelques sottises à la Deschamps, pour lui.

Mais j'ai peine à croire qu'il y réussisse. — Cette femme est comme une vraie Messaline, et dès qu'elle s'apercevra qu'il battra de l'aile, elle le congédiera comme elle a fait de beaucoup d'autres (1).

Je ne sais quelle raison a pu engager M. le prince de Belosenski d'aller à Rouen, la semaine dernière; mais il n'est pas encore de retour, et il a emmené avec lui la demoiselle Lacour, sa maîtresse, qui a probablement obtenu un congé de l'Opéra pour ce voyage.

Cette demoiselle, — malgré qu'elle soit très-bien payée de ce seigneur, qui lui donne très-exactement 50 louis par mois, sans les cadeaux, — ne se plaît point avec lui. Elle le trouve, à ce qu'elle dit, grossier et d'un tempérament qui la tue. Il est vrai qu'on la voit maigrir tous les jours, et je suis instruit qu'elle est tombée malade à Rouen, et qu'elle regrette intérieurement la vie qu'elle menait avec le duc de la Vallière.

M. Jacquier de Vielsmaisons, conseiller au Parlement à la première des enquêtes (2), a fait samedi dernier une passade avec la demoiselle Richer, marchande d'étoffes étrangères, dans le Palais-Royal. C'est la Roussel, rue Baillif, qui lui a procuré cette bonne fortune, comme chose difficile et méritant d'être bien payée. Cependant, on est instruit que, chez cette même Roussel, on a à discrétion cette demoiselle Richer pour

(1) Il est fort question de ce Vesian et de sa sœur dans les *Mémoires de Casanova*.

(2) Rue de Tournon, à l'hôtel de Ventadour. C'était presque le doyen des conseillers de la première chambre. Il avait été pourvu de sa charge le 16 juillet 1732.

Digitized by Google

un louis, mais *il convient de faire valoir le talent lorsqu'on en trouve l'occasion.*

Le même jour, M. le duc de Brancas, par le canal de la même femme Roussel, a été souper chez la demoiselle Martin, danseuse à l'Opéra-Comique, demeurant rue du Four-Saint-Honoré avec sa mère. — Elles ont été fort mal payées.

La demoiselle Raye, de l'Opéra, a donné à souper lundi dernier à M. de Pichal, riche banquier de Bordeaux, logé à Paris rue du Mail, à l'hôtel d'Angleterre. Et pour lui témoigner sa satisfaction, il lui a fait présent de dix louis, et lui a envoyé le lendemain de quoi lui faire une robe d'étoffe d'argent.

AVENTURE SINGULIÈRE.

Le révérend père Fabre, religieux du couvent des Grands-Augustins, — ayant appris que la veuve Boisselet avait une jolie fille, raccommodeuse de dentelles demeurant avec elle, rue Saint-Thomas-du-Louvre, — est parvenu à s'introduire chez elle, mercredi dernier, de la part d'une personne de leurs amis. Il a débuté par leur annoncer que le but de sa visite était de leur procurer la meilleure pratique de Paris, et qu'elles n'avaient qu'à se tenir prêtes pour jeudi matin, qu'il leur donnerait une lettre pour aller chez M. le marquis de Pertuis (1), demeurant rue Saint-Louis, au Marais (maison de Mme de Joigny).

En effet le père se rendit le lendemain à leur logis, à sept heures du matin, dans un fiacre. Mais ayant appris par la conversation que la mère avait affaire rue Beaurepaire, il se

(1) Antoine Gui, marquis de Pertuis, capitaine de cavalerie. En 1753, il avait épousé une fille du marquis de Juigné.

Digitized by Google

chargea de l'y conduire et de présenter lui-même sa fille à M. le marquis de Pertuis, — ce qui fut accepté.

Arrivé à la porte de la maison du marquis, il prétexte une affaire et engage la demoiselle à s'introduire seule par le moyen de sa lettre, et assure qu'il va revenir la joindre dans un instant.

La demoiselle se fait annoncer en vertu de la lettre de sa révérence. Elle est très-bien reçue. Le marquis la trouve charmante, lui proteste qu'il n'a jamais vu de plus beaux yeux que les siens, et se met en devoir de pousser à bout cette aventure.

La jeune fille, qui n'a pour objet que d'emporter des dentelles, se défend de toutes ses forces et apostrophe le moine et le marquis de toutes les expressions que sa fureur lui peut suggérer.

Le marquis, de son côté, est étonné de sa résistance et s'écrie :

— Est-ce que le père ne vous a pas instruit que vous n'auriez mes dentelles qu'en m'accordant vos faveurs? Lorsque l'on vient de sa part, on ne fait pas tant la vestale. Je ne lui pardonne pas de m'avoir envoyé un pareil dragon de vertu. Je lui en ferai les reproches les plus vifs... Allez, mademoiselle! vous pouvez sortir; mon ouvrage est pour des personnes plus complaisantes.

La demoiselle Boisselet n'a pas demandé son reste et s'est promptement retirée. Il y a lieu de craindre pour le père Fabre, que, si Brissault venait à découvrir ses menées, il ne lui cherche quelque dispute relativement à la concurrence.

Digitized by Google

DU 14 AOUT 1761.

Les Demoiselles LEMIERRE, DUHARLAY, DASCHER, SIAM, DORNAY.

Monseigneur le prince de Conti, qui s'était chargé de la demoiselle Lemierre (1), l'une des premières actrices de l'Opéra, — ainsi que je l'ai annoncé dans mes notes du mois de juillet dernier, — après avoir contenté sa fantaisie, lui a fait, à ce que l'on dit, quelques rentes. Il a continué à lui donner trente louis par mois, en la laissant maîtresse de disposer d'elle-même comme elle jugera à propos, avec la faculté cependant d'en pouvoir user comme il lui plaira. Cet arrangement se trouve être parfaitement du goût de cette demoiselle, et pour le mettre à profit elle a prêté volontiers l'oreille aux fleurettes et aux avantages que lui a proposés M. de Bauche, conseiller honoraire (2).

La semaine dernière, elle a passé trois jours entiers enfermée avec lui dans sa maison à Pantin, et depuis, il la voit journellement, en cachant cependant avec le plus grand soin cette intrigue à ses amis, et pour leur persuader davantage qu'il n'a point de maîtresse, mercredi dernier il a donné un

(1) Bachaumont était un enthousiaste de Mlle Lemierre : " Qui ne serait enchanté, s'écria-t-il le 8 juillet 1762, de la méthode, du goût, du prestige avec lequel Mlle Lemierre nous peint *tous les objets sensibles de la nature !* Sa voix est une magie continuelle. C'est tour à tour un rossignol qui chante, un ruisseau qui murmure, un zéphir qui folâtre. " (*Mém. secrets*, t. 1, p. 17.)

(2) Doublet de Bauche, conseiller honoraire aux enquêtes et requêtes, rue de Boucherat, au Marais.

Digitized by Google

très-grand souper à la susdite maison de Pantin en hommes seulement, où il n'a été question que de bonne chère et de jeu. Les convives étaient M. de Villemur, le baron de Wangen, le marquis de Vierville (1), M. de Barbantal, le comte de Sarsalle, le marquis de Chimène, M. de Vougny, M. de Roquemont (2), commandant du guet, et quelques autres dont on n'a pu savoir les noms. Le baron de Wangen a perdu 60 louis, M. de Chimène en a gagné 30, mais en général la perte n'a point été considérable. Le baron de Wangen doit rendre ces jours-ci à souper à toute la société, où toutes les élégantes de l'Opéra se trouveront. M. de Bauche aura soin d'y introduire Mlle Lemierre, mais simplement comme femme à talent, afin d'observer, à ce qu'il dit, le mystère qu'il désire; tous ses amis n'en sont point la dupe.

M. Mercier (3), fermier général, se propose d'entretenir la demoiselle Du Harlay, dont j'ai donné les premières aventures le 13 février dernier, en la faisant connaître pour avoir été débauchée par M. l'abbé de La Ville, qui l'a ensuite mariée à un tapissier en lui donnant une somme de 3,000 livres, et quelque temps après l'a abandonnée pour s'être prêtée aux fleurettes d'un nommé Fleury, valet de chambre, qui ayant de son côté des ménagements à garder, lui a conseillé de venir à Paris trouver sa sœur aînée, qui, par la vie galante qu'elle menait, la mettrait à même de produire avec avantage sa jolie

(1) Il y a un Puget, marquis de Barbentane et capitaine de cavalerie, marié depuis 1753 à une fille du marquis de Vierville. Ce Vierville était sans doute le même que celui de notre souper et Barbantal ou mieux Barbentane serait son gendre.

(2) M. de Rocquemont, chevalier de Saint-Louis, ancien capitaine de cavalerie, demeurant rue de Meslay. Les troupes du guet placées sous ses ordres se composaient d'une compagnie d'infanterie de 472 hommes, d'une compagnie à cheval de 170 maîtres, et enfin d'une compagnie de gardes des quais, ports et remparts, forte de 458 hommes de pied.

(3) Il demeurait rue du Chantre, vis-à-vis Saint-Honoré.

Digitized by Google

figure. Ce projet fut exécuté ; le sieur Lany, maître des ballets à l'Opéra, à qui sa sœur la fit voir, la trouvant à son goût, s'en chargea, et lui ayant trouvé des dispositions pour la danse, la mit à même de pouvoir débuter cet hiver dans les ballets à l'Opéra, et comme elle désirait y paraître avec éclat, de concert avec le sieur Lany, qui n'aime point la charge et dont tous les cadeaux consistent en cabriolles, il a été question de se mettre à portée de trouver un entreteneur ; en conséquence elle s'est placée chez la dame Perolle, coiffeuse et logeuse en garni, rue de Grenelle-Saint-Honoré, où le sieur Lany paie une modique pension. C'est là où M. Mercier l'a découverte ; il lui offre 25 louis par mois et des meubles ; ce marché certainement aura lieu si mondit sieur Mercier veut avoir un peu de patience. Cette demoiselle n'a pourtant fait aujourd'hui quelques difficultés que pour avoir le temps de purifier sa santé que le sieur Lany a quelque peu altérée. Cette jeune femme est d'une très-jolie figure, grande, bien faite, et n'a tout au plus que vingt ans ; son mari est mort ou est à présent aux Iles.

La demoiselle Dascher, native de Normandie, connue à Paris sous le nom de la belle Cauchoise, dont j'ai donné les premières aventures le 15 février 1760 et dont j'ai ensuite parlé dans mes notes, comme étant aux appointements de M. le marquis de Voyer d'Argenson (1), a reçu de l'armée, de ce seigneur, sa lettre de congé ; il faut croire qu'il a été instruit que pendant son absence, elle vivait avec le nommé Neveu, mar-

(1) Marc-Réné, marquis de Voyer, lieutenant-général, inspecteur de cavalerie et gouverneur de Vincennes, marié depuis 1747 à une fille du comte de Mailly d'Haucourt. C'était le fils du chancelier et le neveu de l'auteur des *Mémoires*. Officier distingué, il avait pris une part active à toutes les campagnes précédentes. Blessé en 1756 devant Crevelt, il contribuait à la victoire de Corbach, presqu'au même temps où il donnait congé à sa maîtresse. (Juillet 1760.)

chand de vin sur le boulevard, au Cadran Bleu, et qu'en outre elle avait pour guerluchon le sieur Larrivée, chanteur et acteur à l'Opéra. Mais comme ces deux connaissances ne lui sont pas fort avantageuses et qu'elle se trouve fort embarrassée, sa mère a été l'autre jour à la Bastille l'offrir à M. le comte de Jumillac (1), en lui disant : « Monsieur, vous avez connu autrefois ma fille ; elle n'a personne aujourd'hui ; vous êtes plus à votre aise que jamais, il faut vous en charger. » Le comte a fort mal reçu sa proposition, et lui a répondu que, s'il a connu ci-devant sa fille, il l'avait très-bien payée, qu'il était très-fâché de leur situation, mais qu'il n'était point d'humeur d'avoir de maîtresse et qu'il l'a priait de se retirer ; ce qu'elle a fait. M. le comte de Jumillac aurait été moins revêche à la proposition s'il ne rendait pas de temps en temps quelques visites à la demoiselle Danozanges, figurante aujourd'hui à l'Opéra, pour qui l'on sait qu'il conserve toujours des bontés. Enfin, quoi qu'il en soit, cette mère Dascher a conté ses chagrins à la Braisée, qui a procuré à sa fille une passade avec M. Puhol, riche banquier de Bordeaux, depuis quelque temps à Paris, qui lui a valu 15 louis d'or avec lesquels on prend patience.

La demoiselle Siam, figurante à l'Opéra, dont j'ai parlé dans mes notes du 19 septembre 1760, étant pour lors aux appointements du prince Sulkosky et de M. Boula de Quincy (2),

(1) Le comte de Jumillac-Cubjac avait eu le gouvernement de la Bastille en mai 1761. Il avait épousé une sœur de l'ancien contrôleur général Bertin. Jamais homme n'eut un caractère moins analogue à son affreux emploi ; il l'avait accepté parce qu'il le fixait à Paris avec 60 mille livres de rente. C'était un ancien militaire et un homme de plaisir ; il était bon, sensible et poli. Il entretenait ses prisonniers de romans et leur contait toutes les anecdotes des filles de Paris. Dumouriez, dans ses Mémoires, témoigne beaucoup de reconnaissance des bons traitements qu'il en reçut.

(2) Boula de Quincy, maître des requêtes depuis 1739, intendant du com-

Digitized by Google

maître des requêtes, depuis qu'elle a perdu ce prince polonais, reçoit habituellement les visites de M. le marquis de Paolucci, ministre de la cour de Modène, dans le carrosse duquel on la voit très-souvent, — ce qui ne l'empêche pas aussi d'accepter tous les cadeaux que lui fait M. Roussel, fils du fermier général de ce nom, qui est trop heureux de prendre les moments que lui laissent M. de Paolucci et M. de Quincy. Aussi cette demoiselle dit-elle qu'elle est très-contente de la position de ses affaires.

M. de Chateaurenard a pris sur le pied de 15 louis par mois la demoiselle Dornay, figurante à l'Opéra, délaissée depuis peu par le baron de Wangen, en lui laissant cependant la liberté de recevoir qui bon lui semblerait, pourvu toutefois que ce soit sur le ton de l'entretenir. — Le temps est aujourd'hui si misérable qu'une femme de spectacle ne peut se tirer d'affaires que par le moyen de plusieurs hommes.

DU 21 AOUT 1761.

Les Demoiselles Lemierre, Chaumard, Neissel, Desjardins, Baronne De Fraqueville, Coustou.

J'ai annoncé dans mes notes dernières du 14 de ce mois que M. de Bauche, conseiller honoraire, voyait secrètement la demoiselle Lemierre, actrice à l'Opéra. Cette intrigue ne fait plus un mystère ; on sait même que M. de Bauche est convenu

merce. La Normandie, la Bretagne, l'Orléanais, le Berri, le Bourbonnais et les manufactures de bonneteries étaient comprises dans son département.

Le nom de Quincy n'était alors porté que par un enseigne à la seconde compagnie de mousquetaires. Charles de Nagu, marquis de Varennes.

Digitized by Google

de lui donner 50 louis par mois et de lui monter une maison. Cette demoiselle a eu l'esprit aussi de se ménager 4,000 livres de rente de M. le prince de Conti, dont elle a eu l'honneur de contenter le caprice, sous la condition cependant de venir chanter à son concert toutes les fois qu'il l'ordonnera. Ces arrangements vont procurer à cette demoiselle un ton d'opulence dont tout le monde est charmé, tant pour elle que pour M. de Bauche, que l'on voyait disposé à se marier avec Mlle de Villeumont; ce qui inquiétait fort tous ses amis. On assure aussi que Mlle Lemierre, en faveur de cette bonne fortune, a renoncé à toute espèce de guerluchonnage et qu'elle veut se bien conduire et se faire un sort.

M. de Villemur, en philosophe voluptueux qui ne ménage rien pour se contenter, profite habilement de l'absence de M. le comte de Houdetot (1), officier de gendarmerie qui entretient la demoiselle Chaumard, ci-devant danseuse dans les ballets de l'Opéra. Il lui a fait exactement sa cour, et on l'a vu plusieurs fois entrer mystérieusement chez elle; cette demoiselle a confié à un ami particulier la convoitise de notre financier, mais elle se propose de lui faire payer bien cher les complaisances qu'il exige d'elle; il n'obtiendra rien à ce qu'elle assure, à moins qu'il ne lui donne 12,000 livres, qu'elle veut placer sur l'ordre du cordon bleu (2), et certainement elle les

(1) Cl. Constance César, comte de Houdetot, né le 5 mai 1721, capitaine lieutenant des gendarmes de Bercy. Il avait épousé en 1748 Françoise de la Live, si connue depuis par l'amour que conçut pour elle J. J. Rousseau. — Madame d'Epinay annonce ainsi ce mariage, dans le tome 1 de ses Mémoires : " *Mimi* se marie; c'est une chose décidée. Elle épouse M. le comte d'Houdetot, jeune homme de qualité, mais sans fortune, joueur de profession, laid comme le diable et peu avancé dans le service; en un mot, ignoré et selon toute apparence, fait pour l'être. " L'avenir ne devait pas justifier ce jugement un peu sévère. Celui qui en était l'objet mourut en laissant la réputation d'un officier général distingué.

(2) Il semble qu'alors déjà les particuliers pouvaient avoir des rentes as-

Digitized by Google

aura, si elle tient bon, rien n'étant capable de l'arrêter pour se satisfaire. Tout le monde sait les bonnes plumes que la demoiselle Marquise, aujourd'hui à M. le duc d'Orléans, en a tiré, lorsqu'elle n'appartenait encore qu'à M. le marquis de Villeroy. Malgré ses cheveux gris, c'est l'homme que je connais le plus dangereux pour un petit ménage : — il a de l'argent.

La demoiselle Neissel, actrice à l'Opéra-Comique (1), native de Provence, est secrètement défrayée par M. de la Popelinière (2) ; mais comme les plaisirs de ce vieux paillard se réduisent à se faire vigoureusement fouetter et qu'il peut rarement autre chose, elle se contente d'en tirer tout ce qu'elle peut, et se dédommage de l'ennui de ses vacations avec le sieur Corby (3), l'un

sises sur les revenus de l'ordre du Saint-Esprit. Un nouvel emprunt fut ratifié par une ordonnance de 1776. C'est le seul dont nous ayons pu trouver trace.

(1) " On devrait s'applaudir, dit un contemporain, de l'acquisition de Mlle Neissel, si sa voix voilée suffisait au lieu où elle chante. Elle a des grâces, du naturel, du goût, du sentiment ; mais ses sons trop affaiblis quand ils parviennent à l'oreille, ne produisent plus qu'une demi-sensation " Si imparfaits qu'eussent été ses débuts à la Comédie italienne, elle n'en excita pas moins la jalousie de Mme Favart, qui lui fit quitter la scène au printemps de 1762 pour passer au service du prince de Conti. Favart lui-même déclarait que la petite Neissel faisait, à Versailles, l'admiration de tous les spectateurs par sa façon de chanter.

(2) Le riche de la Popelinière, fermier général, bel esprit. Ses richesses, ses réceptions splendides, ses comédies et ses opéras qu'il faisait représenter dans son superbe château de Passy, lui valurent le triple surnom de Plutus, Mécène, Apollon.

" Il tenait toujours table ouverte ; ses commensaux étaient principalement des musiciens, des artistes et des auteurs. On prétend que ces derniers l'ont beaucoup aidé dans les productions de son esprit. De même une foule de *petits agréables* lui ont prêté, à ce qu'on assure, des secours beaucoup plus solides pour perpétuer sa postérité, ce qui a donné lieu à son épitaphe que je rapporte ici :

Ci-gît qui pour rimer paya toujours très-bien,
C'est la coutume.
L'ouvrage seul qui ne lui coûta rien.
C'est son posthume. " (Favart, t. II, p. 46.)

3) Corby fut un de ceux qui poussèrent le plus à la réunion de l'Opéra-Co-

Digitized by Google

des directeurs du susdit spectacle, qui lui a procuré le désagrément, le mois dernier, d'avoir recours à la Faculté, — pour se débarrasser d'une galanterie dont il lui avait fait cadeau et qu'il avait excroquée à la *petite présidente*, connue pour avoir demeuré ci-devant chez la demoiselle Montigny, — à laquelle il rendait de fréquentes visites, surtout depuis qu'elle est en chambre garnie, et qu'il ne payait que par l'espérance dont il la flattait de faire sa fortune si elle voulait entrer à l'Opéra-Comique.

La demoiselle Desjardins, connue pour avoir appartenu à feu M. le duc de Montmorency, sous le nom de la baronne de Fraqueville, après avoir été abandonnée assez durement par ce seigneur lors de son départ pour l'armée, s'est vue réduite pour subsister, d'entrer à l'Opéra-Comique, sur le pied de figurante dans les ballets. Elle s'y est maintenue jusqu'à présent sur un ton décent, c'est-à-dire en ne s'abandonnant point aux acteurs, et ne voulant point se prêter à des parties de soupers. Aussi cette conduite lui a-t-elle procuré une assez bonne occasion. M. le baron du Bouchay, gentilhomme normand, connu pour avoir été déjà secoué par la demoiselle Raye, de l'Opéra, et la demoiselle Lacroix, de Sainte-Pélagie, à qui cependant il reste encore beaucoup de ressources, s'est pris pour cette demoiselle Desjardins, malgré qu'elle ne soit point jolie, d'un goût assez vif. Il lui a fait présent d'une très-belle boîte d'or et de plusieurs autres bons effets. Il faudra incessamment qu'elle recommence sur nouveaux frais, le baron étant obligé de retourner dans sa province sous six semaines au plus tard; en attendant, elle doit faire tous ses efforts pour lui tirer des meubles.

mique et de la Comédie italienne. Décrotteur, puis laquais, puis homme de confiance et créature du ministre Choiseul, il gagna six mille livres de rentes à un changement dont ses associés profitèrent beaucoup moins.

Digitized by Google

La dame Coustou, sœur de la mère de la demoiselle Valentin, figurante à l'Opéra, après s'être brouillée avec sa nièce chez laquelle elle vivait, s'est imaginée de retirer une jeune fille qu'elle avait depuis sept ans dans un couvent en Provence et qu'on ne voulait point lui rendre, l'ayant toujours connue d'une très-mauvaise conduite, et sa famille craignant qu'elle n'en voulut faire un mauvais commerce. Mais, comme la misère ordinairement fait tenter l'impossible pour s'en tirer, on prétend que cette femme a trouvé le moyen d'intéresser différentes personnes auprès du ministre pour être autorisée à retirer sa fille du couvent. D'autres disent que par le moyen d'un certain monsieur, nommé Desandré, elle a fait une somme d'argent,qu'elle a confié à un fils qu'elle a de retour de l'armée, où il était occupé dans les fourrages, et qu'il a été en Provence, dans le lieu où était sa sœur au couvent, et qu'ayant cherché l'occasion de lui parler et de gagner la confiance de la supérieure, il y était parvenu et en avait abusé pour l'enlever et l'amener à Paris ; — qu'à Paris, elle était demeurée quelques jours chez ce M. Desandré, pour lui donner le temps de lui trouver un couvent.

Effectivement, elle est présentement aux Ursulines de la rue Saint-Jacques, et la dame sa mère remue toutes ses connaissances pour lui trouver un entreteneur. Elle s'est adressée à notre ami Brissault, qui a été dimanche dernier à son couvent pour voir si la marchandise était de débit. Il l'a trouvée réellement jolie, âgée de 15 ans et demi, de beaux yeux, de belles dents, la gorge admirable et bien faite ; il lui a pris mesure d'un corps, afin de ne se point rendre suspect ; mais il désespère de réussir, par le prix que la mère en exige pour le présent. Cependant, comme cette mère est en quelque façon dans la misère, il se flatte qu'elle en rabattra et qu'elle tombera dans ses filets.

Digitized by Google

DU 4 SEPTEMBRE 1761.

—

Les Demoiselles Marie-Jeanne Fiat, Dalbigny.

La demoiselle Marie-Jeanne Fiat, native de Suzannecourt (1), près Joinville en Champagne, âgée de 17 ans, orpheline de père et de mère, vignerons audit lieu, est venue à Paris, il y a environ un an, pour chercher condition. Ayant été coucher le jour de son arrivée à Sainte-Catherine (2), la dame Lavalette, sage-femme rue Bourg-l'Abbé, connue pour être très-commode, la prit le lendemain à son service, dans l'intention, la trouvant jolie, de la procurer aux paillards de sa connaissance; ce qu'elle effectua quelques jours après, en l'enfermant avec une de ses meilleures pratiques dont j'ignore le nom, mais qui demeurait alors rue Baillif, et qui, malgré les cris de la jeune enfant, trouva moyen de lui dérober sa première fleur. dont il récompensa la dame Lavalette généreusement.

Mais cette petite fille, voyant que cette matrone la prostituait journellement sans lui donner aucune douceur, la quitta au bout de quinze jours et fut s'installer chez la Héquet, cul-de-sac Saint-Fiacre, qui en eut un soin particulier, lui trouvant une taille et une figure capable de relever la réputation de son sérail. En conséquence, elle fut nommée *l'Étoile*, et annoncée à tous les ribauds comme un nouvel astre. Ils s'empressèrent d'y venir sacrifier, et la jeune personne recevait

(1) Suzannecourt, petit village du canton de Joinville (Haute-Marne).

(2) Couvent tenu par des religieuses de l'ordre de Saint-Augustin. On y logeait et nourrissait les femmes qui cherchaient à entrer en condition, mais pendant trois jours seulement. L'hospice Sainte-Catherine était situé rue Saint-Denis, entre Saint-Leu et le charnier des Innocents.

Digitized by Google

leurs offrandes avec tant de reconnaissance, que son goût pour les plaisirs commença à faire du bruit. L'étranger même, sur cette renommée, fut jaloux de la connaître, et c'est la raison qui a procuré à la Héquet, les visites du prince Repnin (1), ambassadeur de l'impératrice des Russies pour l'Espagne, demeurant rue des Petits-Augustins, à l'hôtel d'Orléans, qui s'est pris pour cette demoiselle l'Étoile du goût le plus vif. Depuis huit jours, il vient la voir assidûment, en cachant cependant son nom avec un soin extrême et ayant beaucoup de ménagements à garder à cause de madame son épouse, qui est avec lui à Paris. Comme il craint d'être enfin reconnu chez la Héquet, il a déterminé hier cette demoiselle à louer un appartement garni de six louis par mois, rue Jacob, à l'hôtel du Port-Mahon, où il doit venir la voir et prendre des arrangements avec elle, pour lui faire du bien. Et, comme elle ne lui a pas dit qu'elle devait à la Héquet, cette dernière lui a donné un de ses domestiques pour la servir, afin d'être instruite quand il lui donnera de l'argent, et pouvoir se procurer son paiement. La Héquet le dit très-généreux et n'être à Paris que pour peu de temps. Il a été très-recommandé à la demoiselle l'Étoile de faire tout au monde pour lui tirer l'impossible ; elle a promis d'être obéissante. — Par le moyen du domestique qui est auprès d'elle, je serai instruit de tout et j'en rendrai compte.

(1) L'un des hommes d'État les plus remarquables de la Russie. Il venait de combattre comme volontaire dans les rangs de l'armée française, avec laquelle il fit presque toutes les campagnes de la guerre de sept ans, et il était venu plus d'une fois déjà prendre ses quartiers d'hiver à Paris. Neveu du comte Panin, ministre de Catherine, Nicolas Wasilicwitsch, prince Repnin, fut le levier dont il se servit pour amener le partage de la Pologne. A la fois général et diplomate, il fit la guerre avec de brillants succès, et fut, jusqu'en 1798, le premier négociateur de la Russie. — L'illuminisme compta Repnin au nombre de ses plus fervents adeptes; un club de *martinistes* avait été fondé par ses soins à Moscou.

Il est souvent question du prince Repnin et de sa liaison avec une princesse Czartoriska dans les *Mémoires de Lauzun.*

Digitized by Google

La demoiselle Dalbigny, dont j'ai donné la première aventure le 28 mai 1760, en la faisant connaître pour une fille très-ordinaire, alors en discussion avec un nommé M. Paparel, mousquetaire gris, Américain, à l'occasion d'un billet de 6,000 livres qu'elle lui avait fait faire postdaté à sa majorité, et qu'il se fit rendre chez le sieur commissaire Chenon, — et comme ayant été servante-fille, chez la Paris, rue de Bagneux, sous le nom de Rozette, — et pour avoir été entretenue pour la première et seule fois, par le sieur abbé Mangin.

L'année dernière, elle vivait avec l'abbé Remond, arrêté chez elle en débauche. Actuellement, elle vit avec plus de précaution, avec le sieur abbé de Brilhac, logé rue Saint-André-des-Arts, à l'hôtel de Bretagne, abbé commanditaire de Saint-Jean-des-Prés (évêché de Saint-Malo). Cet ecclésiastique va chez elle très-rarement, encore a-t-il soin de se travestir, mais tous les jours il lui donne des rendez-vous, soit chez lui, à la promenade, et quelquefois même dans les églises; celle de Saint-Joseph (1) a souvent été le théâtre de leurs doux entretiens. Depuis six mois qu'il la connaît, il lui a fait beaucoup de bien ; il a payé toutes ses dettes qui ne laissaient point d'être considérables, lui a augmenté de beaucoup son mobilier, lui a donné de quoi défrayer sa maison, et lui entretient en outre un carrosse de remise. Malgré tous ces bienfaits, elle ne néglige pas la passade, lorsqu'elle se présente, même à fort bon compte. Il est vrai que, de ce côté-là, elle se rend justice.

Elle est au moins âgée de 36 ans, porte une petite mine furibonde, a fait nombre d'enfants, est jureuse, menteuse et méchante à l'excès, insultant journellement dans les promenades les autres femmes, qui effectivement la méprisent, à cause de son mauvais ton.

(1) Saint-Joseph était une petite chapelle de la rue Montmartre, proche le passage du Saumon.

Digitized by Google

L'année dernière, elle eut l'indécence de se présenter, Monsieur, à votre audience et de vous donner un mémoire par lequel elle exposait que je voulais la noircir dans votre esprit et que sa maison n'était point de ces cloaques dont la vertu n'osait approcher, et qu'elle vous priait de faire informer de sa conduite, — qu'on vous rendrait compte qu'elle avait toujours été estimée et considérée. Ce mémoire, par bonheur pour elle, tomba au sieur Reculé, qui n'est pas à portée de connaître ces sortes de femmes. Car, s'il m'était revenu, je crois que je l'aurais fait repentir d'avoir eu l'audace de vous imposer si fortement. Elle demeure présentement rue Montmartre, au coin du Boulevard.

M. Incard, ci-devant intendant de M. d'Argenson, a donné hier à dîner, à Neuilly, à M. Baron (1), notaire, à un nommé Dubois et à un noveu de M. de Montmartel (2). Ils avaient pour demoiselles Saint-Géran et Dangeville.

M. le marquis de Beguinvilliers, que M. Mercier, fermier-général, a fait connaître depuis quelque temps à Brissault, s'enmourache de plus en plus de la demoiselle Dangeville. Toutes les fois qu'il la voit, il la paie généreusement; il lui doit porter aujourd'hui une belle robe de mousseline et veut absolument l'entretenir. Brissault, qui trouve cette demoiselle d'un bon produit, l'en éloigne autant qu'il peut. Et il y a lieu de croire qu'il réussira à la persuader, d'autant mieux qu'il serait fâché de la perdre à cause du retour des officiers.

M. de Villemur et M. de Neuville ont soupé le 2 de ce mois à la petite maison de Brissault avec la demoiselle Lacoste et la demoiselle Devau. Il en est parlé dans le travail général des femmes.

(1) J. Baron, notaire au Châtelet de Paris depuis 1756, rue Saint-Martin, vis-à-vis la rue aux Ours.

(2) Paris de Montmartel, l'ancien banquier de la cour, père du marquis de Brunoi.

Digitized by Google

DU 11 SEPTEMBRE 1761.

Les Demoiselles Husse, Deschamps, Siam, Lucie.

Personne n'ignore, à ce que je crois, l'aventure de M. Bertin, trésorier des parties casuelles avec la demoiselle Husse, actrice à la Comédie-Française ; mais comme elle a été rendue différemment, la voici telle que je la tiens de M. Blagny, son frère.

M. Bertin, soupçonnant depuis longtemps Mlle Husse de lui manquer avec différents particuliers, et voulant absolument s'en éclaircir, prétexta avec un air de vérité, il y a eu mercredi huit jours, étant avec elle à sa petite maison de Passy, d'être obligé d'aller en campagne pour deux jours. Cette demoiselle, qui désirait une semblable absence, donna toute entière *dans la bosse*. Effectivement, après le souper, M. Bertin partit pour Paris, dans l'intention de disposer tout, à ce qu'il lui dit, pour son voyage du lendemain, mais non pas sans avoir pris l'attention de donner des ordres à un domestique affidé de l'observer scrupuleusement. A deux heures du matin, il fut instruit qu'elle était couchée avec le fils du maître des eaux de Passy.

Il s'y rendit sur les cinq heures de la même matinée, avec un de ses amis et plusieurs domestiques. Ayant frappé à sa porte, on ne voulut pas lui ouvrir. Il envoya chercher un serrurier et lui ordonna de jeter la porte dedans. Cet ouvrier fit son devoir. Alors, il entendit une voix qui lui dit qu'il passerait son épée au travers du corps du premier qui se présenterait. M. Bertin, qui reconnut la voix, lui répondit sans s'é-

Digitized by Google

mouvoir : « Il est tout naturel que je puisse rentrer chez moi à l'heure qu'il me plaît. Mlle Husse est assez jolie femme pour que l'on cherche à coucher avec elle. Vous pouvez vous retirer sans crainte. »

Alors, la porte s'ouvrit et notre jeune homme sortit l'épée nue à la main. M. Bertin monta à l'appartement de la demoiselle Husse et lui dit avec beaucoup de sangfroid : « Mademoiselle, après la preuve que je viens d'acquérir, vous pensez bien que votre présence est ici de trop... Habillez-vous, faites des paquets de votre garderobe, de vos bijoux, de tout ce qui vous appartient. Vous trouverez à huit heures à la porte une charrette, pour les emporter et un fiacre pour vous, ma voiture n'étant plus faite pour vous conduire. »

La demoiselle Husse a beaucoup larmoyé, mais il lui a tourné le dos et a été se promener tranquillement dans le jardin. Sur les neuf heures, cette demoiselle s'est retirée; traversant le village, elle a été huée de tous les paysans. Tout le monde blâme cette demoiselle, et M. Bertin est généralement applaudi. Il est certain qu'il y a déjà plusieurs années qu'il aurait dû prendre ce parti, car cette demoiselle ne le ménageait point trop. Elle se trouve être aujourd'hui enceinte de près de trois mois. M. Bertin, pour se consoler de son infidèle, s'est tout à fait chargé de la demoiselle Camille (1), actrice et danseuse à la Comédie italienne, qu'il voyait depuis plusieurs

(1) " Camille, actrice et danseuse à la Comédie Italienne, fut une de celles qui m'attachèrent le plus par les agréments qui se trouvaient réunis chez elle dans une jolie petite maison qu'elle occupait à la barrière Blanche avec le comte d'Aigreville. Il était frère du marquis de Gamache et de la comtesse du Romain, beau garçon, fort doux et assez riche. Il n'était jamais si content que quand il voyait beaucoup de monde chez sa maîtresse; goût singulier que l'on rencontre rarement, mais goût fort commode et qui annonce un caractère confiant et peu jaloux. Camille n'aimait que lui : chose rare dans une actrice femme galante; mais remplie d'esprit et ayant beaucoup de savoir-faire, elle ne désespérait personne de ceux qui avaient du goût pour elle... "

(*Mémoires de Casanova*, éd. 1843, p. 416, t. II.)

Digitized by Google

mois. Cette demoiselle est sœur de Coraline, et est connue pour avoir vécu avec M. le comte d'Egreville très-sagement pendant plusieurs années. M. Bertin n'y gagnera pas du côté des charmes; car Mlle Husse est certainement plus jolie, et Camille a le défaut de sentir mauvais, et d'être un peu sourde, mais on la dit spirituelle et fort amusante. On assure aussi qu'elle est grosse de deux mois des faits de M. Bertin. Tout le monde est charmé qu'elle ait rencontré cette bonne aubaine pour se remplumer un peu du temps que son cœur lui a fait passer assez inutilement avec M. le comte d'Egreville.

Madame Deschamps est amoureuse folle de M. de Rupière, gendre de feu M. Janelle, prévôt de la maréchaussée de la généralité de Paris.

C'est un jeune homme fort aimable et connu du peuple galant, pour servir vigoureusement une maîtresse. Je ne doute point que cette qualité ne lui ait valu la préférence sur ses rivaux dans le cœur de cette demoiselle. Car elle est connue pour être sur cet article là de grand appétit. Aussi ne le quitte-t-elle point, pour ainsi dire, de vue, et pour mieux dire, elle l'obsède. Cependant, M. de Rupière assure à tous ses amis qu'il ne l'aime point, mais, en homme adroit, il contente sa petite vanité et profite de son faible pour lui, pour arranger ses affaires qui étaient un peu délabrées par toutes ses coquetteries passées. Elle lui a prêté cette semaine cinq mille livres, avec lesquelles il a satisfait plusieurs créanciers.

Le comte de Limbourg, prince étranger, a depuis quelque temps la demoiselle Siam, figurante à l'Opéra, à ses appointements. La semaine prochaine, je serai informé du bien qu'il lui fait et j'en rendrai compte.

Digitized by Google

Le comte de Soltikoff (1), grand seigneur de Russie, à Paris avec Madame son épouse, a infecté, à ce que tout le monde assure, de la maladie vénérienne, la pauvre petite Lucie, actrice à l'Opéra-Comique. Le prince de Belosinski m'en a fait à moi-même la confidence. — Jamais, à ce qu'on dit, on n'a vu le venin faire en aussi peu de temps d'aussi grands progrès, et on a peine à croire qu'elle puisse supporter l'effet des remèdes. C'est, en vérité, pour un homme de nom avoir bien peu d'humanité. — Il est vrai que rarement cette qualité est annexée aux gens de son pays.

M. le prince de Repnin, ambassadeur de Russie pour la cour d'Espagne, qui s'est chargé de la demoiselle l'Étoile, l'une des pensionnaires de la Héquet, et qui l'avait logée à l'hôtel du Port-Mahon, rue Saint-Benoît, ainsi que je l'ai annoncé dans mes notes du 5 de ce mois, s'était fait informer des personnes qui logeaient dans cet hôtel, et ayant appris que le comte de Sergadi, Italien, qui fréquente chez lui, y logeait, et craignant

(1) Voltaire faisait, à un autre point de vue, il est vrai, plus de cas de M. de Soltikoff :

" Mon estime pour le jeune M. de Soltikoff, écrit-il le 11 novembre 1759, à M. de Schowalow, augmente à mesure que j'ai l'honneur de le voir. Il est bien digne de vos bienfaits. Son goût pour s'instruire, son assiduité à l'étude, son esprit qui est au-dessus de son âge, justifient tout ce que votre générosité fait pour lui. "

Le 22 novembre suivant, il dit encore : " Je peux assurer V. E. que rien ne lui fera plus d'honneur que d'avoir développé ce mérite naissant. Il se formera très-vite aux affaires et vous aurez en lui un jour un homme capable de vous seconder dans toutes vos vues, de rendre votre patrie aussi supérieure par les arts qu'elle l'est par les armes. "

Le mois suivant, il écrit encore au comte Algarotti : " J'ai chez moi, au moment que je vous écris, un jeune Soltikoff, neveu de celui (le feld-maréchal comte Soltikoff) qui a battu le roi de Prusse ; il a l'âme d'un Anglais et l'esprit d'un Italien. "

Pendant tout le cours de l'année 1760, Voltaire ne cesse de rendre de nouveaux témoignages de son assiduité au travail. Une dernière lettre du 4 juin 1762 nous apprend que M. de Soltikoff est reparti pour la Russie, " instruit dans presque toutes les langues de l'Europe. "

Digitized by Google

qu'il ne commît quelque indiscrétion en présence de son épouse, il a fait déloger très-promptement cette demoiselle et l'a placée même rue, à l'hôtel d'Ansbacq, où il la tient enfermée sous la clef, et ne lui laisse qu'un domestique affidé, pour avoir soin de lui donner à manger. Cette demoiselle a pourtant trouvé le secret de faire savoir à la Héquet qu'elle s'ennuyait beaucoup de cette vie. Ce même comte de Sergadi est très-bien traité de Madame la duchesse de Modène, laquelle est actuellement au Luxembourg. Ils ont eu mardi dernier une crise très-vive ensemble, à cause de l'abbé Contry, secrétaire de feu Madame la duchesse de Modène, dont le comte de Sergadi est extrêmement jaloux, sachant que cet abbé est en intrigue depuis trois ans avec cette dame de Poly (1).

M. Maurice, notaire, continue toujours de fournir à la dépense de la maison de la demoiselle Raye, figurante à l'Opéra. Il lui a fait présent dernièrement d'un très-beau bracelet de diamants, que Lemoine, bijoutier, lui a vendu, et lui a retiré en outre de gage deux cornes de diamants, une boîte à mouches d'or et quelques autres bijoux, dont M. de Courchamps avait fait présent à cette demoiselle lorsqu'il l'entretenait.

DU 25 SEPTEMBRE 1761.

Les Demoiselles L'Étoile, Dornay, Vauvignoles, Beauvoisin, Dubois, Deschamps.

Le prince de Repnin, ambassadeur de Russie, pour la cour d'Espagne, dont j'ai parlé dans mes notes précédentes comme s'étant chargé de la demoiselle L'Étoile, l'une des pension-

(1) Nous avons reproduit tel quel ce paragraphe peu intelligible. Il y a sans doute une omission dans notre texte.

Digitized by Google

naires de la Héquet, qu'il a logée rue Jacob, à l'hôtel d'Ansbacq, voit encore avec le plus grand mystère la demoiselle Rossignol, demeurant rue de Cléry avec sa mère. Il lui a donné à la première entrevue, trente louis d'or, et continue de lui donner beaucoup d'argent, puisque tous les jours elle achète de bons effets au comptant. Cette demoiselle est d'une figure très-décente, fort aimable et peut être âgée de 24 ans. J'en ai parlé souvent dans le travail de Brissault, chez qui elle allait journellement faire des passades; mais depuis cette intrigue, elle n'y met plus les pieds et observe le plus profond secret sur le nom de son amant. J'ai été obligé, pour en être instruit, de poser une *mouche* pendant plusieurs jours sur sa maison.

M. de Prelle, homme riche, demeurant rue du Chantier, connu pour avoir fait beaucoup de bien à la demoiselle Dorothée, dont elle n'a pas profité, vient de prendre à ses appointements la demoiselle Dornay, figurante dans les ballets de l'Opéra. Il traite aussi cette intrigue avec mystère, et pour mieux l'observer, il permet à cette demoiselle de recevoir chez elle compagnie et de s'annoncer comme si elle n'avait jamais personne. Jusqu'ici il ne paraît point qu'elle abuse de la permission, car elle a refusé tout net M. Bertin de Blagny, qui lui a offert jusqu'à 15 louis pour faire une passade avec elle; peut-être aussi, comme elle ne manque pas, a-t-elle des vues plus intéressées.

Le sieur Collet fils, intéressé pendant la dernière guerre dans les fourrages de l'armée, où il a gagné beaucoup de bien et dont il a mangé toujours le revenu avec de jolies femmes, notamment avec la demoiselle Lenoir, sœur de la demoiselle Rosalie, de l'Opéra-Comique, morte entre ses bras, et dernièrement avec la demoiselle Vauvignoles, demeurant rue Saint-Claude, avec la dame sa mère, pour laquelle il a au moins dépensé dix mille livres pour la mettre dans ses meubles,

Digitized by Google

et lui monter une garderobe, vient de s'embarquer avec la demoiselle Beauvoisin (1), jeune personne très-aimable, de-

(1) Extrait des *Mémoires secrets*, 22 novembre 1784 :

" Il est mort il y a peu de temps, une courtisane du vieux sérail, nommée Mlle de Beauvoisin. Obligée de donner à jouer pour se tirer d'affaire, elle avait par ses charmes usés, eu l'art de captiver en dernier lieu M. Baudard de Sainte-James, trésorier des dépenses du département de la marine. Ce magnifique seigneur, ayant plus d'argent que de goût, avait fait des dépenses énormes pour elle. On estime qu'il faut qu'il lui ait donné, en bijoux seuls et autres effets, environ *quinze à dix-huit cent mille francs*, outre vingt mille écus de fixe par an. Sa vente est aujourd'hui l'objet de la curiosité, non-seulement des filles élégantes, mais encore des femmes de qualité. On y compte deux cents bagues plus superbes l'une que l'autre; on y voit des diamants sur papier, comme chez les lapidaires, c'est-à-dire non montés; ses belles robes montent à quatre-vingts; on parle de draps de trente-deux aunes, tels que la Reine n'en a point. Enfin, depuis la vente de la fameuse Deschamps, on n'en connaît point en ce genre qui ait fait autant de bruit. "

Cinq années auparavant, une feuille d'annonces satiriques s'exprimait ainsi sur le compte de la même personne :

Vente de tableaux, etc.

" Modèle d'antique d'après *Mlle Beauvoisin*. Cette figure a pu représenter autrefois une assez jolie nymphe; mais les outrages du temps et des plâtres l'ont presque entièrement défigurée. "

Nous trouvons l'annonce de cette vente dans le N. 318 des *Petites Affiches* ou *Journal général de France*, du samedi 13 novembre 1784. Les détails qu'elle contient peuvent être reproduits comme curieux à plus d'un titre :

" VENTE DE MEUBLES ET EFFETS.

Effets de feu Mlle Villemont de Beauvoisin.

1. Le 15, batterie de cuisine et d'office, jarres, fontaines, chaudières, mortiers de marbre et vanne garnie de 2 fortes barres de fer et d'une bonne vis pour la faire monter et descendre.

2. Le 16, vins de Bourgogne, de Champagne, de Bordeaux, de Grave, du Rhin et de Malaga.

3. Le 17, lits de domestiques et meubles communs.

4. Le 18, livres de belles-lettres et d'histoire, dont les œuvres de J. J. Rousseau, Voltaire, Lesage et Prévost (40 vol. in-4.), *Encyclopédie*, *Collection académique*, *Recueil des arts et métiers*, etc.

5. Le 19 et le 20, boucles d'oreilles, boucles de ceintures, châtons et bagues de brillants, joncs de rubis et d'émeraudes, montres avec chaînes, glands et cordons garnis de brillants, montre et chaîne d'or émaillées, boîtes et bonbonnières garnies de brillants, flacons, tabatières, étuis, couteaux, croix d'or, nécessaire, boucles et autres bijoux, belles porcelaines de Sèvres et autres,

Digitized by Google

meurant rue Saint-Honoré, bureau des coches de Saint-Germain, que j'ai annoncée pour avoir été chambrée et être entretenue par le sieur Dubarri. Le sieur Collet n'a qu'à se bien tenir, car comme elle voit toujours secrètement Dubarri, les conseils ne lui manqueront point pour le faire aller grand train du côté de la monnaie (1).

M. de Vougny, mousquetaire gris, et fort riche, a quitté la demoiselle Dubois l'aînée, actrice aux Comédiens-Français, qu'il avait enlevée au comte de Sarsalle. Il est amoureux fol de la demoiselle Pouponne, danseuse à l'Opéra, et lui fait les propositions les plus avantageuses pour l'engager à renoncer a M. de Braucas, qui est présentement à l'armée; mais jusqu'à ce jour il n'a rien gagné. Elle serait désespérée, à ce qu'elle dit, d'avoir aucun reproche à se faire ; elle a même menacé sa

flambeaux et vases d'albâtre et de porcelaine *céladon*, montés en bronze doré, d'or moulu sur des colonnes de marbre, figures et groupes de marbre, de terre cuite et de biscuit de Sèvres, baromètres, thermomètres, seaux, verrières, plateaux de dessert montés, dessins sous verre et autres objets précieux.

6. Du 22 novembre jusqu'au 4 décembre, beau linge, belles robes de satin gros de Tours, Pékin et autres, peignoirs, camisoles, corsets, déshabillés et chemises de mousseline des Indes garnies de dentelles, appartements complets, coiffures et garnitures de dentelles, pièces et coupons de mousseline des Indes, toiles de coton, basin, futaine, blondes, gazes et dentelles, bas de soie, mouchoirs, mantelets, toilettes, éventails, sacs à ouvrage, bonnets et chapeaux garnis de plumes et de fleurs.

Le tout de relev. rue Feydeau. "

(1) Rien n'était mieux établi que la réputation de Dubarri sur cet article, et, en 1774, à l'époque où il dut s'exiler au fond de la Suisse, on se plut à faire circuler sous son nom une lettre :

" Voilà mon rêve fini, mon cher ami, et après m'être endormi en France, je suis tout étonné de me réveiller en Suisse; je me vois dans la capitale du pays de Vaud et dans une ville où l'industrie qui m'est propre trouvera difficilement à s'exercer...

" J'étais à Paris à la tête d'une milice brillante, et les filles n'oublieront jamais combien mon crédit a fait fleurir leur empire. La saison était favorable pour faire fructifier mes talents; et leur reconnaissance devrait m'élever des trophées dans la place du Palais-Royal, etc., etc.

Digitized by Google

tante, avec laquelle elle demeure et qui la sollicite sans cesse en faveur de M. de Vougny, de se séparer d'avec elle et d'en écrire à M. de Brancas. Tant de sentiments dans une jeune personne étaient inconnus jusqu'alors à l'Opéra.

M. de Rupière, gendre de feu M. Janelle, prévot de la maréchaussée, a couché cette nuit avec la demoiselle Deschamps, à la petite maison de Brissault. Peut-être ignore-t-elle où elle est, et je ne doute pas que M. de Rupière ne lui ait fait entendre que cette maison appartenait à un de ses amis; enfin, quoiqu'il en soit, cet arrangement ne s'est pris de la part de la Deschamps que pour cacher à M. de Salis, officier suisse, qui a dépensé avec elle beaucoup d'argent, avant de partir pour son pays, d'où il est de retour depuis quelques jours, sa passion pour ce M. de Rupière, d'autant mieux que M. de Salis est connu pour être fort jaloux et d'un caractère très-vif et qu'elle craint qu'il n'arrive une scène entre ces messieurs; mais je crois qu'elle se trompe, car malgré les sacrifices qu'elle fait journellement à M. de Rupière, il ne l'aime point, et au contraire, il est fort attaché à la demoiselle Dangeville, pensionnaire chez Brissault, et certainement il ne serait point d'humeur à se faire une affaire pour elle.

M. le marquis de Sourdis (1) et M. le marquis de Flavacourt (2) ont soupé, le 23 de ce mois, chez Brissault avec la demoiselle Dangeville, qui a eu de l'humeur comme un petit dogue, parce qu'elle n'avait pas vu ce jour-là son bon ami

(1) Antoine-Alexandre Colbert, marquis de Sourdis, né le 29 décembre 1707 brigadier de cavalerie depuis 1746.

(2) François-Marie de Fouilleuse, marquis de Flavacourt, maréchal de camp de 1744. Il était né en 1708 et marié depuis 1739 avec une Mailly-Nesle. Le comte de Flavacourt son fils, colonel au régiment de la reine, cavalerie, devait mourir l'année suivante de blessures reçues à l'armée.

Digitized by Google

M. de Rupière. M. de Flavacourt en a été très-mécontent, et lui a dit très-sérieusement que s'ils étaient plus jeunes, ils la jetteraient par la fenêtre. Cependant, cela n'a pas préjudicié à Brissault; il a été payé à l'ordinaire.

M. de Curis (1) s'étant rencontré la semaine dernière avec M. le comte de Jumillac, gouverneur de la Bastille, lui a demandé à faire avec lui quelques soupers de filles. M. le comte lui répondit : — Cela n'est plus possible; je n'en fais plus qu'avec M. de Sartines. — Eh bien, lui répartit M. de Curis, il faut m'en mettre. — Il n'y a pas moyen, mon ami, lui dit M. le comte, et la conversation en resta là. Il y a lieu de croire que M. de Jumillac ne s'est servi de ce propos que pour éloigner M. de Curis, ou il faudrait que ce magistrat (2) fut bien mystérieux dans sa conduite pour que je n'en fusse pas instruit.

Les demoiselles Vesian, Chaumard et Beaufort, sont présentement à la campagne, au château de Chenevières (3), avec M. le comte de Sarsalle, le baron Wangen, le marquis d'Etrehan et M. de Villemur.

(1) Bay de Curis, intendant des menus plaisirs, qui ayant, dans un prologue, tourné en ridicule les gentilshommes de la chambre, fut obligé de quitter sa charge. Quelque temps après (en 1759), il fit cette parodie de *Cinna* pour laquelle fut persécuté Marmontel, à qui on l'attribua; — parodie dont le duc d'Aumont, d'Argental et Lekain étaient les interlocuteurs.

(2) Ces lignes donnent à penser que tous ces rapports ne sont pas adressés à M. de Sartines, autrement l'inspecteur ne s'exprimerait pas ainsi. Peut-être agissait-il ici pour le compte de la police particulière de Louis XV.

(3) Chenevières, près Jouars-Pontchartrain (Seine-et-Oise).

Digitized by Google

DU 2 OCTOBRE 1761.

—

Les Demoiselles Montensier, Dubois, Leclerc, Raye, Husse, Neissel.

J'ai annoncé dans mes notes du 18 septembre dernier, que M. de Cramayel, fermier général, avait fait une passade avec la demoiselle Montensier, dont il s'était très-bien trouvé, et qu'il avait payé trente louis d'or. Effectivement, il a rompu entièrement avec la demoiselle Dumirey, figurante à l'Opéra, qu'il entretenait depuis nombre d'années à gros frais, malgré toutes ses infidélités, et s'est chargé entièrement de la Montensier. La Dumirey, pour se consoler de cette perte, guerluchonne avec M. de Bontems, et laisse M. de Vougny, mousquetaire gris, s'épuiser en beaux raisonnements. Elle veut, à ce qu'elle dit, pour acquiescer à ses instances, qu'il débute avec elle par lui faire des rentes, afin de n'être pas sa dupe comme la Dubois, qui se trouve aujourd'hui être accablée de dettes de quartier, pour les soupers somptueux qu'elle donnait chez elle à ses amis et dont elle répondait aux marchands fournisseurs. Ce même M. de Vougny s'était d'abord retourné, en quittant la Dubois, du côté de la demoiselle Pouponne, mais elle l'a refusé authentiquement, voulant se conserver pour M. de Brancas, et lui a renvoyé exactement plusieurs cadeaux préliminaires, qu'il lui avait envoyés pour la solliciter en sa faveur et que sa tante avait reçus à son insu. La Dumirey n'en a pas agi de même avec M. Roulié d'Orfeuil qui, toujours dupe à son ordinaire, lui a donné 50 louis d'or la semaine dernière, en lui promettant qu'elle coucherait avec lui, et qu'elle a très-bien gardés, sans lui tenir aucune parole. Elle s'est seulement

contentée de lui dire qu'il devait se trouver trop heureux d'avoir pu obliger une jolie femme, et qu'elle lui promettait de les lui rendre. M. d'Orfeuil est furieux ; il lui a promis de s'en venger, et est venu tout bouillant de colère conter à Brissault son aventure, en lui demandant conseil. Cet homme l'a laissé pester tant qu'il a voulu, et a fini par lui promettre ses soins pour lui trouver une maîtresse capable de lui faire oublier l'ingrate. M. d'Orfeuil s'est calmé, et pour engager Brissault à lui tenir promptement parole, il lui a fait présent d'une très-jolie tabatière de chasse.

M. Sainson, mousquetaire gris, jeune homme fort aimable, connu pour avoir d'abord entretenu la demoiselle Leclerc, figurante à l'Opéra, qu'il a ensuite guerluchonné, lorsqu'elle fut passée aux appointements du baron de Warseberg, et qu'il a quittée totalement depuis que M. le comte de Bentheim s'en est chargé, vit présentement avec la demoiselle Laforest, figurante à l'Opéra, qui s'est fait une gloire de l'enlever à la dame Deschamps, dont il était le piqueur avant M. de Rupière, ainsi que je l'ai annoncé dans mes notes du 27 septembre dernier.

M. le marquis de Vierville, attaché à M. le duc d'Orléans, vient de prendre des arrangements avec la demoiselle Lavaux, dont j'ai si souvent parlé précédemment, dans le travail de Brissault, et comme entretenue par le nommé Gopire, orfèvre-bijoutier. Il lui donne dix louis et paie son maître de danse, elle doit entrer à l'Opéra cet hiver. Cette demoiselle est grande, parfaitement bien faite, et d'une jolie figure ; elle demeure rue Saint-Martin, vis-à-vis la rue Grenier-Saint-Lazare, chez un parfumeur, et est très-proprement meublée.

M. Lemaître, qu'on dit parent de M. de Montmartel, et être intéressé dans la finance, a fait une passade lundi dernier

avec la demoiselle Raye, qu'on dit être estimée cinquante louis d'or. M. Isnard, ci-devant intendant de M. d'Argenson, est aussi en courant d'arrangement avec cette demoiselle; mais j'ai peine à croire qu'il s'accomplisse par ses vues trop ambitieuses. Elle demande 6,000 livres comptant, et 30 louis par mois. Cette demoiselle aura beaucoup de peine à trouver un honnête homme; elle est trop connue pour se prêter à l'aventure, et la dépense de cette maison est effrayante.

M. Bertin, trésorier des parties casuelles, continue de donner à la demoiselle Husse cinquante louis par mois, jusqu'à ce qu'elle soit accouchée. Il vit en apparence avec la demoiselle Camille, actrice aux Italiens, mais il ne l'aime point, et il doit incessamment faire paraître avec éclat une autre maîtresse, qu'il voit secrètement. Je tiens ce propos de M. de Cromot (1), l'un des premiers commis du contrôle général, que j'ai été voir hier et de chez qui M. Bertin sortait à l'instant. M. de Cromot m'a dit que M. Bertin devait incessamment lui donner à souper avec cette nouvelle maîtresse; mais qu'il ne voulait pas encore lui nommer. Il m'a promis de m'en instruire, aussitôt qu'il l'aura vue, et j'aurai l'honneur d'en rendre compte.

M. de la Borde (2), fermier général, voudrait bien entretenir la demoiselle Neissel, actrice à l'Opéra-Comique, et en conséquence il lui a offert 30 louis par mois et une augmentation de

(1) Cromot devait rester plus fidèle à Camille, qui mourut entre ses bras.

(2) Jean-François de Laborde, né à Bayonne. Il eut de son mariage avec la fille d'un ingénieur de la marine, nommé Levasseur, *quinze enfants*, dont dix moururent en bas âge. " Le père de cette nombreuse famille n'était pas riche, mais étant né avec des talents, et ayant étudié la science économique qui depuis a fait tant de progrès parmi nous, il fut employé par le gouvernement dans plusieurs traités de commerce, et le roi le gratifia en 1739 d'une place de fermier général. " Voltaire, auquel nous empruntons ces détails, aurait pu ajouter que la protection de Mme de Pompadour n'y fut pas non plus étrangère.

Digitized by Google

bijoux ; mais cette demoiselle lui a répondu qu'elle ne se déterminerait à renoncer aux complaisances qu'elle avait pour M. de la Popelinière, fermier général (1), qui lui faisait quelque bien, qu'autant qu'il lui assurât 1,200 livres de rente. Cette réponse l'a un peu refroidi, mais cependant ne l'a pas fait démordre tout à fait. Il espère en tirer une meilleure composition, et effectivement, je suis assuré que si M. de la Borde lui faisait seulement 600 livres de rente, elle se rendrait à discrétion.

DU 9 OCTOBRE 1761.

Les Demoiselles Tison, Pouponne, Rossignol, Deschamps, Lacour.

La demoiselle Tison, âgée de 28 ans, d'une très-jolie figure, très-blanche de peau, petite de taille, mais bien faite, native de Paris, fille d'un tailleur, qui demeurait rue de l'Arbre-Sec, et qui est mort insolvable, après s'être épuisé, pour donner de l'éducation à trois enfants qui lui étaient restés, savoir : une fille, dont il est question, et deux garçons connus pour être très-mauvais sujets, et singulièrement celui qui a traité de la charge de robe courte du sieur de la Jannière, aujourd'hui inspecteur de police. La demoiselle Tison, à la mort de son père, resta attachée à la demoiselle sa mère et vécut avec elle pendant plusieurs années de ménage, c'est-à-dire en vendant

(1) Voici le portrait un peu flatté que Mme de Genlis traçait de lui en 1759 : " M. de la Popelinière était un vieillard d'une santé robuste, d'une figure douce, agréable et spirituelle ; il n'avait pas l'air d'avoir plus de 50 ans. On a pu donner quelques ridicules à cet homme, célèbre par son faste et sa bienfaisance. Il eût été impossible de lui trouver un tort ou un vice. . Mariant et dotant tous les ans six pauvres filles, il faisait en outre un bien infini à Passy."

Digitized by Google

pièce à pièce, dans l'espérance qu'il se présenterait un honnête homme pour le mariage, qui réparerait les torts de la fortune. Mais la réputation de ses frères lui a toujours fait du tort, et elle s'est trouvée enfin réduite de céder à la nécessité et d'accepter les offres qui lui furent faites par M. de Parceval, fils du fermier général, d'être son amant. Comme elle ne l'aimait point, sa propre mère, qui s'ennuyait fort de la misère à laquelle elle était réduite, se mit de la partie avec ce jeune homme, pour vaincre sa répugnance. Ils ont vécu ensemble près de cinq ans, se contentant purement du nécessaire, car ce fut le sieur de la Jannière (1) qui trouva moyen de s'insinuer dans son cœur, qui lui fit apercevoir qu'elle passait inutilement ses beaux jours sans songer à sa fortune. Elle profita de ses conseils, et témoigna tant d'intérêt à M. de Parceval, qu'il l'abandonna. Le sieur de la Jannière se trouva à son tour chargé du fardeau de la dépense, et pour s'en débarrasser, il chercha à prostituer sa maîtresse, en priant à mon insu Brissault de lui trouver promptement un entreteneur, qui pût la défrayer. J'en fus instruit, et cet homme ne fit rien ; mon cher confrère alors, pour remplacer le vide que cette intrigue avait mis dans ses finances, fit entendre au sieur Tison, son beau-frère, qu'il lui vendrait, s'il voulait, sa charge de robe courte, que cet emploi avait toutes sortes de prérogatives. En conséquence, Tison rempli de confiance, comme tous les imbéciles, par le moyen du sieur Grenier, riche joaillier, qui entretenait alors la femme qu'il a épousée depuis, traita avec la Jannière à un prix excessif. Tison cependant, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était dupe, et cette connaissance procura entre lui et M. de la Janniere des propos fort désagréables, qui obligèrent absolument ce dernier à déguerpir de chez la demoiselle Tison. Depuis ce temps, cette demoiselle a eu différentes aventures de

(1) De la Jannière, lieutenant de la compagnie du lieutenant criminel de robe-courte au Chatelet de Paris. Il demeurait au carré Sainte-Geneviève.

Digitized by Google

passage, qui lui ont été procurées par sa mère et ses deux frères. Mais depuis peu elle a trouvé moyen de fixer en sa faveur le sieur Levy, banquier juif, qui demeure rue Pavée-Saint-Sauveur, qui lui fournit abondamment tout ce qui lui est nécessaire, et qui, pour ne pas être inquiété dans ses amours, lui a mis en tête de quitter sa mère, qui a toujours demeuré avec elle ; cette séparation doit se faire ces jours-ci, parce qu'elle doit profiter de l'absence de cette mère, qui est pour le présent à la campagne. Je ne doute point, Monsieur, qu'à son retour, vous ne soyez importuné à ce sujet.

La demoiselle Pouponne, figurante à l'Opéra, qui jusqu'à ce jour avait résisté avec tant de fermeté à toutes les attaques qui lui avaient été portées, pour manquer à M. de Brancas, a enfin cédé au torrent. C'est aujourd'hui M. de Vougny qui jouit de ses jeunes appas, et ce n'était que pour parvenir à ses fins qu'il paraissait attaché à la demoiselle Dumirey, de l'Opéra. On assure que cette dernière a été bien récompensée de ses soins ; M. de Vougny paraît enivré de son bonheur, tandis que la demoiselle Dubois, de la Comédie-Française, qu'il entretenait auparavant, se désole de l'avoir perdu. Différentes personnes s'entremettent pour renouer cette Dubois avec M. le comte de Sarsalle, qu'elle a ci-devant connu. Je serai informé du succès de leurs soins et j'en rendrai compte.

La demoiselle Rossignol, dont j'ai parlé dans mes notes dernières, comme se présentant à la passade avec le prince de Repnin, ambassadeur de Russie pour l'Espagne, vient de rencontrer une très-bonne fortune, par la connaissance qu'elle vient de faire de M. Case, fermier général. Ce financier lui fait quitter l'appartement qu'elle occupait rue de Cléry, même maison que la demoiselle Rousse, entretenue par le marquis d'Aubigny, pour lui en faire prendre un très-beau, quartier

Digitized by Google

Saint-Honoré, au coin de la rue du Pélican, qu'on meuble superbement. Cette demoiselle est d'un maintien très-décent, et sans être absolument jolie, peut être regardée comme fort aimable. On ne lui connaît point d'autre guerluchon, pour le moment, que le nommé Lacroix, friseur de femmes, qui est d'une très-jolie figure.

La dame Deschamps, ne se contentant pas d'avoir mangé au sieur Bazin, écuyer de M. le comte de Clermont, au moins 20,000 livres, depuis six semaines qu'il la connaît, et qu'il est revenu de l'Amérique, où il était allé aide de camp de M. de Lally, emploi dans lequel on assure qu'il a gagné 250,000 livres, et voulant *lui tirer une botte de longueur*, pria la semaine dernière M. de Rupière, aujourd'hui son piqueur, de lui prêter une bague que le sieur Bazin connaissait lui appartenir. Effectivement, l'ayant mise à son doigt, Bazin lui en fit des reproches. Elle lui répondit tranquillement, que s'étant trouvée la veille avec M. de Rupière, elle lui avait témoigné trouver sa bague jolie, qu'il l'avait aussitôt pressée de l'accepter sans croire lui déplaire, mais que, puisqu'elle s'apercevait que cela l'inquiétait, elle allait dans l'instant la lui renvoyer, ce qu'elle effectua sur-le-champ. Bazin a été si transporté de ce prétendu sacrifice, qu'il s'est porté le même jour à la place Dauphine, pour faire emplette d'un très-beau bracelet de diamants, dont il lui a fait présent. La Deschamps, qui connaît à présent le faible de son amant, a juré, à ce qu'on dit, qu'avant peu, elle ne lui laisserait que les yeux pour pleurer.

La demoiselle Lacour, figurante à l'Opéra, depuis son veuvage occasionné par le départ du prince de Belosinski, son amant, pour l'Angleterre, a écrit, à ce qu'on dit, cinq lettres à M. le duc de la Vallière, pour revivre avec lui; mais on assure que ce seigneur ne veut point en entendre parler.

Digitized by Google

Comme mon projet n'a jamais été de charger personne mal à propos dans mes anecdotes, et qu'il convient de rendre justice à la vérité, je conviens que j'ai été trompé lorsque j'ai avancé précédemment que M. Maurice, notaire, entrait pour beaucoup dans la dépense de la demoiselle Raye. Il n'a aucune espèce de liaison avec cette fille. Ce qui est cause de l'erreur, c'est que cette demoiselle, depuis quelque temps, vit avec M. Claye, maître clerc de M. Guerin, notaire, rue Saint-Martin, dont elle a tiré tous les cadeaux, qui ont été mis sur le compte de M. Maurice. Il faut croire que ce M. Claye ressemble à M. Maurice.

DU 16 OCTOBRE 1761.

Les Demoiselles Ferrière, Pouponne, Saron, Arnoult.

La demoiselle Ferrière, femme de Serre, figurante à l'Opéra, dont j'ai donné les aventures le 30 octobre 1760, en la faisant connaître pour être entretenue par M. de Bréget, doyen des conseillers au grand conseil (1), et qu'elle conserve pour lui être utile, lorsqu'elle n'a personne, vient depuis peu de rencontrer une très-bonne fortune, par la tendresse que M. le comte de Voulgremont a prise pour elle. Ce seigneur, qui est connu pour être plus que ménagé, est si fort dominé par sa passion, qu'il ne regarde nullement à la dépense avec elle. Il lui a donné un carrosse très-propre, et lui a donné nombre de cadeaux de distinction, sans compter la dépense de la maison,

(1) M. de Bréget avait alors 68 ans. Né le 24 août 1695, entré au grand conseil en 1717, il était veuf depuis 1736. Il demeurait rue Saint-Victor, près l'Abbaye.

Digitized by Google

qu'il soutient sur un ton très-brillant. Il y a lieu de croire que cette demoiselle, qui a l'air par elle-même très-impudent, est cependant dans le particulier d'une grande complaisance, car on a remarqué qu'elle a toujours réussi avec de vieux personnages, et elle est enfin parvenue, sans être jolie, à avoir une maison très-bien montée, beaucoup de diamants et de bonnes rentes. Son mari continue de faire le plongeon, et est très-content, pourvu qu'elle lui fournisse de quoi être bien vêtu, ce qu'elle fait même avec attention, et qu'elle ne lui laisse pas manquer d'argent dans sa poche. De son côté, il a des maîtresses, et est pour le présent le guerluchon de la demoiselle Bourbon, entretenue, ainsi que je l'ai annoncé, par M. d'Elpech, beau-père de M. Bertin, trésorier des parties casuelles.

M. de Vougny, mousquetaire gris, se conduit assez mal, avec la demoiselle Pouponne, de l'Opéra, qu'il a enfin subjuguée par ses cadeaux et par ses promesses encore plus brillantes. Ce monsieur ne se presse pas d'en effectuer aucune; aussi Pouponne lui a-t-elle refusé absolument sa porte et lui a juré qu'il ne mettrait pas les pieds chez elle, qu'il n'eût accompli de lui donner tout ce qu'il lui a promis. Comme il est question de diamants assez considérables, il a cherché à renouer avec la demoiselle Dubois, de la Comédie-Française, qui ne lui a jamais témoigné être intéressée, parce qu'elle l'aimait véritablement, et qu'il a très-mal quittée, puisqu'il l'a laissée avec beaucoup de dettes. Cette demoiselle lui a fait la même réponse que la demoiselle Pouponne, et lui a signifié qu'elle ne se raccommoderait jamais avec lui, à moins qu'il ne paie toutes ses dettes, et qu'il ne lui donne 8,000 livres pour achever ses fonds à la Comédie, ainsi qu'il lui avait promis.

Le sieur Lecomte, marchand de fourrages et propriétaire de la salle de la comédie à Versailles a, dimanche dernier, fait es-

Digitized by Google

sayer à une des dames du Parc-aux-Cerfs, pour qui le roi a des bontés, un habit fait à la turque, appartenant à la demoiselle Desglands, actrice à la Comédie italienne. On assure que l'intention de cette dame est de surprendre Sa Majesté dans un habillement pareil, qu'elle veut se faire faire, et s'y faire peindre aussi. J'ignore le nom de cette dame; tout ce que je sais, c'est qu'elle est la plus ancienne et qu'elle a déjà fait plusieurs enfants. Je sais aussi qu'elle a monté samedi dernier au château, et qu'elle y était encore mardi matin.

M. de Villemur, le baron de Wangen et M. de Curis, ont soupé le 9 à la Barrière-Blanche, à la petite maison de Brissault. Ils avaient pour demoiselles la Dubuisson, figurante à la Comédie italienne, entretenue par M. d'Harmomont, et la demoiselle de Nesle. M. le comte de Jumillac avait promis d'être de ce souper, mais il a manqué de parole, et a même gardé le carrosse de M. de Curis, qu'il lui avait envoyé pour l'amener.

Le 10, M. de Flavacourt père et M. de Sourdis ont soupé chez Brissault, avec les demoiselles Dubuisson et d'Hericourt. M. de Sourdis s'était pris pour cette demoiselle de belle passion, à laquelle il a offert dans ce souper 25 louis comptant et 200 livres par mois pour donner à un tapissier, pour lui fournir des meubles, car elle est encore en chambre garnie. Mais elle a tout refusé, parce qu'elle est singulièrement attachée à un petit garçon chirurgien, qui n'a pas un sol. C'est ce qui a été cause des arrangements que M. de Sourdis a pris avec Mlle Saron.

Du 14, M. le baron de Wangen a donné à souper à sa maison de Chenevière, à M. le marquis d'Etrehan et à la demoiselle Vesian (1), au marquis de Sourdis et à la demoiselle Saron,

(1) Le premier tome des *Mémoires de Casanova* (édit. 1843) nous donne de

Digitized by Google

au marquis d'Aubigny et à la demoiselle Rousse, au marquis de Chimène et à la demoiselle Dubois des Français, à M. de Champeron et à la demoiselle Raymond, au marquis de Vier-

curieux renseignements sur les débuts de cette Vesian et de son frère, dont ce *Journal* doit répéter encore plus d'une fois les noms :

" Vers le même temps (1751), Mlle Vesian arriva à Paris avec son frère. Elle était toute jeune, bien élevée, novice, belle et aimable au possible. Son père, ancien officier au service de France, était mort à Parme, sa ville natale. Restée orpheline sans aucun moyen d'existence, elle suivit le conseil qu'on lui donna de vendre tout ce que son père avait laissé de meubles et d'effets et de se rendre à Versailles pour tâcher d'y obtenir de la justice et de la bonté du roi une petite pension pour la faire vivre. En descendant de la diligence, elle prit un fiacre et se fit conduire dans un hôtel garni le plus voisin du théâtre Italien. Le hasard voulut qu'elle vint descendre à l'hôtel de Bourgogne où je logeais.

" Le matin on me dit que dans une chambre voisine de la mienne, il y avait deux jeunes Italiens, frère et sœur, nouvellement arrivés, fort jolis l'un et l'autre, mais qu'ils étaient mincement montés. Italiens, jeunes, pauvres et nouveaux débarqués, c'était là bien des motifs pour exciter ma curiosité. Je vais à leur porte, je frappe, et voilà un jeune homme en chemise qui vient m'ouvrir :

" — Monsieur, me dit-il, je vous fais excuse si je viens vous ouvrir en cet état.

" — C'est à moi à vous faire les miennes. Je viens, en ma double qualité de voisin et de compatriote, vous offrir mes services.

" Un matelas par terre annonçait le lit qu'avait occupé le jeune homme; un lit dans une alcôve, caché par des rideaux, me fit découvrir la sœur. Je la priai de m'excuser d'être venu l'interrompre sans m'informer si elle était levée. Elle me répond sans me voir que fatiguée du voyage, elle avait dormi un peu plus qu'à l'ordinaire; mais qu'elle allait se lever si je voulais lui en donner le temps.

" — Je vais dans ma chambre, mademoiselle, et j'aurai l'honneur de revenir dès que vous me ferez appeler. Je suis à telle chambre.

" Un quart d'heure après, au lieu de me faire appeler, je vois une jeune et belle personne qui me fait avec grâce une révérence modeste, en me disant qu'elle venait me rendre ma visite et que son frère allait venir à l'instant. Je la remercie en l'invitant à s'asseoir et je lui exprime tout l'intérêt qu'elle m'inspire. Sa reconnaissance se montre encore plus dans son ton de voix que dans ses expressions, et captivant déjà sa confiance, elle me conte avec naïveté, mais non sans une sorte de dignité, sa courte histoire, et elle achève en disant : Il faut que je me procure dans la journée un logement moins cher, car il ne me reste plus que six francs.

" Je lui demande si elle a des lettres de recommandation, et elle tire de sa

Digitized by Google

ville et à la demoiselle Martigni et à M. de Villemur. Ce souper s'est passé dans la plus grande gaîté, on peut même dire la plus chaude.

Je ne parlerai point des arrangements que M. Bertin (1), trésorier des parties casuelles, a pris avec la demoiselle Arnoult, de l'Opéra, parce que je crois être assuré que le magistrat en est pour le moins aussi bien instruit que moi-même; ce qui n'est simplement que pour faire connaître qu'ils ne me sont point échappés.

poche un paquet de papiers contenant sept à huit certificats de bonnes mœurs, d'indigence et un passe-port.

" — Voilà donc tout ce que vous avez, ma chère compatriote?

" — Oui. Je me présenterai avec mon frère au ministre de la guerre, et j'espère qu'il aura pitié de moi.

" — Vous ne connaissez personne?

" — Personne, monsieur; vous êtes le premier homme en France auquel j'ai dit mon histoire.

" — Je suis votre compatriote et vous m'êtes recommandée par votre situation autant que par votre âge. Je veux être votre conseil, si vous le voulez.

" — Ah! monsieur, que vous ne devrai-je pas?

" — Rien. Donnez-moi vos papiers, je verrai ce que je puis en faire. Ne dites votre histoire à personne. Que l'on ignore complétement votre état et ne sortez pas de cet hôtel. Voilà deux louis que je vous prête jusqu'à ce que vous soyez en état de me les rendre.

" Elle les accepta, pénétrée de reconnaissance.

" Son frère vint sur ces entrefaites. C'était un joli garçon de dix-huit ans, bien fait mais sans ton, parlant peu et n'annonçant rien sur sa physionomie.

. . . . . .

" Baletti lui donna quelques leçons, elle fut reçue à l'Opéra; mais elle n'y figura que deux ou trois mois. Elle n'admit plus de Narbonne (ce seigneur en avait abusé de la façon la plus indélicate), et elle accueillit à la fin un seigneur différent de tous les autres, puisqu'il commença par lui faire quitter le théâtre; ce qu'un autre n'aurait pas fait, car c'était le bon ton du temps. C'était M. le comte de Tressan ou Tréan, car je ne me rappelle pas bien son nom. Elle se comporta fort bien et resta avec lui jusqu'à sa mort. Il n'est plus question d'elle quoiqu'elle vive fort à son aise; mais elle a cinquante-six ans, et à cet âge une femme est à Paris comme si elle n'existait plus. "

(1) Nous trouvons un commentaire fort détaillé de cette nouvelle et malheureuse liaison de M. Bertin dans une lettre de Favart, datée du 8 novembre 1761 :

" L'infidélité de Mlle Husse a piqué l'amour-propre de M. Bertin, qui s'est

Digitized by Google

DU 23 OCTOBRE 1761.

Les Demoiselles LACOUR, DUMIREY, DUBOIS, LAFOREST, la Marquise DE PIERRECOURT, FANGOR, DENESLE.

Le prince de Belosinski est arrivé d'Angleterre en cette ville, le 20 de ce mois, à onze heures du soir. Le lendemain, à six

offert par désespoir et par vengeance à Mlle Arnould ; et comme le dépit est toujours généreux, ledit M. Bertin a proposé des avantages si considérables à cette princesse lyrique, qu'elle l'a trouvé beaucoup plus aimable que son cher M. de Lauraguais, à qui elle a écrit sur le champ une lettre très-polie dont voici la substance à peu près :

" Monsieur, mon cher ami,

" Vous avez fait une fort belle tragédie, qui est si belle que je n'y comprends rien non plus qu'à votre procédé ; vous êtes parti pour Genève, afin de recevoir une couronne de lauriers de Parnasse de la main de M. de Voltaire ; mais vous m'avez laissée seule et abandonnée à moi-même ; j'use de ma liberté, de cette liberté si précieuse aux philosophes pour me passer de vous. Ne le trouvez pas mauvais, je suis lasse de vivre avec un fou qui a disséqué son cocher, et qui a voulu être mon accoucheur, dans l'intention sans doute de me disséquer moi-même. Permettez donc que je me mette à l'abri de votre histoire encyclopédique.

" J'ai l'honneur d'être, etc. "

" A la lecture de cette lettre, M. de Lauraguais s'écria, en frappant sur l'épaule de son valet de chambre : " Fabian, soutiens-moi, ce coup de foudre est trop grand ! " Il ordonne des chevaux de poste ; il part dans le dessein d'immoler la perfide, mais elle avait eu la prudence de se mettre sous la protection du ministre. L'amant outragé vomit feu et flamme, et sa fureur s'exhale en vers froids et glacés, qui heureusement ne vous parviendront point. Une maison richement meublée est déjà préparée par M. Bertin pour sa nouvelle sultane. Rien ne lui coute, pour la payer du sacrifice qu'elle lui fait d'un amant illustre par ses talents et par sa naissance... "

Néanmoins, cela devait durer deux mois à peine, car le 1er janvier 1762, Bachaumont écrivait à propos du même M. Bertin : " Il n'a rien épargné pour mériter la bienveillance de sa nouvelle maitresse : tout a été prodigué, mais l'excès de sa générosité n'a pu triompher d'une passion mal éteinte ; l'amant tyrannique régnait au fond du cœur, ses écarts ont disparu, on a oublié ses

Digitized by Google

heures du soir, il a été voir la demoiselle Lacour, sa maîtresse. Cependant, je suis informé que pour calmer l'esprit de la princesse son épouse, il fait courir le bruit qu'il ne la voit plus. Il est vrai qu'il se comporte avec un peu plus de ménagements, c'est-à-dire qu'il n'y va plus en équipage, mais les attentions sont toujours les mêmes. Il lui a fait présent de nombre de cadeaux, qu'il a rapportés d'Angleterre, et on est sûr, tous les jours, lorsque la brume survient, de le voir arriver chez cette demoiselle à pied et en redingote, ou bien en chaise à porteurs.

On est informé présentement des raisons que M. de Cramayel a eues de quitter Mlle Dumirey, figurante à l'Opéra, son

crimes : l'amour a réuni deux amants qui, plus épris que jamais l'un et l'autre, présentent au public un événement qui fait l'entretien de tout Paris. L'infortuné Bertin, aussi honteux de sa tendresse que piqué du changement de sa perfide est, dit-on, dans le plus cruel désespoir...

" ... Il paraît cependant que tout le monde n'est pas d'accord pour admirer le retour de Mlle Arnould à M. le comte de Lauraguais... M. Bertin avait payé les dettes de la belle fugitive; il a marié sa sœur; il a fait des dépenses considérables, qu'on évalue à plus de 20,000 écus. Pour conserver l'héroïsme, il eût fallu que l'amant en faveur eût remboursé à l'amant disgracié les frais immenses que lui avait occasionnés sa nouvelle conquête.... C'est avec douleur que nous sommes obligés de renvoyer Mlle Arnould dans la foule des femmes d'où nous l'avions tirée... "

Treize ans plus tard (1774), l'*Espion anglais* (t. I, p. 274) donnait ce portrait de M. Bertin :

Le trésorier des parties casuelles a une charge unique : le vrai titre est " Receveur général des revenus casuels et deniers extraordinaires de S. M. " Il a un premier commis admirable pour l'invention (le sieur Le Jeune); un génie fiscal si jamais il en fut, qui lui a fourni des moyens de toute espèce de pressurer les Français et de varier à l'infini les tortures politiques. Quant au titulaire (Bertin), il ne se mêle que de manger ses gros revenus. Il a des prétentions à l'esprit; il est membre de l'Académie des belles-lettres. On lui attribue quelques petites pièces données aux Italiens (entre autres l'*Ile des Fous*), à la faveur de prête-nom soudoyé, pour lui servir de plastron aux mauvaises plaisanteries du public. Mais sa grande réputation est du côté des filles. Trahi par l'une, abandonné par l'autre, il a pris le parti d'épouser une demoiselle de qualité et de terminer par l'hymen le cours de ses débauches.

Digitized by Google

ancienne maîtresse, après avoir eu la patience de l'observer lui-même depuis sept heures du soir jusqu'à cinq heures du matin. Il en vit sortir M. de Monville, grand-maître des eaux et forêts. On prétend aussi que c'est la Montansier qui lui a donné cet avis, et que par reconnaissance, ce financier avait pris cette demoiselle pour maîtresse. M. de Monville, de son côté, s'est chargé de la demoiselle Dumirey, à qui on assure qu'il a fait un sort brillant. La Montansier triomphe, et se propose bien de profiter de la bonne fortune que son infidélité à son amie lui a fait rencontrer.

C'est aujourd'hui M. le comte de Sarsalle qui défraie la maison de Mlle Dubois, actrice des Français, qu'il a eu anciennement pour maîtresse, que M. de Vougny lui avait enlevée, et que ce dernier lui a ensuite abandonnée, pour le goût qu'il avait pris pour Pouponne. On imagine cependant que M. de Vougny renouera avec la demoiselle Dubois, d'autant mieux que Pouponne ne veut plus entendre parler de lui.

La demoiselle Laforest, de l'Opéra, est toujours entretenue par le baron de Warseberg. Quoiqu'il soit absent, elle dispose toujours de sa maison à la barrière Sainte-Anne, et il lui envoie de l'argent. Mais comme les absents ont toujours tort avec ces femmes-là, elle a profité habilement depuis huit jours du passage de M. de Rembort, officier de marine, qui a été anciennement son amant a Bordeaux. Il lui a donné dans ce peu de temps au moins 200 louis. Heureusement pour lui, il est parti mercredi dernier pour se rendre à Toulon.

Mme la marquise de Pierrecourt, demeurant rue des Marais, faubourg Saint-Germain, âgée d'environ 32 ans, et connue pour avoir été anciennement liée très-étroitement avec feu le

Digitized by Google

maréchal de Lœwendal (1), a soupé et couché le 16 de ce mois à la barrière Blanche, à la petite maison de Brissault, avec M. Dupré, fils d'un riche marchand, dont le père était autrefois établi rue des Bourdonnais. Cette dame est arrivée avec M. Dupré enfermée dans un fiacre, et a exigé qu'aucun domestique ne la vît; en conséquence on leur a servi un ambigu propre. A minuit, ils sont montés se coucher, et la femme Brissault a eu soin le lendemain de faire trouver un fiacre à la porte à sept heures, avec lequel ils se sont retirés à huit. C'est la femme Brissault qui les a toujours servis. M. Dupré espère se trouver encore plusieurs fois avec cette dame dans la même maison.

La demoiselle Fangor, native de *Milbourique* (?) en Zélande, âgée de dix-huit ans, depuis deux ans à Paris, après avoir circulé quelque temps dans les maisons de débauche, a fait connaissance d'un nommé M. Perault, major-général des milices du Canada, qui lui a donné des meubles fort proprement, rue Saint-Honoré, chez une marchande de modes, à l'enseigne du *Dauphin*, et qui lui donne en outre 25 louis par mois pour sa nourriture et son entretien. Mais loin que cette demoiselle profite de son sort, elle mange tout ce qu'elle a avec M. de Belcourt, officier du régiment de Guyenne, connu à la vérité pour un brave officier, mais pour un très-mauvais sujet sur le pavé de Paris. C'est le même qui a été mis au fort l'Évêque pour avoir assommé chez elle la demoiselle Maillard.

M. Aiguillon, capitaine de vaisseau marchand, prisonnier des Anglais sur sa parole, s'écrase ici avec la demoiselle Denesle, dont j'ai parlé dans mes notes précédentes, comme ayant été entretenue par M. Pelletier, fermier général, qui lui a fait quelques rentes. Elle tire de ce marin l'impossible tant en ar-

(1) Le maréchal de Lœwendal était mort en 1755. C'est le vainqueur de Fontenoy et de Berg-op-Zoom.

Digitized by Google

gent qu'en bons effets. Cette fille est vraiment jolie, mais elle est très-libertine; cependant on la sait très-attachée à un jeune officier, nommé M. Dains, fils de l'avocat de ce nom.

Les anecdotes galantes deviennent rares de plus en plus, et les femmes ont absolument besoin que les troupes prennent des quartiers d'hiver afin de revoir ici les officiers de distinction.

DU 30 OCTOBRE 1761.

Les Demoiselles Thierry, Frédérique dite Sonville, Noirterre, Huot limonadière, Laforest, Dorville, Lafont, Rozetti.

La demoiselle Thierry, native de Paris, fille d'un ferblantier, rue du Roi de Sicile, est âgée d'environ vingt-quatre ans, grande et parfaitement bien faite, les plus beaux yeux du monde, et pourrait passer pour être belle, si la petite vérole ne lui avait pas grossi un peu les traits; mais au reste l'on prétend que c'est le plus beau corps de femme que l'on puisse voir. Dès l'âge de quinze ans, elle donna dans la galanterie. Ce fut un ouvrier de son père qui cueillit sa première fleur. Mais bientôt après, elle fit la conquête d'un certain gendarme, qui l'emmena dans son pays, où elle resta quelques mois; au bout de ce temps, elle revint à Paris, très-peu étoffée; pour se soutenir, elle fut obligée de circuler dans les maisons de débauche, et Brissault en a disposé plus de six mois. Il avait coutume de la procurer, il y a quatre ans, à M. de Paulmy d'Argenton, et j'en ai rendu compte. Ensuite on l'a vue chercher dans les promenades, par un détail particulier, de quoi sub-

Digitized by Google

sister. Enfin, il y a dix-huit mois ou environ, qu'étant dans le jardin du Palais-Royal, à l'heure de la brune, elle accosta M. Leclerc de Lesseville, ci-devant président de la cinquième des enquêtes, demeurant rue Mauconseil. Ce robin lui proposa de la reconduire chez elle, petite rue de Beauvais, près le Louvre, dans une petite chambre garnie; elle accepta de bon cœur la proposition et fit si bien par ses complaisances qu'elle captiva en entier le cœur du président; après lui avoir rendu plusieurs visites, dont il se trouva toujours très-satisfait, il se détermina à s'en charger totalement. En conséquence, il lui fit louer un très-bel appartement rue d'Orléans, à la porte Saint-Denis, même maison que le baron de Wangen, qu'on lui a meublé superbement; il lui a donné une garde-robe bien montée et même quelques diamants. Elle a pour la servir deux laquais; au ton de cette maison, on peut juger qu'il en coûte au président au moins cent pistoles par mois, et n'imagineraît-on point qu'après tant de bienfaits, cette demoiselle devrait passer sa vie à témoigner sa reconnaissance à M. Leclerc de Lesseville, qui l'a tirée avec tant de profusion de la misère dans laquelle elle était plongée? Mais il n'est rien de cela; les femmes de cette espèce, en général, sont toutes ingrates; pour le récompenser de tout ce qu'il a fait pour elle, à peine est-il sorti de chez elle, le soir, sur les onze heures, qu'on voit mystérieusement monseigneur le prince de Conti se glisser chez elle; il y reste ordinairement jusqu'à trois heures du matin, qu'il se retire pour aller joindre un fiacre que son grison lui garde à la porte Saint-Denis. Tout le monde ignore cette intrigue; le baron de Wangen même n'a pu la découvrir, malgré les ordres qu'il avait donnés à son portier à ce sujet, et je n'ai pu y parvenir qu'après m'être donné des peines infinies; et voici encore comment. M'étant aperçu, après avoir observé moi-même pendant plusieurs nuits la demoiselle Thierry, qu'un fiacre qui était sur la place, à la porte Saint-Denis, ne

Digitized by Google

voulait point marcher, malgré qu'il se fût présenté différents bourgeois pour le prendre, je me suis avisé moi-même, à une heure du matin, de vouloir le prendre pour mon usage. Le cocher, qui était renfermé dedans avec le grison en redingote grise, me répondit qu'il ne marcherait pas, qu'il était loué; comme il était sur la place, ses chevaux débridés et mangeant du foin, je lui dis que je le ferais marcher absolument et que j'allais le faire punir en le conduisant moi-même chez un commissaire. Comme il me vit me mettre en devoir de brider ses chevaux, le grison alors me dit qu'il allait me dire à qui il appartenait, et ayant ouvert sa redingote, il me fit connaître la livrée du prince en me disant qu'il l'attendait lui-même. Je fis alors des reproches à ce domestique d'être resté sur la place; ce qui était cause que je l'avais forcé à compromettre le secret de son maître, et je l'engageai ensuite à s'ôter de dessus la place; ce qu'il fit. A trois heures du matin, le prince sortit de chez la demoiselle Thierry. Comme j'étais embusqué avec un de mes gens, je le vis rentrer dans le fiacre, et alors je me retirai.

La demoiselle Frédérique, connue aujourd'hui sous le nom de Sonville, et dont j'ai parlé dans mes anecdotes précédentes, comme étant entretenue par M. de Vouvray, ci-devant maître des requêtes, et qui, malgré l'indigence pour ainsi dire où il se trouve réduit, a dépensé pour elle au moins 10,000 livres en meubles et en robes, est passée depuis un mois aux appointements de M. de Boisgelain, que l'on dit appartenir à M. le duc de Berry, dans une qualité supérieure. Ce monsieur l'a fait déloger de la rue de la Truanderie, où M. de Vouvray l'avait logée, et lui a fait prendre un joli appartement rue de Richelieu. Il lui fournit abondamment tout ce dont elle a besoin et lui fait un sort fort heureux; toutes les fois qu'il est à Paris il couche avec elle.

M. Pissard fils, marchand de draps à l'enseigne du *Château couronné,* rue Saint-Honoré, ayant aperçu à la Comédie française Mlle Noirterre, vieille Laïs, est devenu éperdûment amoureux d'elle, et ne sachant comment s'y prendre pour lui faire connaître son amour, s'est adressé à la Eudes, femme du monde tenant en garni l'hôtel de la Chesnaye, rue du Four-Saint-Honoré. Cette femme d'intrigue a effectivement réussi à découvrir cette demoiselle Noirterre à Belleville, près Paris, village où elle demeurait avec un vieux pécheur. Après lui avoir fait part du goût de M. Pissard pour elle, elle l'a déterminée à se trouver avec lui chez elle, rue du Four. Les propositions brillantes que lui fit M. Pissard ne l'ont point laissée en balance pour laisser son vieux. Il a été décidé dans l'instant qu'elle prendrait un appartement garni dans l'hôtel de la Eudes, qu'elle occupe présentement, où M. Pissard la comble de bienfaits. Il doit incessamment la meubler; en attendant, de son côté, il a quitté la demoiselle Huot, limonadière, rue Saint-Honoré, derrière la barrière des sergents, avec laquelle il vivait depuis un an.

Le marquis d'Olaville a soupé le 27 de ce mois à la petite maison de Brissault avec quatre autres étrangers; ils avaient pour filles les demoiselles Denesle, St Gérand et Dubuisson. C'est le marquis d'Olaville qui a défrayé et Brissault a été très-content.

Ledit jour 27, le baron de Wangen a donné à souper chez lui à MM. de Villemur, de Champeron, au marquis d'Etrehan, au marquis d'Aubigny et au marquis de Sourdis. En femmes ils avaient la demoiselle Vesian, les demoiselles Raymond, Rousse, Saron et Montigny.

Digitized by Google

CIRCULATION.

Le baron de Warseberg, malgré qu'il entretenait la demoiselle Laforest, voyait encore des filles de Lavarenne; il puisa dans le flanc de la demoiselle Dorville ce poison destructeur qu'il procura à la demoiselle Laforest, qui de son côté en fit présent à M. Saimson, mousquetaire, avec qui elle guerluchonnait, lequel par la même voie en fit cadeau à la demoiselle Lafont, de la Comédie italienne, qui sans façon la voitura à M. de la Ferté, intendant des menus plaisirs, qui de même, par inadvertance, en gratifia la demoiselle Rozetti qui, de même, la souffla à M. de Fontagnieux, qui, moins généreux que les ci-devant nommés, a jugé à propos de lui faire couper racine par le sieur Keyser, fameux pour ces sortes de maladies.

DU 6 NOVEMBRE 1761.

Les Demoiselles Lacour, Dumirey, Desfossés dite d'Argencourt, Arnould, Dufin, Clairon.

La demoiselle Lacour, figurante à l'Opéra, vient depuis huit jours de remplir avec une exactitude marquée les devoirs de son état. Elle en a même reçu des compliments de ses compagnes. Cependant l'objet en est simple; le prince de Belosinski, son amant, en très-peu de temps a dépensé pour elle au moins 80,000 livres. Aujourd'hui il se trouve sans argent et encore moins de crédit. Elle lui a donné son congé absolu.

Digitized by Google

Il n'y a pas un mot à répliquer à cela. Sa conduite est dans la règle. J'ai vu cette semaine ce prince pour savoir au juste à quoi m'en tenir et comment il trouvait les manières françaises. Il m'a paru qu'il prenait son parti en brave. « Je serais charmé, m'a-t-il dit, qu'elle prît un autre amant; je ne suis pas fait pour vivre toujours avec elle; je le lui ai conseillé moi-même, et pour lui en faciliter les moyens, je ne vais plus la voir que très-rarement. » La demoiselle Lacour, de son côté, dit beaucoup de bien du prince, et dit qu'il s'entend parfaitement à nipper une femme. Effectivement, cette demoiselle a des robes magnifiques pour toute sa vie et est magnifiquement meublée. Son intention maintenant est de tomber sur un seigneur français et d'attraper des rentes.

La demoiselle Dumirey, figurante à l'Opéra, se trouve aujourd'hui être à louer. M. de Monville, grand maître des eaux et forêts, après lui avoir fait perdre par ses assiduités M. de Cramayel, dont elle a reçu des bienfaits considérables, au bout d'un mois l'a quittée. Elle se trouve actuellement réduite au seul M. Bontemps, qui certainement ne lui fait pas de fortune, et aux plaisirs singuliers que lui procure la demoiselle Valentin, connue pour une des premières tribades du siècle et pour avoir avancée conjointement avec la Dumirey, les jours de la demoiselle Riquet.

Le 3 de ce mois, M. le comte de Sarsalle, le baron de Wangen et M. de Villemur, ont soupé à la petite maison de Brissault avec la demoiselle Saint-Martin, de l'Opéra, et la demoiselle Dubuisson, des Italiens. Pendant ce souper il n'a été question que des moyens que M. de Sarsalle doit mettre en usage pour souffler à M. de Bauche la demoiselle Lemière. MM. de Wangen et Villemur ont promis d'y donner tous leurs soins. Brissault a promis toute son intelligence, et M. de Sarsalle de ne rien épargner pour en venir à bout.

Digitized by Google

M. Afftel, étranger, demeurant rue Neuve-Saint-Eustache, vis-à-vis l'hôtel de Strasbourg, a couché le 29 et le 30 du mois dernier avec la demoiselle Saint-Gérand ; il lui a donné 25 louis, et se serait déterminé à lui faire du bien si elle avait voulu quitter un certain M. de Brea, par qui elle est entretenue depuis près de deux ans.

M. Prud'homme, secrétaire de confiance de M. le duc de Choiseul, s'est coiffé assez mal à propos de la demoiselle Desfossés, dite d'Argent-Court, demeurant rue des Fossés-Montmartre, au-dessus des Boucheries. Cette fille est connue pour un très-mauvais sujet et va journellement chez les filles publiques, faire des parties. Cependant, M. Prud'homme s'intéresse particulièrement à elle et ne la laisse pas manquer du nécessaire.

On commence à parler assez mal de Mlle Arnould. Le bien que lui a fait depuis peu M. le comte de Lauraguais a transpiré, et on la blâme hautement d'avoir écouté les propositions de M. Bertin qui, de son côté, a abusé de la confiance de M. de Lauraguais, qui l'avait prié, comme son ami, de venir voir en son absence cette demoiselle. Tout le monde applaudirait à une vivacité qu'aurait pour lui M. de Lauraguais, et on ne regarde point cette intrigue comme finie. M. Bertin a beau aller à petit bruit, on le devine et on n'ignore pas la destination de certain carrosse qu'il a acheté chez Antechrist, sellier.

La demoiselle Dupin, que j'ai fait connaître ci-devant pour être entretenue par M. le duc d'Uzès (1), duquel elle a tiré de

(1) Le duc d'Uzès était né le 11 janvier 1707. Il fut nommé brigadier en 1734, après la bataille de Parme, où deux coups de feu lui avaient crevé l'œil droit et cassé l'épaule gauche. Reçu duc et pair en 1740, il devait mourir en 1762. — Grand seigneur philosophe, il entretenait commerce de lettres avec

Digitized by Google

bonnes nippes et de bons effets, et quelle a perdu lors de ses couches, il y a six mois, a eu le bonheur de réparer cette perte depuis quelque temps, par la connaissance qu'elle a faite de M. le comte de Raugrave, lieutenant général des armées du roi (1). Ce seigneur lui donne exactement quinze louis par mois, et lui fait nombre de cadeaux très-avantageux. Il vient la voir tous les jours, et reste avec elle depuis deux heures après-midi jusqu'à dix heures du soir; il n'y couche jamais. Cette conduite ne déplait point au guerluchon, et tout jusqu'à présent se passe le mieux du monde.

La demoiselle Clairon est inconsolable de la mort de la princesse Galitzin (2); elle en est même tombée malade et il faut convenir que cette perte est cruelle pour elle. Cette princesse faisait un cas particulier de ses talents et la comblait d'honnêtetés et de présents, sans compter un doigt d'estime que difficilement elle réparera. Peut-être aussi, lorsqu'elle aura pris le dessus y gagnera-t-elle un peu d'embonpoint.

Voltaire, qui l'appelait son magnanime pair de France. Son fils portait le titre de comte de Crussol. L'hôtel d'Uzès, l'un des plus beaux de Paris, se trouvait à la Porte Montmartre.

(1) Promotion de 1759.

(2) " Cette pauvre princesse n'est plus; elle est morte la semaine dernière. Les mauvais plaisants disent à ce sujet que Mlle Clairon est veuve. L'amitié dont la princesse l'honorait avait fourni matière à nos épigrammatistes. J'ai connu beaucoup Mme de Galitzin; elle avait la bonté de me donner accès auprès d'elle, et je puis lui rendre justice. C'était une femme respectable qui fuyait le monde, mais qui aimait les arts et les protégeait; sa morale était pure autant que ses mœurs. Nos Français veulent toujours que le sentiment ou les sensations d'une femme soient occupés; comme celle-ci n'avait point d'intrigue, on lui supposait des raisons secrètes pour n'en point avoir. Pauvre siècle! pauvre peuple! " (Favart, *Mémoires*, t. I, p. 201.)

Digitized by Google

DU 27 NOVEMBRE 1761.

Les Demoiselles Rossignol, Lacroix, Dubois, Desjardins dite baronne de Fraqueville, Baligny, Leblanc, Dangeville.

M. de Caze continue toujours de voir la demoiselle Rossignol, qu'il entretient des plus belles promesses sans en effectuer aucune. Elle a, au contraire, le chagrin de ne pouvoir s'acquitter avec aucun de ses créanciers, et incessamment on la verra retourner à la discrétion de Brissault. Mme de Caze, de son côté, prend patience avec le jeune duc de Coigny, qu'elle traite avec une bonté toute particulière. Il paraît même que son mari en est flatté, car loin de s'en formaliser, on a remarqué que lorsqu'il est au spectacle avec elle, il engage ce jeune seigneur, avec une complaisance marquée, de prendre place auprès de madame. C'est, en vérité, le meilleur des maris.

M. Ferrand, ci-devant fermier général, est rempli de bonne volonté pour Mlle Lacroix, connue pour avoir resté quelque temps à Sainte-Pélagie. C'est lui qui soutient aujourd'hui son ménage jusqu'à ce qu'elle ait trouvé quelqu'un de plus opulent. Mais son aventure avec M. d'Harnoncourt (1) lui a donné un vernis qu'elle a peine à effacer. Elle a beau se produire de tous côtés, personne ne mord à l'hameçon, et je crois qu'elle aura le temps de manger les louis qu'elle a pris au bonhomme, pourvu toutefois qu'ils ne soient point montés en croupe avec Merval.

(1) Durcy d'Harnoncourt, homme fort riche, père de M. de Morzan, l'auteur du *Commentaire sur les ouvrages de la Henriade*, et de Mme de Sauvigny.

Digitized by Google

On prétend que M. de Vougny commence déjà à se repentir de son mariage avec Mlle de la Borde, et que cette jeune personne, fière de la protection de Mme de Pompadour, ne tardera pas à vouloir le mener sans qu'il ose en murmurer. Ses amis regardent ce mariage comme un frein qu'il s'est donné sans s'en apercevoir. Effectivement, du moment qu'il a été célébré, M. le comte de Sarsalle s'est imaginé n'avoir plus rien à redouter de M. de Vougny, et en conséquence il s'est chargé de la demoiselle Dubois, actrice à la Comédie-Française; c'est sur lui que roule aujourd'hui toute la dépense; il ne l'appelle que sa fille, et comme cette demoiselle a la poitrine fort délicate, il se tient à ce sujet un fort bon propos. Lorsque M. de Sarsalle se plaint d'être incommodé, ses amis lui disent avec complaisance : « Va te reposer et prendre du bouillon blanc chez ta fille. »

M. le marquis de Vierville est fort attaché à la demoiselle Desjardins, veuve de M. le duc de Montmorency et délaissée de M. le baron de Houlay. Cette demoiselle était connue ci-devant sous le nom de baronne de Fraqueville, et depuis son veuvage elle augmente le nombre des danseuses de l'Opéra-Comique. On ne conçoit pas M. de Vierville de s'être pris de goût pour une aussi laide créature, à moins que ce ne soit pour se délasser de toutes les jolies personnes avec lesquelles il a toujours vécu jusqu'à présent.

La demoiselle Baligny, connue pour avoir vécu pendant plusieurs années avec M. le marquis de Montmorin, avant son dernier mariage dont il lui reste une petite fille, qu'elle fait élever, et qui depuis six mois est entretenue par M. le marquis de Genlis (1), qui l'a emmenée dans une de ses terres proche

(1) Voici le portrait que nous a laissé de lui Mme de Genlis; il date de

Digitized by Google

Amiens, est venue avec lui passer quelques jours à Paris, pour y faire quelques emplettes; mais comme il la connaît d'un très-facile accès et qu'il craignait qu'elle ne rendît visite à Brissault, il l'a accompagnée partout. Cependant, comme elle s'est trouvée incommodée, et qu'elle a eu besoin d'être soignée et purgée, après l'avoir vue prendre, il l'a laissée libre et a été vaquer à quelques affaires. Elle a profité de cet instant pour aller trouver un nommé Minot, commis à la capitation, son ancien guerluchon, qui, sans égard pour le sené, lui a fait

1764 : « Le marquis de Genlis, alors âgé de trente et un ans, avait une belle taille..., et je n'ai jamais vu de tournure plus noble, plus leste et plus élégante. Il avait déjà perdu presque tous ses cheveux; on disait qu'il avait eu des dents aussi parfaites que celles de son frère; mais elles étaient déjà toutes gâtées; d'ailleurs, tous ses traits étaient beaux et l'ensemble de sa figure très-agréable. Jamais homme n'a moins profité des avantages les plus brillants de la nature et de la fortune. Il se trouva, à quinze ans, possesseur de la terre de Genlis, l'une des plus belles du royaume et libre de toute hypothèque, avec la certitude d'avoir un jour celle de Sillery. M. de Puiticux, son tuteur et très-aimé du roi, le fit faire colonel à l'âge de quinze ans... Mais à dix-sept ans, il montra déjà la passion du jeu et une extrême licence de mœurs. Il fit des dettes, des extravagances; on gronda, on paya, on pardonna. Il ne se corrigea nullement. Enfin, à vingt ans, il perdit au jeu, dans une nuit, cinq cent mille francs contre le baron de Vioménil; il devait d'ailleurs environ cent mille francs. La colère de M. de Puitieux fut extrême et l'emporta trop loin : il obtint une lettre de cachet, et fit enfermer au château de Saumur son pupille; il l'y laissa cinq ans. Sa carrière militaire fut perdue par cette rigueur; ayant été obligé de quitter le service, il n'y rentra plus. Quand il sortit de Saumur, on avait déjà payé la moitié de ses dettes; M. de Puiticux alors le fit interdire et exiler à Genlis. Cette terre valait à peu près soixante et quinze mille francs de revenu. On fit à mon beau-frère une pension de quinze mille francs; le surplus de ses revenus fut employé à payer le reste de ses dettes. Son exil dura deux ans; ensuite il eut la liberté d'aller à Paris, où il passait seulement trois mois d'hiver; mais M. de Puitieux déclara qu'il ne lèverait l'interdiction que lorsqu'il ferait un bon mariage. Telle était encore la situation du marquis de Genlis quand j'arrivai dans son château. Malgré ses disgrâces et ses malheurs, il était d'une extrême gaieté. Rien n'annonçait en lui le goût de la licence; il avait le ton le plus décent et le plus parfait; ses plaisanteries étaient toujours fines, mesurées et délicates; on a beaucoup loué la politesse et la grâce de ses manières; elles étaient en effet très-distinguées..... »

Le château dont parle Mme de Genlis est le même que celui où son beau-frère renfermait si bien la demoiselle Baligny.

Digitized by Google

cinq politesses; après quoi elle est remontée en chaise à porteurs et a été se remettre au lit. Sa médecine a fait un effet admirable, et quatre jours ensuite elle est partie fraiche comme une nonne avec M. de Genlis pour sa terre.

La demoiselle Leblanc, connue aujourd'hui sous le nom de Prémarais, est encore depuis peu de retour de Bordeaux. Il paraît qu'elle a fait main basse sur les négociants de cette ville, car elle est revenue en très-bon ordre. On peut estimer sa pacotille au moins 60,000 livres, consistant en robes de toutes espèces, beaucoup de linge et de dentelles très-belles. Tout ce que l'on peut imaginer pour petite oie, argenterie et plusieurs bijoux en diamants et en or très-propres. Son intention est de se fixer présentement à Paris, si elle peut rencontrer quelqu'un d'humeur à soutenir son étalage. En attendant, elle fait l'essai de ses charmes sur M. de Monverdun, officier aux gardes françaises, qui en paraît fort épris; il lui donnait la main au dernier bal de l'Opéra.

La demoiselle Dangeville, connue depuis plus de six mois pour être le plastron de chez Brissault, est enfin dans ses meubles, rue Pavée-Saint-Sauveur. C'est Brissault qui a pris les engagements avec le tapissier et qui a loué l'appartement en son nom, afin de la tenir toujours à sa discrétion. Le marquis de Beguinvilliers va la voir et lui fait quelque bien. Elle espère entrer incessamment dans les ballets aux Italiens. Cette jeune fille est venue dernièrement chez moi toute en larmes, me demander conseil, en m'apprenant que Brissault était amoureux d'elle, et qu'il exigeait des faveurs qui la réduisaient au désespoir; que, crainte d'être mise à la porte sans rien, elle avait même déjà été obligée d'y succomber deux fois; que cet homme lui faisait horreur, qu'il était aussi dégoûtant qu'il était laid. Effectivement, il n'est pas beau; je me suis trouvé

Digitized by Google

assez embarrassé pour lui répondre. Tout ce que j'ai pu lui dire, a été de l'engager à prendre patience et à redoubler d'attention, pour tâcher de s'approprier ne serait-ce qu'une bergame (1), pour se retirer des griffes de cet usurier de débauche. Elle a promis de faire l'impossible pour cela.

Le 13 de ce mois, M. le baron de Wangen, M. de Villemur et M. l'envoyé de Modène, ont soupé à la petite maison de Brissault, avec la demoiselle Saint-Martin, de l'Opéra, et la demoiselle Dangeville. M. le comte de Jumilhac devait en être, mais il n'y est point venu.

Le 19, M. le duc de Grammont (2) a dîné à sa petite maison du Pont-aux-Choux avec la demoiselle Dangeville.

Le 22, M. de la Tour du Pin a couché avec la demoiselle Denesle dans son appartement, au Palais-Royal.

(1) C'est-à-dire un meuble recouvert de bergame. La bergame était une tapisserie grossière de fil ou de laine, faite sur le métier, et ne représentant aucune figure. On l'appelait aussi *tapisserie de Rouen*.

(2) Antoine Antonin de Grammont, souverain de Bidache, gouverneur de Navarre, né le 19 avril 1722. Il n'y avait pas longtemps qu'il avait contracté avec Mme de Choiseul un mariage apprécié ainsi par Lauzun (*Mémoires*, p. 6) : « Elle jeta les yeux sur M. le duc de Grammont, homme sans caractère, sans moyen de rien faire, interdit depuis quelques années et passant sa vie dans une petite maison près Paris, avec des musiciens et des filles publiques les moins recherchées. »

Digitized by Google

DU 4 DÉCEMBRE 1761.

Les Demoiselles Preville, Dornay, Siam, Lacroix, Pillon.

La dame Préville, dont j'ai rendu compte depuis plusieurs années dans mon travail des femmes tenant maison publique, rebutée des événements qu'on court dans cet état, vient de faire retraite en profitant de la faiblesse, ou pour mieux dire, de l'imbécillité de M. Ogier, auditeur des comptes, rue Neuve-Saint-Paul, qui s'est pris pour elle de la plus forte passion, il y a déjà plus de deux ans, sans que l'on puisse en dire la raison, car cette femme n'est point du tout jolie : au contraire, elle peut passer pour laide. C'est une grosse *coche* d'environ trente-cinq ans, de poil roux, et dont le visage tout couturé de la petite vérole, a quelque chose de dégoûtant. Mariée en outre au nommé Duplessis, marchand de chevaux, avec lequel elle fait mauvais ménage depuis plusieurs années et qui est par lui-même un très-mauvais sujet, elle joint encore à toutes ces belles qualités un tempérament désordonné, qui ne lui permet pas de refuser qui que ce soit; mais n'importe, telle que la voilà dépeinte au vrai, elle plait à M. Ogier qui, pour lui témoigner sa tendresse, lui a fait présent, il y a un an, de 8,000 livres comptant, dans l'espérance qu'avec cet argent, elle louerait une boutique de marchande de modes, et quitterait l'état de fille publique. Mais elle a consommé les fonds et a continué son métier de débauche jusqu'au dernier voyage de Fontainebleau, dont elle s'est fait chasser par le scandale qu'ont occasionné les filles qu'elle y avait menées. Cette conduite n'a point éloigné M. Ogier; cependant, comme elle ne lui plaisait point, pour l'en retirer tout à fait, il a jugé à propos

Digitized by Google

de faire un dernier effort en sa faveur et, pour cet effet, il a pris le parti de lui confier pour six mois un remboursement de 60,000 livres, que doit lui faire le sieur Desplaces, notaire, place des Barnabites, vis-à-vis le Palais ; elle en a déjà touché 12,000 livres. Elle doit au mois de janvier, toucher encore 28,000 livres, et avant le mois de mai prochain, elle aura touché les 60,000 livres. Avec cet argent elle doit prêter sur gages, et tout le profit doit lui en rester. Elle espère par cette voie, se faire par année, un revenu au moins de douze mille livres. M. Ogier lui en a passé une obligation chez le susdit notaire, qu'ils ont signée réciproquement. Mais malgré cette précaution, jamais argent n'a été remis en des mains moins sûres, car cette femme n'a rien qui lui appartienne; l'appartement qu'elle occupe, et qui est meublé assez proprement, n'est pas loué en son nom, mais à celui d'un nommé Sommelin, chef d'office de Mme de Peyre, son ancien amant. C'est cet homme qui a paru chez le sieur Dupuis, notre confrère, et qui s'est annoncé comme ayant des fonds à faire valoir; mais il n'est que le courtier de M. Ogier, ou pour mieux dire, de Mme Préville. Et aussitôt qu'il a trouvé occasion de prêter, il porte les effets chez cette femme et en donne avis au sieur Dupuis; rien n'est mieux que cela, parce que M. Ogier n'en sait pas davantage et qu'il croit la Préville chez elle. Mais qui est-ce qui empêcherait le sieur Sommelin, par un moment d'humeur, de mettre cette femme dehors et de dire que tout ce qui est dans l'appartement lui appartient, puisqu'il est loué en son nom, ou, si la Préville était de mauvaise foi, ne pourrait-elle pas elle-même enlever la pacotille? Qu'on me demande alors où M. Ogier prendrait ses fonds. J'imagine que le recouvrement en serait fort incertain ; par conséquent, je ne crois pas qu'on puisse placer plus mal une somme si considérable, et je ne vois point de sottise mieux constatée. La suite prouvera si j'ai des soupçons mal fondés.

Digitized by Google

M. le comte de Bentheim de Steinfurt, arrivé à Paris depuis environ un mois et logé rue Jacob, à l'hôtel de Modène, s'est déclaré en faveur de la demoiselle Dornay, figurante dans les ballets de l'Opéra, que j'ai fait connaître ci-devant pour avoir été entretenue par M. de Villemur, ensuite par M. de Forceville, commissaire des guerres, attaché à M. le prince de Soubise, et en dernier lieu par M. le baron de Wangen; mais elle n'a pas eu encore d'aventure aussi lucrative que celle de ce seigneur étranger. Il lui a donné pour pot de vin 10,000 livres, qu'elle a placées dans la caisse de M. de Villemur; il lui fait faire des diamants et lui donne 40 louis par mois. Cette demoiselle, sans être des plus jolies, est fort aimable, très-bien faite et a le propos fort décent; on peut ajouter qu'elle n'est point libertine et qu'elle a su, jusqu'à ce jour, conserver l'estime des personnes qui l'ont connue et qu'elle saura se ménager de quoi faire une retraite, car elle est fort ménagère et son état ne lui plaît pas du tout.

Le comte de Limbourg, qui est aussi depuis peu de retour en cette ville, logé rue Traversière, à l'hôtel du Pérou, se signale en faveur de la demoiselle Siam, figurante à l'Opéra, qu'il a connue lors de son premier voyage, et lui fait faire par Auzouf, bijoutier, une paire de boucles d'oreilles de 10,000 livres (1). Cette demoiselle conserve malgré cela pour guerlu-

(1) Nous trouvons l'énigme de ces libéralités dans ces deux passages des *Mémoires secrets :*

" 15 septembre 1777. Un comte de Limbourg-Styrum, se disant comte d'Oberstein, est venu dans cette capitale, asile de tous les intrigants, mettre à contribution la crédulité et la faiblesse de divers particuliers, assez dupes pour se laisser éblouir par les titres pompeux qu'il s'est permis de prendre de comte, de duc, de prince, etc. Décoré de cordons et chef d'ordres, il a transmis une partie de ces honneurs à ceux dont il a cherché à captiver la confiance pour s'en faire une ressource pécuniaire. M. le marquis de Quincy a été une de ces âmes faibles qu'ont séduit l'importance et l'appareil de cette sorte de souverain. Il a fallu procéder judiciairement en instance aujourd'hui au Cha-

Digitized by Google

chon, M. Roussel, fils du fermier général, dont elle tire de riches cadeaux, et M. Boula de Quincy, son ancien amant, trouve aussi les moments de lui faire connaître son ancienne amitié.

M. de la Vallière est brouillé depuis huit jours avec sa maîtresse, et il paraît indigné de la façon dont elle l'a trompé. Effectivement, jamais on n'a abusé avec tant d'effronterie de la confiance d'un seigneur. Cette maîtresse est, comme je l'ai dit, il y a huit mois, femme d'un cuisinier que la demoiselle Husse a eu. Elle avait alors pour amant un jeune homme attaché à un bureau, dont la figure annonçait plutôt être faite pour donner des conseils que pour plaire. Aussi, lorsque M. le duc eut pris des arrangements avec elle, loin d'en prendre de l'ombrage, aussitôt qu'il survenait quelque humeur entre eux d'eux, il envoyait à cette figure son carrosse pour le conduire à Montrouge, afin de faire la paix : ce qui réussissait toujours; mais nos deux amants se promettaient bien de faire renaître promptement une nouvelle dispute, afin de se procurer le moyen de se voir, ce qui leur aurait été impossible sans cela.

telet. C'est ce qui a donné lieu à ce Mémoire, où l'on trouve le récit des faits et gestes de ce roitelet. On y fait connaître le caractère des gens affidés pour seconder ses prestiges et l'on donne à rire aux dépens des escrocs composant la cour moderne de ce souverain fantastique, tous revêtus de dignités relatives à celles qu'usurpe leur maître. Il est vraisemblable que M. de Quincy en sera pour sa mystification, c'est-à-dire pour quinze mille francs „

22 février 1781. Il a déjà paru en 1777 un mémoire du marquis de Quincy, contre le comte de Limbourg-Styrum, se disant prince, dans lequel on dévoilait tous les ressorts que cet étranger artificieux avait pour mystifier sa dupe crédule et s'en approprier les biens. Ce personnage revient sur la scène : c'est aujourd'hui un laboureur nommé Charlemagne qui l'attaque : il répand un mémoire à consulter très-volumineux et prétend dévoiler toute la conduite du comte de Limbourg, le suivre dans ses intrigues, etc. On conçoit qu'un pareil détail ne peut qu'infiniment amuser les lecteurs dont la malignité se plaît à parcourir le roman de ces fameux aventuriers. Celui-ci est des plus incroyables. (*Mém. secrets.*)

Digitized by Google

Comme la confiance du duc était aveugle, il les laissait volontiers seuls ensemble, et alors son propre lit servait de trône à leurs plaisirs. J'ignore quel démon jaloux de leur bonheur a donné avis à M. le duc de leur intelligence ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a chassé très-promptement sa perfide maîtresse, et juré de n'en prendre jamais d'autres. Il a même déjà rendu visite à Brissault, et veut s'abonner avec lui à l'année pour lui donner des filles ; il a même donné huit jours à cet homme pour lui fixer un prix. Brissault prétend qu'il ne peut faire cet arrangement en se chargeant de payer les filles et les carrosses, lorsqu'il faudra les envoyer à Montrouge, à moins de 6,000 livres par an, dont il exige le premier quartier d'avance.

M. de Guérigny fils, le même qui a sollicité des ordres pour faire enfermer à Pincourt (1) la demoiselle Lacroix, des Italiens, a pris une nouvelle maîtresse à laquelle il a donné tous les meubles qu'il a retirés à la demoiselle Lacroix. Il la tient dans une petite maison rue de Caresme-Prenant, près l'hôpital Saint-Louis. Cette demoiselle s'appelle Pilon, native de Bourgogne, fille de pauvres gens ; elle a sa mère avec elle. Elle peut être âgée de quatorze ans, est grande pour son âge, brune de cheveux et d'une très-jolie figure. Ce monsieur de Guérigny est fort pour les enfants, et passé seize ans il n'en veut plus.

Le 28 novembre, M. de Chimène (2) a dîné à la petite maison de Brissault, avec une demoiselle de Bordeaux dont j'ignore

(1) C'est-à-dire au couvent des Annonciades établi dans la rue de Popincourt, qu'on appelait par abréviation *Pincourt*.

(2) Le marquis de Chimène était un seigneur bel-esprit. Il fut ridiculisé dans une comédie de Rochon de Chabannes (*la Manie des arts*), à propos d'un pari fait par lui de faire et versifier une tragédie en trente-six heures. L'enjeu était une somme de deux cents louis.

Digitized by Google

encore le nom, mais qui vient à Paris pour danser seule à l'Opéra. On la dit grande et bien faite et fort en diamants.

Le 30 novembre, M. de la Live de la Briche, avec M. le président de Salabery, ont soupé dans la même petite maison avec les demoiselles d'Héricourt et Dubuisson. M. de la Briche pleure toujours la demoiselle Gérard, présentement avec M. le comte du Luc.

Du 2 décembre 1761. M. le comte de Chabannais (1) avec M. de Chimène ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles d'Héricourt et Parmentier.

Ledit jour, M. le procureur du roi (2), M. de Fléchier, M. Boudaur, qu'on dit être conseiller, et un autre monsieur ont soupé à la petite maison de la Héquet avec les demoiselles Buard, Saint-Martin et Ledoux, toutes les trois figurantes dans les ballets de l'Opéra et des plus jolies ; ce sont ces messieurs qui les ont amenées; ce souper prouve bien la misère du temps.

Il court un bruit que M. de Lally (3) ne tardera pas à être arrêté et qu'il est plus coupable à lui seul que tous les Canadiens ensemble.

On dit aussi que M. le maréchal duc de Broglie ne commandera plus l'armée, parce que, dit-on, il s'est amusé toute cette campagne à faire voltiger l'armée en pelotons au lieu de tomber en force sur l'ennemi. On assure que c'est M. le duc de Richelieu qui le remplacera.

(1) Claude-Théophile Colbert de Chabannais, fils aîné du maréchal de camp marquis de ce nom. Il était né en 1735.

(2) Moreau, procureur du roi au Chatelet, rue Payenne-au-Marais.

(3) Un an plus tard il devait se constituer volontairement prisonnier.

Digitized by Google

DU 11 DÉCEMBRE 1761.

—

Les Demoiselles Lacroix, Raye, marquise de Pierrecourt, Mme de Moriencourt.

M. le marquis de Torcy (1), attaché à M. le prince de Condé, logé rue Mazarine, à l'hôtel de Montmorency, vient de prendre des arrangements avec Mme de Moriencourt. Cette dame est mariée à Saint-Omer à un très-bon gentilhomme, dont elle a plusieurs enfants. Son mari s'étant aperçu que sans aucun ménagement elle donnait dans la galanterie, a voulu, il y a environ dix-huit mois, la faire renfermer; comme elle fut instruite de son dessein, elle abandonna totalement son ménage et s'en vint à Paris. Arrivée en cette ville, elle fut conseillée, pour calmer son mari, de se mettre au couvent. Elle goûta volontiers cette proposition, entra aux petites cordelières après avoir été bien informée qu'elle y serait aussi libre que dans la ville, et que cette maison était plutôt un temple de débauche qu'un asile pour la vertu. Mais comme son mari, homme de province, ignorait la chronique scandaleuse de cette retraite, il s'en contenta et fit même à sa femme une petite pension pour pouvoir y vivre tranquillement. Elle n'y fut pas plutôt installée, qu'elle sentit l'esprit de cette maison réveiller son goût pour la coquetterie. Il ne fut plus question que de trouver les moyens de la satisfaire. Elle consulta les plus anciennes, qui toutes unanimement lui conseillèrent de s'adresser à Brissault. En conséquence, il fut mandé, l'objet

(1) Ant.-Ch.-Félix, marquis de Torcy, né le 11 juillet 1729, capitaine-lieutenant des gendarmes de Bourgogne et chevalier de Saint-Louis en 1762.

Digitized by Google

lui fut présenté; après l'avoir amplement examiné et écouté ses prétentions, il l'a trouvé de débit et a promis qu'on ne tarderait pas à connaître son savoir-faire. Effectivement, après avoir passé en revue toutes ses connaissances, il l'a jugée propre à faire un amusement de cœur à M. le marquis de Torcy; il lui en a parlé; l'entrevue s'est faite lundi dernier, et le marché a été tout de suite conclu. M. le marquis de Torcy a promis de lui donner 300 livres par mois et plusieurs robes; le premier mois a été payé d'avance. Brissault a reçu son courtage, c'est-à-dire la moitié du mois que la demoiselle lui a remis, sans compter un petit honoraire que lui a remis M. de Torcy. Mme de Moriencourt est âgée d'environ trente ans, grande, bien faite, cheveux bruns, blanche de peau, d'une très-jolie figure, l'air noble, passant pour avoir de l'esprit et jouant de plusieurs instruments.

M. le marquis de Mailly, jeune homme d'une très-jolie figure, a pris hier à ses appointements la demoiselle Lacroix, de la Comédie-Française. On ignore encore ce qu'il lui donne, mais je ne tarderai pas à en être instruit. Cette demoiselle ne s'est prêtée à cette intrigue qu'après avoir été instruite par M. le marquis de Duras, à son retour de l'armée, qu'elle ne devait plus compter sur lui, parce qu'il était obsédé par sa famille qui le faisait sans cesse observer et que pour avoir la tranquillité et établir la confiance, il était d'humeur de la contenter, au moins pour un bout de temps. Je suis instruit aussi que le jeune M. de Sabran (1) s'amuse avec cette demoiselle

(1) Une lettre de Favart, du 11 novembre 1761, raconte l'aventure à laquelle il est fait allusion ici; mais le nom de M. de Sabran y est resté en blanc. Voici le passage : " Emilie et Louison, nièces de Dehesse (dit Deshayes, acteur, puis maître des ballets de la Comédie Italienne), âgées l'une et l'autre de quatorze ans, ont été sur le point d'être enlevées nuitamment par M. (de Sabran) et M. de Sainson. Les deux petites filles avaient donné leur consentement; les

Digitized by Google

Lacroix, en attendant qu'il puisse trouver une occasion favorable d'enlever de nouveau la petite Louison, nièce du seigneur *des Hayes*.

La demoiselle Raye, figurante à l'Opéra, depuis une quinzaine de jours arrose ses créanciers. C'est aujourd'hui le prince de Galitzin (1), parent de celui qui est veuf, qui est son trésorier. Lorsqu'il va la voir, il est défendu aux gens de laisser entrer qui que ce soit.

Dans mes notes du 4 de ce mois, j'ai parlé de la rupture de M. le duc de la Vallière avec sa maîtresse, et j'ai fait connaître combien il en avait été trompé. Mais par ce que j'ai encore appris depuis, je ne crois pas qu'on puisse être vexé plus complétement. Cette femme en se retirant d'avec M. le duc, se sachant enceinte, a fait constater son état et a rendu plainte. M. le duc en ayant été instruit, a cru devoir aller au devant, afin de n'être pas clabaudé, et pour l'apaiser, il a fait à cette perfide un contrat de 600 livres de rente viagère, et lui donnera six louis par mois jusqu'à ce qu'elle ait fait ses couches. Je tiens ces détails du guerluchon, qui m'a dit en riant : « Pour le présent je ne suis plus inquiet des mois de la nourrice. »

domestiques étaient d'intelligence; le perruquier avait fait faire de fausses clefs; la chaise de poste était à la porte; la conspiration allait éclater au moment où elle a été découverte. Dehesse ayant renfermé ses nièces sous le cadenas, attendit le jour pour les mener au couvent; mais on ne voulut pas les y recevoir pour un motif de conscience. Effectivement, c'eût été faire un vol à la société. La petite Louison avait pris goût à l'enlèvement à la foire Saint-Germain dernière. Ce même monsieur l'avait fait disparaître. Elle fut perdue une nuit et rendue le lendemain par autorité de la police; ce perruquier, sacrificateur de l'innocente petite victime, ayant machiné le complot, fut mis à Bicêtre où il est encore. »

Né en 1731, le marquis de Sabran était sous-lieutenant de gendarmerie.

(1) Celui qui fut un peu plus tard ambassadeur de Russie à Paris.

Digitized by Google

M. Dupré, fils d'un ancien marchand de la rue des Bourdonnais, s'est trouvé hier en rendez-vous à la petite maison de Brissault, depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à six heures du soir, avec Mme la marquise de Pierrecourt. Comme il n'avait pas le sol pour défrayer cette partie, il a envoyé la veille chez Brissault une cafetière d'argent pour mettre en gage, qu'il a portée chez la Maillard, sur laquelle cette femme a prêté 7 louis d'or, moyennant 36 sols d'intérêt par mois pour chaque louis. Ce rendez-vous est le second de cette espèce, dont j'ai l'honneur de vous rendre compte. Il y a lieu de croire que cette demoiselle prend chez elle de grandes précautions, puisque le sieur Dupré demeure dans la même maison qu'elle, rue des Marais, Faubourg Saint Germain.

Le 4 de ce mois, M. le duc de Fronsac, le comte de Coigny (1), M. de Belzunce et M. de la Porte (2), ont été s'amuser à une heure du matin chez la Dupuis, rue de Vendôme, avec les demoiselles Boulogne, Duplessis et Constance.

Les mêmes que ci-dessus ont été chez la Varenne, rue Feydeau, le 7, à minuit, et se sont amusés avec les demoiselles Victoire, Valigny et Dorville.

Hier, 10 du présent, le baron de Wangen, le marquis de Valbelle et M. son oncle, M. de Villemur, M. de Borge et M. Du Closel, ci-devant écuyer de feu M. le comte de Charolais, ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Sonville et d'Héricourt; cette demoiselle d'Héricourt est entre-

(1) Gabriel-Augustin Franquetot, comte de Coigny, né le 23 août 1740, fait en 1758 mestre de camp, lieutenant en second du régiment général des dragons.

(2) Henri de la Porte de Riants, fils du marquis de ce nom, né le 17 mai 1743.

Digitized by Google

tenue particulièrement, à six louis par mois, par M. Bernard (1), secrétaire de M. le duc de Coigny, demeurant à l'hôtel de ***.

La demoiselle Dornay, figurante à l'Opéra, a tiré encore de M. le comte de Bentheim-Steinfurt, la somme de 3,000 livres qu'elle a portée chez M. le comte de Villemur.

Le 9 de ce mois, M. de Saint-Ouen, officier des grenadiers de France, et M. de Raumset, jeune homme de dix-huit ans, chevau-léger de la garde, sont venus chez la Dubuisson, rue du Ponceau, et lui ont demandé une chambre, lui disant qu'ils avaient à parler d'affaires. Ils se sont mis à jouer au piquet, avec des cartes qu'ils avaient apportées. Ils ont commencé au petit écu le cent, et ont fini à jouer vingt louis la partie; enfin M. de Raumset a perdu mille écus sur parole et fait un billet à M. de Saint-Ouen, payable à un an. J'ai fort réprimandé la Dubuisson d'avoir souffert cette partie chez elle, et je lui ai promis qu'elle irait à l'hôpital si cela lui arrivait encore. Elle s'est excusée, en me disant qu'elle en ignorait les conséquences, puisqu'elle m'en rendait compte de bonne foi et qu'elle avait cru bien remplir son devoir, en ayant attention à la perte et à la nature des engagements; mais que de plus elle n'aurait pas été la maîtresse de les empêcher de jouer, puisqu'elle leur avait fait les plus fortes représentations pour les faire cesser, lorsqu'elle avait su que la perte devenait considérable et qu'ils n'y avaient eu aucun égard.

(1) C'est Gentil-Bernard, l'auteur de *l'Art d'aimer*.

Digitized by Google

DU 18 DÉCEMBRE 1761.

Les Demoiselles Laforest, Favier, Lacour, Saron, Wolf.

M. le marquis de Royan a pris le goût le plus vif pour la demoiselle Laforest, entretenue ci-devant par le baron de Warseberg; n'ayant pas d'argent à lui donner, elle l'a obligé à faire un billet de 4,000 livres à son tapissier, qui voulait lui enlever ses meubles. Cette demoiselle est bien la plus mauvaise emplette que puisse faire un jeune seigneur. Elle est connue pour être très-intéressée et d'une santé très-suspecte; c'est M. de Bussy, mousquetaire, qui la guerluchonnait auparavant, qui a conclu ce beau marché.

La demoiselle Favier, figurante dans les ballets de l'Opéra-Comique, d'une très-jolie figure, native de Lyon, dont j'ai donné les premières aventures, en la faisant connaître pour avoir été à la discrétion de Brissault et en intrigue avec M. le comte de Jumilhac, ensuite entretenue par M. Toquigny, banquier, lequel, outré de ses infidélités, lui donna, la foire dernière de Saint-Laurent, un soufflet en plein spectacle; a depuis peu fixé l'attention de M. l'ambassadeur d'Espagne (1). Ce ministre lui a donné des meubles fort propres, qui ont été placés rue de Verneuil, Faubourg Saint Germain, chez la marchande de meubles, dans un appartement de six cents livres par an. Il vient la voir régulièrement, tous les jours, et laisse son carrosse sur le quai des Théatins, au coin de la rue de Beaume. On ignore ce qu'il lui donne par mois; mais l'abondance paraît

(1) Don Taime Masones de Lima, rue Saint-Dominique, hôtel Molé.

Digitized by Google

régner chez elle. Cette demoiselle a sa mère avec elle, et toutes deux depuis cette intrigue sont très-bien nippées ; il y a lieu de croire qu'elle conservera longtemps cet amant, pourvu qu'elle ne lui permette pas de coucher avec elle, attendu qu'elle a le défaut, en dormant, de ne pouvoir retenir ses eaux.

Le prince de Belosinski est parti depuis quelques jours pour aller en Angleterre. Malgré toutes les promesses qu'il avait faites à la princesse son épouse de ne plus voir la demoiselle Lacroix, de l'Opéra, il lui rendait encore souvent des visites ; mais je crois qu'à son retour il ne la verra plus, parce qu'il a découvert que M. Beaumarchais (1), officier chez le roi, jeune homme fort aimable, fils de M. Caron, horloger du roi, la fréquente souvent, et que M. de Bussy, mousquetaire, la guerluchonnait depuis qu'il a quitté la demoiselle Laforest.

M. de Chanlot, valet de chambre du roi, donne quinze louis par mois à la demoiselle Saron, figurante à l'Opéra, sans prétendre la gêner ; aussi, souvent lui voit-on faire des soupers chez M. le baron de Wangen, et dernièrement elle a fait une passade chez M. le marquis de Roucy, dont elle a tiré vingt-cinq louis. Brissault travaille présentement auprès de la demoiselle Lavault, qui doit entrer à Noël prochain dans les ballets de l'Opéra, pour l'engager à quitter M. Spire, orfevre, qui lui fait du bien depuis deux ans, pour prendre M. Romey, qui lui donnera vingt-cinq louis par mois. Il y a déjà eu une entrevue à ce sujet. Mais cette demoiselle a de la peine à se décider ; cependant j'imagine que l'éloquence de Brissault l'emportera.

M. le duc de Grammont, depuis le 11 de ce mois qu'il a soupé à la petite maison de Brissault avec la demoiselle Wolf,

(1) L'auteur du *Mariage de Figaro* avait en effet acheté une petite charge dans la maison du roi. Il était, je crois, officier du gobelet.

Digitized by Google

va régulièrement chez cette demoiselle, quoiqu'il ne soit pas pour le présent fort chargé d'espèces; comme elle est extrêmement bête, sa qualité de duc pourra l'amuser un bout de temps. Au reste, c'est une des plus belles têtes qu'il y ait aujourd'hui à Paris. Elle demeure au faubourg Saint-Germain, au coin de la rue Château-Bourbon, au Café, dans un très-bel appartement.

Le 11 de ce mois, M. le marquis de Villette et M. le vidame, fils de M. le duc de Chaulnes (1), ont emmené souper chez eux les demoiselles Henriette et L'Étoile, pensionnaires de chez la Héquet.

Le 12, M. de Jumilhac (2), colonel du régiment de royal-marine, avec M. de Saint-Jean, son cousin, guidon de gendarmerie, et un de leurs amis, ont soupé à la petite maison de la Héquet, avec les demoiselles Montansier, Vaugland, Henriette et L'Étoile, ses pensionnaires.

Le 16, le marquis de Wangen a soupé à la même petite maison que ci-dessus, avec les demoiselles Lucile, Henriette et L'Étoile.

Le 17, M. le marquis de Chimène a soupé à la petite maison de Brissault, avec la demoiselle Dangeville. M. Roulier d'Orfeuil est fort amoureux de cette demoiselle, et avant peu il

(1) Marie-Joseph-Louis d'Albert d'Ailly, vidame d'Amiens, né le 28 novembre 1731, cornette des chevau-légers de la garde avec commission de mestre de camp en 1756, marié depuis 1758 à sa cousine Angélique d'Albert de Chevreuse.

(2) Pierre-Marie Chapelle, comte de Jumilhac. Il fut fait brigadier en 1762 et passa du commandement du Royal-Maine à celui du régiment d'Aunis. En 1763, il se maria avec Pourcherette d'Estrebonne, fille de l'épouse du feu marquis du Mesnil et de son premier mari.

Digitized by Google

doit faire au tapissier qui lui a fourni ses meubles, un billet de 1,500 livres, afin de l'avoir à lui seul.

Mlle Dornay, figurante au spectacle de l'Opéra, a paru mardi dernier, avec de très-belles girandoles, que lui a fait présent M. le comte de Bentheim-Steinfurt, son amant; ce seigneur va grand train.

Le quartier d'hiver, suivant toute apparence, ne sera pas brillant en fait d'aventures galantes; tous nos seigneurs sont sans le sol et hors d'état d'entretenir; aussi Brissault fonde-t-il sa fortune sur la misère du temps, attendu qu'il est plus facile de trouver un louis pour faire une passade que les sommes considérables que nos femmes galantes exigent pour avoir l'honneur d'être leurs dupes.

DU 25 DÉCEMBRE 1761.

Les Demoiselles Masson, Raye, Quincy, Marguerite, Avrilleux.

M. le comte de Rochefort (1) s'était brouillé avec la demoiselle Masson, sa maîtresse, parce qu'il ne voulait point lui faire des

(1) Le comte de Rochefort était alors lieutenant aux gardes du corps. Il entretint des relations fort amicales avec Voltaire, qui renomme à tout propos dans la *Correspondance* son mérite militaire, son savoir-vivre, son vif amour pour les lettres et la philosophie. Il lui adressa même des vers à l'occasion de son mariage. Mme de Genlis prétend que, très-flatté de recevoir des lettres du grand homme, il ne manquait jamais d'en faire lecture. C'était, ajoute-t-elle, des compliments sur un esprit philosophique qui lui était prêté d'autant plus gratuitement, que M. de Rochefort protestait en même temps de sa foi religieuse.

Digitized by Google

rentes ainsi qu'il lui avait promis lors de ses dernières couches. Le baron de Wangen, ami du comte et ancien guerluchon de la demoiselle Masson, s'est chargé de les raccommoder ensemble; il y a réussi au delà de ses espérances, et a su si bien ménager en faveur de la demoiselle Masson le faible de M. de Rochefort, qu'il a consenti de faire à cette demoiselle 4,000 livres de rente viagère. Cette réconciliation s'est faite le 20 de ce mois : en conséquence, le même jour, M. de Rochefort a donné, à sa petite maison de la barrière Blanche, un splendide repas à toute la société, composée du baron de Wangen, du marquis d'Aubigny, du comte de Sarsalle, de M. de Bauche et de M. de Villemur. Il y avait, en femmes, les demoiselles Coupée, Vésian, Rousse, Dubois et la demoiselle Masson, pour qui cette fête se donnait. On s'est promis une tendresse éternelle à l'abri de toute infidélité, et l'on s'est retiré à trois heures du matin pour aller se mettre au lit ensemble, suivant toute apparence. Les exploits de M. le comte de Rochefort n'auront pas été fort considérables cette nuit; car on assure qu'il était un peu poussé de nourriture.

La demoiselle Raye, figurante à l'Opéra-Comique, dont j'ai parlé dans mes notes dernières, comme ayant la complaisance de souffrir le prince Galitzin pour son trésorier, a trouvé à propos de troquer son altesse contre un financier. C'est aujourd'hui M. de Cramayel qui défraie cette demoiselle, et pour lui donner bonne opinion de sa générosité, il lui a fait présent d'une très-belle paire de girandoles, qu'il a achetée de la demoiselle Legendre, réduite présentement dans son lit, d'une maladie de poitrine, qui vraisemblablement la conduira au tombeau. Cette demoiselle Legendre est entretenue par M. le chevalier d'Aschère, officier suisse. La demoiselle Raye aurait grand besoin, pour satisfaire ses créanciers, de captiver longtemps ce financier, mais j'ai peine à le croire; elle a une

Digitized by Google

mère qui aime un peu trop le détail, et la dépense de cette maison est capable d'effrayer le coffre-fort le plus intrépide. La semaine dernière, cette demoiselle a reçu la nouvelle que sa tante, qu'on a connue aussi à l'Opéra sous le nom de Raye, était mariée à Varsovie, en Pologne, avec le sieur Pitrot (1), fameux danseur. Cette demoiselle Raye a été obligée de quitter Paris, il y a quelques années, ne pouvant point satisfaire ses créanciers.

Le sieur Lecomte, ci-devant notaire, rue de Seine, Faubourg Saint Germain, après avoir trompé le public par une banqueroute préparée, mène aujourd'hui une vie douce et aisée, rue Neuve-des-Petits-Champs; quelquefois il rassemble chez lui nombreuse compagnie, à laquelle il donne à manger très-proprement; devant et après le repas on joue le *brelan*, quelquefois aussi au *quinquenove*, et à trois heures du matin chacun se retire chez soi; alors le sieur Lecomte va se coucher avec sa maîtresse, rue Montmartre, maison du sieur Planche, dans un très-joli appartement, qu'il lui a fait meubler très-

(1) Voici le dénouement de cette union, tel que nous le trouvons dans le second volume des *Mémoires de Bachaumont* :

1er septembre 1765. Une contestation s'est élevée depuis quelque temps entre les deux coryphées de la danse au Théâtre-Italien. — Mme Pitrot, en son nom Louise Regis, dite Rey, quoique mariée, a la manie de vouloir passer pour fille. Les liens de l'hymen, le respect dû au sacrement, des enfants déjà nés et un autre prêt à naître, rien ne peut la persuader qu'elle est femme. Elle s'est dite fille pour quitter un époux, et depuis son évasion elle ne veut point d'autre qualité: elle en donne pour raison qu'elle a brûlé son contrat de mariage comme invalide. Une pareille querelle ne peut que faire voir à quel comble de corruption les mœurs sont montées.

Le mariage des deux histrions a été contracté à Varsovie, en novembre 1761 et c'est le 29 juin 1764 que s'est évadée la femme.

14 septembre. Mme Pitrot fait paraître un mémoire en réponse à celui de son mari. Comme aucun avocat ne pouvait décemment se charger d'une pareille défense, l'écrit paraît être l'ouvrage de la femme même et n'est signé que d'elle... Cette production prouve que le sieur Pitrot est un coquin, et n'empêche point la petite dame d'être une coquine.

Digitized by Google

galamment. Cette demoiselle est allemande, grande, bien faite, âgée de dix-huit ans et de la plus jolie figure du monde; c'est en vérité dommage qu'elle soit tombée à un aussi vilain magot. Il la tient exactement enfermée; elle ne sort qu'avec lui dans son cabriolet. Il la mène aussi quelquefois au spectacle, aux secondes loges, mais il est toujours à côté d'elle; je saurai incessamment où il a fait cette découverte et j'en rendrai compte. On la nomme présentement Mlle Quincy.

La demoiselle Marguerite Avrilleux, âgée de seize ans et demi, native de Paris; son père mort cordonnier; sa mère, vivante, portière au Riche Laboureur, rue de Condé, depuis huit jours s'est absentée de chez elle, pour se rendre aux empressements de M. le comte de Joyeuse, demeurant à la barrière des Carmes, rue de Vaugirard (1). C'est par le canal d'une ouvrière en linge, chez laquelle cette jeune personne allait travailler, que M. le comte l'a connue; et comme il craint que la mère ne la recherche pour la faire enfermer, il ne l'a point voulu garder chez lui, et l'a mise chez la dame Lefevre, couturière de l'Opéra-Comique, demeurant rue Saint-Thomas-du-Louvre, en attendant qu'il sache les démarches de la mère. Il lui a donné aussi un maître de danse, nommé Dubois, figurant à l'Opéra, lequel, pour la mettre encore plus à l'abri, lui a fait contracter un engagement à l'Opéra-Comique. Il paraît que ce Dubois s'intéresse bien fort pour elle, et il se pourrait bien faire que M. le maître de danse donnât plus d'une leçon à son écolière. Cette jeune enfant est grande pour son âge, très-bien faite et d'une très-jolie figure.

Le 17 de ce mois, M. le comte de Vintimille et M. le comte de Lacoste ont soupé chez la Héquet, avec les demoiselles L'Étoile et Henriette, ses pensionnaires.

(1) Chez son père le marquis de Joyeuse.

Digitized by Google

Le 18, la demoiselle L'Étoile a été à la Place Royale, souper avec le vicomte et le marquis de Chabot et le marquis de Villette, et cette demoiselle a couché à l'hôtel avec M. le vicomte.

Ledit jour, M. le comte de Rochefort, pour se dissiper d'être en brouille avec la demoiselle Masson, sa maîtresse, a donné à souper à M. de Wangen, à M. de Bauche, au marquis d'Aubigny et au comte de Sarsalle. Pour filles ils avaient la demoiselle Denesle et la demoiselle Sonville.

Dudit jour, M. le marquis de Chimène a soupé à la petite maison de Brissault avec la demoiselle Dangeville.

Du 20, M. le comte de Vintimille, le chevalier de Coigny et M. le comte de la Coste, ont soupé à la petite maison de la Héquet, avec les demoiselles L'Étoile et Dargencourt.

Du 23, M. le duc de Grammont a dîné dans sa petite maison du Pont-aux-Choux, avec M. de Rupière et la demoiselle Parmentier.

DU 1er JANVIER 1762.

Les Demoiselles Montansier, Beauvoisin, Raye, Lavault, Villette, Leblanc, Sonville. Quelques soupers.

M. le marquis de Duras (1) est enfin parvenu à se brouiller avec toute sa famille ; ses amis mêmes sont révoltés de la conduite qu'il tient. Tous les jours il est enterré à la Petite Po-

(1) Emmanuel de Durfort, marquis de Duras, né le 28 août 1741, colonel en 1757 du régiment Boulonnais, marié en 1760 avec une fille du comte de Noailles.

Digitized by Google

logne, dans une petite maison qu'il loue au nommé Leroy, marchand de beurre, avec la demoiselle Montansier. Le sieur Dubarry a soin de s'y trouver avec la demoiselle Beauvoisin, sa maîtresse, et d'y rassembler en hommes bonne compagnie. On m'a même assuré qu'on y jouait souvent. J'aurai soin de faire observer cette maison et je rendrai compte de ce qui s'y passe. M. de Froulay (1) a payé hier, à Brissault, qui était le prête-nom de cette maison, une année de loyer, dont cet homme avait répondu. Mais en même temps, il lui a dit qu'il n'y mettrait plus le pied, ne voulant pas passer aux yeux de la famille de M. le marquis de Duras pour avoir partagé son libertinage.

M. de la Grandville, officier aux gardes françaises, s'est arrangé avec la demoiselle Raye, pour lui donner dix louis par mois, sous condition qu'il ne la gênerait point. Ce jeune homme a toujours été charmé de rompre en visière à M. de Cramayel, fermier général. C'est déjà lui qui a été cause de la rupture de ce financier avec la demoiselle Mirey, de l'Opéra. Et j'ai annoncé, dans mes notes dernières, que ce financier s'intéressait pour la demoiselle Raye. L'exemple de sa compagne devrait bien lui servir de leçon.

M. de Belzunce, jeune homme fort aimable, vient de prendre les mêmes arrangements que M. de la Grandville avec Mlle Lavault, que M. de Bauche entretient toujours secrètement. Mais il se traite présentement pour cette demoiselle une grande affaire; voici le fait. La demoiselle Masson, à qui M. le comte de Rochefort vient de faire dernièrement 4,000 livres de rente, pour se raccommoder avec elle, n'a pas eu plutôt le contrat

(1) Le comte de Froulay, frère du lieutenant-général, gouverneur du Mans et mestre de camp du régiment des Croates, où il servait comme capitaine. Il était né le 19 février 1738.

Digitized by Google

en sa possession, que sans égard pour ses serments, elle lui a tiré sa révérence, en le priant de se pourvoir ailleurs. Il est donc question aujourd'hui de l'embarquer avec Mlle Lavault ; et MM. de Bauche, de Villemur et le baron de Wangen lui ont promis tous leurs bons offices pour le faire réussir. Il y a eu même une entrevue qui donne de grandes espérances, et l'affaire, dit-on, serait déjà faite si on ne voulait pas, d'entrée de jeu, faire contracter M. le comte de Rochefort, à qui ces messieurs font valoir bien haut cette conquête qu'on a cependant à discrétion, pour un louis, chez Brissault.

La demoiselle Villette, ci-devant figurante à la Comédie-Italienne, a conclu aussi son marché à quinze louis par mois, avec M. Pressigney de Torigny, officier de gendarmerie. Il lui laisse malgré cela la liberté de chercher un parti plus avantageux, sous la réserve que, si elle le rencontre, il occupera auprès d'elle le poste de guerluchon ; et que pour lors il ne lui donnera plus que dix louis par mois ; et ce, jusqu'à la campagne prochaine.

La demoiselle Leblanc, de retour de Bordeaux depuis environ deux mois, conserve toujours pour ami de cœur M. de Montverdun, officier aux gardes françaises, et crainte de dissiper la pacotille qu'elle a rapportée de Bordeaux, elle veut bien avoir la complaisance d'accepter quinze louis par mois, de M. Lepelletier de Monfontaine, maître des requêtes ; c'est chez la Braisée, femme donnant des filles, que ce marché s'est conclu. Mais si elle n'a pas le soin de le faire payer d'avance, elle court risque d'être la dupe. Car ce monsieur est connu pour n'être pas fort exact dans ses promesses.

M. le marquis d'Armantières (1) s'est si bien trouvé d'une

(1) Louis de Conflans, marquis d'Armantières, lieutenant-général des Trois

Digitized by Google

passade qu'il a faite chez Brissault, avec la demoiselle Sonville, entretenue par M. de Boisgelin, attaché à M. le duc de Berry, qu'il a dit à cet homme de la lui ménager pour toutes le fois qu'il voudrait s'amuser, et qu'il aurait soin de les récom penser l'un et l'autre. Cette fille n'a d'autre mérite que d'être extrêmement libertine avec les hommes, et c'est ce qu'il faut à M. d'Armantières; car elle est rousse on ne peut davantage, et a le visage rempli de taches de rousseur. A la vérité, elle est assez bien faite.

Lundi, 28 de ce mois, M. le duc de la Trémouille a donné à souper à sa petite maison, rue des Martyrs, près Montmartre, à MM. de Froulay, d'Estampes (1), de Vierville, de Valençay, avec les demoiselles Lozange et Martin, Ledoux et Buard, toutes quatre figurantes dans les ballets de l'Opéra. Ils ont poussé la débauche bien avant dans la nuit, et ces demoiselles peuvent se vanter d'avoir été fourragées d'importance.

Le 31 du présent mois, le baron de Wangen a donné à souper à la petite maison de Brissault, où il avait envoyé son cuisinier, à MM. de Bauche, de Villemur, Flavacourt père, Begon, intendant de la marine, et à M. le président d'Aligre (2), avec les demoiselles Dubois et Villette. Ce souper s'est passé très-galamment.

Le 30, M. Bertin, des parties casuelles, a donné à souper et à dîner chez Mlle Arnould, à M. de Villemur et à M. Begon. On

Évêchés, né le 17 février 1711, marié en 1733 et veuf en 1746. C'est le père du marquis de Conflans qu'on verra souvent nommé dans ce journal.

(1) Louis, marquis de Maurin et d'Estampes, colonel aux grenadiers de France, né le 4 décembre 1734, veuf sans enfants d'Adelaïde de Fouilleux.

Le marquis de Valençay était son frère, Hector Joseph, né le 13 septembre 1736, enseigne de gendarmes.

(2) Messire Étienne François d'Aligre, président du parlement en survivance en janvier 1746, reçu le 10 mai 1752. Il était marié avec la fille du président Talon.

Digitized by Google

prétend qu'il lui a fait cadeau, pour ses étrennes, au moins de 12,000 livres d'effets.

Brissault est dans la désolation, par la perte de la demoiselle Dangeville, qui s'est enfuie de chez lui en emportant tous ses effets et en lui devant 500 livres. On ignore encore sa retraite; cependant on la soupçonne être chez une Mme Lécrivain, revendeuse à la toilette, femme commode, ou bien dans une chambre garnie, subsistant des bienfaits de M. Viard, ci-devant receveur des tailles de la généralité de Paris; il est certain que cette perte est inestimable pour Brissault, car cette fille était fort agréable à toutes ses connaissances, et lui faisait une jolie maîtresse, qui loin de lui coûter était très-profitable.

DU 8 JANVIER 1762.

Mlles Masson, Lavault, Dubois l'aînée, Rosalie Sorel, Parmentier, la dame David.

J'ai annoncé dans mes notes dernières que la demoiselle Masson, ci-devant à l'Opéra, qui vivait depuis plusieurs années avec M. le comte de Rochefort, après en avoir reçu en dernier 4,000 livres de rente, l'avait quitté aussitôt le contrat signé, et que pour se consoler de cette perte, ce seigneur avait eu une entrevue avec la demoiselle Lavault; malheureusement pour cette demoiselle, elle n'en a pas eu tout le succès qu'elle en espérait, par l'indiscrétion de M. de Bauche, qui, croyant la servir, fit entendre à M. de Rochefort qu'elle était connue de tous ses amis pour une très-aimable fille. Brissault, qui la lui avait présentée comme débutante dans le monde, en a reçu des reproches, et pour réparer sa faute, lui a offert

Digitized by Google

dans l'instant la demoiselle Dubois l'aînée, actrice aux Français. Cette proposition lui a plu et il a chargé aussitôt cet entremetteur de conclure ce marché, lequel, effectivement, s'est terminé moyennant 40 louis par mois et 3,000 livres comptant, pour payer les dettes qu'elle a contractées du temps qu'elle avait M. de Vougny, ci-devant mousquetaire et aujourd'hui fermier général. La demoiselle Dubois a touché cet argent le 6 de ce mois, et le même soir ils ont couché ensemble; il y a lieu de croire que M. le comte n'a pas été extrêmement satisfait, car le lendemain il est venu dire à Brissault de ne point se négliger, que son intention n'était point de la garder, et que pour se fixer il lui fallait quelque chose de mieux; qu'il n'épargnerait rien, que cette demoiselle n'était point du tout ragoutante au lit; de plus, qu'il ne voulait rien avoir à démêler avec M. le comte de Sarsalle, pour qui elle conservait toujours une tendre amitié. Brissault lui a promis de lui donner satisfaction.

M. le chevalier de Lesras, lieutenant du roi, de la ville d'Antibes, qui est depuis quelque temps à Paris, vient de prendre à ses appointements la demoiselle Rosalie Sorel, native d'Auneuil, dont le père fait commerce de bois. Cette fille est âgée de dix-huit ans et d'une très-jolie figure. Elle demeurait depuis un an chez la nommée Sorel, femme du monde, demeurant rue Saint-Honoré, au Café Dupuis, à qui M. de Lesras a donné dix louis pour payer ce que cette demoiselle lui devait. Il l'a mise en chambre garnie pour la faire équiper et voir comme elle se conduira, afin de pouvoir lui donner des meubles.

M. le duc de la Trémouille a soupé, le 2 de ce mois, à sa petite maison de la Barrière Blanche, avec un de ses amis et les demoiselles Parmentier et Villette. La première a inspiré à

Digitized by Google

M. le duc un sentiment très-vif; il lui a proposé de l'entretenir, si elle voulait quitter le marquis de Paolucci, ministre de la cour de Modène, qui lui donne 300 livres par mois; mais elle n'a point voulu; elle lui a promis seulement de se trouver exactement aux rendez-vous qu'il lui plairait de lui donner, sous la réserve en elle-même qu'elle serait toujours aussi bien payée.

M. le comte de Thiars, chambellan de M. le duc d'Orléans, fatigué des femmes de condition, qui sont, à ce qu'il dit, aussi libertines que les filles du monde, a été voir la demoiselle Lavault, avec laquelle il a pris quelques arrangements. Elle doit, lorsqu'il le jugera à propos, se rendre au Palais-Royal, dans son appartement, pour souper et coucher avec lui. Il est bien étonnant que cette demoiselle ne puisse fixer personne; cependant elle est des plus aimables, grande, bien faite, le maintien décent. Il est vrai qu'elle s'est un peu prodiguée chez Brissault. Elle espère cependant que le spectacle de l'Opéra, où elle doit entrer à Pâques, lui donnera un lustre qui rétablira sa réputation.

M. le prince de Rohan a fait une infidélité à la dame de Fleuri, ci-devant demoiselle Dufresne (1), sa maîtresse, pour

(1) Le *Colporteur* de Chevrier nous donne avec grands détails toute l'histoire de cette célébrité galante. C'est d'abord son portrait :

" La Defresne était à peine âgée de quatorze ans que sa mère, alors blanchisseuse rue Montmartre, conçut que sa fille pouvait la tirer de cet état. Un visage régulier et noble, de belles dents, une bouche vermeille, de grands yeux bleus faits pour émouvoir Platon lui-même, une taille noble, une gorge arrondie par l'amour et les plus beaux bras du monde : telle était la jeune Defresne en 1735 et telle est encore aujourd'hui, à la gorge près, la marquise de Fleuri. "

Puis nous assistons au défilé de ses amants : 1° un garçon boulanger; 2° le colonel marquis d'Ormoy, qui avait la fille pour maîtresse et la mère pour cuisinière; 3° un richard nommé Lebret, qui le lendemain d'une fête offerte à la

Digitized by Google

les beaux yeux de Mme David, connue pour avoir séjourné quelque temps à Versailles, au parc aux cerfs; l'ayant aperçue un jour à la messe, aux Minimes, il désira en jouir; après

Defresne dans sa maison de Villeneuve-Saint-Georges, lui envoyait en cadeau dix robes, un écrin de douze mille francs et quatre cents louis en or; 4° un président à mortier au parlement de Provence; 5° le fameux Bonier de la Mosson, trésorier général des états de Languedoc, qui lui donna le plus bel hôtel de la rue Saint-Dominique, avec une vaisselle sculptée par Germain, avec plus de soin encore que celle du roi Stanislas, à laquelle cet artiste travaillait alors; les bijoutiers Lemaignant et Lempereur lui fournirent leurs diamants les plus rares. La Defresne enfin le disputa par son luxe insolent à toutes les femmes de finance qui l'emportaient depuis longtemps sur celles de la cour; elle eut une soirée tous les mercredis et samedis, à laquelle j'ai vu, dit Chevrier, plus d'un officier-général et d'un cordon bleu. 6° Le poëte d'Arnaud, dont l'esprit la charma sans l'enrichir, ce qui lui valut promptement un marquis génois pour successeur.

C'est alors que le prince de Rohan parut sur les rangs et donna un vernis de décence à sa maîtresse qui, réfléchissant sur son état, résolut de s'improviser honnête femme. Instruite qu'un certain marquis de Fleuri était plongé dans la plus cruelle misère, elle lui fit proposer de l'épouser et, sur son consentement, lui envoya les conditions suivantes :

Article Ier.	Réponses.
M. le marquis de Fleuri m'épousera mardi 28 de ce mois, à l'église de Saint-Roch, ma paroisse, et comme je n'ai pas le temps de songer aux dépenses et aux publications des bans, M. de Fleuri se chargera de ce soin, moyennant 50 écus que je lui ferai remettre après la signature de ces conditions.	*Accepté pour le mardi 28. Si les 50 écus suffisent, je me mêlerai de tout, mais je prie mademoiselle Defresne de faire attention que je ne puis sortir faute d'habits et de perruque.*
2.	2.
M. le marquis se trouvera mardi 28, à 4 heures du matin, dans l'église de Saint-Roch, à l'entrée de la chapelle de la Vierge, avec un de ses amis connus, et aussitôt qu'il me verra avec un des miens, il me donnera la main jusqu'à l'autel où on nous mariera.	*Accepté pour l'heure et le rendez-vous, quoiqu'il soit humiliant pour moi de ne point vous prendre dans votre maison, mais refusé pour l'ami, ma triste situation ne m'ayant conservé que mon cordonnier que j'amènerai à tout événement.*
3.	3.
Immédiatement après la signature de l'acte de célébration de mariage, je remettrai 300 livres à M. le marquis pour le premier quartier	*Bon pour les 300 livres, dont j'ai grand besoin, mais refusé le contrat à moins qu'il ne soit ga-*

Digitized by Google

s'être informé de sa réputation, il crut pouvoir réussir en s'adressant à la Lavarenne. Effectivement, il ne s'est point trompé. Moyennant trois louis d'or, qu'il a donnés à cette

de la pension viagère de 1,200 livres que je m'engage de lui faire jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de l'ôter de ce monde; hypothéquant pour sûreté de cette pension un contrat que j'ai du marquis de Fimarcon, de la somme de 24,000 livres. M. le marquis aura soin d'avoir en poche sa quittance de 300 livres toute signée.

ranti par une personne solvable ou que Mlle Defresne ne me donne en place des actions sur la compagnie des Indes, ou un contrat sur la ville, car enfin il n'est pas juste que je donne mon nom pour rien.

4.

M. le marquis s'engagera le plus solennellement qu'il lui sera possible, de reconnaître ma fille et mes trois garçons, de s'en avouer le père et de leur permettre de prendre, ainsi que moi, le nom, les armes et la livrée de la maison de Fleuri.

4.

Accordé, puisqu'il le faut, mais c'est se faire père de quatre enfants pour un morceau de pain.

5.

M. le marquis me quittera au sortir de l'église, prendra un fiacre pour se retirer où bon lui semblera avec son ami, et s'engagera ici, par écrit, de ne jamais mettre le pied chez moi, ni dans tous les endroits où je pourrai me trouver.

5.

Accordé de grand cœur, aussi bien vous serais-je inutile.

6.

M. le marquis enverra tous les trois mois, chez le sieur Lenoir, notaire, au coin de la rue de l'Échelle, qui lui remettra 300 livres sur sa signature en bonne forme.

6.

Je n'ai garde d'y manquer.

7 ET DERNIER.

Et comme il convient que je fasse respecter le nom que je vais porter, je m'engage de passer six mois, à commencer dès demain, dans une maison religieuse où je prendrai un air de décence convenable à mon nouvel état.

7.

Soit, mais cette retraite momentanée me paraît bien inutile. Au reste, un mari de 1,200 livres n'a pas trop la voie de représentation; ainsi, tout comme il vous plaira.

Fait à Paris, le 22 octobre 1755.

(*Signé*) DEFRESNE.

(*Signé*) *Le marquis* DE FLEURI.

" Le mariage suivit ces préliminaires, qui furent observés de point en point. Mlle Defresne prit le nom et les armes du marquis de Fleuri; sa fille l'imita : l'aîné des garçons, qui était au collége de Clermont, quand les Jésuites existaient à Paris, porte le nom de marquis, le second a pris le titre de vi-

Digitized by Google

femme, elle lui a livré Mme David à discrétion, dans un petit appartement dont elle dispose, rue d'Argenteuil. J'ignore ce que le prince a donné à cette dame pour sa vacation, mais elle en a paru contente. C'est le 2 de ce mois que cette passade s'est faite.

Le bruit a couru, à Paris, que la demoiselle Varnier est accouchée d'un fils, et que le roi en est si satisfait qu'il ne le quitte point. Ce qui cause beaucoup d'inquiétude à Mme la marquise de Pompadour.

Nos demoiselles de spectacle sont si prodigieuses dans leurs dépenses, et nos seigneurs si courts d'argent, qu'aucun n'ose en approcher; les plus jolies se prêtent aujourd'hui à la passade, et elles accablent de révérences Brissault, *qui tient son fier*.

comte, le troisième celui de chevalier. Tout Paris attestera un fait qu'à peine il a cru. Le père putatif de cette arlequinade mourut huit mois après qu'il eut vendu son nom à la Defresne qui, tirant vanité de cet événement, drapa comme une duchesse.

" La marquise de Fleuri s'amouracha, au sortir du couvent, de deux mousquetaires, puis les congédia pour M de Laborde, premier valet de chambre du roi; mais il avait le défaut de vouloir de la constance et de ne point aimer l'ambre qui était le parfum favori de la Defresne. La guerre arriva, et les nobles furent remplacés chez elle par les financiers, les abbés, les auteurs; l'âge vint aussi sans amener une fortune plus solide, et la Fleuri, réduite aux petits vers d'Arnaud, privée de sa vaisselle d'argent qu'elle avait envoyée en bonne citoyenne à la monnaie, mourut presque de misère vers 1770, laissant deux fils capitaines dans l'armée. "

Digitized by Google

DU 15 JANVIER 1762.

Les Demoiselles PARMENTIER, SAINT-LÉON, la petite LOUISON, LACROIX, DARCY, LEROUX, DANGEVILLE, MIGNON, FRÉDÉRIQUE dite SONVILLE, COURCY, DENESLE, SARON.

M. le comte de Bissy s'est arrangé, moyennant dix louis par mois, avec la demoiselle Parmentier, entretenue sur le pied de quinze louis par le marquis de Paolucci, ministre de Modène. L'argent est aujourd'hui si rare, que nos seigneurs, pour s'amuser, sont obligés de plier leurs idées à la misère du temps; aussi, la première condition dans tous ces marchés de galanterie, c'est de dire à une demoiselle : je vous donne tant, mais je ne prétends pas vous gêner.

M. Rouillé d'Orfeuil a pris les mêmes arrangements avec la demoiselle Saint-Léon, jeune fille fort aimable et qui vivait très-tranquillement, depuis près de trois ans, avec un nommé M. Durand, fils d'un négociant de la Rochelle : la mort lui a enlevé cet amant, il y a trois mois; elle demeure rue Tiquetone.

Le jeune comte de Sabran paraît avoir quitté pour quelque temps les idées qu'il avait pour la demoiselle Louison, nièce du sieur Deshayes, comédien italien. Pour y faire distraction, il a commencé avec la demoiselle Lacroix, comédienne attachée à la comédie italienne, et aujourd'hui il est fort amoureux de la demoiselle Darcy, sœur de la demoiselle Turpin, demeurant faubourg Saint-Honoré, dont j'ai donné l'histoire en la faisant connaître, pour avoir été débauchée par M. Godeau,

Digitized by Google

lieutenant criminel de robe courte. M. de Sabran lui a fait présent, cette semaine, d'une très-belle montre d'or émaillée.

M. le duc de Grammont est infatigable dans les combats amoureux, car malgré ses exploits avec les demoiselles Dupont, Bellemot et Wolf, dimanche dernier, au bal de l'Opéra, il poursuivait vivement la demoiselle Leroux, demeurant rue du Bouilloir, chez le tonnelier, et parvint enfin à s'en aller avec elle, dans son carrosse. Je les fis suivre; il la conduisit chez elle, et y passa le reste de la nuit. Cette demoiselle est d'une jolie figure, et a vécu fort longtemps avec un genévois, qui commerçait à Paris des montres de son pays et dont elle a conservé le nom; elle est originaire de Lyon, fille d'un ouvrier en soie nommé Laroche.

M. Farges de Polisy, maître des requêtes, depuis qu'il a perdu de vue la demoiselle Dangeville, éclipsée depuis peu de chez Brissault, a promis de donner douze louis par mois à la demoiselle Mignon, fille d'un coiffeur de femmes, demeurant rue d'Orléans-Saint-Honoré. Cette fille est déjà connue dans le monde par ses passades chez Brissault. Ce M. Farges est d'une exactitude singulière dans ses promesses et l'homme du monde le moins inquiétant pour une maîtresse.

M. d'Armantières voit régulièrement, une fois par semaine, la demoiselle Frédérique dite Sonville, entretenue par M. de Vouvray, ci-devant maître des requêtes, et par M. de Boisgelin, attaché à M. le duc de Berry. Elle a reçu pour ses étrennes de M. de Vouvray une très-belle écuelle d'argent, couverte, avec son plateau, et de M. de Boisgelin un fort beau nœud de diamants. M. d'Armantières, s'en accommode fort bien quoi qu'elle soit rousse, parce qu'elle est très-libertine au déduit.

Digitized by Google

La demoiselle Courcy, pensionnaire chez la Dubuisson, l'une des plus jolies créatures du monde, mais méchante à l'excès, vient enfin de trouver le moyen de se dépayser de ces sortes de maisons de débauche. Un des fils de M. Vassal, que l'on nomme Saint-Hubert, pour le distinguer de ses autres frères, s'est chargé d'elle, le 13 de ce mois, et pour commencer, il l'a mise en chambre garnie, chez un tapissier, carré Saint-Martin, avec promesse, si elle se conduisait bien pendant trois mois, qu'il lui achèterait de son hôte les meubles de sa chambre; en attendant, il lui donne dix louis par mois et lui paie une servante, sans compter beaucoup de provisions pour la vie, qu'il lui a promis de lui envoyer; il est certain que si cette petite fille savait se tenir tranquille, elle ferait la nargue aux plus jolies femmes.

Le 11 de ce mois, M. Fischer avec un monsieur dont les domestiques portent grande livrée, qu'on soupçonne être le duc de Grammont, a soupé chez la Eudes, rue du Four, à l'hôtel de la Chesnaye, avec les demoiselles Denesle et Cuvexe.

Le 12, M. Gautier, riche Américain, avec deux officiers de marine, ont soupé à la petite maison de la Héquet, avec les demoiselles Henriette, Montpansier et Bellecourt.

Le 13, MM. le marquis de Vaudreuil (1), le marquis de Choiseul et M. de Fitz-James, ont soupé à la même petite maison, avec les demoiselles Montpansier et L'Étoile.

Depuis mardi dernier, il court des estampes à l'Opéra qui ne sont point du tout agréables à la demoiselle Saron, figu-

(1) Louis Philippe Rigaud, marquis de Vaudreuil, né le 28 octobre 1724, enseigne de vaisseau en 1746.

Digitized by Google

rante dans les ballets de ce spectacle. On prétend que cette demoiselle a donné une galanterie à un monsieur dont j'ignore encore le nom, et que pour s'en venger, il fait courir des estampes où la Saron est représentée à califourchon sur la brouette d'un remouleur, dame nature jouant le rôle du sabot du gagne-petit..... Pour sa part, cette demoiselle en a reçu six pour figurer, dit-on, avec six galanteries qu'elle a distribuées. Je serai incessamment plus amplement informé, et j'en rendrai compte.

DU 22 JANVIER 1762.

Les Demoiselles Élisabeth GARANT, LACROIX, LEDOUX, GENTIL, ST-SAUVEUR, ROSSIGNOL, LA GOGUAIS, DUBOIS, CORALINE, PARMENTIER, COURCY.

La demoiselle Élisabeth Garant, native de Verdun, son père marchand de vin dans ladite ville, est grande, mince, déliée et parfaitement bien faite; sa figure, sans être régulière, a quelque chose qui plait infiniment; sa gorge est admirable, et elle n'est âgée tout au plus que de dix-huit ans. Dès l'âge de treize ans, elle perdit sa première fleur, avec un nommé Olivier, officier dans le régiment de Touraine, qui l'engagea à quitter ses parents pour le suivre à Paris, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il l'abandonna à la discrétion de la nommée Chedeville, femme du monde, qui la fit passer en revue à toutes ses pratiques. Ensuite, elle circula chez différentes femmes de la même espèce, y tenant cependant une certaine conduite qui la faisait distinguer de ses compagnes, tant par le ton que par la propreté dans ses ajustements. Enfin, en dernier lieu, se trouvant pensionnaire chez la Aimée, elle eut le bonheur de plaire à M. le comte de Montmorency, maréchal

Digitized by Google

des camps et armées du roi. Ce seigneur, sans se faire connaître de la maîtresse de la maison, proposa à cette demoiselle de l'entretenir; elle s'y prêta volontiers. En conséquence, il donna à la Aimée six louis d'or, exigeant toujours qu'elle ne s'informerait pas qui il était, et il conduisit sa maîtresse rue des Orties, dans un appartement garni de 80 livres par mois. Il lui donne 500 livres par mois, paie son loyer et les gages de ses domestiques. En outre, il lui a fait faire plusieurs robes et beaucoup de linge. Il vient la voir tous les jours à cinq heures du soir. Il en est si content, qu'il lui a dit ces jours-ci de chercher un appartement, qu'il voulait lui donner des meubles; et il lui a promis que si elle devenait enceinte, il lui ferait six cents livres de rente. Elle est connue présentement sous le nom de Mme de Maraudière; de son côté, elle tient une conduite régulière, et je sais nombre de passades avantageuses qu'elle a refusées, et elle promet bien qu'il n'aura jamais de reproches à lui faire sur sa fidélité.

La demoiselle Lacroix, figurante dans les ballets de la Comédie italienne, ne voit plus M. de Mailly ni M. de Sabran. C'est aujourd'hui le marquis de Persennat qui est en possession de ses charmes moyennant 300 livres par mois. On dit même qu'elle va aller demeurer chez lui. Elle aura certainement grand tort, car je connais ce monsieur pour très-peu endurant, et cette clôture lui paraîtra pour le moins aussi dure que celle de Pincourt.

M. le marquis de Duras, ne pouvant trouver de crédit pour donner à la demoiselle Ledoux une paire de girandoles, a été obligé de battre la retraite, et cette demoiselle l'a remplacé par M. de Fontanieu le fils, intendant du garde-meuble de la couronne, qui lui donne vingt-cinq louis par mois. Cette demoiselle Ledoux ne pouvait pas mieux rencontrer, car comme

Digitized by Google

elle est connue pour être fort libertine, il lui fallait un homme peu soupçonneux, et M. de Fontanieu a bien prouvé, pendant trois ans qu'il a vécu avec la demoiselle Wolf, qu'il s'embarrassait peu de toutes ces misères-là.

La demoiselle Gentil, native de Paris, fille du nommé Dulieu, maître tapissier, d'une très-jolie figure, mais très-petite de taille, est, depuis le 14 de ce mois, entretenue par M. le comte d'Uneville, sur le pied de 400 livres par mois, et ce, du consentement de sa mère qui demeure avec elle, dans de très-petits meubles, que ce seigneur lui a donnés pour commencer; lesquels sont placés dans un assez joli appartement, rue Pavée, en face de la rue Françoise. Ce M. d'Uneville se flatte d'être très-bien en cour, et que le roi doit, ces jours-ci, lui attacher lui-même la croix de Saint-Louis. Il est vrai que pour appuyer son dire, il fait voir souvent une très-belle boîte émaillée, qui renferme le portrait de Sa Majesté.

M. de Rossignol, conseiller au grand conseil, a pris depuis peu des arrangements avec la demoiselle Saint-Sauveur, ci-devant appelée du nom de Bragelonne. Cette demoiselle est encore en intrigue avec un certain abbé, qui demeure rue des Prouvaires, qu'on dit se nommer Lordat ou Lerat, et que l'on dit avoir été employé pour le mariage de la dauphine.

Depuis que M. de Caze a été supprimé du nombre des fermiers généraux, il a diminué à la demoiselle Rossignol, sa maîtresse, dix louis par mois; comme cela ne se trouve point de son goût, elle a jugé à propos de réparer ce vide, en acceptant les offres de M. le marquis de Torcy, pour être en second. Au moyen de cet arrangement, elle gagne deux louis chaque mois et une augmentation de plaisir.

La dame La Goguais, femme d'un fournisseur, rue Coquil-

Digitized by Google

lière, a conduit sa fille le 20 de ce mois chez le marquis de Saint-Gérant, demeurant Porte Montmartre, et ce, dans l'intention de la lui livrer pour l'entretenir. Mais elle ne lui a pas convenu. Cette demoiselle a été débauchée, il y a trois mois, du consentement de sa mère, chez la dame Gérard, marchande à la toilette, qui la fit voir à M. le chevalier de la Luzerne, et qui lui donna quinze louis d'or. La Lavarenne l'a conduite aussi chez M. le chevalier de Fleury, demeurant rue de la Ville-l'Évêque; mais elle a encore eu le malheur de ne point convenir. On prétend que la dame La Goguais ne se prête à prostituer sa fille que parce que son mari est pressé par sa communauté de compter différentes sommes qu'il n'est pas en état de satisfaire. — C'est une bien basse ressource.

M. le comte de Rochefort continue d'agir magnifiquement avec la demoiselle Dubois, sa maîtresse. Il lui a fait présent de plusieurs plats d'argent, de nombre de robes très-riches, et il lui fait faire un *héron* (1) avec un collier de diamants. — Tout cela pour faire pique à la demoiselle Masson, qui lui appartenait auparavant. — Cette vengeance ne déplait pas à la demoiselle Dubois.

Dimanche dernier, au bal de l'Opéra, le comte de la Marche y était, et la demoiselle Coraline aussi. Tant que le prince a resté, cette demoiselle s'y est très-bien comportée; mais il n'a pas été plutôt sorti, que M. Lestorière (2), déguisé en domino noir, est apparu. Elle a fait beaucoup la folle et a dansé plusieurs contredanses avec lui.

On assure que Mme de Boumel prend soin de l'éducation de M. le chevalier de Coigny. Il est vrai qu'on a remarqué, au

(1) C'est-à-dire une aigrette.
(2) C'est le héros d'un roman d'E. Sue.

Digitized by Google

bal de l'Opéra, que cet aimable jeune homme lui faisait une cour assidue, et que cette dame y répondait avec complaisance.

Le 17 de ce mois, M. le duc de la Trémouille a donné à souper à sa petite maison, rue des Martyrs, à la demoiselle Parmentier.

Le 18, la demoiselle Courcy, dont la Dubuisson dispose, a été souper à la petite Pologne, avec M. Moreau, procureur du roi, M. Godeau, lieutenant criminel de robe courte, et M. de Joinville.

DU 19 FÉVRIER 1762.

Le duc DE LA TRÉMOUILLE, la Demoiselle LAVAULT, M. DE SAINTE-COLOMBE la Demoiselle RAYE.

M. le duc de la Trémouille (1), sans s'en apercevoir, prend beaucoup de goût pour la demoiselle Lavault, qui doit, à Pâques prochain, entrer dans les ballets de l'Opéra. Souvent il la traite à sa petite maison de la Barrière Blanche, et a, assez sottement, pour elle toutes sortes de considérations. Cette demoiselle s'en amuse beaucoup, et se dédommage de l'ennui de sa conversation en lui soutirant quelques louis d'or.

(1) Les *Mémoires secrets* de 1783 nous donnent la morale de ses folies :

" 25 juin 1783. On a parlé du dérangement de M. le duc de la Trémouille, qui l'oblige de quitter Paris et de vivre dans ses terres. On l'a proposé au roi pour être cordon bleu à la nomination de la Pentecôte. On a représenté à Sa Majesté qu'il serait honteux qu'un si grand seigneur n'eût pas cette décoration, qu'il n'y en avait en ce moment aucune de cette espèce dans sa maison; que, du reste, il se rangeait : il commençait à payer ses dettes. Le roi est demeuré inflexible et a répondu que quand le duc de la Trémouille les aurait payées entièrement, il serait temps de songer à lui. "

Digitized by Google

M. de Sainte-Colombe, mousquetaire, a, lundi dernier, saisi auprès de la demoiselle Raye un de ses caprices heureux. Elle avait envie d'un déshabillé de satin bleu (objet de trois louis) qu'une marchande à la toilette lui faisait voir. Il la pria de permettre qu'il lui fit ce cadeau, ce qu'elle agréa. Pour lui témoigner sa gratitude, elle lui permit à son tour de partager son lit pour la nuit. Notre mousquetaire s'est très-bien acquitté de son devoir, et, depuis ce moment, il jouit des prérogatives du guerluchon.

M. de Chanlot, valet de chambre du roi, et M. Mercier, fermier général, ont dîné à leur petite maison du Roule, le 13 de ce mois, avec les demoiselles Saint-Léon et Vaudeuil.

MM. Nouel, Roussel et Pélion ont soupé, le 14, à la petite maison qu'ils ont louée de Brissault, avec la demoiselle Lacour, des Français.

Le même jour, 14, M. Mac-Cartney, anglais, a fait une passade avec la demoiselle Saint-Martin, figurante à l'Opéra, qu'il a payée dix louis. — Il en paraît si satisfait qu'il parle de l'entretenir.

DU 19 FÉVRIER 1762.

Note sur la Demoiselle MARTIGNY, danseuse dans les ballets de l'Opéra, entretenue par M. le marquis de Romey.

La demoiselle Martigny, qui depuis peu est rentrée figurante dans les ballets de l'Opéra, jouissant cependant d'un bon millier d'écus de rente et d'un mobilier considérable, — et dont les charmes ne se soutiennent aujourd'hui que par un

Digitized by Google

art infini et une parure étudiée, car elle n'est plus de cette première jeunesse, — vient d'enflammer M. le marquis de Romey. Il lui donne vingt-cinq louis par mois, et lui fait nombre de cadeaux en robes. Cette demoiselle est connue pour avoir depuis longtemps un vieux penchant pour le marquis de Vierville; et M. de Romey court grand risque de n'être pas plus heureux avec elle qu'il ne l'a été avec la demoiselle Raye, qui en très-peu de temps lui a soutiré 50 louis au moins, et qu'il n'a jamais pu approcher qu'une seule fois.

DU 26 FÉVRIER 1762.

La Demoiselle VARENNE dite BENTHEIM. — La Demoiselle SONVILLE. — Mesdames DE FLAVACOURT et DE LA VALLIÈRE. — Madame DE BOURNELLE. — Soupers.

La demoiselle Varenne, surnommée Bentheim, pour avoir vécu plusieurs années avec ce seigneur, ensuite avec M. de Pange (1), trésorier de l'extraordinaire des guerres, qui l'a toujours conservé, malgré ses autres aventures, et vivant depuis quatre ans avec le marquis de Seignelay, qui l'aime à l'adoration, vient pour ainsi dire d'être punie d'une iniquité qu'elle est dans le dessein de faire à ce dernier. Voici le fait :

Cette demoiselle a connu, il y a environ sept ans, M. de Montière, jeune homme fort aimable, aujourd'hui capitaine de carabiniers. Ce fut lui-même qui lui fit perdre M. de Bentheim, qui lui faisait de gros biens. Les ressources de M. de Montière ayant été promptement épuisées, la raison les força de se séparer ; mais ils se jurèrent un amour éternel, et, toutes

(1) Thomas de Pange, trésorier général de l'extraordinaire des guerres depuis 1749, rue Culture-Sainte-Catherine.

Digitized by Google

les fois qu'il est venu à Paris passer ses quartiers d'hiver, la demoiselle Varenne lui a toujours sacrifié ses plus précieux moments, Enfin ils ont résolu de se marier ensemble, et leurs arrangements étaient pris pour consommer cette sottise au mois de mai prochain, temps auquel M. de Seignelay doit partir pour l'armée. En conséquence, la Varenne a tiré de lui l'impossible, ainsi que de M. de Pange, qu'elle a placé en rentes viagères; elle comptait même ces jours-ci porter encore chez son notaire 6,000 livres; mais la demoiselle Lamothe, sa sœur, qui depuis huit ans est auprès d'elle sur le pied de femme de charge, en a ordonné autrement.

Comme elle était instruite des intentions de sa sœur, avec Montière, et que ce mariage dérangeait ses projets de fortune, elle a jugé à propos de se faire un sort, qui fut indépendant des fantaisies de la demoiselle Varenne; et pour y parvenir, elle s'est emparée à la sourdine des 6,000 livres destinées à être portées chez le notaire, avec nombre de bons effets, avec lesquels elle est disparu. Cependant, elle a eu la probité d'aller chez la blanchisseuse de sa sœur, la prier de lui dire qu'elle ne soupçonnât point de ce vol ses domestiques, que c'était elle qui l'avait fait, parce qu'elle craignait qu'une fois ce mariage fait, on ne la mît à la porte, et qu'elle se trouverait, après avoir passé son temps auprès de sa sœur, être encore obligée, pour vivre, de se mettre en service chez les autres. La demoiselle Varenne voudrait bien découvrir sa retraite, afin de ravoir son argent et ses effets, car cet arrangement n'est pas du tout de son goût; mais elle ne voudrait cependant point la poursuivre au criminel. Ainsi, je crois qu'il faut qu'elle prenne patience et qu'elle se détache de ses deux mille écus. M. de Seignelay ignore absolument l'histoire du mariage et plaint fort sa maîtresse. Pour la demoiselle Lamothe, il y a lieu de croire que le nommé Maugien, soldat aux gardes de la compagnie de la rue Feydeau, n'ignore point où elle est, puisque,

Digitized by Google

depuis quatre ans, ils sont dans l'intention de se marier ensemble, et que la demoiselle Varenne n'a jamais voulu y consentir.

Il serait fort heureux pour M. de Montière, qui est homme de condition, capitaine de cavalerie, chevalier de Saint-Louis, avec une fortune honnête, si cette perte pouvait lui empêcher de faire une sottise qui le déshonorera complétement. Il est vrai que la Varenne est encore aimable, qu'elle a 12,000 à 15,000 livres de bonnes rentes et un mobilier fort considérable; mais ces sortes de mariages ne vont jamais à un honnête homme.

M. le marquis d'Armantières, qui ci-devant se contentait de voir la demoiselle Sonville en passade chez Brissault, aujourd'hui va chez elle lui rendre ses hommages et s'est chargé de sa dépense. M. d'Armantières observe le plus grand mystère dans ses visites, et cette demoiselle fait de son mieux pour ne pas le compromettre.

M. le comte de Thiars (1), écuyer de monseigneur le duc d'Orléans, est toujours parfaitement bien avec Mme la comtesse de Valentinois (2). Cette dame même paraît s'être mise au-dessus

(1) " Le comte de Thiars, — frère du comte de Bissy, — dit M. de Genlis, passait pour être l'homme le plus aimable de la société. Malgré une laideur remarquable, il avait inspiré des passions célèbres; il n'avait qu'une sorte d'esprit, celui de la conversation, et c'est assez pour le monde; il faisait de mauvaises chansons de société, dont les vers manquaient souvent de mesure et de rimes; c'est encore assez pour charmer quelques femmes..... Au reste M. de Thiars était dans la société piquant, amusant, d'une gaieté douce, spirituelle, et en tout fort aimable. "

(2) Marie Christine Chrétienne de Rouvroy-Saint-Simon, grande d'Espagne et comtesse de Valentinois, née le 17 mai 1728, mariée en 1754. Elle mourut en 1774, après avoir fait un testament qui fit beaucoup de bruit et dans lequel elle sembla avoir voulu exclure toute sa famille de sa succession, en instituant Mme la marquise de Fitz-James sa légataire universelle.

Digitized by Google

du qu'en dira-t-on? Lundi dernier, elle était au bal de l'Opéra, déguisée en capote brune, et n'a point quitté le bras de M. de Thiars. Elle n'avait pas même le soin de déguiser sa voix, et plusieurs personnes l'ont reconnue. Pour M. le comte de Bissy, (et .....), Mme La Vallière (1) et Mme de Flavacourt se disputent la gloire de les posséder.

Ces deux seigneurs ne font aucun mystère de leur bonne fortune, car, dernièrement, la Brissault leur faisant des reproches de ce qu'elle ne les voyait pas souvent, ils lui répondirent, en plaisantant sur le tempérament de ces dames qu'ils nommèrent sans ménagements, qu'elles leur donnaient trop de besogne et qu'ils ne pouvaient venir chez elle que lorsqu'elles étaient incommodées.

M. le prince de Marsais (2) passe pour être au mieux avec Mme de Bournelle; effectivement, tous les jours gras il lui a servi d'écuyer au bal de l'Opéra, et les domestiques de cette dame que j'ai eu le soin de faire jaser, le regardaient comme l'amant de leur maîtresse.

Le 20 de ce mois, M. de Chimène a donné à souper, chez lui, à la demoiselle Saint-Léon.

(1) C'est à la duchesse de la Vallière que Voltaire dédia ce portrait, qui n'était, dit-on, qu'une contre-vérité :

Être femme sans jalousie
Et belle sans coquetterie.
Bien juger sans beaucoup savoir
Et bien parler sans le vouloir.
N'être haute ni familière,
N'avoir point d'inégalité :
C'est le portrait de la Vallière,
Il n'est ni fini ni flatté.

Anne Julie Françoise de Crussol d'Uzès, née à Paris le 14 décembre 1713, était mariée depuis le 19 février 1732 au duc de la Vallière. On voit que son âge ne laissait pas que d'être respectable.

(2) Camille Louis de Lorraine, ci-devant appelé *prince Camille* et *prince de Marsais* depuis le mois de février 1762. Il était né en 1725.

Digitized by Google

Le même jour, M. le comte de Bentheim et M. de Chambort, son ami, ont soupé dans le petit appartement de Lavarenne avec les demoiselles Lucile et Vauglant.

Le 24, M. le duc de Fronsac a donné à souper, à sa petite maison, à plusieurs de ses amis, avec les demoiselles Parmentier et Leclerc; — elles ont été très-bien payées.

Le même jour, M. le marquis de Villette a donné à souper chez lui à M. le prince de Marsais et à M. le prince de Rohan, avec les demoiselles Bellevue et Julie.

DU 26 MARS 1762.

Les Demoiselles Lacour, Dubois, Saron. — Soupers.

La demoiselle Lacour, de l'Opéra, ayant perdu toute espérance de retrouver ses diamants qui lui ont été volés par le nommé Davril, se remue tant qu'elle peut pour réparer cette perte (1). On compte aujourd'hui au nombre de ses fermiers le prince de Belosinski (2), M. le duc de la Vallière, qui pour elle a fait banqueroute à Brissault; M. de la Châtaignerie;

(1) Chamfort fait allusion à cette anecdote dans les lignes suivantes :

" Le duc de la Vallière, voyant à l'Opéra la petite Lacour sans diamants, s'approcha d'elle et lui demanda comment cela se fait. C'est, lui dit-elle, que les diamants sont la croix de Saint-Louis de notre état. Sur ce mot, il devint amoureux fou d'elle. Il a vécu avec elle longtemps; elle le subjuguait par les mêmes moyens qui réussirent à Mme Dubarry près de Louis XV. Elle lui ôtait son cordon bleu, le mettait à terre, et lui disait : Mets-toi à genoux là-dessus, vieille ducaille. "

(2) N'est-ce pas celui qui rima en l'honneur de Voltaire, ainsi que nous l'apprend une lettre de ce dernier? (*Corresp.*, t. LXIX, p. 239.) Il y est appelé Belowselki ou Beloselki.

Digitized by Google

M. de Beaumarchais; M. de Chabrillant (1), mousquetaire, guerluchon en faveur, et M. Lalive de Labriche, en instance pour entretenir, mais à qui, comme il n'est pas fort aimable, elle tient la dragée très-haute. Cependant, on compte que l'affaire se fera, car il a dit lui-même que le marché ne tenait plus qu'à un diamant de 3,000 livres.

C'est à tort que le public, ou pour mieux dire les citoyens de la Comédie-Française, se persuadent que M. le comte de Rochefort a quitté la demoiselle Dubois, actrice à ce spectacle. Au contraire, ce seigneur en est plus amoureux que jamais, et ne sait quelle fête lui faire pour se l'attacher. Ses amis mêmes conviennent qu'ils ne le reconnaissent plus; il est vrai qu'il est payé de peu de retour, et que cette demoiselle ne le ménage point du tout. M. le chevalier de Durford (2), chambellan de monseigneur le duc d'Orléans, possède toutes ses affections. M. de Rochefort, qui n'ignore point cette intrigue, et qui voudrait la rompre, se rend très-assidu auprès d'elle et voudrait coucher tous les jours avec elle. Cette conduite est insupportable à cette demoiselle, et elle dit hautement qu'elle ne peut le souffrir, qu'elle serait même charmée qu'il prit son parti. M. de Rochefort, à force de bienfaits, espère la ramener à des sentiments plus favorables pour lui. Mais il se trompe. — Cette demoiselle est foncièrement mauvais sujet.

(1) Nous ne croyons pas qu'il appartienne aux Moreton-Chabrillant.

(2) " Le chevalier de Durfort avait peu d'esprit, mais de l'instruction, des manières fort nobles, de bonnes mœurs (suivant le monde) et avec les femmes une galanterie de fort bon goût : aussi avait-il beaucoup de succès auprès d'elles...

" M. le duc de Chartres s'attacha sincèrement à lui. C'est le seul homme qu'il ait véritablement aimé, quoique le chevalier n'ait jamais voulu être de ses parties clandestines; mais il s'en dispensait avec des ménagements qui ne donnaient pas au jeune prince des idées bien morales : il lui disait qu'un *attachement particulier* ne lui permettait pas de se livrer à ce genre de dissipation. " (*Mém. de Genlis.*)

Digitized by Google

La demoiselle Saron, figurante à l'Opéra dans les ballets, sans être jolie et n'ayant pour elle que d'être d'un tempérament prodigieux, vient de réparer avec avantage la perte que lui avait occasionné la retraite de M. Pelhion fils, trésorier des bâtiments du roi, qui entretient aujourd'hui la demoiselle Lacour, des Italiens, par la connaissance qu'elle a faite de M. de Laborde, officier, fils du fermier général, qui lui donne considérablement.

Le 20 de ce mois, M. le marquis d'Étampes, M. de Valençay (1), M. de Lignerac (2) et un de leurs amis ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Parmentier et Saint-Sauveur.

Le 23, le baron de Wangen a donné à souper, à la petite maison de Brissault, à MM. de Barbantane (3), de Valbelle (4),

(1) " Le comte de Valençay, frère du marquis d'Etampes et parent de MM. de Genlis, était aussi attaché au Palais-Royal. Il avait un caractère plein de douceur et de bonté, qui donnait un agrément infini à sa société. Il était doué d'un véritable goût pour les arts, surtout pour la peinture; il en parlait bien et s'y connaissait. Personne, à la Comédie-Française, ne jouait mieux que lui les rôles d'amoureux dans les pièces de Marivaux. " (*Mém. de Genlis.*)

(2) Charles François Marie Robert de Lignerac, né le 13 septembre 1737, frère du marquis de ce nom, qui était lieutenant-général et grand bailli d'épée d'Auvergne.

(3) " Frère du marquis de Barbantane, attaché au Palais-Royal, le chevalier était aussi aimable que son frère l'était peu. Il joignait à beaucoup d'esprit une gaieté franche et spirituelle, une manière charmante de conter, et le caractère le plus estimable. Ses saillies, toujours vives et plaisantes, contrastaient singulièrement avec son maintien noble et grave, et avec sa figure qui avait quelque chose de sévère. " (*Mém. de Genlis.*)

Le marquis de Barbantane devait, en 1766, quitter son poste de chambellan près le duc d'Orléans, pour aller exercer en Toscane les fonctions de ministre plénipotentiaire.

(4) Le comte de Valbelle, d'une famille distinguée de Provence, quitta la carrière militaire pour se livrer à la littérature; il laissa un legs de 24,000 livres une fois payées, afin qu'il fût disposé tous les ans du revenu de ce capital en faveur d'un homme de lettres. Il mourut en 1778.

Digitized by Google

de Vierville, de Villemur et Begon, avec les demoiselles Saint-Gérand, Saint-Léon et Montplaisir. Le baron s'est amusé complétement avec ces trois demoiselles. Le souper a été des plus splendides et s'est passé dans la joie. C'est la cuisinière du baron qui l'a fait et y a travaillé pendant trois jours.

DU 19 MARS 1762.

Les Demoiselles Martigny, Lacour, Désirée, Fontenay. — Soupers.

M. le marquis de Thomery a quitté la demoiselle Martigny, figurante dans les ballets de l'Opéra, pour prendre la demoiselle Frontau, cadette, dite Saint-Lo, à laquelle il donne vingt louis par mois. Cette demoiselle est déjà entretenue, ainsi que je l'ai annoncé, par M. Fargès de Polisy (1), maître des requêtes, qui lui donne vingt-cinq louis par mois. Mais, comme ce robin ne vient la voir que deux fois par semaine, elle espère conduire facilement cette double intrigue, et ménager encore de doux moments à M. de Rupière, son guerluchon. Cette demoiselle est d'une très-jolie figure, grande, bien faite, et doit entrer à Pâques à l'Opéra, pour figurer dans les ballets; — elle y fera certainement du bruit.

M. Maussion de Candé (2), conseiller au Parlement, a quitté assez promptement la demoiselle Lacour, figurante à la Comédie italienne, ci-devant entretenue par M. de Vassal fils. C'est aujourd'hui M. Pelhion fils qui s'est chargé de défrayer

(1) Fargès de Polisy, rue des Bons-Enfants, maître des requêtes depuis 1726.

(2) Maussion de Candé, conseiller à la troisième chambre des enquêtes depuis 1751, rue du Hasard-Richelieu.

Digitized by Google

les charmes de cette demoiselle, et qui s'est débarrassé, en sa faveur, de la Messaline Saron, figurante à l'Opéra. M. Pelhion, pour faire bonne bouche à la demoiselle Lacour, lui a fait présent d'une plume de héron de diamants, estimée 6,000 livres, et lui passe 25 louis par mois pour ses appointements.

M. Ledoux, receveur des tailles de la généralité de Paris, vient de perdre par la mort la demoiselle Désirée, son ancienne maîtresse, avec laquelle il vivait depuis plus de douze ans. Cette demoiselle avait été autrefois figurante à l'Opéra dans les ballets; elle passait pour jouir de 8,000 à 9,000 livres de rente, dont la plus grande partie provenait des bienfaits de M. Ledoux. Elle était âgée d'environ 36 ans. C'est en mettant au monde une petite fille que la mort l'a enlevée; cette enfant n'a survécu à sa mère que le temps nécessaire pour recevoir le baptême. M. Ledoux, en annonçant cette nouvelle à la demoiselle Fontenay, qu'il entretient aussi depuis près de trois ans, lui a fait entendre que son sort en augmenterait, et qu'il allait lui faire 3,000 livres de rente et lui donner d'autres meubles, qu'il voulait dorénavant coucher chez elle ou qu'elle vint tous les soirs coucher chez lui.

Le 12 de ce mois, M. de Lignerac, son beau-frère, M. Duthillet, le marquis de Gaucourt (1), ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Parmentier, Lucile et Dulieu.

Le 17, M. le marquis d'Étampes et M. de Valençay, son frère, ont soupé au Palais-Royal avec les demoiselles Parmentier et Lucile.

(1) Enseigne aux gendarmes de la garde, marié depuis 1752.

Digitized by Google

DU 12 AVRIL 1762.

Les Demoiselles VICTOIRE BENARD dite JOLY, FLEURY.

La demoiselle Victoire Benard, dite *Joly*, dont j'ai donné les dernières aventures le 2 novembre 1759, en la faisant connaître pour être entretenue par M. le comte de Mailly d'Haucourt, à qui elle fut présentée par la Deslongrais, femme tenant maison publique, — qui passa pour une prêteuse sur gages, qui se débarrassait de cette pensionnaire moyennant dix-huit louis, — qu'elle reçut comme pour acquit de dettes de la demoiselle, qui sur-le-champ fut installée rue Guénegaud, en hôtel garni. Ensuite, elle fut meublée rue de Varenne, où ce seigneur avait très-soin que rien ne lui manquât. Il venait rarement chez elle, mais cette demoiselle allait souvent chez lui. Elle s'est très-bien conduite pendant deux années; enfin l'oisiveté ou le tempérament la fit s'abandonner à un jeune homme nommé Langlois, qu'elle a connu ci-devant chez la Deslongrais. Ce guerluchon a dérangé sa santé; M. le comte s'en ressentit lui-même. En conséquence, la semaine dernière, il a fait déguerpir cette demoiselle de l'appartement qu'elle occupait, en ne lui laissant que ses hardes et quelques louis pour apaiser la grosse faim. Elle s'en est prise à ses yeux, et s'est acheminée rue Pavée, près la Comédie italienne, chez une nommée Villouse, femme à intrigues, dans les ressources de laquelle elle espère pour elle-même. Comme elle est fort jolie, et que son dérangement de santé actuel est de nature à se passer en peu de temps, il y a lieu de croire qu'on ne tardera pas à en entendre parler dans le peuple galant.

La demoiselle Fleury, de chez la Lasalle, a été dîner dimanche dernier à la Haute-Borne, à la petite maison de M. le duc de Grammont, qui l'a fait prendre. Son intention était de l'entretenir, mais à présent il n'y pense plus. La Surville, appareilleuse sous le manteau, doit conduire à Clichy, à la petite maison de ce duc, une nommée Mlle Desnoyers, demeurant rue Saint-Honoré, vis-à-vis le grand conseil, chez un bijoutier. Elle a été figurante dans les ballets aux deux comédies. Elle est jeune et jolie, est dans des meubles assez propres et demeure avec sa mère. Ce duc tourmente aussi la Surville pour lui ménager une passade avec la demoiselle Beauvoisin, entretenue par le marquis de Duras ; mais il ne voudrait dépenser que dix louis d'or. — Je suis certain qu'elle n'y consentira pas.

M. le marquis de Romey, — après avoir été trompé par les demoiselles Martigny, Raye et Saint-Lo, qui lui ont attrapé vingt-cinq louis d'or pour le premier mois, sans vouloir le voir plus d'une fois, — commence à être plus circonspect dans ses galanteries. Il vient de prendre la demoiselle Lavault, dont j'ai souvent parlé; mais il ne lui a donné d'abord que six louis, et, chaque semaine, il doit lui en donner autant. — Cette demoiselle lui a témoigné être très-satisfaite de cet arrangement.

M le marquis de Montmirail (1) a absolument quitté la demoiselle Dornay, parce qu'il a appris l'ingratitude dont elle a usé envers M. le comte de Bentheim-Steinfurt, son prédécesseur, qui lui a donné, en moins de six semaines, mieux de 15,000 livres. Il a craint qu'elle ne lui en fît autant. Il aurait

(1) Charles François César Tellier-Courtenvau, appelé marquis de Montmirail, capitaine colonel des Cent-Suisses, né le 11 septembre 1734. Il se maria en 1763 et mourut en 1765.

Digitized by Google

bien dû faire ces réflexions-là plus tôt, car il en est pour 7,000 ou 8,000 livres de meubles, qui ont été joints à ceux qu'elle avait, et qui ont été placés dans un appartement fort honnête, rue Neuve-des-Petits-Champs. J'ai fouillé autant que j'ai pu les raisons de cette rupture; j'en ai même fait parler à M. le marquis de Montmirail, par un de ses amis, à qui il a répondu simplement : *elle est trop occupée de ses intérêts, et cela ne me va point.*

Cette demoiselle en est dans le plus grand chagrin, parce qu'elle prétend que le cœur était de moitié dans cette intrigue. Pour moi, j'imagine que ce qui l'afflige le plus est parce qu'elle a été remerciée de l'Opéra, où elle figurait dans les ballets; — par conséquent, les occasions de fortune deviendront pour elle bien plus rares. Quoiqu'il en soit, elle va aller passer quelques jours à Chenevières (1), chez le marquis de Wangen, pour se distraire. Toute la bande joyeuse doit s'y trouver, et le baron a dit qu'il voulait bien s'en donner avant son départ pour l'armée.

Le 30 mars, MM. d'Etampes, de Valençay, d'Autichamp (2), de Lignerac et un de leurs amis ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles d'Héricourt, Dulieu et Lucile.

Le même jour, M. le comte de Vintimille et M. le comte de Lacoste ont soupé à la petite maison de la Héquet, avec les demoiselles Lucile et Julie.

(1) Marmontel parle aussi des bonnes parties qu'on faisait à cette maison de Chenevières, voisine d'Andresay (Seine-et-Oise), d'abord rendez-vous de chasse, appartenant à M. de Curis.

Quant à M. de Wangen, il avait d'autant plus de raison de se méfier des hasards de la guerre, que le 25 octobre 1760, il avait été blessé et fait prisonnier au combat de Rosinberg. Le baron de Wangen était brigadier aux armées.

(2) Jean Thérèse Louis Beaumont, marquis d'Autichamp, colonel du régiment de dragons de son nom, né le 17 mai 1738, marié en 1763.

Digitized by Google

Le 31 dudit mois, le marquis de Caraman (1) a soupé chez Brissault avec la demoiselle Vaudreuil.

J'ai l'honneur de vous informer que j'ai appris que M. le comte de Sabran était à la Haye avec la demoiselle Louison, qu'il y a conduite. Elle y porte le nom de Barsan, qui est le nom de Sabran anagrammisé. Il est question que M. de Sabran doit la laisser à la Haye et lui, retourner à l'armée, et qu'il doit aller la reprendre à la fin de la campagne pour la ramener à Paris.

30 avril 1762. (*Signé*) Bourgoing (2).

DU 30 AVRIL 1762.

Les Demoiselles Beauvoisin, Valentin, Dubois, Saint-Lo. — Souper de MM. de Valençai et Caron.

La demoiselle Beauvoisin se tient toujours cachée à Vincennes, chez des gens de la connaissance de sa mère, pour fuir la recherche de M. le marquis de Duras. La Surville, courtière d'amour, qui, depuis huit jours, la faisait tourmenter pour qu'elle acceptât M. le duc de Grammont, à raison de 400 livres par mois, vient d'être expulsée par le refus de cette demoiselle qui ne veut recevoir les visites du duc que lorsqu'il lui aura donné des girandoles de diamants et vingt-cinq louis pour le premier mois. M. le duc est furieux que cette petite personne ait déjà oublié qu'elle était servante, il y a trois ans, chez le sieur Cadet, chirurgien, rue Montmartre.

(1) Marie Jean Louis Riquet, dit le *marquis de Caraman*, né le 26 novembre 1731, colonel-lieutenant du colonel général des dragons en 1759, marié.

(2) Ce Bourgoing paraît avoir remplacé Marais. *V.* p. 120.

Digitized by Google

Depuis la mort de la demoiselle Riquet, en son vivant danseuse à l'Opéra, son père et sa mère se sont retirés à la Courtille, avec 2,500 livres de rente qu'elle leur a laissées. Ces bonnes gens n'ayant plus de filles à pourvoir dans le peuple libertin, se sont jetés dans l'extrême dévotion, et au point qu'ils ont mis la demoiselle Valentin (ci-devant danseuse à l'Opéra et amie de feu leur fille) dans la même frénésie. Cette dernière a séduit aussi son frère, qui était danseur au même spectacle. Toute cette pacotille doit partir incessamment pour Marseille, afin d'y voir les débris de leur famille, et de là, s'aller installer à demeure à Avignon. La semaine dernière, la demoiselle Valentin a fait prier M. Leguay, premier commis de la marine, de se rendre un des jours de la semaine dernière chez elle, à heure nommée. Il s'y est rendu. Le confesseur de cette demoiselle y était, et, en sa présence, elle lui a fait un long discours sur sa vie passée, avec les expressions d'une vraie Madeleine repentante, et encore plus sur la ferme résolution où elle était de se donner à Dieu pour toujours. Après quoi, elle a représenté à ce monsieur tous les présents qu'elle en a reçus et a voulu l'engager à les reprendre. M. Leguay, saisi d'admiration, non-seulement n'en a rien voulu faire, mais au contraire, quelques jours après, il lui a fait présent de quatre actions des fermes de 4,000 livres, payables d'année en année, et d'un contrat de 500 livres de rentes qu'il l'a forcée d'accepter en se recommandant à ses prières. Cette nouvelle prosélyte, par ce petit arrangement, se retire avec 6,000 livres de rentes bien claires. — On peut bien devenir dévote et modeste à ce prix. — La suite justifiera de la vérité de cette conversion. Peu de personnes la croient sincère, et, malgré que les meubles soient emballés, que le voyage de Marseille soit apparent, les uns croient qu'il n'aura pas lieu; les autres, que c'est une nouvelle tournure pour s'assurer de la générosité de M. Leguay.

Digitized by Google

Cette feuille fera encore mention de M. le comte de Rochefort et de la demoiselle Dubois. — Lundi dernier, le comte étant allé chez elle, et, ne l'ayant pas trouvée, en sortit avec humeur. Ses rêveries le conduisirent aux Tuileries. Au deuxième tour d'allée, il se trouva nez à nez de sa perfide maîtresse, qui était accompagnée du beau Lestorière, officier aux gardes. Il se répandit en reproches contre elle, et se retira. M. Lestorière le suivit, et à la sortie du jardin lui demanda l'explication du propos qu'il venait de tenir à la demoiselle Dubois. Le comte lui répliqua qu'il croyait être le maître de dire ce qu'il voulait à sa maîtresse, et qu'il payait bien surtout; — ensuite il monta dans sa voiture. On a remarqué que, depuis ce jour-là, M. le comte se trouve partout où va la demoiselle Saint-Lo, et l'on en augure qu'il pourra fort bien en revenir à lui faire la cour. — Pour peu qu'il parle, il sera bien reçu. On est fâché de l'avoir perdu sans l'avoir mérité, ainsi que cela a été dit au dernier travail.

Le 26 de ce mois, M. de Valençay et un de ses amis, avec deux filles qui leur avaient été fournies par la Hermand, ont été pour souper dans le parc de Meudon. Ils avaient fait porter la bonne chère dans leur voiture. Le suisse du parc ne les y voulut point souffrir. Ils furent obligés de venir à Vaugirard, dans une guinguette, où ils furent servis en vin par pintes, et en vaisselle de fer et d'étain; — point de chaises, les bancs de bois ont servi de lit de plumes à leurs plaisirs. Ils ont été enchantés de cette partie, quoique les reins brisés, et ont fini par bien payer la Hermand, qui les avait accompagnés. M. de Valençay a emmené coucher chez lui la demoiselle Émilie, afin de se remettre tous deux de la fatigue qu'ils avaient éprouvée; et son ami, nommé M. Caron, s'est fait conduire par l'autre jusqu'à la Villette, où sa chaise de poste l'attendait pour aller à l'armée.

Digitized by Google

M. le baron de Wangen, M. le comte de Sarsalle, M. le marquis de Vierville, M. Begon, directeur de la marine à Dunkerque, M. de Curis (1), M. de Villemur et M. de Sernegal, étranger, ont soupé et se sont très-bien amusés à la petite maison de Brissault, à la Barrière Blanche, avec les demoiselles Dorfée, d'Héricourt et Maisonville.

Le 29, M. le comte de Vintimille et M. de Lacoste, avec un officier de leurs amis, ont soupé, au même endroit, avec les demoiselles Dorfée et Maisonville.

Le même jour, 29, M. Pelhion fils a donné un grand souper à sa petite maison de la Barrière Blanche. MM. de Pressigny, Roussel (2) et Auvray fils en étaient, ainsi que les demoiselles Saron, Siam, sa sœur, et Lacour, des Italiens. Elles en ont fait les délices, ainsi qu'une caisse remplie de vin de champagne. A la fin de ce festin, on a tiré un feu d'artifice dans le jardin, et chacun s'est retiré au jour.

Le 24, il y avait eu un grand souper à la petite maison de Brissault, dont on oubliait de rendre compte. Il a été composé, en hommes, de MM. de Roquemont, commandant la garde de Paris, de Savagnac, Clauze, Cavaignac et de Château-Renaud; en femmes, les demoiselles Lucile, Maisonville et d'Héricourt.

(1) Les mémoires de Marmontel font souvent mention de M. de Curis, pour lequel il se vit disgracié à la suite d'une altercation avec le duc d'Aumont. C'était le chef de la bande joyeuse, dit-il en parlant des intendants des menus, au nombre desquels il comptait; il était homme d'esprit, bon, plaisant, d'un sel fin dans son sérieux ironique et plus espiègle que malin.

(2) De Pressigny et Roussel étaient tous deux fermiers généraux.

Digitized by Google

DU 8 MAI 1762.

Les Demoiselles FAVIER, LAFOREST, ROSSIGNOL, BELLEVUE.

La demoiselle Favier, native de Lyon, connue à Paris depuis environ deux ans et demi, pour avoir été à la discrétion de Brissault et de Lavarenne, — et de là, pour avoir été figurante dans les ballets à l'Opéra-Comique, alors en intrigue avec les sieurs Delnis et Beguinet, jeunes gens faisant la banque, et qui ensuite en fut vexée par des couplets historiques sur son compte et des épithètes verbales en public assez désagréables, — est actuellement figurante aux Italiens, et assez bien entretenue par un nommé M. Villingue, l'un des membres de la Compagnie des Indes, qui depuis quelques mois lui donne beaucoup. Elle est très-bien meublée, et demeure rue de Beaune, faubourg Saint-Germain, au coin de celle de Verneuil. Ce monsieur a tous les soins possibles de la mère, et, pour témoigner à la fille la vérité de son attachement et de l'intention qu'il a de lui faire 1,200 livres de rente, au mois de janvier prochain, il lui a donné en dépôt un contrat de 20,000 livres en principal, à lui appartenant, lorsqu'il est parti pour la campagne, où il doit rester encore quelques mois. Cette demoiselle, malgré les vexations des sieurs Delnis et Beguinet, en reçoit journellement des hommages et tire d'eux tout l'argent qu'il lui est possible. En outre, elle guerluchonne avec le sieur Moët (1), ci-devant directeur de l'Opéra-Comique, reconnu pour un garçon d'esprit, mais de qui tout au plus elle ne doit tirer que la petite vie de ses ajus-

(1) Moët était en effet avec Corby l'un des deux directeurs de l'Opéra-Comique.

Digitized by Google

tements. Et, comme cette demoiselle est d'une grande dépense, elle fait aussi la roue autour de Brissault, pour qu'il lui fasse faire quelques riches passades. C'est à quoi cet intrigant d'amour pense sérieusement pour ces jours-ci. On assure que cette demoiselle Favier a toujours la même infirmité que les années précédentes. Le sieur Marais en a souvent parlé dans ses feuilles périodiques.

La demoiselle Laforest, danseuse, figurante à l'Opéra, qui se trouvait vacante, c'est-à-dire sans entreteneur, et dont souvent il a été rendu compte lors de son avénement au spectacle, vient, depuis quinze jours, de passer aux appointements du sieur Lafontaine, ci-devant sellier du roi, à raison de vingt louis par mois, en attendant meilleure aubaine. Elle ne regarde même cette aventure que comme une fleurette de convalescence, car, par parenthèse, cette demoiselle, par ses prompts et fréquents exercices, a couru à grands pas aux réchaux de Saint-Cosme, dont elle vient de faire la triste épreuve.

La demoiselle Rossignol, dont il a souvent été parlé dans les parties de souper de chez Brissault l'année dernière, et qui, depuis plus de six mois, était entretenue par M. Caze, fermier général, vient d'en être quittée par son inconstance ordinaire, sans mécontentement, après lui avoir donné beaucoup de bons effets et meubles. Elle demeure actuellement rue des Bons-Enfants, même maison que la demoiselle Legendre. Elle a fait avertir Brissault qu'elle allait reprendre ses anciens errements chez lui, afin d'y passer à quelques autres aventures.

M. de Langeais, chevalier de Saint-Louis, retiré du service, demeurant rue de l'Égout, ami particulier de M. de Roq ue-

Digitized by Google

mont, a pour maîtresse une petite personne fort jolie, connue ci-devant chez Lavarenne, rue Feydeau, sous le nom de *Bellevue*, et pour avoir été entretenue par le marquis de Persennat, qui l'avait mise au couvent il y a dix-huit mois pendant toute une campagne, mais qui en était sortie par ennui et aux sollicitations de la Lavarenne, qui voulait en disposer pour quelques autres dupes opulentes qui la lui demandaient. Les arrangements de M. de Langeais sont qu'elle ne sorte jamais : elle est logée et nourrie chez lui pendant trois ans, après quoi il en prendra une autre, donnera des robes et des meubles à celle-ci, et lui fera 600 livres de rente ; c'est là sa manie ordinaire. Il dit lui-même qu'une personne qui aurait huit jours de moins que les trois ans, qui prévariquerait, serait par lui renvoyée les mains vides. Et comme la satisfaction de ce monsieur est de voir deux femmes s'amuser ensemble, c'en est toujours une de cette espèce qu'il choisit pour être à demeure chez lui, et alors il paie les vacations d'une autre qu'il envoie chercher dans les maisons publiques. La demoiselle Bellevue y était connue pour être de ce calibre, et c'est sans doute ce plaisir permis qui l'a captivée chez M. de Langeais, d'où elle ne bouge pas depuis un an.

Un des jours de la semaine dernière, M. de Monville, grand maître des eaux et forêts, donna à souper chez lui à la demoiselle Arnould, actrice à l'Opéra, qu'il a avouée publiquement pour sa maîtresse. On assure que deux dames de condition, dont on saura sous peu les noms, étaient de ce souper.

Le 2 du présent, M. le comte de Rochefort a soupé chez lui tête à tête avec Mlle de Maisonneuve. Ce seigneur a encore une fois quitté Mlle Dubois, de la Comédie-Française. Il ne prendra point la demoiselle Saint-Lo comme il y avait lieu de le croire parce qu'il dit lui-même s'être aperçu qu'elle a une

Digitized by Google

odeur de peau trop forte dans le particulier, à laquelle il n'avait d'abord pas fait attention. Brissault est en mouvement pour faire une découverte en faveur de ce comte généreux dont il a gagné la confiance.

Le 6, M. le baron de Wangen avec son cousin, M. de Villemur, M. de Seriniga et M. Dangé (1), fermier général, ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles d'Héricourt, Maisonville et d'Orfée.

(1) " 9 mars 1777. Le sieur Dangé, fermier général, mort ces jours-ci, avait 62 ans et a toujours joui et usé de sa bonne et excellente santé. La veille de sa mort, il recevait encore du monde : il était sur sa chaise longue, dans une robe de chambre à fleurs d'or, jouant à la bouillote et parlant filles. Il disait qu'il voulait s'en aller gaîment, ce qui, dans ce Turcaret était moins l'effet d'une vraie philosophie que de l'apathie d'une âme dure et racornie, n'ayant jamais eu aucune sensibilité.

" Il a institué son légataire universel, le sieur Dangé d'Onay, son neveu chéri, outre 5 millions de legs particuliers qu'il donne; ce qui n'empêchera pas le successeur d'avoir encore une fortune de 8 millions.

" Du 23 mars. On parle encore du sieur Dangé, dont le testament a des dispositions assez originales. On cite entre autres un article de 50 bouteilles de vin d'un cru exquis, qu'il laisse en rente viagère à Mme de Coigny. Ce don a été motivé sur une plaisanterie de cette dame, se plaignant qu'après la mort de cet excellent amphytrion, elle ne pourrait plus boire d'aussi bon vin.

" Il supplie aussi S. A. Mgr le prince de Conti de lui permettre de lui léguer 1,000 bouteilles de vin. On ajoute qu'il y a un zéro de rayé.

" Enfin, M. de Bièvre a fait un calembour et a dit que ce n'était que depuis peu qu'on pouvait passer la place Vendôme *sans danger ;* et ce quolibet a d'autant plus de sens, que le financier défunt était un grand coupeur de bourse par son bonheur inouï au jeu. " (Extrait des *Mém. secrets.*)

Digitized by Google

DU 15 MAI 1762.

—

Les Demoiselles Dubois dite Hébert, Parmentier, Lacroix, Raymond, Buard, Dascher, Raye, Agathe Marbourg.

Mlle Marie Dubois, connue depuis plusieurs années sous le nom de Mlle Hébert, fille de l'ancienne Dubois, sur laquelle, il y a plus de vingt ans, on avait fait d'assez sales couplets de chanson, dont on a donné les aventures en même temps que celles dont il est question le 17 février 1758, en annonçant que cette dernière était entretenue par M. Pelhion, fils du conseiller au Parlement, à raison de vingt-cinq louis par mois, et qu'il lui avait donné des meubles superbes, et en outre faisait 1,200 livres de rente à ladite Dubois mère, pour qu'elle ne vint point chez sa fille, — a eu le chagrin, il y a environ dix-huit mois, de perdre ce bienfaiteur par la circonstance de son mariage. Pour se distraire, elle accepta la proposition que lui fit le nommé Hébrard, directeur de l'Opéra, pour qu'elle s'y rendit afin d'y jouer les premiers rôles, — ce qu'elle a fait avec succès étant très-bonne musicienne et ayant une fort jolie voix soutenue par une physionomie douce et fort aimable. Mais, ne se voyant point payée de ses appointements, elle a quitté le spectacle et est revenue en cette ville depuis trois semaines environ, et, ayant fait savoir son retour à M. Pelhion, ils se sont renoués avec les mêmes arrangements hors la pension qu'il faisait précédemment à la mère. La demoiselle Hébert demeure rue Neuve-Luxembourg, vis-à-vis les murs du jardin de la Chancellerie. Son intention est d'entrer à l'Opéra, et M. Pelhion qui, dans le commencement de leur connaissance, lui avait fait quitter ce spectacle où elle était depuis

Digitized by Google

plusieurs années, a changé d'idée à ce sujet et ne s'y oppose point. Il voit tous les jours sa maîtresse, mais cependant il s'y rend avec mystère, par égard pour son épouse que l'on prétend qu'il aime aussi.

M. le marquis de Paolucci, envoyé de Modène, qui, depuis environ huit mois, entretenait à douze louis par mois la demoiselle Parmentier, connue pour être à la disposition de Brissault, vient de la quitter décidément cette semaine, pour être venu plusieurs fois chez elle sans l'y avoir trouvée. Brissault espere lui réparer ce tort en lui procurant promptement un successeur au marquis, dans la personne de M. de Pernon, à qui il se propose de la donner comme en second, afin de ne rien déranger de ses arrangements ordinaires, — et, connaissant d'ailleurs M. de Pernon toujours susceptible de cette place de second en intrigue amoureuse, par raison même d'économie, prétendant par là être à l'abri de satisfaire à toutes les fantaisies d'une jolie femme. — Cette demoiselle Parmentier est une grande fille, bien faite et fort aimable.

M. le marquis de Persennat vient de faire quitter le spectacle de la Comédie italienne à la jeune Lacroix, danseuse, sa maîtresse, par la raison de sa grossesse dans laquelle elle est très-avancée, et par son attachement personnel pour cette demoiselle, qui se conduit très-bien avec lui. Depuis qu'il l'a, il lui promet 1,200 livres de rente tant sur sa tête que sur celle de son enfant, dès que ses couches seront faites. — Il a toujours été de parole avec ses maîtresses. Elle est allée demeurer dans sa petite maison, rue Neuve-Saint-Lazare, à la Barrière Blanche. M. le marquis prend soin de ses père et mère qui sont en leur particulier. Cette demoiselle Lacroix est la même qui fut mise au couvent des dames religieuses de Pincourt, en vertu d'ordres du Roi, il y a environ quinze mois,

Digitized by Google

et sa mère à la Salpêtrière pour l'avoir prostituée. Sa pension était payée par un jeune homme nommé de Guérin, qui en voulait faire une sainte ou sa femme, après en avoir fait sa maîtresse.

M. de Champeron (1), demeurant rue de Cléry, à la *Villeneuve*, est en train de faire un grand mariage, à ce qu'il dit lui-même, en observant cependant, quant à présent, le plus grand silence sur le nom de la personne qu'il doit épouser. C'est pourquoi il vient de quitter décidément la demoiselle Raymond, qui était sa maîtresse depuis plusieurs années, en lui faisant 1,500 livres de rente, et pareille somme aussi sur la tête de trois enfants qu'il a eus d'elle, desquelles elle jouira sa vie durant. Cette demoiselle Raymond est très-bien en bijoux et en diamants, et, ayant eu le soin de placer tous les ans une somme, elle se trouve à présent jouir, tout compris, d'environ 6.000 livres de rente. La retraite est honnête pour la fille d'un fort mauvais cuisinier de maison. Elle ne s'est jamais fait aimer de ses semblables par sa hauteur. Elle n'avait pour toute liaison que la demoiselle Rousse, sa voisine, aussi méchante et aussi impérieuse qu'elle.

M. de Pressigny fils, qui, d'après la perte qu'il avait faite de la demoiselle Buard et de la demoiselle Parmentier, avait juré de ne plus prendre de maîtresse en titre, vient de rompre son serment en faveur de la demoiselle Dascher, du pays de Caux, âgée de dix-neuf ans, d'une très-jolie figure, — connue depuis deux ans par différentes passades à elles procurées par la Braisée et par Brissault, avec différents seigneurs, — ensuite pour avoir été entretenue légèrement par le marquis de Persennat, qui l'a quittée, s'étant aperçu de son guerluchonnage

(1) De Coste de Champeron, capitaine de vaisseau de 1757.

Digitized by Google

avec un sieur Capron, ancien musicien de l'Opéra. Les arrangements de M. de Pressigny avec cette demoiselle sont de vingt louis par mois, et les gens qui sont du mystère assurent que tous deux vont faire une retraite de deux mois à la petite maison de monsieur, à la Barrière Blanche, pour la purification de leur santé, par les soins du sieur Keyser (1). Corbin, tapissier, doit meubler richement cette maison. Ladite demoiselle Dascher demeure à Paris, rue des Bons-Enfants, maison près celle de Marchal, et est fort proprement meublée. Dans le temps, M. de Villemur contribua de beaucoup à ce mobilier, et, si elle avait eu une certaine bonne conduite, un seigneur de la connaissance de Brissault, qui avait du goût pour elle, lui aurait fait du bien.

M. Clarye, connu comme notaire, quoique simple premier clerc, rue Saint-Martin, vis-à-vis Saint-Julien-de-Ménétriers, vient de renouer avec la demoiselle Raye, dite *Louison*, danseuse à l'Opéra, avec laquelle il a déjà vécu pendant quelques mois et pour laquelle il a déjà dépensé beaucoup en bijoux et en robes, après que cette demoiselle eut perdu M. le marquis de Polignac (2) qui l'entretenait l'année dernière. Comme elle n'aime pas le fixe, par un arrangement extraordinaire à toutes ses semblables, elle tire souvent des bottes de vingt à trente louis à toutes ses connaissances, et M. Clarye dépensa pour elle en ce genre, à la première prise ou crise, plus de 1,000 livres en très-peu de temps. — C'est le même qui depuis onze ans entretient la demoiselle Agathe Marbourg, et lui donne 300 livres par mois, avec lesquels, par économie, elle s'est fait environ 700 livres de rentes. Il ne la voit que les fêtes et dimanches, et donne les autres jours à ses plaisirs. Cette de-

(1) Keyser était le Giraudeau-Saint-Gervais de ce temps-là.

(2) François Camille, marquis de Polignac, né en 1719, ancien lieutenant de gendarmerie, marié depuis 1742.

Digitized by Google

moiselle Marbourg a été ci-devant entretenue par M. de Klinglin (1), ci-devant prêteur de Strasbourg ; — on croit qu'elle en a 400 livres de rente.

M. de Chaulx, M. de Savagniac et M. d'Orfeuil ont soupé hier à la petite maison de M. de Chanlon, au Roule, avec les demoiselles Parmentier et d'Héricourt, que Brissault a fournies.

Le même jour, M. le chevalier de Goyon est venu prier Brissault de lui prêter sa petite maison de la Barrière Blanche, en lui disant que c'était pour souper et coucher avec une demoiselle de condition qui ne voulait pas se rendre à ses empressements chez elle, par crainte de faire jaser ses gens, et à qui il avait fait entendre avoir une jolie petite maison à sa disposition, où elle avait consenti de passer la nuit avec lui. Brissault, obligeant comme à son ordinaire, ne se fit pas tirer l'oreille, et tout fut préparé pour bien recevoir cette dame, dont il n'a pu tirer le nom du chevalier. Mais, ayant été prévenu, on a posé dès le matin un observateur pour suivre le carrosse, qui a conduit d'abord le chevalier rue Neuve-des-Petits-Champs, et la dame rue du Petit-Lion-Saint-Germain-des-Prés, même maison que le perruquier et l'apothicaire. Elle s'appelle Mme de Ferrière, est veuve d'un officier dont on n'a pu savoir ni le régiment ou le corps ni le grade ; elle occupe le premier, appartement dont la vue est sur la rue des Quatre-Vents. Elle a un seul laquais portant habit couleur jaune, avec un petit bordé noir sur les manches, une femme de chambre et une cuisinière. Cette dame paraît âgée de vingt-deux ans, quoiqu'elle en ait vingt-huit, est de petite taille, mais d'un embonpoint charmant, la peau très-blanche, d'une

(1) Probablement un des deux fils de Christophe Klinglin, chef du conseil souverain d'Alsace, marié en 1725.

Digitized by Google

fort jolie figure, les yeux noirs et vifs, quoique blonde de cheveux. Elle n'a pu être remarquée que lorsqu'elle est descendue à sa porte, où rien ne lui a paru suspect, ne croyant pas être si bien observée ; — elle avait un bouquet à la main qu'elle portait avec gaieté.

DU 22 MAI 1762.

Les Demoiselles De Sarpe, Rousse, Bourcelle, d'Allency.

La demoiselle de Sarpe est âgée d'environ trente ans, native de Paris, fille d'un sieur Laballe, anciennement notaire, rue Saint-Honoré, qui fit mal ses affaires et mourut ensuite. Madame sa mère était jolie et coquette, et avec les débris de leur fortune, elle éleva ses deux filles et leur donna beaucoup de talents. L'aînée entra à la Comédie-Française comme actrice ; elle était très-jolie et connue sous le nom de Mélanie. Elle fut entretenue par M. de la Boucxière, fermier général, qui lui fit beaucoup de bien ; ensuite par M. Bertin, trésorier des parties casuelles, avec qui elle mourut en couches et de la petite vérole. La mère vendit le mobilier de la défunte et s'en fit 3,000 livres de rentes, avec lesquelles elle vit et demeure rue Neuve-des-Petits-Champs, près de la petite porte du Palais-Royal.

La dame de Sarpe, dont il a été question, s'est mariée fort jeune. Son mari acheta une charge de valet de chambre chez le roi et était en outre pourvoyeur chez la reine. Les grands airs et la grande dépense de ces nouveaux mariés les ruinèrent en très-peu de temps, et M. de Sarpe d'Esparon en resta rede-

Digitized by Google

vable de plus de 60,000 livres aux fournisseurs et aux gagistes qui dépendaient de lui. On prétend qu'il est à Venise, en attendant que ses affaires puissent se remonter, ayant donné toutes les procurations nécessaires à cet effet. Son épouse, dont on assure qu'il *n'avait pas eu les gants*, se mit facilement dans la galanterie, soutenue d'une jolie mine et de la plus belle peau du monde, en outre ayant de l'esprit. Ses premières connaissances furent des premiers commis des bureaux de la guerre et de la marine. Elle parvint ensuite à devenir la maîtresse de feu M. de Macharde, contrôleur général, qui lui donna beaucoup, et auprès de qui sa faveur lui valut des présents considérables. Mais sa trop grande dépense lui fit perdre ce bienfaiteur, lequel, pour s'en débarrasser noblement, lui fit 3,000 livres de rente viagère en plaçant 30,000 livres sur sa tête. Comme alors elle avait plus de coquetterie dans ses actions que d'intérêt, elle dissipa promptement ce qui lui restait d'effets de sa première magnificence, et fut obligée de venir se restreindre à Paris, pour y chercher quelques bonnes aventures. Effectivement, elle fit la connaissance de M. Fontaine, secrétaire de M. le duc d'Orléans, qui la meubla superbement et lui fit occuper un bel appartement rue Neuve-Saint-Eustache. Il vécut avec elle environ deux ans; — elle lui coûta plus de 80,000 livres, pour quoi précisément elle le perdit. C'est dans ce temps qu'elle devint amoureuse d'un jeune homme nommé le chevalier de Mézières, alors un des élégants. Elle consomma tout son avoir en meubles et en bijoux, et se réduisit à un très-petit appartement rue des Bons-Enfants, au troisième étage. Elle avait aussi pour liaison Mme la comtesse de Bonne, dont la conduite a toujours été bien tarée par ses basses amours; elles ne se voyaient plus. La dame de Sarpe n'a eu depuis ce temps que des passades indifférentes, et l'on prétend que ses plus réelles ressources actuellement sont ses connaissances à Versailles dans les bu-

Digitized by Google

reaux ci-dessus nommés, et que M. de Ménard y entre pour quelque chose ou qu'il lui a été de quelque secours par le passé. Elle demeure actuellement rue du Four-Saint-Honoré, maison du sieur Clément, procureur. Elle reçoit fort bonne compagnie; M. de Roquemont est un de ceux qui y vont quelquefois. Elle est galamment meublée, sans cependant rien qui paraisse extraordinaire, n'a que deux domestiques, et l'on assure aussi qu'allant journellement chez la demoiselle Dupral, rue des Bons-Enfants, où il se rassemble une compagnie choisie d'honnêtes gens et d'âge, elle y trouve *l'utile et l'agréable,* aimant le jeu et n'y ayant point de malheur. Comme elle a de l'esprit, elle se produira en bonne compagnie. Jeudi dernier, elle était en carrosse sur le boulevard avec des dames qui ont paru respectables. Cette dame est toujours d'une grande dépense, surtout pour sa parure. Elle est aussi connue pour être d'un tempérament fort amoureux, et souvent elle fait des voyages à Versailles, sous le spécieux prétexte des affaires de son mari, qui lui procurent la satisfaction de voir tous ses anciens amis, et d'en recueillir en tout genre les fruits de sa visite. On ne lui connaît actuellement personne en titre. Elle passe dans son domestique pour bonne maîtresse et pour jouir de 7,000 à 8,000 livres de rente; — elle en fait la dépense au moins.

Dans le courant de la semaine dernière, M. le marquis d'Aubigny, amant de la demoiselle Rousse, prenant intérêt à ce que M. le comte de Rochefort se dissipât à la campagne, où ils allaient ensemble passer quelques jours, lui a procuré la connaissance d'une nommée Mlle Bourcelle, qu'ils y ont emmenée avec eux. Le comte écrit journellement à Brissault de lui chercher dans le bourgeois quelque jolie personne qui lui fasse oublier Mlle Dubois. Cet intrigant, offensé de ce que M. d'Aubigny s'est mêlé de fournir la demoiselle Bourcelle,

Digitized by Google

qu'il traite de *vieux mouvement de Genève* (c'est ainsi qu'il s'exprime), court du matin au soir pour chercher ce qu'il faut au comte. Mais il prétend que jamais les jolies femmes n'ont été si rares. Il est en pourparler à ce sujet avec la fille de La Goguais, fourbisseur, rue Coquillère, au coin de celle des Vieux-Augustins, qui est jeune, coquette, et dont les parents sont complaisants par misère.

La demoiselle Dallency, très-jolie, allemande, entretenue depuis environ un an par le sieur Lecointe, ci-devant notaire, demeurant rue du Four-Saint-Honoré, près l'hôtel de la Chesnaye, est allé s'installer, depuis dix à douze jours, dans une petite maison près la Barrière Blanche, pour y achever le temps de sa grossesse et y passer l'été. C'est le nommé Corbin qui a meublé cette maison ; et il a fourni précédemment audit sieur Lecointe pour cette demoiselle susdite, rue du Four, un meuble de damas cramoisi qui monte à 5,000 livres. Au retour de cette campagne, M. Lecointe doit venir demeurer même maison que sa maîtresse et y occuper le premier appartement. Il couche tous les jours à la Barrière Blanche et revient tous les matins chez lui sur les dix heures. C'est de cette demoiselle dont on a parlé dans de précédentes feuilles, en l'annonçant comme souffrant que l'on joue chez elle à des jeux de hasard, et ce, fort avant dans la nuit.

Le 14, MM. le marquis de Marigny, de Mondorge, de Villemur, Begon et Francœur (1), de l'Opéra, avec un de leurs amis, ont fait un souper à la petite maison de la Héquet, avec les dames l'Étoile, *la Hollandaise* et Julie ; — toutes les trois fort jolies. Ces messieurs se sont parfaitement amusés et ont

(1) Francœur, d'abord inspecteur à l'Opéra, avait été, en 1759, promu directeur de ce théâtre. C'est l'oncle du compositeur de ce nom.

Digitized by Google

dit à cette Héquet que, si elle rendait compte de ce souper, jamais elle ne les reverrait et perdrait leur amitié, qu'ils seraient instruits de son indiscrétion si elle en commettait une à leur égard.

Le 18, M. le baron de Wangen, de Vierville, de Villemur, le marquis de Flavacourt père et Begon, ont soupé à la petite maison de Brissault, avec les demoiselles Delisse et d'Héricourt.

Le 20, M. le duc et M. le comte de Coigny, M. le duc de Fronsac, M. de Voyer d'Argenson, M. de la Vaupalière (1) et M. le marquis de Persennat ont soupé à la petite maison de ce dernier avec les demoiselles l'Étoile et Julie, de chez la Héquet; Beaulieu et Saint-Sauveur, de chez la Lavarenne.

DU 29 MAI 1762.

Les Demoiselles Pouponne, De Saint-Jean, Philippe, Saint-Lo, La Goguais, Bourcelle.

La demoiselle Pouponne, danseuse à l'Opéra, est allé s'installer pour tout l'été à la maison de campagne de M. le duc de Brancas (2). Elle ne viendra à Paris que les jours de spectacle; elle s'est fait faire de très-jolis habits d'homme, et c'est

(1) L'un des familiers du duc d'Orléans et l'un des acteurs de son petit théâtre de Bagnolet dont Collé était l'impresario. On lit dans les *Mémoires secrets* du 4 novembre 1780 : " Le jeu a été meurtrier à Marly. M. de la Vaupalière et M. de la Chalabre, nos deux plus gros joueurs, ont été écrasés. Le dernier a perdu quarante-deux mille louis. "

(2) Louis, duc de Brancas-Villars, lieutenant-général, né le 5 mai 1714, veuf en 1735, remarié en 1742 à Diane de Mailly, dame d'atours de la dauphine. C'est le père du comte de Lauraguais.

Digitized by Google

dans ces vêtements qu'elle doit passer tout l'été. — M. de Brancas en est toujours fort amoureux.

La dame de Saint-Jean, femme d'un conseiller au Parlement d'Aix, demeurant en cette ville rue Royale, est dans une très-grande affliction depuis dix à douze jours. Une nommée Mme Philippe, sa rivale, vient de l'emporter encore une fois sur elle auprès du chevalier de Meré, leur amant, qui s'est trouvé forcé de lui écrire que, craignant les éclats et les extravagances de Mme Philippe qu'il n'aimait pas, mais à qui il doit des égards par reconnaissance, il fallait qu'il cessât de la voir jusqu'à ce que ce nouvel orage fut passé. Il a même eu la cruauté de l'engager à lui renvoyer son habit d'étoffe de soie qu'elle se plaisait à lui broder. Mme Saint-Jean, dont la passion est au plus haut degré, ne cesse de pleurer et ne mange point depuis plus de dix jours.

La demoiselle Saint-Lo, demeurant rue de Richelieu, dont il a été ci-devant parlé dans différentes feuilles, a hier, 28 mai, pris des arrangements par le canal de la femme Brissault avec M. de Morfontaine, maître des requêtes, à raison de quinze louis par mois et sous la condition qu'elle irait trois fois par semaine chez lui. — La saison de la guerre, qui fait un tort considérable au commerce de la galanterie, a forcé cette demoiselle à accepter une aussi modique somme. M. de Morfontaine a recommandé à la Brissault et à la demoiselle Saint-Lo le plus profond mystère sur cette intrigue. Il doit partir aujourd'hui pour la campagne, et ce ne sera que pour jeudi prochain que cette affaire se consommera dans son appartement, vieille rue du Temple, près celle des Blancs-Manteaux.

La demoiselle La Goguais, fille d'un fourbisseur, a réussi enfin à être entretenue — par le canal de la Héquet, du Cul-

Digitized by Google

de-Sac-Saint-Fiacre, — de M. Chabannat de la Malmaison, conseiller à la première des enquêtes, qui, d'entrée de jeu, aux deux premières visites qu'il a rendues à cette demoiselle chez son père, lui a donné chaque fois douze louis, et qui depuis lui a fait changer de demeure en lui donnant des meubles, placés rue des Petits-Carreaux, chez le marchand grainetier. Ses appointements seront fixés, à ce que dit la Héquet, à vingt louis par mois. Cette dernière a été gracieusée des deux nouveaux amants, de chacun six louis d'or.

Le 24 du présent, M. le comte de Rochefort, revenu de la campagne, a remercié la demoiselle Bourcelle et est accouru chez Brissault lui dire que la demoiselle La Goguais, dont est ci-devant parlé, ne lui convenait point, et que très-promptement il lui en fallait une autre. Brissault, pris au dépourvu, s'avisa de lui faire passer la demoiselle Delisse, l'une de ses demoiselles à passades ordinaires, pour être une jeune veuve d'un marchand tapissier et qui n'était pas aisée à déterminer, laquelle demeurait chez sa sœur, rue Croix-des-Petits-Champs. Les difficultés qu'il opposa au comte l'ayant porté au point qu'il souhaitait, la demoiselle Delisse, prévenue, fut conduite chez ce seigneur, rue de la Bonne-Morue, à qui elle plut infiniment, et à qui cependant elle refusa de passer la nuit chez lui, mais prit des arrangements pour le lendemain. Le comte, à son lever, fut chez elle, accueillit sa sœur très-gracieusement, qui, de son côté, jouant très-bien son rôle, le mit dans le cas de lui demander la permission de lui présenter une tabatière d'or. Il emmena ensuite la demoiselle Delisse chez lui, où elle est restée. — Il lui donne trente louis par mois. Hier, il lui a fait présent d'une belle montre d'or; — depuis trois jours, les ouvriers travaillent à lui faire plusieurs robes de saison et du linge dont elle avait grand besoin. Cette demoiselle Delisse est native de Versailles, âgée de dix-sept ans, d'une

Digitized by Google

fort jolie figure, et remarquable par la plus belle main qui se puisse voir. Elle a été la maîtresse du sieur Lany, maître de ballet à l'Opéra, de qui elle a eu un enfant, dont elle est accouchée il y a environ quatre mois. Elle a de l'esprit; — elle saura tirer parti du comte. Mais ce seigneur est si changeant depuis sa rupture avec Mlle Dubois que, même en prenant cette demoiselle Delisse, il a dit à Brissault qu'il lui en fallait une autre pour la Saint-Jean prochain, et qu'il tâche de lui procurer une intrigue soit avec une bourgeoise, soit avec quelque demoiselle de condition dont la fortune ait besoin de ses secours. Et c'est ce à quoi l'appareilleur travaille avec application, regardant le comte comme une de ses meilleures pratiques.

La nommée Dupuis, dite *Montigny*, de la rue de Vendôme, amoureuse depuis trois ans d'un jeune homme d'une fort jolie figure et assez bien fait, — que l'on appelle le Moul du Boulloir, fils du garde-marteau (1) d'Avallon en Bourgogne, et qui s'est sacrifiée pour ce jeune homme au point de s'être endettée de plus de 12,000 livres pour le soutenir dans les grands airs qu'il avait pris — après s'être prêtée elle-même aux fantaisies amoureuses que feu M. le duc de Montmorency avait pour elle, afin que, par son crédit, son amant put entrer dans les gendarmes de garde, — vient d'éprouver, par lui, les plus cruels chagrins. Depuis la mort de M. le duc, la conduite de du Boulloir ayant déplu à son corps, on lui a dit de prendre parti ailleurs; mais étant lié avec Saint-Cric, ci-devant gendarme, connu pour homme de ressource et fort lié avec Mme de Vernège, ce dernier, en se faisant donner par la Montigny quarante louis, a obtenu à du Boulloir un congé en bonne forme et ensuite lui a maquignonné, à l'insu de cette

(1) Le marteau était un fer avec lequel on marquait les arbres qu'il fallait couper lors des ventes et adjudications de bois. De là le nom de garde-marteau donné à l'officier des eaux et forêts qui se trouvait dans chaque maîtrise.

Digitized by Google

femme, un fort bon mariage en apparence, avec la fille d'une nommée Mme de Villaine, riche veuve demeurant rue Courte-au-Villain, à qui l'on dit plus de 400,000 francs de bien, et qui cependant n'a donné à sa fille que 24,000 livres, desquelles Saint-Cric a déjà, par convention antérieure, retiré 3,000 livres; — et ce, mercredi dernier, jour de la célébration du mariage. Cette Montigny jette feu et flamme contre Saint-Cric, qui, depuis un an, a fait faire à du Boulloir différentes affaires dans lesquelles elle a même eu la simplicité de donner sa signature. Mais pour se venger, elle se propose de chicaner son parjure amant avec un dédit de 10,000 livres qu'il lui avait fait jadis de n'en épouser jamais d'autre qu'elle, lorsqu'elle l'avait fait recevoir gendarme. Ce nouveau marié va mener sa jeune épouse à Avallon, où elle restera pendant qu'il reviendra à Paris chercher à se faire un état. Il a fait proposer à la Montigny de la revoir à son retour comme à l'ordinaire. Cette proposition a fait frémir cette femme d'horreur. (*La vertu peut se trouver partout.*) Elle s'en prend à ses yeux, et se reproche sa mauvaise conduite. — Ce jeune homme lui a coûté plus de 20,000 livres.

Le 25 mai, M. le comte de Vintimille, M. de la Coste et M. d'Esqueville, ont soupé à la petite maison de la Héquet, faubourg Saint-Laurent, avec les demoiselles l'Étoile, Julie et la Hollandaise, ses pensionnaires.

Le 27, M. de la Touche, anglais, avec trois autres dont on n'a pu savoir les noms, — parmi lesquels en est un d'un certain âge, picotté de petite vérole, et qui demeure rue de Tournon, à l'hôtel d'Entragues, — ont soupé à la petite maison de Brissault, avec les demoiselles Parmentier et Maisonville. Celui qui loge à l'hôtel d'Entragues a dit à la Brissault que, depuis son arrivée en cette ville, on ne cessait de l'observer, qu'il

Digitized by Google

s'en apercevait journellement, et qu'il ne serait pas venu chez elle si on ne lui avait pas dit que cela serait ignoré. Comme ces messieurs doivent revenir, elle espère en savoir davantage une autre fois.

DU 5 JUIN 1762.

Les Demoiselles Suavi, Delisse, St-Sauveur, Favier, Mathieu dite Testard, Dulieu. — MM. de Rochefort, Lambert, Villingue, Toquinet.

La demoiselle Suavi, danseuse dans les ballets de l'Opéra, est à Paris depuis trois ans. Elle est de Boulogne-sur-Mer, a été amenée en cette ville par le prince de Rozoolfe, russe qui lui avait toujours donné beaucoup d'argent et qui en a considérablement dépensé avec elle. Mais, depuis un an qu'il est allé à Montpellier, il ne lui a rien envoyé; c'est ce qui l'a déterminée à entrer à l'Opéra et à accepter la connaissance du chevalier Lambert, banquier anglais, qui lui a fait faire chez elle plusieurs passades avec différents étrangers. Elle est très-bien en diamants et bijoux. Elle demeurait ci-devant rue et hôtel des Prouvaires, en garni. Actuellement, elle occupe le même appartement qu'occupait, il y a quelques mois, la demoiselle Deschamps, rue de Richelieu. Elle en a accepté la plus belle partie des meubles, et n'a pour tout domestique qu'un laquais et un valet de chambre. Elle n'a point actuellement d'entreteneur; il vient très-peu de monde la voir. Le sieur Marigny, mousquetaire noir, son guerluchon, est à l'armée, et l'on assure qu'ayant toujours eu précédemment du goût pour Auguste, son valet de chambre, ce garçon couche journellement avec elle. Cette demoiselle est âgée d'environ vingt-six ans, brune de cheveux, blanche de peau, d'une bonne taille et d'une fort jolie figure; le caractère très-vif. Elle

Digitized by Google

espère que la richesse de ses appartements lui procurera incessamment quelque bonne dupe, en état de lui faire soutenir tout ce grand étalage.

M. le comte de Rochefort a pris pour la demoiselle Delisse le plus vif attachement. Elle est actuellement connue sous le nom de Ducharley. Il l'envoie à tous les spectacles dans son carrosse, et rien n'est épargné pour sa parure. Enfin, il l'affiche pour maîtresse en titre et veut désespérer par elle la demoiselle Dubois, qui est moins jolie. Cette demoiselle Ducharley arbore toutes les complaisances possibles pour le comte, mais c'est pour lui tirer des meubles et un certain collier de 20,000 livres qu'il avait fait faire pour la Dubois et qu'il lui a déjà fait voir plusieurs fois.

M. le duc de Grammont paraît vouloir s'occuper sérieusement de s'attacher pour maîtresse la demoiselle Saint-Sauveur, demeurant rue Poissonnière, au coin de celle de Cléry, ci-devant connue sous le nom de Petin chez la Lavarenne, de la rue Feydeau, et ensuite entretenue par M. de Bragelonne, mousquetaire, qui l'a laissée pendant dix-huit mois dans la misère. Cette demoiselle est fort aimable; c'est la Surville qui en a procuré la connaissance à M. le duc, et l'on doit, demain ou après-demain, prendre des arrangements certains, à raison de dix louis par mois sans les présents.

La demoiselle Favier a quitté le spectacle des Italiens, où elle était figurante dans les ballets, pour complaire à M. Villingue, qui allait la quitter décidément, et qui effectivement s'en était déjà allé à quarante lieues d'ici. On a été le joindre, on a versé beaucoup de larmes, et, la paix s'étant faite, on est revenu ensemble à Paris, la demoiselle Favier comblée de présents tant pour elle que pour ses frères et sa mère; et

Digitized by Google

incessamment tout ce monde doit s'en aller à Lyon, pour y rester à demeure. Alors M. Villingue fera constitution en faveur de Mlle Favier, ainsi qu'il le promet depuis longtemps.

La demoiselle Marie-Anne Mathieu, dite *Testard*, âgée de quinze ans et demi, est native de Rouen; parfaitement bien faite, belle peau, d'une jolie figure, cheveux châtains. A été emmenée en cette ville, il y a environ quatre à cinq ans, par ses père et mère, jouissant de 7,000 à 8,000 livres de rente. La mère, femme d'intrigue, à son arrivée à Paris, fit apprendre à danser à sa fille, la fit entrer à l'Opéra-Comique. Ensuite, la Lavarenne lui procura M. Toquinet, riche banquier, qui lui donna pour 12,000 livres de meubles, il y a de cela dix-huit mois, et qui n'épargna rien pour la parure de cette demoiselle; mais, s'apercevant que sa mère la censurait trop, il se retira. Il fut remplacé par un sieur de Sormarry, que l'on appelle communément *le Colonel*, et connu pour joueur, qui, dans les premiers mois, dépensa très-gros, et qui parvint à expulser de chez elle ses père et mère. Elle demeure à présent rue Montorgueil, au coin de celle du Bout-du-Monde. *Le colonel* y couche tous les jours; il en est fou, et elle ne l'aime point; mais elle lui soutire beaucoup d'argent, et espère toujours qu'il se présentera quelqu'un qui joindra *l'utile à l'agréable*. Et quoique, pour complaire à M. de Sormarry, elle ait quitté la Comédie-Française, où elle était figurante, elle cherche actuellement toutes les occasions d'y rentrer, malgré que son jaloux l'obsède sans cesse pour l'en détourner.

La demoiselle Dulieu, dont il a souvent été question dans le travail de Brissault, comme faisant journellement des passades chez lui et demeurant actuellement rue Beaurepaire, a fait la connaissance, il y a environ deux mois, d'un étranger qu'elle regarde comme très-important et qui demeure rue

Digitized by Google

d'Antin, hôtel Gaillon. Il dit que son vrai nom est le comte Mandelli, de l'ancienne maison qui est en Lombardie. Il dit aussi en cette ville être Suisse de nation, en se faisant appeler le comte d'Alm. Il a fait quelques présents à cette demoiselle et beaucoup de promesses. Elle imagine qu'il va l'emmener en Allemagne; — elle se trompe, car ayant tout consommé l'argent qu'il a gagné en jouant chez le maître d'hôtel de l'ambassadeur de Sardaigne, il se propose de disparaître bientôt de cette ville, où, quoique foncièrement escroc et chevalier d'industrie, il n'a pas fait grand mal.

DU 12 JUIN 1762.

Les Demoiselles Robert, Deschamps, Beaulieu, Leblanc. — La Marquise de Melun. — MM. l'abbé de Fitzmorisse, le comte de Voisenon De Marnes, Vestris, de la Vallière.

La demoiselle Geneviève Robert, dite *Gérard*, âgée de dix-neuf ans, native de Soissons; de moyenne taille, mais bien faite, blonds cheveux, de beaux yeux bleus, le nez bien fait, la bouche parfaitement ornée. A Paris depuis trois ans, fille naturelle d'un nommé Robert et d'une nommée Clodion, demeurant alors audit Soissons, qui l'ont élevée jusqu'à l'âge de douze ans, qu'elle se libertina avec un des neveux de son père putatif et avec qui elle disparut de Soissons. Leur paquet derrière le dos, ils roulèrent ensemble sur la route de Paris, et ils étaient enchantés l'un de l'autre. Il fallut se séparer au bout d'une douzaine de lieues, au grand chagrin du jeune amoureux, par un funeste accident. Dans une auberge où ils arrivèrent, un freluquet qui s'y trouva ayant lorgné notre amoureuse, s'en empara sous la moustache même de son

Digitized by Google

conducteur, en se contentant cependant de lui donner quelques taloches pour apaiser ses cris. La petite demoiselle qui commençait à se sentir de la misère qu'il n'avait pas su parer, ne refusa pas le nouvel amant qui se présentait. Elle vint donc à Paris, et abandonna son cousin qui la suivit de loin la larme à l'œil. Arrivée dans cette grande ville, son nouveau conducteur s'en trouvant lui-même embarrassé, lui donna un écu de six livres, avec la liberté de *prendre son mors* (1) et de tirer parti de ses charmes. Ce qu'elle fit, en se donnant à la première aventure qu'elle trouva, qui fut une appareilleuse qui l'ayant rencontrée, la conduisit chez la Lavarenne, rue Feydeau, où elle resta quelques mois. Ensuite, elle se mit en chambre garnie dans le quartier du Palais. Elle y fit la connaissance d'un principal clerc de procureur qui, avec ses épargnes, en prit soin et lui donna quelques hardes. Elle connut peu de temps après M. le chevalier de Bermont, mousquetaire noir, homme âgé de quarante ans, qui voulut qu'elle expulsât de chez elle son clerc. Ce dernier céda la place au militaire, il y a de cela deux ans, et M. de Bermont lui donna 150 livres par mois pour toute sa dépense. Ensuite il lui a donné des meubles qu'elle occupe rue Croix-des-Petits-Champs, maison du sieur Bonnet. Elle vit très-tranquillement en attendant une occasion plus opulente.

L'abbé de Fitzmorisse, demeurant au Collége de Justice, rue de la Harpe, connu pour être de la plus jolie figure du monde, est en intrigue depuis plus de deux ans avec Mme la marquise de Melun, dont le mari (2) est aveugle. Et comme, dans les commencements de cette liaison, on en jasa tout haut, la marquise engagea Mlle de Buclerc, anglaise, son amie, demeurant place Saint-Sulpice, au grand bâtiment neuf, fille très-riche-

(1) Sans doute pour *prendre son mors aux dents*.

(2) Louis, marquis de Melun, né le 7 mars 1703. Il venait de se remarier en 1760 avec une De Quiry; c'est de cette dernière qu'il est ici question.

Digitized by Google

ment entretenue par M. le comte de Beaufort (1), de souffrir chez elle l'épanchement de ses caresses pour son cher abbé. C'est là où ils se voient régulièrement deux ou trois fois par semaine. Cet abbé coûte très-gros à la marquise, qui en est folle; — elle n'est ni jeune ni jolie; elle passe dans son domestique pour être méchante. Il y a plusieurs abbés qui ont accès chez elle et qui lui font la cour, mais inutilement. Son cher de Fitzmorisse l'emporte sur tous; elle envoie journellement chez lui savoir l'état de sa santé et ses confidents n'y vont jamais les mains vides; — elle le comble de présents.

Par une parfaite et dernière vérification, on est absolument sûr que le dimanche 6 du présent mois, le sieur Brunet, intendant de M. le marquis de Livry, fut chercher dans un fiacre numéroté 57 *F*, la demoiselle Deschamps et le sieur de Salice, officier suisse, chez le sieur Fages, chirurgien à l'Université, où, depuis leur disparition, ils avaient passé le temps à se faire soigner pour leurs fautes passées. Il les conduisit à Chaillot, du côté de la rivière, dans la maison d'une nommée Mme Josse, que l'on a louée toute meublée 400 livres jusqu'au mois d'octobre prochain, où cependant ces convalescents ne garderont l'incognito que six semaines. La demoiselle Deschamps s'y fait appeler Mme de Saint-Germain. Brunet, seul et digne confident de pareils mystères, y a établi son domicile pendant toutes les vacances et veut engager la demoiselle Bourgoin, sa maîtresse, d'y rester aussi; — ce qu'elle refuse, par l'antipathie qu'elle a pour M. de Salice, qu'elle ne peut supporter.

Le 4 de ce mois, M. le comte de Voisenon, capitaine aux gardes, M. d'Ivry, maître des requêtes, et deux de leurs amis, maîtres des requêtes, ont soupé à la Petite Pologne, avec les demoiselles Beaulieu et Vaugland, que la Lavarenne leur a pro-

(1) Louis Eugène, comte de Beaufort, né en 1728, marié en 1748. Il fut député à la cour par la noblesse des états d'Artois en 1755 et 1760.

Digitized by Google

curées. Ces demoiselles ne sont point du nombre de ses pensionnaires. Toutes deux ont été entretenues, mais abandonnées depuis peu, savoir : la demoiselle Beaulieu, de M. du Metz de Rosney, président à la Chambre des Comptes, pour sa mauvaise conduite; et l'autre, d'un Américain, pour même cause.

Le 7, M. France fils, M. de Marnes et un de leurs amis, ont soupé à la petite maison de Brissault, à la Barrière Blanche, avec les demoiselles Parmentier et Maisonville.

Le même jour, l'élégant Vestris, danseur à l'Opéra, a été coucher avec Mme Razetti (1), qui demeure à la Chaussée

(1) Du 25 janvier 1765 :

Vers à Mme Razetti pour le jour de sa fête, par M. Poinsinet.

Chacun s'empresse à vous chanter,
Des sons brillants se font entendre.
Je ne sais trop comment m'y prendre,
Moi qui n'ai que l'art de conter :
Du moins on le dit à Versailles;
Je dois le croire; ainsi vaille que vaille,
Je vais rapporter de mon mieux
Une anecdote de Cythère.
Elle est d'hier, le fait n'est pas bien vieux.
Tout en jouant, l'Amour dit à sa mère :
Je veux, maman, faire votre portrait.
C'est en pastel : Latour dont j'ai pris la manière,
De mon dernier ouvrage a paru satisfait;
Un portrait de ma main est toujours sûr de plaire.
A ce discours Vénus sourit :
Je ne puis qu'approuver ton zèle,
Mon cher enfant, mais crois-moi, lui dit-elle,
Si tu peins la beauté, les grâces et l'esprit,
Razetti, comme moi, peut servir de modèle.

" Qu'est-ce que c'est que cette madame Razetti ? C'est la maîtresse de M. de la Ferté. Qu'on juge de là avec quelle infamie M. Poinsinet prostitue sa muse. A quelle bassesse ne se dégrade-t-on pas quand on a perdu les mœurs ! "

(Extrait des *Mém. secrets.*)

Digitized by Google

d'Antin, et qui est entretenue par M. de la Ferté, intendant des Menus.

Le 11, M. le duc de la Vallière ayant fait savoir à Brissault qu'il lui fallait une jolie personne pour passer la soirée avec lui à Montrouge, cet agent lui a détaché la demoiselle Leblanc, demeurant rue Neuve-Saint-Roch, celle connue pour avoir été à Bordeaux à différentes reprises et que l'on regarde comme une des plus jolies filles à parties que nous ayons. Elle a du revenir ce matin et se rendre sur les dix heures chez M. Ferrand, ci-devant fermier général, qui a témoigné au même Brissault de l'empressement à faire une passade avec elle.

Il y a eu un souper de galanterie chez l'ambassadeur de Venise; — le ministre de Modène en était. — On n'a pu savoir les noms des deux demoiselles qui y ont joué leurs rôles.

Il y a une *sécheresse* générale chez toutes nos femmes de spectacle. Celles qui ont le bonheur d'être pourvues s'y tiennent avec soin, car les mutations opulentes ne se présentent point, et même elles se plaignent amèrement de la disette des gens pécunieux. La mère Raye pleure chaque semaine lorsqu'elle est obligée de se priver de bijoux en bijoux pour la subsistance de son considérable ménage, sans cependant avoir à se reprocher de ne pas procurer ses filles à tous venants beau-jeu.

———

Digitized by Google

DU 19 JUIN 1762.

Les Demoiselles Rosalie, Victoire de Croisy, Lafont, Razetti, Vallée. — MM. Vatelier, Pelhion père, de la Ferté, Sainson, Belozinski, De Goyon, Farges de Polisy, le prince de Conti.

Le 14 de ce mois, un nommé M. Vatelier, officier dans le régiment de Normandie, ayant été chez la d'Héricourt, rue des Boucheries-Saint-Honoré, et y ayant trouvé la demoiselle Rosalie, l'une de ses pensionnaires, à son goût, il paya à cette femme ce qu'elle lui devait et l'emmena sur-le-champ chez lui, à l'hôtel d'Espagne, rue Dauphine, où il l'a fait habiller en homme, et est parti avec elle le 16 pour aller à Nancy. Cette demoiselle, en son vrai nom, s'appelle Rosalie Jaurelle, est native d'Auneuil, diocèse de Beauvais, âgée de dix-neuf ans, orpheline de père et de mère. Fut débauchée dans son pays par un nommé Bourguignon, commis aux Aides, et est venue à Paris en juillet 1760. Trois semaines après, elle se mit chez la demoiselle d'Héricourt. Elle est de taille ordinaire, d'une assez jolie figure et d'un bon caractère. Son arrangement avec M. Vatelier a été de voyager avec lui pendant deux ans, et qu'à leur retour il lui donnera des meubles et lui fera 600 livres de rente. — Il y a de cela un acte passé par-devant notaires à Paris, dont la d'Héricourt a vu l'expédition.

Depuis environ trois mois et demi, M. Pelhion père a fait une nouvelle maîtresse en la personne de la demoiselle Victoire de Croisy, âgée de vingt et un an, native de Bayeux en Normandie, dont les père et mère vivaient de leur bien. Après la mort desquels elle vint à Paris, il y a de cela un an, avec un jeune homme nommé Sinard Douffaire, seigneur de Chapeau-Rouge, qui l'avait débauchée et qui la quitta six mois

Digitized by Google

après, lui laissant une chambre garnie, rue Traversière, à payer, et ce dans une maison remplie de filles du monde, qui la déterminèrent à faire comme elles, c'est-à-dire à aller jouer des prunelles dans les promenades. C'est là où elle a fait la connaissance de M. Pelhion, qui la fit déloger le lendemain, et la fit demeurer chez la nommée Douzeau, rue d'Argenteuil. La conduite qu'elle y tint lui ayant plu, il lui a fait louer un appartement rue de Grenelle-Saint-Honoré, chez l'épicier, et lui apporta cent louis pour se mettre dans ses meubles, qui ont de beaucoup surpassé cette somme par les augmentations qu'il y a faites, sans compter beaucoup de hardes et de linge qu'il lui a donné. Cette demoiselle est actuellement connue sous le nom de Saint-Hilaire. Elle est d'une figure intéressante, grande, bien faite, bien élevée et d'un commerce doux et honnête. Ce M. Pelhion aime les Normandes, car Mme de Saint-Germain, avec qui il vit depuis plus de treize ans et qu'il a retirée de chez la Paris (1), où elle

(1) Casanova a laissé dans ses Mémoires un détail circonstancié d'une visite chez cette Paris. Nous en extrairons une partie qui peut être regardée comme un tableau curieux des mœurs de l'époque :

" L'hôtel du Roule était fameux à Paris. La maîtresse l'avait meublé avec élégance et elle y tenait douze à quatorze nymphes choisies avec toutes les commodités qu'on peut désirer : bonne table, bons lits, propreté, solitude dans de superbes bosquets. Son cuisinier était excellent et ses vins exquis. Elle s'appelait madame Paris ; nom de guerre, sans doute, mais qui satisfaisait à tout. Protégée par la police, elle était assez loin de Paris pour être sûre que ceux qui venaient visiter son établissement étaient des gens au-dessus de la classe moyenne. La police intérieure était réglée comme un papier de musique et tous les plaisirs y étaient soumis à un tarif raisonnable. On payait six francs pour déjeuner avec une nymphe, douze pour y dîner et le double pour y passer la nuit. Je trouvai que la maison était au-dessus de sa réputation et qu'elle valait mieux que la Garenne.

" Nous montons dans un fiacre et Patu dit au cocher :

" A Chaillot !

" — J'entends, mon bourgeois.

" Après une demi-heure de course, il s'arrêta à une porte cochère sur laquelle on lisait : *Hôtel du Roule.*

" La porte était fermée. Un suisse à grosses moustaches sort d'une porte

Digitized by Google

était connue sous le nom de *Forgeville*, l'est aussi. Elle est riche à présent de mieux de 12,000 livres de rente. On assure que la demoiselle Saint-Hilaire a vingt louis par mois pour ses appointements, tant pour la dépense de sa maison que pour les gages de ses domestiques, composés d'une servante et d'un laquais, — M. Pelhion s'étant chargé de payer le loyer, qui est de 500 livres par an.

Le dimanche de la Trinité dernière, fête de la demoiselle Lafont, danseuse de la comédie Italienne, M. de la Ferté, intendant des Menus, son premier bienfaiteur et par qui elle est entretenue quoique légèrement, fut pour lui porter un bouquet accompagné d'un présent, et ayant trouvé les portes de son appartement ouvertes et pénétré jusqu'à la chambre à coucher, il fut très-surpris en ouvrant les rideaux du lit, d'y trouver le sieur Sainson, mousquetaire noir. La parole lui manquant, son bouquet lui tomba des mains et, revenu à lui, il se retira sans mot dire, la rage dans le cœur. Emportant son présent, il s'achemina dans ses tristes pensées jusque chez Mme Razetti, son ancienne maîtresse, et celle en titre, mais il eut le chagrin d'y trouver la comte de Belozinski, qui

bâtarde et vient gravement nous toiser. Nous jugeant gens de mine, il ouvre et nous entrons. Une femme borgne d'environ cinquante ans, mais qui portait encore les restes d'une belle femme, nous aborde, et, après nous avoir salués poliment, nous demande si nous venons dîner chez elle. Sur notre réponse affirmative, elle nous mène dans une belle salle où nous voyons quatorze jeunes personnes, toutes belles et uniformément mises en robes de mousseline. A notre aspect, elles se levèrent et nous firent une révérence très-gracieuse. Toutes à peu près du même âge, les unes brunes, les autres blondes ou châtaines, il y avait de quoi contenter tous les goûts. Les deux élues poussent un cri de joie, nous embrassent avec une volupté qu'on aurait pu prendre pour de la tendresse et nous entraînent dans le jardin en attendant qu'on vint nous appeler pour dîner. Ce jardin était vaste et artistement distribué pour servir les amours. Mme Paris nous dit : Allez, messieurs; allez jouir du bel air et de la sécurité sous tous les rapports; ma maison est le temple de la tranquillité et de la santé. „

Digitized by Google

finissait sa toilette, et qui venait de se lever. Il sortit à peu près de même que de chez Mlle Lafont et revint chez lui se confondre dans son désespoir. M. Sainson et le seigneur russe, assez jeunes pour être étourdis, s'étant fait confidence de leur aventure, n'ont pas cru devoir la laisser dans le silence, et l'ont débitée au foyer des Italiens à qui a voulu l'entendre.

Le lundi, 14 de ce mois, les deux belles boulangères de l'Ile-Adam, sont arrivées à Paris au Temple à sept heures précises du soir, au rendez-vous du prince de Conti, dans l'appartement du sieur Russ, son écuyer. Le prince y est resté en particulier avec la cadette jusqu'à onze heures. Ces deux sœurs ont couché dans cet appartement, et elles ont du partir de Paris mercredi dernier, pour retourner à l'Ile-Adam.

Le 17, M. le chevalier de Goyon, sur les deux heures après-midi, amena chez la Brissault la plus jolie des bouquetières du Boulevard avec laquelle il s'amusa et à qui il donna deux louis et rendez-vous pour demain dimanche. Il a dit à la Brissault, qui le badinait sur son nouveau choix, qu'il donnerait cent duchesses et trente marquises pour cette bouquetière qu'il trouve charmante. — La Brissault dit qu'effectivement elle est gentille et fort proprement ajustée.

Le 18, M. Farges de Polisy a pris, par le canal de la Brissault, la demoiselle Vallée, ci-devant danseuse dans les ballets aux Français, demeurant rue Montorgueil, sur le pied de douze louis par mois en qualité de second. Cette demoiselle est entretenue depuis quinze mois par M. le comte de Rangrave qui est actuellement dans ses terres où il a des procès à faire juger, et c'est sans doute par raison d'économie quelle accepte les offres de M. de Polisy, afin de ménager l'argent que le comte lui a laissé en partant et en attendant son retour.

Digitized by Google

DU 26 JUIN 1762.

—

Les Demoiselles LAVAULT, ST-MARTIN, BONHOMME, MULLER, YON dite D'ALLAINVILLE, LOUISON et HUET. — MM. ROUSSEAU, NOUET, DANGÉ, BONREPOS, DANET, DE CHATEAUNEUF, DE TOURNON, DE VILLEMUR, DE CURIS, DE FLAVACOURT, DE GOYON.

Le 19 de ce mois, M. Rousseau, l'une des pratiques de Brissault, a pris des arrangements avec la demoiselle Lavault, jolie brune dont il a été souvent question l'année dernière dans les capitulaires dudit Brissault en fait de passades. Elle doit débuter pour la danse dans le premier opéra et M. Rousseau ne se charge auprès d'elle que de la petite oie nécessaire aux filles de spectacle, sans lui empêcher de profiter des occasions pécuniaires qui se pourront rencontrer, ses générosités ne devant pas dépasser deux cents livres par mois, son ambition se bornant à la qualité de guerluchon pour les pompons. — Cette demoiselle a été entretenue par M. de Bauche jusqu'au moment où il a été marié. Il en a été rendu compte dans le temps.

Le 20, M. Nouet, conseiller au Parlement, à la troisième des enquêtes, a pris des arrangements, par le même canal, avec la demoiselle Saint-Martin, figurante dans les ballets de l'Opéra, pour l'entretenir à raison de dix louis par mois. Cette demoiselle demeure cul de sac du Coq, à la maison neuve, près du Louvre, au-dessus de la nommée Meunier, actuellement sage-femme. M. Moreau, procureur du roi, lui rend des soins depuis environ un an, et jusqu'à présent, elle a passé pour lui appartenir en titre.

Digitized by Google

Le 23, M. Dangé, fermier général, a fait demander à Brissault sa petite maison pour tout l'après-midi, avec ordre de n'y laisser qu'un seul domestique et de n'y pas paraître ni lui ni sa femme Ayant été prévenu, un observateur a été posé sur cette maison, et, sur les six heures du soir, M. Dangé y est arrivé seul en fiacre. Trois quarts d'heure après un autre fiacre est arrivé. Il en est descendu une grande femme dont on n'a pu voir alors la physionomie. Ils sont restés ensemble jusqu'à huit heures et demie, et sont sortis dans un fiacre exactement fermé. Cette dame en est descendue seule rue Saint-Roch, près l'église et est allée à pied chez le quincailler, rue Saint-Honoré, au-dessus de l'hôtel de Noailles, et est montée au second étage. Le lendemain, on a vérifié et on a su de cette demoiselle elle-même, qui est jeune, jolie et brune, que son mari est le sieur Bonhomme, secrétaire du même M. Dangé, avec qui, la veille, elle avait passé certains moments intéressants. Elle est fort bien meublée et doit aller joindre son mari qui est dans les terres du financier pour une couple de mois.

La dame Muller dont il a été question en dernier lieu le 12 septembre 1760, — comme étant allée à Toulouse réclamer M. de Bonrepos, procureur général du parlement, qui avait pris la liberté de la quitter après avoir dépensé pour elle, en cinq mois de temps, douze à quatorze mille livres et s'être aperçu de son guerluchonnage avec un sieur Danet, chirurgien, qu'elle n'a pas quitté depuis, sinon la semaine dernière pour retourner en ladite ville de Toulouse, — afin de faire contracter en sa faveur l'homme de robe avec qui elle a toujours entretenu un commerce de lettres depuis son retour pour le tenir en haleine, et dont il sera parfaitement la dupe, et à qui il a eu la bonté d'avoir tant de confiance qu'il a toujours eu le soin de lui faire tenir de temps en temps quelques

Digitized by Google

louis avec promesse de lui assurer des rentes pour sa vie durant. Comme cette demoiselle est bien changée de figure, elle se propose d'assurer à M. de Bonrepos que c'est le chagrin de sa longue absence qui a détruit ses charmes. Le Danet attend cette dame sous deux mois et doit ensuite la déterminer à le suivre en province (il est de Perpignan), pour y finir tranquillement des jours qu'ils ont fort avancé par leur précédent libertinage.

La demoiselle Yon, dite d'*Allainville*, dont il a été parlé dans la feuille du 8 août 1760, comme partant de Paris pour aller à Bordeaux avec un petit juif nommé Jacques, et ce dans l'espérance d'y faire quelque connaissance utile, y a effectivement captivé la tendresse de M. le marquis de Chateauneuf, capitaine dans le régiment de Montmorin, connu pour fameux joueur et qui, à ce métier, s'est fait environ 25,000 fr. de rentes desquelles il jouit fort noblement. De retour avec lui de cette ville à Paris depuis environ deux mois, ce monsieur l'a mise sur le ton le plus brillant. Elle demeure chez lui, rue Hyacinthe, à la place Saint-Michel ; il lui donne vingt louis par mois pour ses menus plaisirs et fournit à toute sa garde robe. Elle se sert continuellement de son carrosse, on la voit à tous les spectacles et promenades faire nargue à ses anciennes camarades de chez les différentes femmes du monde où elle a circulé avec elles.

M. le président de Tournon s'est réconcilié la semaine dernière avec une petite paysanne fort jolie, native des environs de Versailles, que l'on appelle Louison, — qui lui avait été procurée, il y a quelques mois, par une nommée Lefebvre, courtière sous le manteau, demeurant rue de Bourbon-Villeneuve, — avec qui il s'était brouillé l'ayant rencontrée en la compagnie d'un jeune homme sur les boulevards, et dont elle

Digitized by Google

a eu l'esprit de se justifier par une menterie à l'ordinaire. Comme elle est enceinte et quelle a eu pour agréable de faire croire au robin que c'était de lui, dans son enthousiasme, quoique fort peu généreux, il l'a placée sur le champ chez la nommée Lebreton, sage-femme, rue de Bourbon, au coin de celle des Filles-Dieu, où il paie sa pension et satisfera aux frais de ses couches. En attendant, il la voit deux fois par semaine chez cette Lefebvre, ne voulant pas être connu de la sage-femme. La Lefebvre, à son insu, se sert toujours de sa Louison en passades avec ses connaissances.

Le 24 de ce mois, M. le comte de Sarsalle, M. Dangé, fermier général, M. de Villemur, M. Neuville, M. de Curis, M. Fenand, ci-devant fermier général, M. Flavacourt père, et M. Creuset, leur ami, ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Leblanc, d'Héricourt et Dupin, du faubourg Saint-Honoré, entretenue par M. Saget, conseiller au parlement.

Le 25, M. le duc de Grammont a donné à dîner, à sa maison de Clichy, à M. le comte du Luc et à trois autres messieurs de ses amis. Les demoiselles Parmentier et Rabatet, filles à parties, s'y sont trouvées. — On y a poussé les plaisirs fort avant dans la nuit.

Aujourd'hui, 26 juin, M. le chevalier de Goyon est venu chez Brissault, à neuf heures du matin, avec une dame qui est de petite taille, blanche de peau, les cheveux châtains bruns, l'œil vif, le nez un peu écrasé dans le milieu, mais malgré cela jolie femme. Ils sont restés près de deux heures ensemble; ensuite ils sont allés sous les charniers des Innocents acheter des poupées. Après différentes autres emplettes dans la ville, et chez Dulac, parfumeur, rue Saint-Honoré, le

Digitized by Google

chevalier a conduit cette dame chez elle, rue Thévenot, la seconde porte cochère à gauche par la rue Saint-Denis. Vérification faite, elle est l'épouse d'un M. Huet, faisant la banque, et qui se trouve être actuellement à la campagne. Il passe dans son quartier pour avoir des embarras de dettes par rapport à un bien de campagne qu'il a acquis. On le dit jaloux. Quel embarras de plus n'aurait-il pas s'il venait à savoir l'histoire des poupées d'aujourd'hui?

DU 3 JUILLET 1762.

Les Demoiselles Deschamps, Rosalie, Lavault, Duharley, Beauvoisin, Parmentier. — MM. De Salice, Brunet, de Chimène, l'envoyé de Modène, de Rochefort, D'Allois, de Fontanieux fils.

Il est très-certain que la demoiselle Deschamps, qui s'était réfugiée sous le nom de Saint-Germain depuis le 6 juin dernier au village de Chaillot avec M. de Salice, officier suisse, son amant, à leur sortie de chez le sieur Fages, chirurgien, rue de l'Université, est partie de Paris lundi dernier, au soir, dans un carrosse de remise jusqu'à la première poste sur la route de Lyon, où elle doit être rendue actuellement et où elle attend M. de Salice, qui doit aller l'y joindre, pour de là s'en aller en Suisse, à ce que l'on présume, pour y faire vendre à ce jeune homme son bien, s'il est dans la possibilité de le faire, ou pour y tenter de grandes aventures avec ses charmes (1). Une lettre qu'elle a adressée de Fontainebleau à

(1) C'est à propos de cet événement que Favart écrivait au comte de Durazzo la lettre suivante (8 août 1762). Elle complétera utilement pour le lecteur le rapport de l'agent de M. de Sartines :

« L'illustre Phryné de nos jours, la sublime Deschamps, a fixé l'attention

Digitized by Google

Brunet, son âme damnée, jeudi de cette semaine, — et qui a été décachetée adroitement par la demoiselle Bourgoin, sa maîtresse, pendant qu'il était à Livry, où il est encore, — annonce, à cet agent, son dessein ci-dessus detaillé. Elle lui

des nouvellistes du Palais-Royal tout autant que la révolution de Russie. Cette fameuse courtisane, dont l'histoire est plus intéressante que celle de la *Fouine* de Séville, vient d'ajouter de nouveaux traits à sa célébrité. Monseigneur l'évêque P. de L. voulut être amoureux de la Deschamps afin de se donner une réputation à la française, et Mlle Deschamps voulut le corriger de ses folies en en profitant; elle donna au bon prince une leçon de décence en lui escroquant beaucoup d'argent et de diamants. L'intention était bonne mais elle fut mal prise. On n'aime point à passer pour dupe; ce digne prélat se fâcha, comme de raison. On mit des émissaires en campagne pour arrêter Mlle Deschamps qui s'était évadée, et qui, par une suite de combinaisons raisonnables, s'était fait accompagner par M. de S. (Salice), jeune homme dont elle voulait faire l'éducation. Cependant la famille du petit élève n'entra pas dans les idées charitables de la directrice et obtint un ordre pour la faire arrêter à Lyon; ce qui fut exécuté, au moment qu'ils prenaient des mesures pour passer en Italie. Mlle Deschamps reçut cet ordre avec toute la dignité d'une princesse de coulisse; elle fit meubler la prison de ses meubles les plus précieux; tous les jours table ouverte, compagnie nombreuse et choisie; son réduit était devenu le temple de la volupté; mais la privation de la liberté qui semblait borner ses conquêtes, la faisait gémir en secret: elle s'en procura la jouissance, comme on va le voir dans l'extrait d'une lettre écrite de Lyon:

" Lyon, 26 juillet.

" La Deschamps a trouvé que l'air des prisons de l'Archevêché lui était contraire; elle en a changé vendredi à 7 heures du soir, et voici comment: elle avait annoncé qu'elle avait besoin d'argent et fit mettre des gens à la quête de quelqu'un qui voulut lui en prêter. On lui dit que l'on avait trouvé un prêteur, mais qu'il ne voulait donner son argent qu'autant qu'on lui remettrait en dépôt de la vaisselle d'argent et des effets à concurrence de la valeur de la somme qu'il prêterait.

" La Deschamps avait eu soin de faire part de tout au geolier, qui lui avait conseillé de livrer ses effets puisqu'elle ne pouvait faire autrement. Elle fit sortir vendredi trois grandes malles dans l'une desquelles elle s'était mise elle-même. On la porta au logis de la Bombarde qui est près de là, et l'on conte que le lendemain elle est partie pour Avignon. Elle avait eu la précaution de dire la veille qu'elle était incommodée, qu'elle s'allait mettre au lit. Le lendemain, ses domestiques sortirent à quatre heures du matin, sous prétexte de s'aller baigner et recommandèrent que l'on n'entrât pas dans la chambre de leur maîtresse, qui ne se lèverait qu'à neuf heures. Ce n'a été qu'à cette heure que l'on a été instruit de son évasion. " (*Mémoires*, t. II, p. 14.)

Digitized by Google

mande même qu'il ait le soin de donner par écrit une instruction à M. de Salice, de toute la conduite qu'il faudra qu'elle tienne dans les différents endroits où elle se rendra. Elle promet de lui écrire souvent et de l'instruire des progrès qu'elle fera. Elle lui annonce aussi que, dès son arrivée à Lyon, elle lui enverra une procuration par-devant notaire pour toucher ses revenus chez M. le duc d'Orléans et ailleurs.

Le 25 du présent, M. le marquis de Chimènes (1) a pris des arrangements par le canal de Brissault avec Mlle Rosalie, danseuse dans les ballets de la Comédie-Française, à raison de vingt louis par mois pour toute dépense. Il y avait longtemps que le marquis n'avait eu de maîtresse en titre; mais, ayant dit à Brissault qu'il se lassait de la vie dissipée qu'il menait, ce dernier lui a annoncé la demoiselle Rosalie comme une personne dont il serait très-satisfait par la bonté de son caractère et de sa conduite. Il s'est déterminé en sa faveur et paraît en être fort amoureux, à ce qu'il a dit depuis au même Brissault.

Le 27, l'envoyé de Modène, par le même canal, a pris à ses appointements la demoiselle Lavault, danseuse dans les ballets de l'Opéra, demeurant rue du Boulloir, à raison de 400 livres par mois sans les présents. Cette demoiselle est connue depuis plus de deux ans par les précédentes feuilles du sieur Marais; elle est grande, bien faite, brune de cheveux et d'une assez jolie figure.

M. le comte de Rochefort, dont il a été parlé dans les pré-

(1) M. d'Autrep disait de M. de Ximenez (Chimènes) : C'est un homme qui aime mieux la pluie que le beau temps et qui, entendant chanter le rossignol, dit : " Ah ! la vilaine bête ! " (CHAMFORT.)

Digitized by Google

cédentes feuilles, et définitivement comme ayant pris un goût infini pour la demoiselle Duharley, à lui procurée par Brissault, vient de la combler en lui faisant présent de deux boucles d'oreilles achetées 3,000 livres argent comptant, et, en même temps, lui a donné le collier de 20,000 livres qu'il avait fait faire pour la demoiselle Dubois. Jeudi dernier, la jeune Duharley était parée de toutes ces pierreries, et on la vit à la Comédie-Italienne où elle occasionna un chuchottement parmi les autres demoiselles de son espèce, qui parut satisfaire son petit amour-propre. M. le comte, qui y était aussi, la couvait de ses yeux ; il en est amoureux fou.

M. le duc de Grammont pourchasse de très-près la demoiselle Beauvoisin qui, depuis le départ du marquis de Duras, reparaît sur l'horizon, mais sans aucun succès, cette demoiselle ne voulant entendre à aucune de ses propositions, par antipathie, à ce qu'elle dit. La Surville et Brissault sont en mouvement chacun de leur côté, afin de lui procurer quelqu'un qui réunisse pour elle l'utile et l'agréable.

La demoiselle Parmentier, demeurant rue de Bourbon, qui, depuis sa rupture avec M. l'envoyé de Modène, était passée aux appointements de M. Dallois, négociant de Lyon, en a été quittée hier à cause de son départ pour sa province, après toutefois lui avoir fait présent de vingt louis par forme d'adieux. Aujourd'hui, cette demoiselle doit prendre des arrangements fixes avec M. de Fontanieux fils, qui l'attendait comme à l'affût depuis environ un mois. Ce monsieur est connu par ses générosités avec les demoiselles Wolf et Ledoux, danseuses à l'Opéra. Il donne ordinairement vingt-cinq louis par mois à ses maîtresses, sans les présents.

DU 16 JUILLET 1762.

Les Demoiselles Ledoux, Dorgères, Maranville, Duhablay, Laforest, Camille Vesian, Deville, Maisonville, Courcy, Danosanges et Saron. — MM. Titon, de Ségur, de Rochefort, Belosinski, Walseberg, Walxeur, d'Étrehan, l'abbé d'Arty, Paolucci, de Vierville, Nouet, de Villemur, de Sarsalle, Pantalon.

Il y a eu jeudi dernier huit jours que la demoiselle Ledoux, ci-devant danseuse dans les ballets de l'Opéra, étant au bal de Vincennes avec la demoiselle Dorgères, son amie, prêta à rire à toute l'assemblée. M. Titon le fils, avec qui elle a vécu longtemps, y était, et attendait la demoiselle Maranville, sa nouvelle maîtresse. Il gardait pour elle deux chaises. La demoiselle Ledoux prétendit les avoir, et, sur le refus qu'il lui en fit, elle se mit dans une telle colère qu'elle proféra quelques gros mots, et promit de souffleter avant son départ du bal la nymphe qui devait survenir. Il n'en fut pourtant rien, par les sages représentations qui lui furent faites, afin qu'elle ne se déshonorât pas en public par une scène de cette espèce. Elle prit le parti du mépris et se retira avec dignité. Cette demoiselle a toujours été fort impérieuse depuis sa sortie de chez la Montigny où elle était connue sous le nom d'*Agathe*, ainsi qu'à la Salpêtrière, où elle fut ensuite du temps de la magistrature de M. Berryer, et c'est elle, avec la demoiselle Buart, qui occasionnent souvent des rumeurs dans les promenades et ailleurs, entre autres celle que M. de Ségur, mousquetaire, eut dans le Palais-Royal, il y a environ cinq semaines, avec un grand jeune homme qu'elles méprisaient et qui s'en offensa.

Digitized by Google

La semaine dernière, il s'en est peu fallu que M. le comte de Rochefort ne passât à de nouvelles amours. La demoiselle Duharlay, sa dernière maîtresse, dont il a été question dans la feuille du 3 de ce mois, ayant eu l'habileté de lui faire une *bonne infidélité* avec le prince de Belosinski, bien que le comte ait eu la précaution de la prendre à demeure chez lui et de la combler de présents. Le rendez-vous entre elle et le seigneur fut pris à la Comédie-Italienne pour le lendemain, chez la demoiselle Dubois, sa sœur, demeurant rue Croix-des-Petits-Champs. Il eut son exécution par le prétexte qu'elle prit de l'aller voir le soir à la sortie de l'Opéra. Comme on avait oublié de se défaire d'un laquais incommode, ce dernier, ayant aperçu le prince chez cette sœur, en rendit compte au comte à son retour, lequel commença par retirer tous les diamants qu'il avait donnés la semaine précédente. A cette funeste aventure, on se jeta à ses genoux, on lui avoua sa faute avec tant de grâce et d'ingénuité, — car cette demoiselle est charmante et il en est amoureux fou, — qu'elle fut pardonnée dans les vingt-quatre heures du délit. Elle eut même l'esprit de faire donner à sa sœur 300 livres qu'elle lui avait demandées à toute force. Cette crise aurait été ignorée si, dans le temps qu'elle durait encore, la femme Brissault n'eût pas été faire visite au comte qui lui conta le tout la larme à l'œil et qui la chargea d'aller reprocher à la demoiselle Dubois ses honteuses complaisances. Enfin, la paix est faite, et les diamants sont rendus. — *Faiblesse humaine est puissante !*

Le ministre ou le magistrat vont être sollicités ces jours-ci pour décider du sort ou punir la demoiselle Laforest, ci-devant danseuse dans les ballets de l'Opéra, d'une supercherie dont l'objet est une somme de 15,000 livres. Tout le monde sait le bien que lui a fait M. de Walseberg tant qu'il l'a eue pour maîtresse, la quantité de diamants qu'il lui a donnés, mais l'on a

ignoré que, peu de jours avant leur séparation, elle s'accusa avec toutes les simagrées nécessaires d'être enceinte, en demandant une somme pour la subsistance de ce petit infortuné qui devait paraître au monde sous peu de temps. La noblesse ordinaire des procédés de M. de Walseberg le porta à lui donner un titre qui produisit en sa faveur une rentrée de 15,000 livres, dans la persuasion qu'elle était effectivement enceinte. Il lui fit donc un billet à son profit, mais, pour que son nom ne parut pas, ce fut M. de Walxeur, son ami particulier, qui le signa d'après les arrangements sur parole d'honneur qu'ils prirent ensemble. L'échéance de ce billet approche ou est expirée. La demoiselle n'est pas enceinte et cependant elle en exige le payement. La bonne volonté de son bienfaiteur était en faveur de l'enfant qui devait venir, et, n'en étant pas question, il y a contestation. La demoiselle Laforest ne demande rien à M. de Walseberg; elle attaque tout uniment M. de Walxeur, qui crie comme un démon ne rien devoir. M. de Walseberg, comme Allemand, c'est-à-dire *dans la bonne foi et entêté*, assure ne rien devoir puisqu'il n'y a pas de grossesse, et menace au contraire de se plaindre et de faire punir. Cependant, ce billet paraît en valeur, puisqu'il n'y a point de convention écrite séparément qui annonçât des conditions particulières entre les parties qui le fasse annuler. La demoiselle espère triompher par son adresse. Ses camarades, jalouses de son bien-être, la déchirent à belles dents sur sa prétendue mauvaise foi et lui souhaitent toutes sortes de peines.

Il y a environ cinq à six mois que M. le marquis d'Etrehan se brouilla avec Mlle Camille Vésian, qu'il entretenait depuis plusieurs années, dans le cours desquelles elle a eu plusieurs enfants. La chronique scandaleuse assure que M. le marquis d'Etrehan aime mieux le jeu et les liqueurs que la propagation de l'espèce; — on ne croit point enfin à sa paternité. La que-

Digitized by Google

relle qu'il eut avec sa maîtresse provient de ce qu'il l'a trouvée couchée avec M. l'abbé d'Arty, fils naturel de M. le prince de Conti et de Mme la comtesse d'Arty, qui la guerluchonnait depuis longtemps sans qu'il s'en fût méfié. Cependant le marquis, en s'en séparant, lui laissa la liberté de se servir toujours de son équipage et lui continua toujours vingt-cinq louis par mois, par égard pour la petite famille dont il est question ci-dessus. Mlle Vésian a continué son intrigue en liberté avec l'abbé. Le marquis, malgré cela, lui a toujours rendu quelques visites. L'on assure qu'il la voit depuis environ un mois fort souvent; l'on parle même d'une réconciliation qui remettra les choses en leur premier état. Cette demoiselle demeure actuellement rue Saint-Marc. Elle est connue pour avoir de l'esprit comme un ange, et, dans le commencement des amours de M. le duc d'Orléans avec Mlle Marquise, c'était elle qui donnait le ton au cercle qui composait sa cour. Mais la hauteur de cette souveraine lui étant devenue insupportable, elle se retira peu à peu de cette société où effectivement M. le marquis l'avait présentée. Elle était regardée de bon œil du prince et en a obtenu des grâces pour différentes personnes. Sans être jolie, elle a une petite figure qui plaît; elle est bien faite, pleine d'art et de coquetterie dans sa parure et d'une politesse infinie. Elle est originaire d'Italie; feu son père était gentilhomme et officier de mérite dans le génie. Son frère, dont elle a pris soin dès que l'opulence s'est fait sentir, a un très-bon emploi aux Fermes. Il devait, il y a deux ou trois ans, épouser la demoiselle Deville, Piémontaise, dite la *Savoyarde*, et connue pour être fort riche à présent. On a rendu compte dans le temps de leur brouille. Ce détail, dans tous ses points, est de la plus grande vérité.

Le 4 de ce mois, M. de Paolucci, envoyé de Modène, a donné un grand souper à Mlle de Villemont (1) et à plusieurs ambas-

(1) Mlle Beauvoisin dite de Villemont.

Digitized by Google

sadeurs. Celui de la reine de Hongrie (1) a fait sa cour à cette jolie femme, mais celui d'Espagne (2) étant survenu, s'en est pour ainsi dire emparé. Il n'a plus été possible de lui parler de toute la soirée. Cependant, le 7, celui de la reine de Hongrie a prié toute la même compagnie à souper à sa petite maison d'Epinay où madame son épouse était. Le lendemain, l'ambassadeur d'Espagne a pris sa revanche, et, le surlendemain, celui de la reine l'a encore traitée à sa même campagne; — son rival n'y était pas. — On ne sait pour lequel de ces deux seigneurs cette belle penchera.

Avant la fin de ce mois, il doit arriver à Paris une jeune et jolie Anglaise qui a déjà été, pendant plusieurs années, la maîtresse de M. de Paolucci et qui reprendra auprès de lui la même qualité.

Le 6 de ce mois, M. de Vierville, à qui M. le comte de la Trémouille avait prêté sa petite maison rue des Martyrs, aux Porcherons, y a donné à souper à plusieurs de ses amis, parmi lesquels M. de Courcy et M. de Quérissy étaient. Ils eurent en femmes les demoiselles Maisonville et Courcy sœurs, demeurant carré Saint-Martin, toutes deux fort jolies, avec qui ils s'amusèrent.

Le 13, la même compagnie fit un pareil souper au pavillon de M. le comte de la Marche, dans le bois de Boulogne, à Madrid. Ce prince lui en avait prêté les clefs. Les mêmes demoi-

(1) M. le comte de Starhenberg, ambassadeur de l'Empereur et de S. M. l'Impératrice, Reine de Hongrie et de Bohême, rue de l'Université, hôtel de Soyecourt. Il était né à Londres le 10 août 1724, et venait de se remarier le 1er juin 1761 à une princesse de Salm-Salm.

(2) M. le marquis de Grimaldi, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire du roi d'Espagne, rue Saint-Dominique, hôtel de Molé.

Digitized by Google

selles y assistèrent avec la demoiselle Camille, leur amie, qu'elles y menèrent. — Elles disent que cet endroit est un lieu enchanté, qui paraît fait pour les plaisirs.

Le 14, M. Ferrand, ci-devant fermier général, et M. de Curis, ci-devant intendant des Menus, ont dîné à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Maisonville et Courcy.

Hier, 16, M. de Villemur, M. le comte de Sarsalle, M. Ferrand et M. de Curis ont soupé à la même petite maison avec les mêmes demoiselles et la demoiselle d'Héricourt.

Le même jour, on a vu et entendu au Palais-Royal M. Nouet, conseiller, qui proposait aux demoiselles Danosanges, Lavault, Saron, Saint-Martin et la petite Delahaye de leur donner à souper à sa petite maison de la Barrière Blanche, ce qui a été accepté, après toutefois qu'il leur a eu fait manger beaucoup de glaces que la demoiselle Saron avait demandées avant de répondre à sa proposition. On ignore quels ont été les autres acteurs en hommes de ce souper.

Le même jour, 16, Pantalon (1), des Italiens, la demoiselle

(1) Ce Pantalon doit être le troisième que posséda notre Théâtre-Italien. Il s'appelait Colalto et avait succédé en cette même année 1762 au fameux Pantalon Véronèse, père de Camille et de Coraline, dont il est souvent question ici. — Colalto était un garçon d'esprit qui travailla comme auteur pour le répertoire de la scène italienne.

Quant à la demoiselle Rozetti, voici l'inimitable portrait que Favart en a laissé à la date du 8 août 1760 :

" Mlle Rozetti a débuté à l'Opéra dans des airs détachés à la fin de *Pygmalion*. C'est une grande fille de dix-huit à vingt ans, point jolie, qui a l'air d'un petit lion nouveau-né; mais elle a une voix étonnante, un volume harmonieux, deux octaves pleins, et la même aisance dans le haut et le bas; les cadences un peu lourdes, comme les ont toutes ces grandes voix. Elle serait excellente

Digitized by Google

Rozetti et deux autres Italiennes ont soupé chez le Suisse au Palais-Royal. Le jeune Vésian, nouveau guerluchon de la demoiselle Rozetti, y était; on l'en dit fort amoureux. Ce jeune homme est d'une jolie figure et a de l'esprit; en outre, il est en réputation depuis quelques années par ses intrigues avec beaucoup de nos demoiselles *sur le haut trottoir*.

La demoiselle Suavi, logée dans l'appartement occupé en dernier lieu par la demoiselle Deschamps, — que l'on a fait observer, — reçoit fort souvent la visite de M. le chevalier de Saint-Sulpice. On n'est pas encore instruit s'il y a des arrangements de pris.

Hier, 16, M. Happe, que l'on dit Anglais, y a soupé et en est sorti fort tard.

DU 31 JUILLET 1762.

Les Demoiselles Villette, Laforest, Leclerc, Arnould, Parmentier, Raimond, Beauvoisin, Rossignol, Lacour, Lyonnais. — MM. de Commicourt, Fontaine, Monville, de Rochefort, d'Hallais, Champeron, Galitzin, Lany, d'Aligre, de la Pelleterie, Lalive de la Briche.

La demoiselle Villette, danseuse dans les ballets de l'Opéra depuis Pâques dernier, demeurant rue neuve Saint-Honoré, chez Dulac, parfumeur, connue pour jeune et jolie et dont le sieur Marais a parlé dans différentes feuilles, est passée de la

pour les rôles à baguette, si elle avait plus d'action. Elle ne fait que lever les bras et les pose ensuite sur son *honneur* en honnête fille étonnée de se trouver dans un lieu où il court tant de risques. „ — On voit que cet étonnement ne dura point deux années.

Digitized by Google

semaine dernière aux appointements de M. de Commicourt, actuellement intéressé dans les affaires du Roi et ci-devant intendant de M. le duc de Chaulnes, à raison de 15 louis par mois. La saison est si dure pour nos demoiselles de spectacle, qu'elles acceptent tout ce qui se présente. Cette demoiselle a un frère qui va débuter aux Français dans les seconds rôles; — on le dit être aussi d'une fort jolie figure.

Il y a environ un mois, M. Fontaine, actuellement receveur général des finances, a quitté la demoiselle Laforest, ci-devant danseuse dans les ballets de l'Opéra, à qui il faisait beaucoup de bien, mais avec qui il est impossible de vivre par son caractère acariâtre, sa méchanceté et son libertinage. Ensuite, sa discussion avec le baron de Walseberg a ouvert les yeux à ce dernier bienfaiteur, sur le compte d'une femme capable de tant de fourberie. Au dernier travail, on est entré dans le détail de cette affaire. Cette demoiselle aura de la peine à l'avenir à trouver d'aussi bonnes occasions.

M. de Monville a cessé décidément son intrigue avec Mlle Leclerc, ci-devant danseuse à la Comédie-Italienne, et M. le comte de Rochefort lui-même assure qu'il a pris à ses appointements la demoiselle Lyonnais (1), de l'Opéra. Elle va journellement chez lui le matin. Il y avait longtemps que cette demoiselle n'avait trouvé une aussi bonne occasion; elle se contentait du peu que lui donnait un chevalier de Saint-Louis, demeurant rue Saint-Nicaise, dont on ne se rappelle pas le nom, qui la voyait depuis un an et dont le sieur Marais a rendu compte dans le temps. Elle est connue pour fort économe et d'un bon caractère.

(1) La demoiselle Lyonnais était à l'Opéra comme danseuse seule ou en pas de deux depuis 1744. Les mémoires du temps vantent son enjouement et sa gaîté. Il y avait à l'Opéra un danseur du même nom.

Digitized by Google

La demoiselle Arnould, de l'Opéra, n'a personne. Le seul Lacroix, son friseur, très-aisé dans son état, est devenu *l'ami du cœur* et le monsieur. Il dépense même gros avec elle, et cette demoiselle arbore ordinairement l'air de bourgeoisie, à tel point qu'elle se promène en petite robe dans les jardins publics avec sa mère et sa sœur.

La demoiselle Parmentier, de la rue de Bourbon, dont il a été parlé tant de fois, va partir de cette ville avec M. d'Hallais, négociant de Lyon, avec qui elle s'est raccommodée depuis quinze jours, qui lui donne vingt-cinq louis par mois. Et, comme ce négociant l'aime beaucoup, elle espère que sa complaisance actuelle le déterminera à lui faire cent pistoles de rente, qu'il lui a promises dans deux ans, si elle reste avec lui. Mais, craignant de ne pouvoir se dispenser de succomber aux tentations de Paris, elle presse son amant de l'en expatrier promptement. — Le départ est fixé à la semaine prochaine.

M. de Champeron ne se marie point, ainsi qu'on l'avait annoncé dans la feuille du 15 mai dernier. Il cherche à reprendre de nouvelles chaînes amoureuses et devient journellement plus galant. Jeudi de la semaine dernière, il donna à Vincennes un grand souper dans la salle même du bal, après qu'il fut fini, à ce qu'il y avait de meilleure compagnie et qu'il en avait prié. Tous ses amis assurent que, malgré l'air de dissipation qu'il a voulu arborer depuis sa séparation d'avec la demoiselle Raymond, on les verra renouer ensemble. Et cette demoiselle, qui le connaît de longue main, a de son côté affecté de ne point chercher à le remplacer ni à le rappeler à elle par ces agaceries intéressantes qui réussissent toujours aux jolies femmes, dans la persuasion qu'elle a de le voir revenir de lui-même.

La demoiselle Beauvoisin, à force de revirer et de lorgner

Digitized by Google

dans les spectacles, a enfin amené dans ses filets le prince Galitzin, il y a de cela environ huit à dix jours. On ne sait point encore à fond les arrangements. Elle reçoit aussi les visites de M. de Marsan, ci-devant prince de Turenne, et celles d'un homme de robe dont prochainement on saura le nom. Ce dernier va souvent chez elle. En sus de tous ces détails, elle va régulièrement tous les matins chez le sieur Lany (1), maître de ballets de l'Opéra, qui a pris du goût pour elle et qui lui montre à danser par reconnaissance.

Le 29 de ce mois, M. le président d'Aligre (2) fit, par le canal de Brissault, une passade de dix louis avec Mlle Rossignol, ci-devant entretenue par M. Caze, fermier général, et qu'il a quittée par disette d'argent pour lui-même. Cette demoiselle est grande, bien faite, et même de bon ton. Il en a été question l'année dernière dans les feuilles de M. Marais. Elle est fille d'un chirurgien de Paris.

Hier 30, elle a dû souper en très-bonne compagnie chez M. de la Pelleterie, riche Américain, demeurant rue du Cherche-Midi, souper qu'elle aurait cependant refusé si elle avait su sa nouvelle bonne fortune. M. le prince de Belozinski, l'ayant rencontrée au spectacle, en est devenu amoureux fou, et faisait hier courir partout pour en savoir la demeure. Il s'y est présenté, rue des Bons-Enfants, et doit prendre des arrangements et possession sous peu de jours. On ne le dit pas à présent trop en argent comptant ; cependant, on espère le mettre dans

(1) « Vestris et Lany, dit Bachaumont, passent pour les premiers danseurs de l'Europe. — Toutes les nations étrangères qui contestent le reste, *sont d'accord sur ceci.* »

(2) Messire Étienne François d'Aligre, président de 1752 en la grand' chambre du parlement. Il était renommé pour sa paresse, et sous de spécieuses raisons de santé, il faisait volontiers retomber sur son collègue d'Ormesson tout le poids de sa charge.

Digitized by Google

le cas des ressources de nos étrangers d'importance, comme il est. On lui a refusé la passade pour l'engager plus loin. Ses bienfaits pour la demoiselle Lacour, ci-devant à l'Opéra, le font regarder de bon œil et donnent des espérances de fortune qu'on ne négligera pas.

A propos de cette demoiselle Lacour, l'on assure que M. Lalive de la Briche, qui doit incessamment faire un grand mariage, va la quitter si ce n'est déjà fait. Il est question même d'augmentation de rentes. Ainsi, en fort peu de temps, cette demoiselle lui aura couté gros. On prétend que M. le duc de la Vallière a toujours beaucoup de faible pour elle, et qu'il se pourra bien faire qu'il y ait une reprise entre eux deux. Il a toujours continué de la voir de temps en temps, malgré la convention que M. de la Briche avait faite du contraire, et cette demoiselle, de son côté, a toujours aussi continué son guerluchonnage avec M. de Chabrillant, mousquetaire, mais avec tout le mystère possible.

Le marquis de la Pelleterie, dont il a été ci-devant question à l'article de la demoiselle Rossignol, est le même dont M. le duc d'Olonne (1) devait épouser la fille, il y a environ trois ans. Dans ce temps, c'est-à-dire en octobre 1759, cet Américain s'adressa avec mystère au sieur Danet, chirurgien, dont il était inconnu, pour qu'il lui fournît quelques drogues, essence ou breuvage, dont on se peut servir pour rendre à une jeune fille toutes les apparences d'une véritable virginité. Danet le

(1) Charles Anne Sigismond de Montmorency-Luxembourg, fils unique du duc de Montmorency-Bouteville, né le 31 août 1721, marié en 1735 et titré duc d'Olonne. C'était le père du marquis de Royan et du chevalier de Luxembourg. Il était prédestiné du reste à être trompé par sa femme, car Marie Jeanne De Lespinay de Marteville, veuve d'un cousin germain de son père, avec laquelle il se remaria en 1762, mourut en laissant une assez triste réputation.

Digitized by Google

satisfit, mais ne le fut pas de sa générosité. Il en fut rendu compte alors.

Le 16 de ce mois, M. le président de Salaberry (1) a fait une passade dans la petite maison de Brissault, avec la demoiselle Dubuisson, de la Comédie-Italienne. Il y avoit longtemps qu'il en avait envie, mais cette demoiselle était devenue plus difficile à aborder, parce qu'elle espérait soutirer à M. d'Harnoncourt une paire de boucles d'oreilles de diamants, qu'il lui a refusée net, sans cependant cesser de lui donner ses petits appointements ordinaires, qui sont de six louis par mois, et une robe de chaque saison.

Le 18, le sieur Pellot père (2), conseiller au parlement, a fait une passade chez la Desrameaux, rue des Boucheries-Saint-Honoré, avec une *particulière* qui demeure rue des Maçons, en chambre garnie, à l'hôtel Saint-Louis, qui se fait appeler madame la marquise ou comtesse de Marville, et qui vit avec un particulier que l'on nomme M. le comte de Corteuil, officier d'artillerie. On assure qu'elle est la femme d'un laquais et qu'elle a été ci-devant couturière en robes. Le même jour, cette Desrameaux la produisit aussi à M. d'Arnay (3), fermier général, qui paie généreusement, à ce qu'elle dit.

Le 21 de ce mois, le procureur du Roi a passé deux heures, le matin, à la petite maison de la Héquet, faubourg Saint-Honoré, avec la demoiselle Alexandrine, une de ses pensionnaires. — C'est peut-être pour se consoler de la préférence que la de-

(1) Messire Charles Victor François de Salaberry, président de 1750 en la chambre des comptes, rue Sainte-Anne, près les Nouvelles-Catholiques.

(2) Pellot, conseiller à la grand' chambre depuis le 23 février 1720, rue de Seine-Saint-Germain.

(3) D'Arnay, rue Neuve-Saint-Eustache, près la rue des Petits-Carreaux.

Digitized by Google

moiselle Saint-Martin, de l'Opéra, donne à M. Nouet (1), conseiller au parlement.

Le 12, M. Hoop, Hollandais, avec deux de ses parents, dont un loge à l'hôtel des Quatre-Provinces, au carrefour des Quatre-Cheminées, ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Courcy, Maisonville et d'Héricourt. — Le 24, M. Hoop y a couché avec la demoiselle d'Héricourt.

Le 23, M. de Villemur et M. de Neuville ont dîné à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Maisonville et Courcy.

L'ambassadeur de Naples a été mercredi dernier, sur les huit heures du soir, voir la demoiselle Vestris, la chanteuse. Il y avait très-longtemps qu'il n'y avait été. Ils ont renoué ensemble, mais avec d'autres arrangements que par le passé; c'est-à-dire qu'il lui fera présent d'une forte pincée de louis, chaque fois qu'il la verra.

La demoiselle Valentin est enfin partie de Paris, jeudi dernier, avec toute sa famille, pour Lyon, par la diligence, et en partant, elle a encore eu le soin de tirer très-précieusement, à M. Legré, premier commis de la marine, pour environ 15,000 livres de bons billets payables au porteur. La plus parfaite dévotion de cette vieille rénégate théâtrale a été de s'occuper entièrement à la ruine de ce particulier, qui ne pourra jamais se relever des trop fortes saignées d'argent que cette demoiselle lui a faites. — C'est du moins le sentiment de beaucoup d'honnêtes gens qui connaissent ses facultés.

Hier 30, il y a eu au château du Val, près Saint-Germain-en-Laye, une très-belle fête donnée par M. le comte de la Marche,

(1) Nouet, conseiller à la première des enquêtes depuis le 28 août 1748, rue Poulletière, île Notre-Dame.

Digitized by Google

à madame son épouse, dont la patronne est sainte Anne. Elle s'est passée dans le bois du château, et il s'y est mêlé une noce réelle et villageoise qui l'a rendue charmante, en ce que l'on a confondu au même couvert les seigneurs et les bergères. A neuf heures, un beau feu d'artifice, suivi d'un spectacle d'opéra-comique et d'un bal général, ont diversifié les plaisirs jusqu'au lendemain matin. Mme la comtesse, enchantée de cette galanterie, se propose de reprendre sa revanche incessamment et pour même cause.

Aujourd'hui 31, la demoiselle Lacroix, connue pour être actuellement la maîtresse de M. Séguier, avocat général, pour qui il fait une très-grosse dépense, déménage tumultueusement pour aller demeurer faubourg Saint-Lazare, près les Récollets, dans la maison appartenant à ce magistrat. Son carrosse a été toute la matinée occupé à transporter les hardes de cette demoiselle dans la nouvelle demeure. Au prochain travail, on saura à fond les raisons de ce déménagement. L'on sait aussi que l'ambassadeur de Venise lui a donné, il n'y a pas longtemps, 200 louis, et c'est peut-être la jalousie qui occasionne ce revirement de logement. On assure aussi que le baron de Malkaw, qui a commandé les Croates à la dernière guerre, la guerluchonne toujours.

Digitized by Google

DU 7 AOUT 1762.

—

Les Demoiselles MAINVILLE, DESCHAMPS, LANOIX, DESMARES, TESTART.

La demoiselle Mainvillé (1), anciennement connue sous le nom de *Rozette*, est native de Paris, — âgée présentement de plus de 40 ans, brune de cheveux, a été d'une jolie figure; — fille d'un soldat au régiment de Provence. Il y a environ 23 ans qu'elle quitta l'Opéra-Comique pour vivre avec feu M. le duc d'Uzès, alors duc de Crussol, qui fit tant de fautes par rapport à elle, qu'il fut relégué dans ses terres, où elle le suivit, et s'y maria avec un de ses domestiques pour parer aux coups de foudre que la famille du duc voulait lui faire essuyer. Elle y demeura environ quatre ans, y eut plusieurs enfants. Elle était alors guerluchonnée par un abbé au service du duc. Elle revint à Paris et tint son mariage secret. Elle prit à cette époque le nom de Mainville, et elle eut successivement M. Legindre d'Ormoy, le sieur Rondé, fils de Rondé, orfèvre du roi, le marquis de Chambonnas, qui en sa faveur voulut bien changer de religion, — ou il faut croire qu'elle eut la complaisance de s'y prêter (elle ne serait pas la seule); le marquis de Ximenès, M. d'Ambray, capitaine aux gardes, le marquis de Chimènes (2), qui s'est achevé avec elle, et une infinité d'autres qui

(1) Mme d'Epinay en parle dans ses Lettres. C'était la maîtresse de son mari.

(2) Le marquis de Ximenès et celui de Chimènes ne font qu'une seule et même personne, comme le prouve cette note du Calendrier de la noblesse de 1764 :

" XIMENES qu'il faut prononcer Chimènes. Famille originaire de Catalogne,

Digitized by Google

venaient à huis-clos, desquels elle a eu au moins une douzaine d'enfants. Ensuite, elle passa aux appointements de M. de Walbelle, qu'elle fit succéder par M. le comte de Coubert, qui fit pour elle une dépense prodigieuse, et qui, la trouvant enfin trop vieille, mais trop tard, la quitta pour la Deschamps. Pendant cette intrigue, M. de Flavacourt passa pour l'ami du cœur. De là elle passa au vieux chambellan de Pologne (1), et eut pour guerluchon, M. Dumetz, capitaine au régiment de Barbançon. Mais, s'étant brouillée avec le chambellan, M. de la Bouexière (2) l'eut, et lui donna 1,000 livres par mois. Elle soupçonna la demoiselle Fauconnier, l'aînée, dite *Joyeuse*, de l'avoir desservie, et lui en conserva une haine implacable. Elle l'a débusquée à son tour, en remettant dans ses filets le chambellan, à raison de 50 louis par mois, qu'elle a eus jusqu'à sa mort, avec la méchanceté d'envoyer journellement à diner à la demoiselle Fauconnier, comme générosité du chambellan. Cette demoiselle Mainville passe pour être une de celles que le libertinage a le plus enrichies; elle a de bonnes rentes et un mobilier immense. Son premier mari étant mort, elle vient d'en prendre un second dans la personne du sieur Labbé, violon à l'Opéra, qui la fréquentait depuis longtemps. Elle lui a fait une donation de tout son bien, au préjudice même de ses enfants légitimes.

dont est le marquis de Ximenès, Augustin Louis, né le 28 février 1726. »

Le 17 avril 1768, les *Mémoires secrets* en parlent en ces termes : « M. le marquis de Ximenès, fort connu dans la république des lettres comme auteur et comme protecteur, est sur le point de se marier avec la fille d'un nommé Jourdan, dont on a quelques romans et autres ouvrages peu-connus. Son peu de fortune et sa très-mince réputation donnent à cet hymen un air de désintéressement qui fait beaucoup d'honneur à M. de Ximenès. La mère était une madame Duhalley, fort renommée autrefois pour sa beauté, son esprit, sa galanterie et ses intrigues.

(1) Ce vieux chambellan serait-il le général de Fontenay, alors envoyé extraordinaire du roi de Pologne?

(2) De la Bouexière, fermier général, rue d'Antin.

La demoiselle Deschamps, actuellement actrice à la Comédie-Italienne, a épousé cette semaine le sieur Berrard, aussi violon. Les femmes galantes ont eu cette année beaucoup de vocation pour le sacrement ; — il y en a eu une infinité de mariées. Ces deux derniers maris ont fait chacun une bonne affaire; ils n'étaient pas fort opulents.

M. de Pelhion fils vient de donner cette semaine à la demoiselle Pellin, de l'Opéra, 4,000 livres, en lui disant qu'il voulait dorénavant jouir de la vie et ne plus entretenir. Cette demoiselle a répliqué à ce papillonnage par une cabriole, en lui disant qu'une conversation marquée au même coin serait toujours bien reçue.

Malgré le respect dû au caractère de M. Séguier, l'emprisonnement de milord Taff fait jaser haut dans tous les cercles, sur la frénésie amoureuse de ce grand homme pour la demoiselle Lanoix, pour laquelle il fait une dépense ruineuse. On prétend que ce milord a été arrêté en revenant de la chasse à l'île Adam, que M. le prince de Conti le considère beaucoup et qu'il a été de bien mauvaise humeur de cette aventure. Des amis de M. Séguier lui ont rendu les propos qui se tenaient sur lui à cet égard. Il leur a protesté n'avoir eu aucune part à ce qui s'est passé. Les parleurs disent qu'il a donné les moyens de réussir aux créanciers de M. Taff, qui leur paraissait inattaquable à présent. On ne rend ce compte que par écho; ce que l'on assure seulement, c'est que M. Séguier s'est obligé pour une somme de 4,000 livres, pour laquelle la demoiselle Lanoix était engagée avec milord Taff envers le sieur Bugnet.

Le 3 de ce mois, M. le comte de Bussy (1), ci-devant mous-

(1) Le comte de Bussy d'Agoneau, colonel au service étranger avec l'agrément de Louis XV.

" 28 mars 1780. M. Bussy-Putain, ainsi surnommé à cause de son goût pour

Digitized by Google

quetaire, a été furtivement introduit chez mademoiselle Desmares, maîtresse du prince Camille, avec laquelle il a passé une heure en tête-à-tête, fort bien sans doute. Car cette demoiselle est venue chez lui, le 5, faire une plus longue séance. On les a vus ensuite monter en carrosse, les stores baissés, pour aller promener au dehors de la ville. Ils sont revenus souper chez lui, d'où elle n'est sortie qu'à deux heures du matin.

les filles et de la maladie grave qu'il a gagnée dans leur commerce, pour le distinguer aussi de Bussy-Rabutin que tout le monde connaît, de Bussy-Ragotin, l'ancien premier commis des affaires étrangères, et enfin de Bussy-Butin, celui de l'Inde : M. Bussy-Putain donc est un goguenard fécond en saillies et en méchancetés. M. Roucher lui ayant fait présent de son poëme des *Mois*, dont toutes les sociétés voulaient entendre la lecture avant qu'il fut imprimé et que personne ne lit depuis qu'il l'est, il lui a répondu par le quatrain suivant :

" De vos vers, triste destinée,
" Les reprenant cent et cent fois,
" Enfin, j'ai lu vos douze *Mois*,
" Et je suis vieilli d'une année. "

Si nous en croyons cet autre extrait, il avait d'ailleurs le droit de persifler M. Roucher :

" 31 décembre 1783. Mme la comtesse de Bussy (d'Agoneau) vient de mourir. On a eu plusieurs fois occasion de parler du mari, homme de beaucoup d'esprit, poëte libertin et l'un des plus aimables roués qu'on puisse voir. Sa femme le valait dans son genre. Elle périt victime d'une maladie cruelle qu'on ne gagne point dans le cloître ni dans le célibat. On trouve dans les journaux des pièces de poésie de sa façon. C'est elle qui a formé M. Roucher et à la galanterie et au commerce des muses. On prétend même qu'il a composé les vers qui passaient dans les ouvrages périodiques sous le nom de la comtesse et en étaient mieux accueillis. "

A en juger par ce troisième et dernier extrait, M. de Bussy finit par expier cruellement ses désordres :

" 29 juin 1786. On peut se rappeler un certain comte de Bussy d'Agoneau, un des plus grands roués de France, mais rempli d'esprit, faisant de jolis vers, et séduisant au possible auprès des femmes et même des hommes, déshonorant les unes et escroquant les autres. Il avait été longtemps tourmenté des suites affreuses de ses débauches et avait pensé y succomber. Depuis plusieurs années qu'on n'avait point entendu parler de lui, on le croyait mort. Il réveille enfin le public sur son compte par un petit pamphlet imprimé où il apprend son sort. Il a pour titre : *Le plus court et le plus vrai des mémoires.* Quelqu'un de ses amis, sans doute zélé pour sa liberté, a fait imprimer cette feuille. On lit dans une note que M. de Bussy est à Pierre-Encise. "

Digitized by Google

La demoiselle Testart, dont il a été parlé dans la feuille du 5 juin dernier, annoncée entretenue par le sieur de Sormany, qu'il avait lié avec la maîtresse du sieur Valentin, ci-devant danseur à l'Opéra, frère de la nouvelle convertie et dont le départ a été annoncé au travail dernier, avait aussi écouté les chimères de toute cette gent provençale qui, pour l'accoutumer à renoncer aux vanités du monde, lui avait persuadé de confier à la masse ses bijoux et ses plus beaux effets; — ce qu'elle avait fait en deux heures de temps, en consentant que le tout fut mis dans une malle adressée à la demoiselle Valentin, à Bordeaux, où l'on fera quelque séjour, et à être sur-le-champ elle-même embarquée dans le coche d'eau pour Auxerre. Mais, s'étant enfin aperçue qu'elle était dupée, elle écrivit sous-main au sieur Sormany, qui se désolait et qui, dès la réception de sa lettre, prit la poste et fut la joindre. Il trouva les ravisseurs de son bien, leur parla durement, et se fit donner par Valentin une reconnaissance détaillée des effets emballés, qu'il fera valoir à Bordeaux pour leur restitution. Il est si bon qu'il ne peut se persuader que cette petite péronelle ne l'aime point et le chambrera à la première bonne occasion.

Le 5 de ce mois, M. de Sèves de Fléchères (1) et M. Pasquier fils, conseiller au Parlement, ont soupé à leur petite maison avec les demoiselles Maisonville et Courcy, que Brissault leur avait procurées.

(1) De Sèves de Fléchères, conseiller honoraire de 1733, rue du Grand-Chantier. Il avait un fils conseiller de 1759 à la première des enquêtes.

Digitized by Google

DU 14 AOUT 1762.

—

Les Demoiselles Lapierre, Hugues, Bruslé, Chevalier.

M. de Sennozan (1), conseiller d'État, est sans maîtresse depuis environ un mois, par le départ de Mme la marquise de La Salle pour Lille en Flandres, où elle est allée s'installer à demeure, et avec qui il était en intrigue depuis le mois d'avril 1759. Il en a été rendu compte dans le temps, en annonçant cette marquise comme très-aimable et remplie d'esprit, jouissant par elle-même de 15,000 à 16,000 livres de rente, qui vont être augmentées par une succession qui lui est échue nouvellement, raison pour laquelle elle change de résidence. On assure que les adieux ont été fort touchants de part et d'autre, au point même que M. de Sennozan a fait serment de ne jamais s'attacher à aucune femme.

M. le duc de Grammont a fait une nouvelle conquête; il a actuellement pour maîtresse une jeune et jolie femme, que l'on appelle Lapierre, dont le mari est valet de chambre de M. le marquis de Persennat, et qui demeure rue Royale, en chambre garnie, — en attendant que l'on ait trouvé un appartement convenable, dont M. le duc a ordonné la recherche, avec promesse de le faire meubler proprement. On n'a pas grande confiance au sacrement de M. et de Mme Lapierre. On s'imagine que c'est une manœuvre de plus de M. le duc, et

(1) Ollivier de Sennozan, conseiller de 1755, rue Richelieu, vis-à-vis la rue Colbert. Il était aussi président honoraire au parlement.

Digitized by Google

que ce prétendu mari est une couverture de convenance pour cacher cette nouvelle intrigue. La demoiselle est grande, bien faite et d'une très-jolie figure. Elle était ci-devant blanchisseuse de bas de soie et de dentelles et demeurait à la Barrière Blanche. Lapierre, devenu son amant, lui a fait quitter ses parents et la produisit lui-même à M. le duc de Grammont, qui n'est pas fort susceptible de ces sortes de rivalités, et qui, par lui-même, est trop inconstant pour être délicat en amour. Cependant, il paraît occupé sérieusement à faire du bien à cette demoiselle. Rien n'est épargné en bons effets et en parures; — il lui donne journellement.

La demoiselle Hugues, danseuse à la Comédie-Italienne, et dont il a été parlé dans la feuille du 24 avril dernier, en la faisant connaître pour la sœur de celui qui avait volé les diamants de feu la demoiselle Riquet, et connue pour être entretenue par M. Germain, orfèvre du roi, et en pourparler avec M. Roussel, le fils du fermier général, vient de faire une bien meilleure connaissance dans la personne de M. de Rochemaure (1), capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis, revenant depuis peu de la Martinique, et qui, dans la traversée, a été fait prisonnier de guerre. En France sur sa parole ou échangé, il passe pour être fort riche, et, d'entrée de jeu, il vient de donner à cette demoiselle un meuble de 10,000 livres, et lui donne en outre 100 pistoles par mois pour défrayer sa maison, sans y comprendre sa garde-robe qu'il a de beaucoup augmentée.

M. de Vallier, ami particulier du sieur Clause, notaire, connu pour un garçon fort riche, ayant fait connaissance de la demoiselle Bruslé, qui a vécu plusieurs années avec M. l'abbé

(1) Alexandre Henri Pierre, marquis de Rochemaure-Saint-Cosme, officier des vaisseaux du roi, né le 30 avril 1728, marié en 1758.

Digitized by Google

de Zézames, et ensuite avec M. l'abbé de Baresse, conseiller-clerc au Parlement de Toulouse, vient de lui faire cesser tout commerce avec cet ecclésiastique et de lui donner des meubles fort honnêtes, placés dans un joli appartement, rue Mazarine, — avec promesse de ne rien lui laisser à désirer, si elle se comporte sagement. Elle a fait les serments ordinaires en pareil cas, et cependant, demain dimanche, elle doit faire une visite à M. l'abbé de Baresse, qui lui a promis 25 louis pour se précautionner d'une belle robe d'automne et pour laquelle on fera encore quelque menterie à M. de Vallier. C'est là la marche ordinaire.

La demoiselle Marguerite Chevalier, âgée de dix-neuf ans, native du Havre; — son père entrepreneur des bestiaux de l'armée, — a été débauchée dans son pays par un sieur de Toufreville, capitaine dans le régiment de Normandie, qui l'amena à Paris après lui avoir dépensé environ 1,600 livres qu'elle avait pris chez son père avant de fuir, et qui, s'en étant détaché, la donna au jeune d'Erlac (1), officier suisse, avec qui elle est restée jusqu'à ce qu'il ait été mis en prison pour dettes. Elle vient de faire la connaissance de M. le baron d'Enghien, homme fort âgé, qui lui a donné pour 12,000 livres de meubles et qui a une petite maison à Clichy, où elle va souvent passer deux ou trois jours; il en est fort jaloux; mais malgré toutes ses précautions, elle guerluchonne avec le jeune Pierre, artificier, demeurant au faubourg Montmartre, que ce vieux seigneur lui a fait connaître, et qu'il a la simplicité de croire incapable d'aider à le tromper.

Le 8 de ce mois, M. de Neuville et M. le marquis de la Vau-

(1) Louis Auguste, capitaine aux gardes suisses, dont son frère Pierre commandait une demi-compagnie.

Digitized by Google

palière ont soupé chez M. le marquis de Persennat, avec les demoiselles l'Étoile et Alexandrine, de chez la Héquet.

Le 9, M. de la Bouexière a fait venir à son pavillon de Clichy, la demoiselle Alexandrine, avec laquelle il s'est amusé toute l'après-midi.

DU 28 AOUT 1762.

Les Demoiselles PAGANINI, DAVID, DESCHAMPS, DE LA HAYE, LACOUR, PARMENTIER, SIREBEAU, RAYE, THIERRY, MAZARELLI. — Les sieurs SALIANI, LATOUR, BRUNET, MAUVIENNE, PELHION, D'HALLAY, DE BARESSE, ROBERT, PISSART, etc.

La dame Paganini, Italienne, assez belle femme, mais âgée de quarante ans, en cette ville depuis six semaines, logée avec son mari rue et hôtel Saint-Thomas-du-Louvre, revenant de Londres, où elle chantait à l'Opéra, va souvent, à des heures indues, rendre des visites à M. l'ambassadeur de Naples (1), où elle est introduite par le grison de Son Excellence, mais à qui, le 19 de ce mois, elle fit infidélité, en faveur du sieur abbé Saliani, son secrétaire d'ambassade, qui ne fut pas émerveillé de sa bonne fortune, et qui s'est bien promis de ne plus être en concurrence avec son supérieur, chose à laquelle il dit qu'il ne s'était prêté que par la satisfaction qu'il avait eue de connaître tout le mérite que cette demoiselle démontrait dans le particulier à Son Excellence et parce que, par contre-coup, il cocufiait deux personnes à la fois; son mari étant alors à se promener sur la terrasse des Tuileries et l'ambassa-

(1) M. le comte de Cantillana, ambassadeur extraordinaire du roi des Deux-Siciles, rue de la Planche, hôtel de Novion.

Digitized by Google

deur à faire le pied de grue dans son appartement, où elle avait dû se rendre de préférence. Comme l'ambassadeur est fort peu généreux et que cette dame a des prétentions de fortune qu'elle ne pourra remplir avec lui, on présume que cette intrigue ne sera pas de longue durée.

La demoiselle David, qui demeurait depuis quelque temps rue Poissonnière, à qui un nommé M. Latour, médecin, avait donné des meubles assez propres et avait soin de sa dépense, a fait disparition de cette ville avec son laquais, dont elle est amoureuse, pour s'en aller en Bourgogne, après avoir vendu tous ses effets. Comme pour la tirer précédemment d'embarras, ledit sieur Latour avait fait pour elle-même, il a pris la poste pour la faire arrêter à Auxerre. Cette demoiselle David est la même qui demeurait, il y a près de deux ans, rue du Chantre, connue pour une méchante fille et pour avoir fait contracter au sieur comte d'Auteville, mousquetaire gris, beaucoup de dettes et d'escroqueries, pour lesquelles il est encore renfermé, d'ordre du roi, à la sollicitation de sa famille. Ladite David a déterminé la demoiselle Saint-Sevrin, son amie, à en faire autant. Elles sont parties ensemble le 18 de ce mois. On a donné les dernières aventures de cette demoiselle Saint-Sevrin le 16 avril dernier, alors entretenue par M. de Givry, ci-devant intendant à la Martinique, et qu'elle a perdu par sa mauvaise conduite. Elle est la nièce de l'ancienne Pechard, qui a été maîtresse de feu Mehemet-Effendi (1), ambassadeur turc en France.

Brunet, âme damnée de la demoiselle Deschamps, en a reçu

(1) Mehemet-Effendi, grand trésorier de l'empire ottoman, arrivé comme ambassadeur en France, dans le courant d'octobre 1720. Après une année de séjour à Paris, où il reçut le meilleur accueil, il publia une relation de son voyage qui donna aux Turcs une haute idée des Français. La révolution de 1730 l'envoya mourir dans l'exil, à Chypre.

Digitized by Google

la semaine dernière une seconde lettre, datée de Nice, dans laquelle en était incluse une pour M. de Salice, le croyant toujours à Paris, qui sans doute ne l'avait encore pu joindre par les difficultés qu'il a rencontrées à Lyon pour le recouvrement de ses effets personnels, ou qui y est resté pour attendre ce qu'il pourra recouvrer de ceux de sa maîtresse, laquelle lettre Brunet a renvoyé à cette demoiselle, à Nice, et sans plus de raison, a mené si bien la trame qu'il avait ourdie, de s'emparer, à son profit, du contenu des malles qu'il avait chez lui, à elle appartenant, que lundi dernier un commissaire, un huissier, un serrurier et des témoins, sont venus chez lui, avec autorité de jugement, en faire l'ouverture et l'en rendre propriétaire, comme seul saisissant; mais il a été bien trompé dans ses espérances; il avait cru y trouver des dentelles pour une somme considérable; tout au contraire, ces trois malles ne contenaient que du linge de ménage et quelques chemises. La vente s'en fait aujourd'hui sur le pont Saint-Michel, au profit dudit Brunet; par tous ces arrangements, la demoiselle Deschamps se trouve privée d'une partie de son nécessaire. Cela ne fait point de peine à toutes nos femmes, par la bonne amitié qu'elles lui portent; au contraire, elles sont furieuses qu'elle ait échappé à la punition qu'elle avait si bien méritée. On imagine que de Nice elle doit aller à Turin. Si cela était, il faudra qu'elle passe sur terre de France, et la maréchaussée prévenue, pourrait réussir à l'arrêter en route, avant de gagner celles étrangères; alors ses ressources ne lui seraient peut-être pas aussi favorables qu'à Lyon.

Le sieur de Mauvienne, gentilhomme, gendarme de la garde, qui depuis plusieurs années vit avec la demoiselle Delabaye, vient d'acheter pour elle de fort beaux meubles, qui sont placés rue Montmartre, dans une maison appartenant au père de cette demoiselle, dans l'appartement du

Digitized by Google

troisième étage, loué 300 livres par an. Cette demoiselle Delahaye est d'une fort jolie figure, grande, bien faite ; son père était ci-devant marchand de vin, et l'un de ses frères est actuellement inspecteur de police (1). Pour gazer dans le public cette intrigue qui a existé longtemps chez le père même de la demoiselle, on dit que M. de Mauvienne doit incessamment l'épouser. Il y a pourtant lieu de croire qu'il n'en sera jamais rien, puisque les père et mère de ce jeune homme ont, jusqu'à présent, constamment refusé leur consentement, et que la crainte de leur autorité fait qu'il a lui-même l'air de s'être détaché de ses prétentions en leur présence.

M. de Pelhion fils, dont le père est mort depuis peu, qui vivait l'année dernière avec la demoiselle Lacour, danseuse à la Comédie-Italienne, et ensuite avec la demoiselle Pellin, de l'Opéra, vient de prendre des arrangements avec la demoiselle Dornay, dont il a été parlé ci-devant par le sieur Marais, comme entretenue successivement par M. de Villemur, M. de Forceville et par M. de Courtenvaux (2) fils, du consentement de M. son père, mais par qui elle a été brusquement quittée pour des raisons de santé dérangée, par la faute de cette demoiselle, ce qui avait fait bruit dans le peuple galant et qui lui avait fait un tort considérable parmi les paillards opulents. M. de Pelhion a cru, en la prenant, la remettre en chance, mais on en doute, quoiqu'elle soit fort aimable. Elle est actuellement logée rue Neuve-des-Petits-Champs, près celle Saint-Roch allant à la place Vendôme, la seconde porte

(1) De la Haye, inspecteur du quartier du Luxembourg, rue aux Ouës, vis-à-vis la Vierge.

(2) F. M. César Le Tellier de Louvois, appelé le marquis de Courtenvaux, né en février 1718, ancien capitaine-colonel des cent-suisses, veuf d'une Gontant, sœur unique du duc de Lauzun. Le seul fils qu'il en avait eu était le marquis de Montmirel, né en 1734, et son successeur dans la charge de capitaine-colonel.

Digitized by Google

cochère à gauche, et occupe deux appartements au-dessus l'un de l'autre, richement meublés, à l'augmentation desquels meubles, en partant de ceux à elle donnés par M. de Forceville, M. de Courtenvaux a beaucoup contribué.

La demoiselle Parmentier, demeurant rue de Bourbon, dont il a été parlé dans la feuille du 31 juillet dernier comme devant partir avec M. d'Hallay, négociant de Lyon, qui l'entretenait, a changé d'idée ainsi qu'il est ordinaire aux jolies femmes, et a accepté les propositions de M. l'abbé de Baresse, conseiller-clerc au Parlement de Toulouse, demeurant rue et hôtel Sainte-Anne, qui lui donne 20 louis par mois, sans les présents, et qui souvent lui donne un remise pour aller en promenade. Cette dernière galanterie est essentielle actuellement parmi les demoiselles aimant les bals des environs de Paris. Cette connaissance lui a été procurée par la Gourdan, appareilleuse sous le manteau, qui demeure actuellement rue Sainte-Anne, chez Lerat, rôtisseur, qui reçoit bonne compagnie et qui est superbement meublée.

La chronique parle indistinctement de toute âme qui respire. Depuis environ six mois, le sieur Robert, médecin sans pratiques, mais garçon jouissant d'un certain revenu, est venu se loger même maison que M. le commissaire Sirebeau (1), et ayant d'abord pris intérêt à la santé de la jeune femme, qui par parenthèse, est fort aimable, y est devenu ensuite très-familier. Son appartement étant en aile et sur le même pallier, cela produisit une communication à celui de la dame dont il a une clef vraisemblablement, et dont il peut sortir sans être aperçu même du mari, parce que celui de ce dernier est en

(1) Sirebeau, nommé en 1753 l'un des trois commissaires au Chatelet qui avaient le Palais-Royal dans leur département. Il demeurait rue Sainte-Anne, butte Saint-Roch.

Digitized by Google

tournant et a deux escaliers. Dans les propos qui se tiennent sur toutes ces petites circonstances, on démêle que le commissaire, de son côté, se contente d'une cuisinière assez drôlette, qui a pour lui des complaisances nécessaires ordinairement à des vieillards, et auxquelles vraisemblablement il n'aura pas osé accoutumer son épouse.

Le jour de la Saint-Louis, la demoiselle Raye, danseuse, espérait un présent honnête de M. Clauze, maître clerc de notaire, garçon fort riche, par la raison que depuis l'année dernière, il lui promettait un bracelet de diamants, mais qui n'a pas paru, parce qu'il n'a pas voulu y mettre plus de 2,000 livres. Cette demoiselle, qui en a un de plus haut prix, a refusé la difformité du parallèle. Cette économie de M. Clauze a donné de l'humeur; cependant la demoiselle Raye, ne perdant pas la tête, lui a demandé cette somme de 2,000 livres en argent comptant. Elle ne l'a pas encore reçue, elle l'espère. La mère Raye, à qui il donne quelquefois d'assez mauvaises épithètes, quoique vraies, prétend qu'il lui soit incessamment donné audience de congé. Cette bonne femme a la complaisance d'oublier que depuis deux ans, elle et sa fille lui ont soutiré plus de 10,000 livres. Cette grande journée de fête s'est enfin passée sans aucun cadeau; le sieur Léger, danseur à l'Opéra, et guerluchon en titre de ladite demoiselle Raye, lui a donné une sérénade exécutée par la meilleure partie des musiciens de l'Opéra, et un riche marchand de fer du faubourg Saint-Antoine, qui soupait chez elle, lui a fait la galanterie d'un joli feu d'artifice à l'italienne. On prétend que depuis quelque temps, M. le procureur du Roi l'envoie quelquefois chercher et qu'il vient souvent la voir.

Le même jour de Saint-Louis, le sieur Pissart, marchand de draps, rue Saint-Honoré, a donné un grand dîner et ensuite le

Digitized by Google

souper, dans la petite maison de Brissault, à un baron allemand, que l'on appelle Vaxman, et à un autre monsieur de ses amis. La demoiselle Thierry, maîtresse du traiteur, y était habillée en homme, avec la demoiselle Bourcelle, son amie, qui a dû peloter avec les deux autres messieurs. Après le souper, il y eut un feu d'artifice, qui a coûté au moins 200 livres, et M. Pissart a donné à sa maîtresse, pour son bouquet, six couverts, deux grandes cuillères et quatre salières d'argent, qu'il avait fait apporter dans cette maison, pour la surprendre et pour que les conviés eussent connaissance de sa générosité.

L'on annonce dans un certain monde comme quelque chose de positif, le futur mariage de la demoiselle Mazarelli, chanteuse italienne, fille de Pantalon, du spectacle italien de cette ville, avec le frère de la demoiselle Camille Vesian. lequel est commis aux fermes. Apparemment que ce jeune homme n'en a pu faire sa maîtresse, puisqu'il pense au sacrement. Il est vrai de dire que la mère de cette demoiselle veille de près et n'a pas voulu entendre les fleurettes que Vesian voulait lui conter, comme il a fait à tant d'autres.

DU 4 SEPTEMBRE 1762.

Les Demoiselles Lamothe, Thierry, Brandelle, Laforest.

M. de Saint-Julien, agent général du clergé, a pour maîtresse, depuis un an, une jeune personne de 20 ans, femme d'un nommé de Foury, ci-devant négociant à Lyon, où il a fait banqueroute, et d'où ils sont venus en cette ville, il y a

Digitized by Google

quatre ans. Le mari eut un emploi dans les vivres à l'armée, dans lequel il est encore, par le canal de Mlle Lamothe (1) dite *la générale*, demeurant rue de Richelieu, près celle Neuve-Saint-Augustin, et la jeune femme resta chez elle en pension, son mari ne lui envoyant point d'argent. La demoiselle Lamothe elle-même lui procura la connaissance de M. de Saint-Julien, qui lui donne environ 40 louis par mois; il l'a fixée à une seule domestique, qui lui sert de femme de chambre et de cuisinière, pour qu'il y ait plus de mystère dans cette intrigue. Il n'y va que deux ou trois fois par semaine et lorsque la nuit est close; il n'y couche jamais et ne veut pas qu'elle sorte de dessous les yeux de la demoiselle Lamothe, dans les meubles de qui elle est et qui, pour ainsi dire, lui sert d'Argus. Cette jeune dame est native de Lyon; on en ignore le nom de famille; elle est grande, bien faite et de la plus belle figure; les cheveux châtains, blanche de peau, la gorge et la main belles; le caractère doux et le maintien honnête. Elle a pour toute société la demoiselle Lamothe, qui reçoit peu de monde et dont la compagnie n'est pas fort agréable pour une jeunesse. On assure que M. de Saint-Julien lui est fort attaché et que cette dame paraît avoir de l'amour pour lui. On assure aussi que, de son côté, Mme de Saint-Julien, qui est allée prendre les eaux à Aix-la-Chapelle, s'y amuse beaucoup, quoique monsieur son mari ne lui ait voulu donner que 10,000 livres pour la défrayer.

(1) Mlle Lamothe, actrice de la Comédie-Française depuis 1722 jusqu'à 1759. Elle y tint avec talent des rôles dont aucune femme, avant elle, n'avait voulu se charger, c'est-à-dire ceux qui, du temps de Molière, étaient joués par un acteur travesti. — Mlles Lamothe et Fleuri avaient autrefois reçu du public galant le nom de *pourvoyeuses du maréchal de Saxe;* la première avait Paris, et la seconde la province dans son département. Ainsi s'expliquent le sobriquet de *la générale* qui est donné ci-dessus, et l'obtention de cet emploi aux vivres de l'armée obtenu par le seul crédit de Mlle Lamothe. — Cette dernière jouait souvent aussi sur le petit théâtre du duc d'Orléans, lorsqu'il entretenait Marquise à Bagnolet.

Digitized by Google

La demoiselle Thierry, autrefois connue sous le nom de Fontaine, est native de Paris; on la prétend de noble extraction. Son père est mort; sa mère, vivant de son bien, demeure dans le Marais, et n'a jamais voulu entendre parler d'elle depuis qu'elle s'est éclipsée de la maison paternelle. Aussi a-t-elle fait toutes ses classes dans le libertinage. Elle a demeuré longtemps en chambre garnie; alors elle cherchait des connaissances dans les jardins publics, et c'est là qu'elle connut M. le président Leclerc de Lesseville (1) qui, ayant pris du goût pour elle, l'engagea à se retirer de la foule et à venir s'installer chez lui-même en qualité de femme de charge, place qu'elle a occupée pendant quinze mois; ensuite il lui a donné de forts beaux meubles, et lui fit 1,500 livres de rente. Il y a de cela un an; il en est si fortement épris, qu'elle lui fait croire tout ce qu'elle veut et que, quoiqu'il ait appris que depuis environ six mois elle est guerluchonnée par M. Pissart, marchand de draps, et par d'autres, il lui a encore fait un contrat de 1,500 livres de rente, il y a dix à douze jours, hypothéqués sur le plus clair de ses biens. Il la fait souvent habiller en homme et mange régulièrement chez elle tous les soirs. Elle dit au président, au sujet des présents qu'elle reçoit journellement de M. Pissart, qu'ils lui viennent de la part d'un prince amoureux, à qui elle refuse sa porte. Elle a fait la connaissance de ce M. Pissart dans le Palais-Royal, où elle allait souvent, avec une nommée Julienne, son amie, maîtresse en titre du nommé Godeau, marchand limonadier, rue et vis-à-vis le cloître Saint-Honoré, dans le dessein de trouver un jeune homme qui fournisse aux folles dépenses, le président ne donnant de l'argent que fort peu à la fois, par l'arrangement qu'il a de fournir à tous les frais du ménage. Cette demoiselle est de grande taille, la peau fort blanche, mais laide de figure tant qu'on veut,

(1) Leclerc de Lesseville, président honoraire des enquêtes et requêtes, depuis 1742, rue de la Planche.

Digitized by Google

ayant le visage tout cicatrisé par la petite vérole, l'esprit méchant et hautain. Elle est actuellement folle amoureuse de ce M. Pissart, qui a pris pour elle la même frénésie, et qui lui donne beaucoup malgré son insolence. Lorsqu'il lui fut enjoint de la part du magistrat de ne plus se mettre en homme, elle en a pourtant pris l'alarme, puisque dès le lendemain on a su qu'elle avait fait présent de son habillement à son tailleur.

La semaine dernière, M. Rouillé d'Orfeuil, actuellement intendant de la Rochelle et qui est sur son départ, donna 20 louis à Mlle Raymond, ci-devant entretenue par M. de Champeron, pour coucher trois matinées de suite avec elle; ce qu'elle a fait.

M. Viard, ci-devant receveur des tailles de la généralité de Paris, vient de prendre des arrangements avec une jeune veuve nommée Brandelle, qui était marchande de tabac rue Tire-Boudin; il l'a fait quitter ce commerce et a augmenté son mobilier actuellement placé rue Montmartre, au second étage, sur le derrière, même maison où demeurait feue la nommée Clovis. Comme il a quelques affaires de dettes, il n'y vient que la nuit. Il fournit à toute la dépense. Cette veuve est fort aimable, mais elle est coquette, et la santé de M. Viard s'est aperçue sensiblement de son incontinence. Il lui a donné un domestique affidé, qui ne la quitte point, et un chirurgien.

Le 30 août dernier, M. de Roquemont, commandant la garde de Paris, avec deux de ses amis dont on ignore les noms, ont dîné dans une petite maison à Popincourt, n° 12, avec les demoiselles Marquise, Vermandois et Lallemand, de chez la Dupuis, rue de Vendôme, et avec qui ils se sont amusés.

Digitized by Google

Le 1er de ce mois, M. Stuard, riche anglais, logé à l'hôtel d'Entragues, rue de Tournon, a donné à souper à Mlle Laforest, danseuse à l'Opéra, et à deux autres Anglais ses amis, dont on ignore les noms. Ils sont tous trois amoureux de cette demoiselle, et dans le cours de la semaine ils en ont tous été favorisés. L'un d'eux croit déjà avoir à s'en repentir du côté de la santé, et M. Stuard, qui voit qu'elle ne tire qu'à l'argent, paraît disposé à diminuer ses empressements auprès d'elle.

Le 2, les mêmes trois Anglais soupèrent chez l'envoyé de Modène; la demoiselle Lavault, sa maîtresse, fit les honneurs, ainsi que la demoiselle Laforest, que l'envoyé avait invité pour leur faire plaisir et s'en amuser lui-même.

Le 1er septembre, la demoiselle Julie, de chez la Héquet, du cul de sac Saint-Fiacre, a été chez M. de la Bouexière (1), à son pavillon de Clichy, où elle a été passer deux heures avec lui.

Le 4, M. Morienval, fermier du roi, M. Bataille et deux de ses amis ont soupé à la petite maison de Brissault, à la Barrière Blanche, avec les demoiselles Parmentier, Dangeville, Leblanc et Théophile, avec qui ils se sont amusés.

(1) M. de la Bouexière était fermier général. Son hôtel était rue d'Antin.

Digitized by Google

DU 11 SEPTEMBRE 1762.

—

Les Demoiselles VIRINGUE, FAILLON, DELAURE, D'HÉRICOURT.

La veuve Viringue, dont il a été parlé les 30 avril et 15 mai derniers, demeurant alors rue Neuve-Saint-Roch, chez un ébéniste, entretenue par M. Bernard, comte de Coubert (1), est déménagée et demeure actuellement rue des Brodeurs, près la barrière de Sèvres, dans une petite maison qu'elle occupe seule et que lui a loué son bienfaiteur. Il lui a donné depuis trois mois plus de 6,000 livres, qu'elle a dépensés on ne sait à quoi. Lors de son déménagement, elle n'avait pas le sou. M. de Coubert lui a fait une scène des plus fortes, il y a environ douze à quinze jours, ayant rencontré chez elle un particulier vêtu en noir et que l'on nomme Ballu, procureur, qu'il prit pour un guerluchon. Il ne se trompait pas, car cette demoiselle est encore enceinte et croit l'être de ce jeune homme, qui prit la fuite voyant l'entreteneur tirer l'épée, voulant tout tuer, mais qui sortit lui-même en jetant à son infidèle maîtresse seize louis, qu'elle ramassa avec une grande présence d'esprit, quoiqu'il la menaçât que ce serait le dernier de ses bienfaits. Cependant, le lendemain, étant revenu chez elle, la paix se fit, et il lui promit, pour le jour de l'an prochain, une somme de 5,000 livres, sans préjudice de ce qu'il lui donne régulièrement par mois. Depuis cette réconciliation, toutes les fois qu'il vient chez elle il met son épée

(1) Ce Bernard-Coubert était le frère aîné du président de Boulainvillers; il naquit en 1730. Leur père fut maître des requêtes et intendant de la maison de la Reine.

Digitized by Google

nue sur son lit, disant qu'il craint d'être arrêté (il est reconnu pour être un peu faible d'esprit), ensuite se met en robe de chambre et tous deux boivent du punch jusqu'à l'ivresse. Les domestiques se louent de la générosité de M. de Coubert, mais se plaignent de la méchanceté de sa maîtresse. Elle vient d'en renvoyer deux, mari et femme, nommés Marchane, par le canal de qui l'on a appris tout ce qui vient d'être dit.

La demoiselle Faillon, ci-devant connue sous le nom de Laforest, alors entretenue par M. Duvaucel (1), ci-devant trésorier des Aumônes du roi, et dont on a donné les premières aventures le 15 août 1760, est actuellement figurante dans les ballets de la Comédie-Italienne, rue Beaurepaire, et est entretenue depuis trois mois par M. Menard fils, conseiller au Parlement, qui vient de lui donner environ 1,200 livres de meubles, pour faire nargue à la demoiselle Valigny, méchante italienne contre qui il va suivre, malgré lui, un procès assez désobligeant pour un homme de son état, et qu'il aurait bien voulu faire assoupir par l'autorité de la police. Il paraît même désespéré de la réponse du magistrat, sur l'exposé qu'il lui a fait d'une lettre d'un M. de Culant, qui caractérise la friponnerie de cette fille. Cette demoiselle Faillon est fort aimable et d'un bon caractère; elle est économe; c'est ce qu'il faut à M. de Menard. Elle ne lui coûte pas six louis par mois, et il n'est point question qu'elle lui ait fait d'infidélité depuis qu'ils sont ensemble.

(1) Il était sans doute le frère d'un autre Duvaucel non moins galant, dont les *Mémoires secrets* font en ces termes l'oraison funèbre :

" 1er janvier 1784. M. Duvaucel, grand maître enquêteur général reformateur des eaux et forêts au département de Paris et Ile-de-France, vient de mourir. C'était un grand amateur de filles, qui avait mangé beaucoup d'argent avec elles, et laissé par conséquent une succession en très-mauvais ordre. Il était garçon et est père d'un abbé Duvaucel, homme de lettres, prédicateur qui a déjà fait un grand chemin dans l'Église. "

Digitized by Google

La demoiselle Delaure, autrefois connue sous le nom de Rozette Marcours, chez la Paris, qui en fut retirée par M. le comte de Bentheim et qui lui fit 100 pistoles de rente lorsqu'il la quitta pour la demoiselle Victoire, dite Varenne, est revenue de Bordeaux, où elle était depuis plusieurs années, pour venir reprendre l'air natal, ayant le tempérament fatigué des services pénibles par elle rendus à gros frais de leur part, à MM. les négociants de la ville qu'elle quitte. Elle s'est installée chez la demoiselle Saint-Germain, son amie, ci-devant entretenue par M. de Pelhion père, qui demeure rue Saint-Honoré, au bureau des coches de Saint-Germain. M. de Bentheim la promène et lui donne la main aux spectacles. Cela donne de l'humeur à la demoiselle Leclerc qu'il entretient depuis un an ou deux, et cela a déjà occasionné quelques querelles entre eux qui annoncent une prochaine rupture. Cette demoiselle Delaure est encore jolie et pourra bien lui donner du dessous. Feu M. le comte de Charolais a eu beaucoup de goût pour elle.

M. de Pressigny, fils de M. de Maisonrouge, est encore nouvellement en brouille avec Mlle Buhart, et pour s'en consoler, il a emmené à sa petite maison de campagne la demoiselle Vierval, demeurant rue Tire-Boudin, ci-devant entretenue par M. le duc de Bouteville, et actuellement par un M. de Launay, capitaine de dragons, présentement à l'armée.

Le sieur Menissier, maître d'armes, nouvellement attaché en cette qualité à M. le comte de Clermont, pour ses pages, marié depuis dix-huit mois, dont la femme est fort aimable et très-sage, vient de prendre pour maîtresse la demoiselle d'Héricourt, fille à parties d'une très-jolie figure, demeurant rue du Boulloir, chez le tonnelier. Il trouvera sa punition dans son plaisir, car il est certain que Brissault,

Digitized by Google

appareilleur, ne se sert plus de cette demoiselle, par la connaissance qu'il a du dérangement de sa santé. Menissier va régulièrement chez elle sur le minuit et en sort sur les quatre à cinq heures du matin.

L'ancienne (1) demoiselle Lemaure est mariée depuis peu à un M. de Montbreuil, ci-devant officier dans les volontaires de Soubise, à qui elle a fait une donation de tout son mobilier et de ce dont elle a pu disposer. Il y a beaucoup de gens qui disent non sur ce mariage. On assure qu'il a été fait secrètement et on n'en parle ici que pour mémoire.

On dit aussi dans le monde que la demoiselle Arnould, de l'Opéra, est sur le point de se marier avec le nommé Lacroix, son friseur, si cela n'est pas déjà fait. Ce beau choix la fait regarder comme une imbécile et lui fera du tort pour sa fortune. Il ajoute à sa stupidité de conduite tant avec M. de Lauraguais qu'avec M. Bertin, trésorier des parties casuelles.

La très-vieille Dubois, demeurant rue Sainte-Anne, Butte Saint-Roch, mère de celle nouvellement actrice de l'Opéra et

(1) Ancienne en effet, s'il s'agit, ce que tout porte à croire, de la fameuse cantatrice qui passa pour avoir la plus belle voix de son temps. Retirée de l'Opéra depuis dix-huit ans, elle touchait alors à la soixantaine (elle était née en 1704). — On s'en étonnera moins en apprenant qu'en 1771, l'annonce seule de sa présence à un concert du Colisée, attira plus de cinq mille auditeurs, aux applaudissements desquels elle chanta le monologue du *Sylphe*. — C'était cependant presque une septuagénaire.

Dans une épître écrite le 1er avril 1740, à M. de Formont, Voltaire disait déjà :

Vous entendrez les vendredis
Ces clameurs longues et touchantes
Dont Lemaure enchante Paris.

Bachaumont annonce le même mariage dans ses Mémoires, mais avec une légère variante dans le nom du mari : " Cette sublime actrice si connue par sa belle voix, sa laideur et ses caprices, vient de se marier à un jeune homme, chevalier de Saint-Louis, M. de Monrose. Elle a plus de 50 ans. " (10 septembre 1762.)

Digitized by Google

celle sur laquelle on fit, il y a plus de vingt-cinq ans, de si sales couplets, jouissant par elle-même d'un très-petit revenu, augmenté journellement par la générosité de sa fille, prétend aussi mettre fin à son libertinage par le sacrement. Elle doit épouser un jeune homme d'une belle figure, avec qui elle vit depuis trois ans et que l'on nomme Lebreton, ci-devant commis au bureau des Cartes, qu'il a quitté pour ne s'occuper que de sa vieille conquête, chez qui il demeure. Il passe pour avoir de l'esprit; il souhaita d'entrer l'année dernière chez quelque inspecteur de police; il est encore sans place actuellement; il se présente partout pour en avoir une.

Le 3 de ce mois, M. Eusébie, étranger, logé rue Dauphine, à l'hôtel d'Anjou, avec deux de ses amis, étrangers comme lui, ont soupé et couché à la petite maison de la Héquet avec les demoiselles Henriette, Julie et Alexandrine.

Le 5, Mlle Julie, de chez cette même Héquet, a été chez M. de la Bouexière, à sa petite maison de Clichy; elle y est restée deux heures, et ce monsieur s'y est amusé avec elle.

Le même jour, 5 de ce mois, Mlle Desmares, maîtresse de M. le prince Camille, a soupé chez M. le comte de Bussy, rue du Ponceau. Ce monsieur a fait une affaire de 60,000 livres en vins de Bourgogne, sur laquelle, au lieu de perdre, il a bénéficié; mais n'importe, l'argent se consomme et les échéances viendront peut-être trop tôt.

Le 8, M. le marquis de Brezé (1) a donné à souper chez lui à plusieurs amis, et il y a joint les demoiselles l'Étoile et Alexandrine, de chez la Héquet, avec qui ils se sont amusés fort avant dans la nuit.

(1) Joachim de Dreux-Brezé, lieutenant-général de 1759 et grand maître des cérémonies de France.

Digitized by Google

DU 18 SEPTEMBRE 1762.

—

Les Demoiselles Michel, Seribert, Gautier, Siam, Lavault, Laforest.

La demoiselle Félicité Michel, dont les père et mère sont morts marchands limonadiers à Paris, âgée de dix-sept ans, d'une taille ordinaire, bien faite et d'une jolie figure, la peau très-blanche, débauchée il y a dix-huit mois par un nommé Robinot, graveur, et depuis ce temps faisant des parties chez différentes femmes du monde, — vient de faire la connaissance, par le canal de la Desrameaux, d'un jeune homme fort aimable, nommé M. de Tourne, neveu de l'envoyé de Genève (1), qui, d'entrée de jeu, lui a donné 12 louis pour ses premiers besoins, avec promesse de lui donner 400 livres par mois d'appointements, sur lesquels elle payera un maître de musique, car elle a une très-jolie voix, propre même à devenir un sujet pour le spectacle. Elle demeure rue Neuve-des-Petits-Champs, en chambre garnie, vis-à-vis l'hôtel du contrôleur général, et attend qu'il lui donne des meubles, ce qu'il a promis de faire sous deux ou trois mois s'il continue d'en être content.

La demoiselle Élisabeth Seribert, âgée de dix-huit ans, native de Metz, fille d'un cordonnier de chez qui elle s'est sauvée il y a deux mois, pour venir à Paris, ayant perdu sa sagesse en route avec un jeune homme nommé Godefrin, qui en arrivant la mit en chambre garnie rue Froidmanteau, où la

(1) Sellon.

Digitized by Google

nommée Grammont, fille du monde, lui a donné la connaissance d'un M. de Magny, riche marchand de bois d'exploitation dans les provinces, et de ceux de M. le duc d'Orléans, — qui, à compter de la première entrevue, lui donne 10 louis par mois pour ses menus plaisirs, et paie sa pension à ladite Grammont en attendant son retour d'un voyage qu'il est allé faire en Bourgogne. Cette demoiselle Seribert est grande, bien faite et de la plus jolie figure, brune de cheveux, la peau un peu brune, mais animée, les dents belles et l'œil très-vif.

La demoiselle Gautier de Signorée, fille d'un maître d'armes de cette ville, débauchée il y a environ deux ans par M. de Mondoux, ci-devant mousquetaire et à présent détenu d'ordre du roi à la citadelle de l'île de Ré, et qui, depuis la mort de sa mère, s'est sauvée de la maison paternelle pour se mettre en chambre garnie chez la Ponthois, couturière, rue Sainte-Anne, où elle a fait la connaissance, il y a deux mois, de M. Richard, intéressé dans les affaires du roi, demeurant rue des Rosiers, qui lui a donné en argent comptant environ 1,200 livres et une chambre toute meublée. Le guerluchonnage de cette demoiselle avec le jeune Labussière, fils du marchand de chevaux, les avait brouillés ensemble. M. Richard s'étant adressé au magistrat pour qu'il voulut bien lui faire rendre une montre et des agraffes d'or de bracelets, la personne chargée de ces ordres, pour vérifier les faits, a appris que ce M. Richard, amoureux fou de cette demoiselle, s'est réconcilié avec elle, et qu'il lui fait meubler un appartement de quatre pièces de plein pied rue Bourtibourg; il a écrit une lettre ci-jointe par laquelle il semble vouloir faire croire que les reflexions que le magistrat a bien voulu lui faire faire par bonté, le déterminèrent à abandonner les restitutions qu'il demandait. Sa maîtresse, au devant de qui il a été dans cette circonstance, se promet bien de continuer de voir son cher

Digitized by Google

Labussière, qui par lui-même est un joli cavalier, qu'elle a enlevé à la demoiselle Delorme, dite Beaulieu, sa meilleure amie, qui en était folle, et c'est ce qui le lui rend beaucoup plus intéressant. Voilà la lettre de ce M. Richard dont l'extérieur est raisonnable auprès de beaucoup d'autres entreteneurs.

Paris, le 16 septembre 1762.

« Je comptais avoir l'honneur de vous voir ce matin pour » avoir celui de vous observer, qu'ayant réfléchi mûrement » sur l'observation que M. de Sartines a daigné me faire sur la » plainte que j'ai eu l'honneur de lui faire contre Mlle Gautier, » qui est d'avoir couru les risques des effets que je réclame, » cette grande judiciaire de la part d'un si digne magistrat tel » que lui, me met dans le cas de ne plus rien réclamer, et je » prendrai cette aventure pour correction, en vous faisant » mille remerciements des importunités que je vous ai causées, » comme ayant celui d'être très-sincèrement, monsieur, » votre, etc.

» Richard »

La nuit du mercredi à jeudi dernier, M. le prince de Belozinski a eu la faveur, pour quelques louis, de coucher avec Mlle Siam, de l'Opéra, demeurant rue du Chantre-Saint-Honoré, connue pour être actuellement entretenue par M. le comte de Limbourg, demeurant place des Victoires, et ci-devant par le prince de Chilkouski, seigneur Polonais. Sur le matin, cette demoiselle s'étant levée précipitamment, est montée chez la demoiselle Buhart, sa voisine, où elle a trouvé son guerluchon, qui de son côté avait couché avec elle. Alors il y a eu une forte querelle entre ces deux femelles. La Buhart voulait nier le fait; la demoiselle Siam voulait voir même jusqu'à sa chemise, et cette querelle bruyante ayant fait sortir du lit M. de Belosinski, il s'est joint à tout le voisinage pour leur rire au nez. C'est ce qui a séparé les combattantes.

Digitized by Google

La demoiselle Lavault, entretenue par M. de Paolucci, envoyé de Modène, et la demoiselle Darcy, toutes deux figurantes à l'Opéra, en ont été renvoyées la semaine dernière par une querelle entre elles, une sentinelle des coulisses et un moucheur de chandelles, à qui elles avaient refusé de donner pour boire comme nouvelles danseuses.

Le sieur Clauze, maître clerc de notaire, est stupéfait de la reconnaissance que la demoiselle Raye, dite Louison, a eu pour le sieur Leger, danseur, de la sérénade qu'il lui avait donnée le jour de sa fête, en lui accordant ses dernières faveurs la semaine dernière sous le théâtre même de l'Opéra, pendant une des scènes de la pièce qui se répétait. Le public instruit n'en a fait que rire, mais la mère Raye a pris la chose au tragique et lui a frotté les oreilles d'importance.

La demoiselle Laforest, de l'Opéra, vient de perdre M. de Bauclers, Anglais, demeurant rue Jacob, qu'elle a eu une vingtaine de jours, et de qui pendant ce temps elle a tiré plus de 200 louis, parce que mardi dernier elle lui demandait une croix de diamants de prix qu'il lui a refusée, par la connaissance parfaite qu'il a des infidélités qu'elle lui a faites avec deux de ses amis, dont milord Stuart en est un. Ce dernier lui a donné environ 26 louis pour deux ou trois séances. Il loge à l'hôtel de Tours, rue du Paon; il est jeune, beau et bien fait.

Le 16 de ce mois, M. Gaudot (1), lieutenant criminel de robe courte, M. Creuset, M. Parmentier et un de leurs amis se sont amusés, après avoir soupé chez M. Collet, près les jésuites, avec les demoiselles Parmentier, Dusablé, Petitpas et Chateauville de chez la Dubuisson, de la rue du Ponceau.

(1) M. Gaudot de la Bruère, lieutenant criminel de robe courte, au Chatelet, rue Saint-Louis au Marais.

Digitized by Google

DU 25 SEPTEMBRE 1762.

—

Les Demoiselles Collet, Alexandrine, l'Étoile, Raye, Laforest.

La demoiselle Collet (1), de la Comédie Italienne, ne paraît plus depuis quelques jours et se trouve forcée de faire un séminaire de six semaines chez un chirurgien. Ces besoins lui ont été procurés par le sieur Rozetti, mari de la maîtresse en titre de M. le duc de la Ferté, avec qui elle était liée depuis quelques mois. La chronique affirme que ce mal impur lui vient en droite ligne de M. de la Ferté, que l'on dit en être entiché depuis longtemps.

(1) Voici le portrait qu'en faisait Favart le 25 décembre 1761 : " C'est une fille de quinze ans et demi, ni grande ni petite ; sa taille est bien prise et svelte, il n'est pas encore question des grâces de l'embonpoint, mais elles s'annoncent. Quoique ses yeux soient petits, ils ont de la douceur, de l'expression et quelquefois du feu. A travers sa mine naïve, on voit certaines petites friponneries dont elle ne se doute pas Ce n'est pas une grande voix, mais elle chante avec goût et justesse : elle est d'ailleurs fort bonne musicienne et joue très-joliment du dessus de viole. "

Les renseignements relatés ci-dessus nous donnent peut-être la clef de la fin prématurée de cette pauvre fille, qui mourut à vingt-deux ans.

Du reste, il était écrit que M. de la Ferté devait être pour quelque chose dans sa vie, car voici une anecdote racontée par Favart sur le même sujet :

" Voici un trait de sa simplesse. Mlle Collet, piquée des préférences que M. de la Ferté accordait à Mlle Lafond, sa bonne amie, alla le trouver un matin et lui dit en laissant échapper quelques larmes : " Je sais, monsieur, que vous avez des bontés pour Mlle Lafond, parce qu'elle en a pour vous. Tout le monde dit que vous voulez me nuire, parce que je n'ai pas voulu ; mais ce sont de vilains propos. Vous savez bien, monsieur, que cela n'est pas vrai, et si vous m'aviez fait l'honneur de me demander quelque chose, je suis trop attachée à mes devoirs et trop honnête fille pour avoir osé prendre la liberté de vous refuser. "

Digitized by Google

M. le chevalier de Brezé, capitaine au service du roi de Sardaigne, a passé toute la semaine dernière, soit chez lui, soit à la petite maison de la Héquet, rue du Faubourg-Saint-Laurent, avec la demoiselle l'Étoile, l'une de ses pensionnaires, et mardi dernier il est parti pour s'en retourner à Turin.

Le 19, M. de Chaulot, premier valet de chambre du roi, et M. de Moncrif (1), lecteur de la reine, ont dîné au château des Tuileries avec la demoiselle Alexandrine, de chez cette même Héquet.

Le 21, Alexandrine et l'Étoile ont été souper chez M. Bontemps, gouverneur des Tuileries. M. de la Roche, premier valet de garde-robe du roi, en était.

Le 22, M. le marquis de Romey, M. le président de Salaberry et M. le Magnan ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Leblanc et Maisonville.

Hier, 24 septembre, Mlle Montplaisir, demeurant rue du Four-Saint-Honoré, à l'hôtel de la Chesnaie, a été à midi chez M. d'Harnoncourt, rue de Vendôme, et l'après-midi, à cinq heures, chez M. le marquis de Vierville, demeurant au Palais-Royal, avec qui elle a passé le reste de la soirée.

La Gourdan a fait faire aujourd'hui une entrevue chez elle, entre Mme Coindé, de l'Opéra, et M. l'abbé de Baresse, conseiller clerc au Parlement de Toulouse, que la demoiselle Par-

(1) L'historiographe des Chats ne se gênait guère plus à l'Académie. Un recueil du temps dit, à la date du 25 août de cette même année : " Cette après-midi, l'Académie française a tenu sa séance publique, peu brillante aujourd'hui, et l'on a vu, au grand étonnement de tous les spectateurs, deux filles (Mlle Mazarelli et sa compagne) dans la loge du directeur (Moncrif). — Depuis quand le temple des muses devient-il celui des courtisanes ? "

Digitized by Google

mentier a renvoyé de chez elle parce qu'il tirait trop à l'économie. Mme Coindé veut que l'abbé lui donne au moins vingt livres par mois ; il a promis de s'y soumettre.

Aujourd'hui MM. Bauclers, Stuart et un autre Anglais, ont dîné chez Brissault avec les demoiselles Leblanc, Dangeville et Dupin. Cette dernière est entretenue par M. Farges de Polisy, maître des requêtes. La demoiselle Leblanc n'a rien épargné pour mettre dans ses champs M. Stuart, qui est fort riche et fort aimable, et à qui elle n'a pas été indifférente.

Nos femmes de spectacle sont désolées et restent la bouche ouverte du sang-froid de MM. les Anglais qui ne se sont point encore préparés à s'évertuer avec elles. Il n'y a encore que la demoiselle Laforest qui en a ébréché quelques-uns, ainsi qu'il en a été rendu compte dans le dernier travail; elles espèrent toutes qu'après le voyage de Fontainebleau (1) ils se répandront davantage. La mère Raye est d'un chagrin à périr de la disette d'hommes qui règne chez elle et donne à tous les diables le guerluchonnage du sieur Leger, danseur.

Sous quinze jours, le mariage du sieur Vésian se terminera avec la fille de Pantalon. Ce jeune homme assure lui-même qu'il y trouve un avantage de 400,000 livres, tant en nippes qu'argent et bijoux. La demoiselle Deville, son ancienne maîtresse, en est d'autant plus de mauvaise humeur, que c'est elle qui fit les frais de naturalisation de ce jeune homme qui est étranger (2), il y a trois ou quatre ans, dans le dessein

(1) Quelques lignes de Bachaumont nous expliquent pourquoi on espérait tant de ce voyage où la cour séjournait une partie de l'automne :

" 18 octobre. L'Opéra va en voyage à Fontainebleau, et pour que les plaisirs du public ne souffrent point de l'absence des meilleurs acteurs, qui sont en très-petit nombre, la cour les fait aller et revenir en poste. "

(2) Les *Mémoires de Casanova* contiennent des détails fort curieux et fort circonstanciés sur l'arrivée de ce jeune homme à Paris.

Digitized by Google

qu'elle avait alors de l'épouser. Ce qui n'eut pas lieu, parce qu'il ne voulait plus lui permettre de continuer aucune galanterie avec qui que ce soit, ainsi qu'il en a été rendu compte dans le temps.

DU 2 OCTOBRE 1762.

Les Demoiselles Masson, Vesian, Girard, Couston, Dubois, Tricot.

La demoiselle Masson, ci-devant connue à l'Opéra comme figurante, demeurant à l'entrée du faubourg Montmartre, est prête d'accoucher, et l'on assure que c'est des faits de M. d'Avarey (1), beau-frère de M. de Coislin (2), avec qui elle vit depuis environ un an et qui fournit à toute sa dépense.

La demoiselle Camille Vésian est aussi prête d'accoucher, et ce des faits de M. le comte de Maillé (3), premier écuyer et gentilhomme de M. le prince de Condé, qui, d'entrée de jeu, lui a fait présent d'une somme de 10,000 livres, quoiqu'il ne soit pas connu pour riche, et l'a prise en outre aux appointements de 20 louis par mois; ceux de M. le marquis d'Etrehan ont cessé sitôt les arrangements pris avec le comte. Ces deux seigneurs sont amis. Le marquis a si bien pris la chose, qu'il

(1) Cl. Antoine de Béziade, marquis d'Avarey, grand bailli d'Orléans, colonel aux grenadiers de France.

(2) Ch. G. marquis de Coislin, nommé brigadier d'infanterie cette même année.

Ils avaient tous deux épousé une fille du comte de Mailly-Nesle.

(3) C'est un comte de Maillé-d'Entrasmes, beau-frère du comte de Maillé-Latour-Landry.

Digitized by Google

lui continue le carrosse qu'il lui a toujours entretenu. On observe dans la maison de Mlle Vésian un profond mystère sur cette dernière intrigue. Le comte laisse son carrosse au loin ; ses gens ne l'accompagnent point chez sa maîtresse. Cette demoiselle elle-même ne sort presque plus. Le marquis lui rend toujours de temps en temps quelques visites.

Le frère de cette demoiselle Vésian, dont il a été parlé quelquefois dans les précédentes feuilles, a épousé aujourd'hui, samedi, la demoiselle Picinelli (1), chanteuse aux Italiens. Par une plus parfaite vérification, on a appris que l'on s'était trompé en disant que cette demoiselle était la fille de Pantalon. Ses père et mère sont Napolitains et demeurent en cette ville rue Comtesse-d'Artois. Ils ne sont point attachés au spectacle; ils sont même à leur aise et ne se seraient pas déterminés à marier leur fille à Vésian, si ce jeune homme, qui est d'une jolie figure, n'avait pas pris avec elle les devants. Elle est enceinte de quelques mois, et a eu l'air, depuis deux ans qu'elle habite Paris, d'arborer une espèce de sagesse qui n'est pas familière dans le peuple sémillant qui habite les coulisses.

La demoiselle Girard, dont on a parlé il y a plusieurs années, alors vivant avec M. de Lalive de la Briche, et depuis

(1) La célébration de ce mariage fut signalée par les incidents les plus grotesques. Au dernier moment, on découvrit que Mlle Picinelli n'était point baptisée. Il fallut procéder au préalable à cette cérémonie. Le lendemain, lorsqu'on fit à la future la demande d'usage : " Êtes-vous fille? — Non, monsieur, répondit-elle. — Eh! pourquoi dis-tu cela? dit sa mère en lui donnant un grand coup de coude. — Mais vous savez bien que j'ai eu un enfant. — Qu'est-ce que ça fait! En es-tu moins fille pour cela? „ Et là-dessus la mère se croit obligée de narrer à l'assistance les intrigues de sa fille.

„ Le célébrant eut beaucoup de peine à la faire taire, et prononça le *vos conjungo* en riant sous ses doigts, " ajoute Favart, qui raconte l'affaire tout au long dans ses Mémoires.

Il est bon de faire observer que les succès de la Picinelli au Théâtre-Italien lui avaient fait surgir trois mères adoptives différentes à chacune desquelles elle s'était vu obligée de servir une pension.

Digitized by Google

avec M. le comte de Luc, a vendu tous ses meubles et une partie de ses bijoux dont elle s'est fait 2,000 livres de rente, et est allée se mettre pensionnaire au couvent de Sainte-Anne, faubourg Saint-Marcel. On assure que la botte secrète de cette disparition, à laquelle on a donné l'air d'une conversion opérée par les représentations du curé de Bonne-Nouvelle, sur la paroisse de qui elle demeurait en dernier lieu, n'est au fond qu'une mystérieuse nécessité entre M. le comte du Luc, qui se trouve pour raisons à lui connues, à présent dans le cas d'observer certains ménagements, et la demoiselle Girard, à qui il a promis que le sacrifice ne durerait pas longtemps. On rendra compte de ce qui viendra de nouveau au fur et à mesure.

La demoiselle Couston ou Coustou, demeurant avec sa mère rue de Grenelle-Saint-Honoré, dont le sieur Marais a parlé l'hiver dernier, en rapportant que Brissault, l'appareilleur, s'était transporté dans un couvent, faubourg Saint-Jacques, pour la voir, en se servant du prétexte de lui prendre mesure d'un corset, à abandonné sa mère, d'accord avec son fils, et ce la semaine dernière, en la laissant maîtresse de tous les meubles que M. Begon, intendant de la marine à Dunkerque, lui avait donnés. Elle n'a encore donné aucun signe de vie à sa mère depuis sa disparition. On la croit à la dévotion de M. de la Ferté, intendant des Menus, et à celle de M. le procureur du roi (1), avec qui l'on assure qu'elle a soupé plusieurs fois depuis quelques mois à la Petite Pologne. Elle est jeune, jolie, et l'on regarde ces commencements comme de mauvais présages pour sa fortune. Ces messieurs n'enrichissent depuis longtemps aucune de leurs maîtresses, notamment la demoiselle Laforest, danseuse de la Comédie Italienne, et la demoiselle Saint-Martin, de l'Opéra.

(1) M. Moreau.

Digitized by Google

Il est certain que la demoiselle Allard, l'une des premières danseuses de l'Opéra, ayant donné dans l'œil de M. de Cramayel, fermier général, en a tiré 30,000 livres argent comptant pour trois séances à l'insu du duc de Mazarin. Cela a très-bien arrangé les affaires de cette demoiselle, qui ne laissait pas que de devoir et qui a tout acquitté. On assure que le financier, quoiqu'il payât fort bien, a encore pris beaucoup de mesures pour que le duc ne se méfiât de rien.

M. Fontaine, à présent trésorier des États de Bretagne, a pris des arrangements définitifs avant son départ pour les États avec la demoiselle Dubois, actrice de la Comédie Française. Il lui a fait présent d'un joli équipage auquel on travaille encore et qui coûtera 8,000 livres. Il a donné des ordres pour que rien ne manque à cette demoiselle pendant son absence, sans avoir oublié de lui laisser une bourse bien garnie. Depuis sa rupture avec M. le comte de Rochefort, cette demoiselle n'avait trouvé personne qui voulut se charger d'essuyer toutes ses méchancetés. Cette aventure la fera remonter sur l'eau. Le sieur Bauclers, Anglais, met tout en œuvre pour tâcher de profiter de l'absence de M. Fontaine. Le sieur Laneton, de son côté, fait sa cour à Mlle Martin, et le sieur Stuart serait charmé d'être agréé de la demoiselle Lafont, danseuse aux Italiens. Mais ces trois messieurs, quoique bien fournis d'argent, pourront échouer par la raison qu'ils ne le savent pas prodiguer à propos. Ils donnent demain dimanche, un très-grand souper aux sieurs Préville et Brissard, comédiens, et autres de leurs camarades, dans l'idée qu'ils se faufileront avec les demoiselles dont ils ont tant d'envie.

Il y a environ six semaines que M. le comte du Barry a donné des meubles à une demoiselle nommée Sophie Tricot, âgée de dix-huit ans, qui était fille de boutique chez Mme Maillet,

Digitized by Google

marchande de modes rue Saint-Honoré, près celle de Grenelle. Il a confié le soin et la garde de cette demoiselle à la nommée Pilet, ci-devant prêteuse sur gages et marchande à la toilette, demeurant rue Montmartre, au Cadran Bleu, à qui il paie pension pour elle. Cette femme assure que le comte lui a fait entendre que cette demoiselle est sa fille adultérine, que ses père et mère sont morts, et que devant incessamment recevoir une somme considérable, il l'établira. Il a refusé, dit-il, de la donner à un jeune avocat, habitué chez Mme Maillet, qui la recherchait en mariage. Il y a lieu de croire qu'avec ces beaux propos il chambre la Pilet, qui par elle-même est une bavarde dont il se sert pour l'instant. C'est une jolie maîtresse de plus et qu'il produira sans doute par la suite à quelques seigneurs, comme il a fait des précédentes.

La dame comtesse de Rannes (1) a enfin rendu cette semaine à la Lavarenne, de la rue Feydeau, ses deux matelas. Mais comme cette femme avait été plusieurs fois pour les chercher sans trouver la comtesse, et qu'elle avait parlé haut à ses domestiques, cette dame lui a écrit avec menaces, en lui défendant de prononcer son nom. Elle ne lui a pas cependant fait toucher les six louis d'or qu'elle lui doit et qu'elle a reçus en détail suivant ses besoins. Quatre billets de la comtesse restent joints à cette note.

« J'envoie, madame, savoir si vous avez eu bonne issue ce matin, et si vous êtes contenté, comme je l'espère.

» J'imagine que vos affaires ne vous ont pas permis de penser aux miennes, ni de faire attention au billet que je vous ai écrit ; vous n'aurez sûrement point pensé à envoyer cher-

(1) Nous ne voyons ce titre porté alors que par un d'Argouges, titré *comte de Rannes*, gouverneur d'Alençon, marié en 1750 à une d'Autemarre d'Ervillé et mort en 1767.

Digitized by Google

cher la marchande de modes pour lui parler et me l'envoyer. Je suis forcée, malgré moi, de sortir demain pour mes affaires et pour quelques visites pressantes. Voudriez-vous me rendre le service de me prêter un mantelet tout noir dessus et dessous; étant obligée de me mettre en noir, un mantelet doublé de couleur n'irait pas. Il y avait dans mon billet un article encore bien intéressant pour moi, et comptant sur votre amitié, j'espère que vous y aurez égard.

» Avez-vous ici réponse d'hier au soir et le jour est-il pris pour notre dîner. Adieu, belle dame, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

» Le vendredi après-midi. »

« J'envoie, madame, chercher l'exécution de vos offres; j'en ai d'autant plus besoin, que je suis obligée de courir demain une partie de la journée pour mes affaires, et que sans ce secours, je ne le pourrai pas faire.

» Je n'ai pas pu m'acquitter de votre commission envers M. le baron ; il n'était point chez moi, et ne devait point venir; ce sera pour demain, si je le vois, et si vous ne vous en êtes pas acquittée vous-même. Je compte toujours sur vous pour manger la matelote mercredi. Je vous souhaite le bonsoir. »

« Voudriez-vous bien, madame, me rendre le plus grand service du monde pour l'instant. Je suis, comme vous savez, malade et très-fort. J'ai été saignée trois fois et purgée ce matin. En vérité, c'est tout ce que je puis faire que de tenir ma plume. Je viens d'essuyer le plus marqué de tous les désagréments. Un homme qui m'avait prêté deux matelas vient de me les envoyer chercher et de les emporter. Je suis exactement sur la paille. Voudriez-vous, pour quelques jours, me prêter ceux que vous avez dans le petit appartement. Je suis sans le sol, sans quoi j'en achèterais. J'ai bien de l'impa-

Digitized by Google

tience de vous voir et bien des choses à vous dire. Je vous souhaite une meilleure santé que moi.

« Ce samedi à 3 heures. »

« L'on m'a dit hier, en rentrant chez moi, que vous vous étiez donné la peine d'y venir deux fois dans la journée, et que vous y aviez fait bruit et tapage. Je suis fâchée de ne m'y être pas trouvée, car je vous aurais fait mettre à l'abri d'en aller faire ailleurs ; mais je vous avertis que cela vous arrivera si vous osez reparaître ou si j'apprends que vous prononciez mon nom. »

Il y a environ quinze jours que la Montigny, dite Dupuis, rue de Vendôme, a passé une nuit des plus lucratives pour une femme de son état et de son âge. Le sieur Cordier, procureur au Châtelet, avait contre elle une lettre de change de 600 livres, par elle ci-devant acceptée en faveur et pour le nommé Duboulloir, alors son guerluchon. Ce procureur s'étant présenté pour en recevoir le montant, est tombé amoureux de cette femme et lui a remis pour l'acquit des complaisances qu'il a exigées d'elle, la lettre de change.

L'un des jours de cette semaine, M. de Baresse, conseiller-clerc au Parlement de Toulouse, a fait une passade avec la demoiselle Derizelle, demeurant rue des Bourguignons, au Champ-des-Capucins du faubourg Saint-Jacques, et ce par le canal de la Gourdon, de la rue Sainte-Anne. Cette demoiselle Derizelle a été ci-devant entretenue par M. Michel (1), directeur de la Compagnie des Indes. Cette même Gourdon espère ces jours-ci un entreteneur.

(1) M. Michel était l'un des huit directeurs de la Compagnie. Il demeurait rue du Faubourg-Saint-Honoré, vis-à-vis la rue d'Anjou.

Digitized by Google

Le 24 septembre, M. le procureur du roi, M. Gaudon, lieutenant criminel de robe courte, et plusieurs de leurs amis, ont soupé en petite maison à la Petite Pologne avec les demoiselles Alexandrine et l'Étoile, de chez la Héquet du cul-de-sac Saint-Fiacre.

Brissault a reçu chez lui cette semaine :

Le 26 septembre, M. Bauclers, Anglais, s'est amusé avec Mlle Durancy, ci-devant Lapierre, demeurant rue d'Argenteuil, vis-à-vis le passage de l'église Saint-Roch. C'est une des plus jolies femmes que nous ayons actuellement sur le trottoir. C'est M. le duc de Grammont qui en a eu les prémices, à peu de chose près. Elle lui a donné son audience de congé parce qu'il la laissait en chambre garnie, quoiqu'il lui eût promis des meubles.

Le 27, M. de Morinval s'est amusé avec Mlle Dangeville, demeurant rue Mauconseil.

Le 28, M. le marquis de Chimène (1) s'est amusé avec la même Dangeville.

Le 2 octobre, M. Ferrant, ci-devant fermier général, s'est amusé avec Mlle Maisonville.

(2) C'est le même marquis de Chimène qui fut ridiculisé dans une comédie de Rochon de Chabannes (*la Manie des arts*) à propos d'un pari fait par lui de faire et versifier une tragédie en trente-six heures. L'enjeu était de deux cents louis.

Digitized by Google

DU 15 OCTOBRE 1762.

Les Demoiselles Alexandrine, Keri, Leclerc, Arnould, Tricot.

Le 30 septembre, les demoiselles Alexandrine et l'Étoile, de chez la Héquet, ont été souper à la Petite-Pologne avec M. le procureur du Roi et avec cinq de ses amis. M. Godeau, lieutenant criminel de robe courte en était.

Le 3 octobre, M. le président Boutin a soupé avec la demoiselle Keri, celle qui était entretenue par M. le président de Lesseville, et ce par le canal de la Gourdon, de la rue Sainte-Anne.

Le même jour, M. Mercier, fermier général, a fait une passade à la petite maison de Brissault avec Mlle Durancy, celle dont il a été déjà parlé comme ayant été entretenue par M. le duc de Grammont, quelle délaissa, faute par lui, de lui avoir donné les meubles qu'il lui avait promis.

Le 6, M. de Morainval, fermier du roi, avec deux de ses amis, ont soupé à la même petite maison de Brissault avec les demoiselles Maisonville et Danosan, demeurant rue Sainte-Anne, en pension chez la Ponthois, couturière.

Le 6, M. l'abbé de Baresse, conseiller clerc au parlement de Toulouse, demeurant rue Sainte-Anne, à l'hôtel de Suède, a donné à Mlle Keri, ci-devant nommée, une robe de gros de Tours brochée superbe. C'est pourquoi elle a dîné et soupé

Digitized by Google

chez lui. Quoiqu'elle soit brouillée avec M. le président de Lesseville, elle ne voit M. Pissart, son second entreteneur, que par rendez-vous. Il paraît qu'elle voudrait aussi chambrer l'abbé de Baresse, puisqu'elle l'engage à aller loger dans le faubourg Saint-Germain, près de l'endroit où elle demeure actuellement. Malgré tous ces petits arrangements, cette demoiselle fait journellement des passades chez la Gourdon.

Le 8, M. Rousseau, connu pour un homme aisé, a fait une passade chez Brissault avec la demoiselle Durancy.

Le 9, M. Ferrand, ci-devant fermier général, a couché toute la matinée chez le même Brissault avec la même demoiselle, dont il a été très-satisfait, car il l'a payée très-généreusement.

M. de Montbrun, officier aux gardes françaises, faisant sa cour très-régulièrement à Mlle Leclerc (1), ci-devant danseuse et actrice a la Comédie-Italienne, a donné, à ce que l'on prétend, de l'ombrage à M. le comte de Bentheim, au point que ce seigneur va la quitter, si cela n'est pas déjà fait. Il est à douter que cette demoiselle puisse réparer une semblable perte. M. le comte lui a considérablement donné et les appas de cette demoiselle commencent à baisser beaucoup.

M. de Saint-Christ, ci-devant gendarme de la garde, connu pour joueur très-adroit et qui est actuellement à Fontainebleau pour y exercer ses subtils talents, y est tombé amoureux

(1) Metra rapporte sur elle le bon mot que voici. Mlle Leclerc recevait une pension d'un prince d'Allemagne qui avait honoré sa couche. Le paiement ayant été interrompu à la mort dudit prince, elle en fit demander par un tiers la continuation à son successeur. „ Mon prince, dit à ce dernier l'entremetteur, elle mérite le maintien de cette pension et promet, en reconnaissance, de fermer sa porte à tout le monde. — Qu'on ne m'en parle plus, s'écrie le prince impatienté, et que Mlle Leclerc ouvre, tant qu'elle le voudra, sa porte. „

Digitized by Google

de la demoiselle Leclerc, l'une des pensionnaires de recrue de la Hermand, et doit l'en retirer la semaine prochaine pour l'entretenir ; il aura peu d'envieux. Cette demoiselle est d'une complexion sèche et d'un très-petit esprit, jouant la petite maîtresse le plus gauchement du monde. Ce M. de Saint-Christ est celui de qui, dit-on, Mme de Varnege a fait la fortune en unissant ses talents aux siens pour la ruine de toutes les dupes qui tombent dans leurs filets.

Beaucoup de gens, depuis environ un mois, ont assuré que la demoiselle Arnould était mariée au nommé Lacroix, son friseur. Le ministre même l'en a badinée lorsqu'elle a eu l'honneur de se présenter devant lui en dernier lieu et de qui elle assure avoir été reçue avec bonté. Elle espère avoir dissuadé ce seigneur sur le compte du mariage. Mardi dernier et hier vendredi, le public la reçut avec applaudissements (1). Lacroix n'a pas manqué une de ses représentations et n'a pas été le dernier à frapper des mains. Il est certain que si ce mariage n'a pas été réalisé ou rendu public, s'il est fait, qu'au moins il y a de l'intelligence, même de l'amour entre ces deux personnes. Elles se connaissent dès l'enfance.

Ce qui a fait rentrer cette demoiselle à l'Opéra, n'est autre chose que la crainte qu'on lui a donnée, en lui disant que la famille de M. de Lauraguais serait plus à portée de lui faire de la peine lorsqu'elle ne serait plus attachée au spectacle. Cette demoiselle a 6,000 livres de rentes, constatées sur sa tête et sur celles de ses deux enfants par M. de Lauraguais, 4,000 livres que l'Opéra lui donne et 3,000 livres pour les concerts de la Reine, cela fait 13,000 livres de rente sans les cadeaux. Le vernisseur achève pour elle un très-joli carrosse ; elle a vendu une vieille berline qu'elle avait avant.

(1) Elle reparut en février 1762, dans un fragment de l'opéra de *Pygmalion*.

Digitized by Google

M. le comte du Barry a fait déménager la semaine dernière la demoiselle Sophie Tricot, sa nouvelle maîtresse, qu'il avait installée chez la nommée Pilet, rue Montmartre, en lui faisant accroire qu'elle était sa bâtarde, et il lui a fait occuper un fort joli appartement près la porte Saint-Martin.

Lavarenne a cédé son restant de bail pour deux ans de la maison qu'elle occupait depuis quatre ans rue Feydeau, à la nommée Delangrais. Cette dernière a toujours été remplie d'ordre dans l'intérieur de sa maison, et pour que rien ne respire chez elle le même air de désordre de Lavarenne, a tout chassé jusqu'aux domestiques. Cette Lavarenne, qui depuis cinq ans a au moins reçu 150,000 livres, a été forcée d'abandonner cette maison à cause de ses dettes, et la Delangrais a été obligée, mercredi dernier, de la retirer des prisons de Saint-Éloy (1), pour la somme de sept louis, et il y a encore d'autres sentences par corps contre elle. Sa mauvaise conduite et ses guerluchons qu'elle a toujours payés cher la réduisent à cette misère.

DU 30 OCTOBRE 1762.

Les Demoiselles Duharlay, Fillon, Durancy, Testart, Desouque, Delaure.

Le 21 du présent mois, M. le comte de Rochefort s'est enfin déterminé à renvoyer de chez lui la demoiselle Duharlay, sa maîtresse, de laquelle il a été parlé en détail dans la feuille du 5 juin dernier, et ce par la raison que depuis que cette pe-

(1) Ces prisons étaient rue Saint-Paul au Marais.

Digitized by Google

tite personne a eu de lui un fort bel ameublement, placé dans un appartement de 500 livres de loyer, rue Saint-Honoré, près le cul-de-sac de l'Orangerie, et pour environ 30,000 livres de diamants, elle est devenue d'une insolence extrême pour tous les amis de ce seigneur, et particulièrement pour leurs maîtresses, lorsqu'elles se trouvent avec elle. Brissault et sa femme se sont chargés sur-le-champ de sa consolation, et ont commencé par la faire entrer en lice avec la demoiselle Fillon, l'une des danseuses de la Comédie-Italienne, actuellement entretenue par M. Menard fils, conseiller au parlement, et se proposent bien de lui faire passer en revue toutes leurs nouvelles connaissances. Ces habiles courtiers d'amour n'ont point négligé de ne se point brouiller avec la demoiselle Duharlay, et pour lui donner des preuves de leur attachement, ils lui ont fait faire une passade de dix louis, le 24 du présent, avec M. le prince de Belozinski. Ce dernier mène grand train les 50,000 livres qu'il a reçues il n'y a pas quinze jours, et dont il avait grand besoin.

Le 22, M. Mercier, fermier général, a soupé et s'est amusé chez Brissault avec Mlle Durancy, demeurant rue d'Argenteuil. Elle reçoit toujours les visites de M. le duc de Grammont, qui l'aime beaucoup et qui lui donne très-peu.

Le 28, M. le comte de Rochefort a donné à souper chez lui, à M. le marquis d'Aubigny et à M. Desfontaines. Brissault lui a procuré les demoiselles Leblanc et Marantes, toutes deux fort jolies.

La demoiselle Testart, dont il a été parlé dans la feuille du 5 juin dernier, connue pour être la maîtresse du sieur de Sormanie, actuellement à Fontainebleau, est partie de Paris, la semaine dernière, pour aller l'y trouver et réparer les petites

Digitized by Google

escapades dont il a eu sujet de se plaindre depuis son absence. Desquelles il a été informé par un de ses domestiques qu'il avait laissé auprès d'elle.

M. le président de Lesseville, pour se consoler de sa rupture avec Mlle Keri, a présenté ses hommages à la demoiselle Desouque, ci-devant Desouches, et plus anciennement Léonore ou Duchesse, chez la Carlier, où elle avait demeuré longtemps avant d'avoir été renfermée à la Salpétrière, à la réquisition de Mme la marquise de Breteuil, veuve du ministre, comme punition du dérangement par elle causé, dans la conduite du marquis son fils, et depuis plus de six à sept ans entretenue par M. le marquis de Persan, qui lui fait beaucoup de bien. Elle se fait actuellement appeler la baronne de Soucques. Cette demoiselle n'a pu tenir à la générosité du président qui, d'entrée de jeu, lui a donné un papier au porteur de 8,000 livres, qu'elle a fait escompter sur-le-champ, et le lendemain lui a témoigné sa reconnaissance à l'ordinaire avec une foule de choses attrayantes, que M. de Lesseville fit apporter chez elle avec environ la moitié de son argenterie, qu'elle aurait gardée avec le même sangfroid que le billet, si le valet de chambre du président, gémissant de la bonhommie de son maître, ne lui eut fait entendre que M. de Persan, connu pour très-violent, venant à s'apercevoir de l'infidélité de sa maîtresse, par quelques-unes de ces pièces d'argenterie, commencerait par la corriger et pourrait bien le jeter lui-même par les fenêtres, s'il le trouvait sur son chemin (ce sont les expressions mêmes de ce domestique). A ce récit, le président ayant frémi de peur, est accouru chez cette demoiselle, d'où il a remporté sa vaisselle, avec promesse de la dédommager en argent comptant. On le mènera loin dans cette maison s'il ne fait une prompte retraite (1).

(1) Ce qui n'empêcha point *Soucques* de quitter un peu plus tard Paris, où elle laissait pour plus de 400,000 livres de dettes. Après avoir parcouru différents

Digitized by Google

La demoiselle Marie-Étiennette Josse, connue depuis 1758 sous le nom de Roussillon et pour être une brune piquante d'une fort jolie figure, est actuellement pour la première fois entretenue par un nommé M. Leblain du Tremblay, demeurant dans le bâtiment des Prémontrés à la Croix-Rouge, faubourg Saint-Germain, à raison de 200 livres par mois et promesse de lui donner des meubles pour le terme prochain. Elle loge actuellement rue de Beauvais, près le Louvre, au Petit de Bourgogne.

La demoiselle Delaure, ci-devant Rosette Marcourt, est partie de Paris, il y a dix jours, pour retourner à Bordeaux, sans avoir pu réussir à se faire guérir d'un ver solitaire que l'on prétend qu'elle a, quoiqu'elle ait dépensé pour cela plus de dix mille livres en six semaines. Elle a déterminé la demoiselle Saint-Germain à la suivre, ce que cette demoiselle a accepté pour se distraire des chagrins que lui a causés la mort de M. Pelhion, avec qui elle a vécu environ douze ans, à qui elle était fort attachée et qui lui a fait beaucoup de bien, puisque cette demoiselle jouit de plus de 1,500 livres de rente, et d'un mobilier considérable.

Les présentes feuilles sont stériles. Il n'y a personne à Paris; les demoiselles de spectacle crient misère et les plus légères galanteries sont acceptées d'elles par raison d'économie.

petits États d'Allemagne, elle eut à Berlin le bonheur de plaire au prince Henri de Prusse, qui rétablit une seconde fois sa fortune et lui permit de revenir en France plus brillante que jamais. Elle sacrifia généreusement en 1776 une grande partie de ces richesses au rétablissement de Mlle Raucourt, sa bonne amie.

Digitized by Google

DU 13 NOVEMBRE 1762.

—

Les Demoiselles Hus, Dubois, Duhablay, Leblanc.

La demoiselle Hus, actrice à la Comédie-Française, commence à prendre un ton de suffisance qui annonce sa bonne fortune. Effectivement, le duc de Bedford (1), à ce qu'on assure, a pour elle des bontés qui lui sont très-avantageuses. Cette demoiselle voudrait bien que ce ministre se déclarât pour elle authentiquement, mais il y a lieu de croire que cette intrigue se conduira dans le mystère. Le domestique de cette demoiselle, qu'on a fait jaser, prétend que sa maîtresse n'a encore reçu la visite de ce seigneur que deux fois, mais qu'elle en a paru extrêmement satisfaite, et a même soldé plusieurs objets qu'elle devait depuis longtemps. Le retour du voyage de Fontainebleau confirmera cette intrigue.

M. l'ambassadeur d'Espagne s'humanise aussi avec la demoiselle Dubois, actrice de la Comédie-Française, entretenue par M. Fontaine, receveur général des finances, qui ne lui fait pas grand bien. C'est, à ce qu'on prétend, M. de Sarsalle qui lui a procuré la connaissance de M. l'ambassadeur, dont elle a

(1) Le duc de Bedford, ambassadeur extraordinaire de la Grande-Bretagne rue Saint-Dominique, hôtel de Grimberghe.

Les grands airs que ce rapport signale chez Mlle Hus, étaient portés à un tel point que, le 1er janvier suivant, elle prétendit avoir le pas sur Mlle Clairon dans la distribution des rôles du *Comte d'Essex*. Lui jouant l'excellent tour d'accéder à ses vaniteuses prétentions, la grande tragédienne se contenta d'un rôle de confidente où elle fut fort applaudie, quoique n'ayant rien à dire, au grand désappointement de sa rivale (15 novembre 1762).

Digitized by Google

tiré déjà plus de 6,000 livres, et qu'elle espère mener fort loin s'il vient une fois à prendre de l'attachement pour elle. M. de Sarsalle continue à donner à cette demoiselle un double louis chaque fois qu'elle joue la comédie à son goût.

M. le comte de Rochefort, le 9 de ce mois, a donné à dîner à la demoiselle Duharlay, ci-devant sa maîtresse. Son intention était de se raccommoder avec elle, mais cette demoiselle, qui connaît son faible, n'a pas voulu y consentir à moins qu'il ne lui assure 1,500 livres de rente, et peut-être y viendra-t-il, car il convient lui-même que c'est, de toutes ses maîtresses, celle qui lui a procuré le plus de plaisir.

M. le marquis de Romey, qui avait vu chez Brissault la semaine dernière la demoiselle Leblanc, a été la voir chez elle, et lui a donné 12 louis d'or sans prétendre la gêner. C'est le vrai moyen de se la conserver longtemps pour amie.

M. le président de Salaberry, sous les mêmes conditions que ci-dessus, a pris des arrangements à six louis par mois avec la demoiselle Marantes, laquelle continue toujours d'aller chez Brissault.

Les femmes galantes se plaignent cruellement de la disette d'argent. Le peu d'Anglais qui sont ici ne paraissent point se fixer à aucune d'elles, et sont d'une économie insoutenable. Elles espèrent que le retour de la paix fera cesser cette calamité générale, car depuis longtemps presque toutes vivent de ménage.

Digitized by Google

DU 19 NOVEMBRE 1762.

—

Les Demoiselles Duharlay, Siam, Pelin, Fontenay.

M. le comte de Rochefort s'est rembarqué de nouveau avec la demoiselle Duharlay. Comme cette jeune personne s'est aperçue de l'ascendant qu'elle avait sur le cœur de M. le comte, elle n'a point voulu se prêter à rien, que sur la promesse qu'il lui a faite de lui donner un meuble de damas et de lui faire 800 livres de rente viagère. Le comte, plein de désirs, a acquiescé à tout ce qu'elle a voulu. Elle aurait mieux fait de le faire contracter avant la consommation; le moindre caprice entre amants peut faire évanouir tous les serments jurés sur un autel de plume. Enfin, quoiqu'il en soit, les voici encore une fois renoués ensemble.

Le prince de Bélosinski, ces jours derniers, a fait présent de plusieurs belles pièces d'étoffe à la demoiselle Siam, figurante dans les ballets de l'Opéra, entretenue par le prince de Limbourg. Cette demoiselle était mercredi dernier à la Comédie-Italienne, dans une parure des plus élégantes. Le prince de Belosinski était dans une loge vis-à-vis d'elle, et rien n'était plus plaisant que de voir ce Russe, qui est assez épais de son naturel, vouloir par ses mines copier nos petits maîtres. La demoiselle Siam, tout en recevant ses cadeaux, s'en amusait beaucoup et se tuait de dire au chevalier de Bussy : « Vous devriez bien lui donner quelques leçons; si vous pouvez en faire un élégant, cela vous immortalisera. — Son air gauche

Digitized by Google

est incurable, lui dit Bussy; tu ne lui laisse pas un sou pour payer son maître. »

Le sieur Schmit, Allemand, jouant très-bien de la flûte traversière (1), et connu avant cette guerre pour être le Mercure de presque tous les seigneurs étrangers qui arrivaient à Paris, depuis les préliminaires de la paix, commence à reprendre ses anciens errements. En conséquence, il est venu se loger à l'hôtel de Londres, faubourg Saint-Germain, qui est le quartier des étrangers, et a débuté par annoncer au prince de Limbourg une certaine Allemande, connue ci-devant chez la Héquet sous le nom de Coring, aujourd'hui vivant avec un perruquier de femmes, dont je ne me rappelle pas le nom. Il lui a vanté cette fille comme un morceau précieux. Effectivement, elle est très-jolie, mais encore plus mauvais sujet. Le prince a donné volontiers dans le piége, et a fait présent à cette sultane d'une fort belle montre et de 12 louis. Schmit, pour ne point exposer la santé du prince, avait eu soin, quelques jours auparavant, de vérifier les appas de cette princesse, car il n'aime point les reproches; il a cela de bon.

La demoiselle Pelin, danseuse à l'Opéra, depuis que M. Pelhion l'a abandonnée pour prendre la demoiselle Dornay, figurante au même spectacle, a fondé sa cuisine avec le nommé Barré, boucher, qui lui fournit, outre d'excellente viande, tout ce dont elle peut avoir besoin. Cette demoiselle paraît faite tout exprès pour ces sortes de gens. Sa taille raccourcie, son embonpoint, jusqu'à son teint reluisant, tout annonce en elle qu'elle est carnassière.

(1) La flûte allemande ou traversière est celle dont on se sert encore aujourd'hui. On l'appelait ainsi parce qu'on la maintient pour en jouer sur une ligne horizontale.

La demoiselle Fontenay, ci-devant connue sous le nom de la baronne de Mistouflet, entretenue à très-gros frais par M. Ledoux, receveur des tailles de la généralité de Paris, est dans une grande inquiétude pour s'être brouillée avec la demoiselle Ducret, demeurant même maison qu'elle, rue de Bourbon; elle craint que cette demoiselle n'instruise M. Ledoux qu'elle reçoit journellement les visites de M. le marquis de Rosmades (1), gentilhomme breton fort riche, qui, malgré sa fortune et qu'il soit déjà avancé en âge, a toujours voulu s'en tenir eu second avec cette demoiselle Fontenay. Ses appréhensions me paraissent fondées, car la demoiselle Ducret est une grande babillarde, et M. Ledoux ne s'accommoderait point du tout d'un substitut auprès de sa maîtresse, pour laquelle il a un véritable attachement.

DU 26 NOVEMBRE 1762.

Les Demoiselles Laforest, Buhart, Sarot, Desgranges, Cordier, Leblanc.

Le 24 de ce mois, le sieur de Saint-Cric, ci-devant gendarme de la garde, a donné chez lui un grand dîner. Le sieur Saint-Angel, de Bordeaux, le sieur Sainson et plusieurs autres jeunes mousquetaires, en étaient. Ils avaient pour actrices les demoiselles Laforest, Buhart, Sarot et Desgranges, sœur de la demoiselle Siam, de l'Opéra. C'était la demoiselle Laforest qui jouait le premier rôle. Après le dîner, on a dansé, et toute la nuit on a fait une débauche sans pareille. On espérait que

(1) La Chenaye Dubois le cite comme ayant été le dernier de son nom.

Digitized by Google

différentes personnes à argent se trouveraient à cette fête, mais ils ont manqué et on s'est séparé sans jouer, malgré que ce fut le projet du fondateur. Sainson a beaucoup parlé des persécutions que M. le comte de Sarsalle faisait subir à la demoiselle Lafond, sa maîtresse, jusqu'à dire qu'il lui avait fait offrir 300 louis pour coucher avec elle, mais que par amour pour lui, elle les avait refusés généreusement. Le fait est croyable, elle est assez bête pour cela, et malgré sa jolie figure, je doute fort qu'elle réussisse dans le monde.

M. l'ambassadeur d'Espagne ne fréquente plus avec tant d'ardeur Mme la comtesse de Valentinois. Il tourne actuellement tous ses soins vers Mme la comtesse de Brionne, qui s'amuse et prend beaucoup de plaisir à se voir faire la cour par cet ambassadeur.

Il y a deux Flamandes fort coquettes qui demeurent rue Jacob, à côté de Galant, baigneur ; elles ont fait tout ce qu'elles ont pu pour mettre dans leurs filets un Anglais, M. Bauclers. N'ayant pu y réussir, c'est actuellement M. Heicher, capitaine anglais qui est venu ici avec le duc de Bedford, qui est en pourparler avec la cadette. Elle espère en faire un amant dans toutes les formes et le mener loin ; mais lui, au contraire, déclare à ses amis qu'il ne cherche qu'un plaisir passager. J'aurai soin d'être instruit de l'origine et des desseins de ces deux femmes, et j'en rendrai compte.

M. de Marbeuf (1), malgré son attachement pour la demoiselle Cordier, dont j'ai rendu compte dans mes feuilles du 19 de

(1) Est-ce le marquis de Marbeuf que ses talents militaires venaient de faire comprendre comme maréchal de camp dans la promotion de 1761 ? Il n'avait alors que vingt-cinq ans et ne devait partir que plusieurs années après pour la Corse. Tout nous autorise donc à le supposer.

Digitized by Google

ce mois, a fait une passade avec la demoiselle Leblanc, à qui M. le marquis de Romey fait quelque bien. C'est la demoiselle Darigny qui lui a procuré cette bonne fortune, qu'elle lui a fait payer fort cher. Chez Brissault il en aurait été quitte pour un louis.

DU 3 DÉCEMBRE 1762.

Les Demoiselles MASSON, LEDOUX, DORNAY, DUBOIS, FLEURY, FONTENAY.

Monseigneur le comte de la Marche, pour ne point laisser d'intervalle dans ses galanteries, s'est chargé depuis quelque temps de la demoiselle Masson, ci-devant figurante à l'Opéra, demeurant faubourg Montmartre, et connue pour avoir été entretenue par M. de Vougny, par M. le prince de Condé et par M. de Rochefort. M. le comte de la Marche va tous les jours la voir. On assure qu'il lui donne 50 louis par mois. Cette demoiselle est toujours aimable, et depuis cette intrigue elle paraît vivre assez retirée.

Mlle Ledoux, ci-devant figurante à l'Opéra, entretenue depuis un an par M. de Fontanieu fils, vient de prendre un très-bel appartement rue de l'Échelle, qu'elle fait meubler magnifiquement. M. de Fontanieu dernièrement lui a fait présent d'un service en argent de distinction, et lui paie avec exactitude 25 louis par mois. Cela n'empêche pas que cette demoiselle le trompe impunément. Elle couche journellement avec M. Varnier, fils de la dame Varnier, demeurant rue de Riche-

Digitized by Google

lieu, donnant à jouer et si connue dans l'histoire par Mlle sa sœur. Ce jeune homme fournit à la demoiselle Ledoux toute la petite oie. M. de Fontanieu ne doute nullement de cette intrigue; il en témoigne souvent et hautement son mécontentement. Le penchant cependant l'emporte encore sur son ressentiment, mais ses visites deviennent plus rares, et malgré qu'elle soit enceinte de sept mois, soi-disant de ses faits, je crois que si elle tient encore la même conduite, il ne tardera pas à la quitter. Cette demoiselle a toujours été l'infidélité incarnée. M. Titon de Villotran, son premier amant et peu riche, par conséquent complaisant par nécessité, dans l'intention de se la conserver, lui a si fort imprimé cette méthode de se conduire, que quand bien même elle aurait un millionnaire qui se ruinerait pour elle, l'habitude l'entraînerait toujours à lui manquer.

M. de Pelhion, qui entretient à gros frais la demoiselle Dornay, figurante à l'Opéra, n'est point du tout content que la campagne soit finie; il se plaint très-fort du retour de MM. les officiers et de l'ascendant qu'ils conservent sur les belles, au mépris de la finance. Il paraît toujours étonné de l'air d'aisance de nos jeunes seigneurs, qui, sans égards pour les dépenses énormes que tous ces Midas font pour les coulisses, ne respectent pas plus leurs plaisirs qu'ils feraient d'un pays ennemi. Mais il paraît que la demoiselle Dornay veut bien entreprendre de former son éducation. M. de Pelhion, à la vérité, est un fort bon enfant, qui donne tout bonnement son argent et qui croit que cela suffit pour être aimé. A la bonne heure, ce sont des qualités qui ont leur bon; encore faut-il des manières, malheureusement il est tout rond. Aussi cette demoiselle, pour le façonner et lui donner de l'élégance, se fait un plaisir de recevoir les visites de M. le marquis de Montmirel. Il y a lieu de croire que M. de Pelhion se formera

Digitized by Google

promptement, car cette demoiselle demeure en face de chez lui, et le modèle qu'elle lui présente est des plus parfaits. Mais il a la conception dure ; il ne prend leçon qu'avec humeur, et ceux qui le connaissent craignent fort qu'il n'envoie bientôt à tous les diables la maîtresse et ses principes. On n'ignore point qu'avant la campagne, M. de Montmirel avait beaucoup de goût pour cette demoiselle et avait même fait une certaine dépense pour elle.

La demoiselle Dubois, de la Comédie Française, a, depuis huit jours, un carrosse à elle, très-élégant, ainsi que les chevaux. C'est M. Fontaine, receveur général des finances, qui est réputé le lui avoir donné ; cela est dans la règle, il l'entretient. Mais comme la demoiselle Dubois ne manque ni de ton, ni de manières, et que cette dernière guerre a inspiré à toute la nation une espèce d'antipathie contre les Anglais, elle qui est bonne Française et qui serait fâchée qu'on imaginât qu'elle ne pense pas comme tout le monde, a mis à contribution la bourse de M. Bauclers, Anglais, dont elle a touché 100 louis. Elle a encore poussé plus loin son zèle. Comme elle n'a point été contente de la révolution qui s'est passée en Russie, elle a fait payer 50 louis de douceurs au prince de Belosinski ; on peut juger de là comme elle traiterait un Prussien s'il lui en tombait un sous la main.

M. Bannoir, Anglais, logé à l'hôtel du Parc-Royal, depuis quinze jours s'est pris de belle passion pour la demoiselle Fleury, demeurant rue d'Argenteuil, chez le marchand de tabac. Il en a fait la connaissance chez Brissault. Chaque fois qu'il va la voir, il lui donne 4 louis. Il lui a fait présent en outre d'une fort belle robe de satin et d'une très-bonne montre d'or. Cette demoiselle non plus ne manque pas d'antipathie, car malgré ces cadeaux et cet argent, elle a été cette

Digitized by Google

semaine à Versailles se délasser de l'air gauche et raide de M. l'Anglais, avec M. Bontemps et autres, ainsi qu'il en est rendu compte dans le journal des filles publiques, à l'article de la femme Darigny.

La demoiselle Fontenay, entretenue par M. le receveur des tailles de la généralité de Paris, est fort inquiète de la maladie de M. le marquis de Rosmadec, gentilhomme breton. Ce vieux seigneur, depuis quatre ans que cette demoiselle est sortie de chez la dame Héquet, n'a pas cessé de lui faire du bien. Il lui a toujours donné au moins 300 livres par mois. Aujourd'hui il est retenu au lit par la goutte et dans un état très-triste, ayant les jambes plus grosses que le corps. La demoiselle Fontenay craint que ce mal ne remonte et ne l'étouffe, et que, comme elle ne peut pas aller chez lui, elle ne vienne à être frustrée du contrat de 1,200 livres de rente qu'il lui a toujours promis.

DU 7 JANVIER 1763.

Les Dames De Bauche, de Warseberg, de Coaslin.

Monseigneur le prince de Condé cultive avec un soin tout particulier Mme de Bauche, femme du conseiller honoraire, et il en est parfaitement bien traité, malgré la jalousie du mari. Ce prince a couché avec elle plusieurs fois depuis qu'elle est revenue de la campagne. Ainsi, il y a lieu de croire que M. le duc de Fronsac ne réussira point dans sa recherche, car cette dame paraît toute entière à monseigneur et décidée à risquer

Digitized by Google

tout pour se le conserver. Cependant le prince voit toujours Mme de Roncherolles, et quelquefois aussi Mme de Roncey. Mais il convient lui-même que c'est aujourd'hui Mme de Bauche qui le flatte le plus, et qu'il ne voit Mme de Roncherolles que par suite de bons procédés et Mme de Roncey pour contenter la grosse faim (1).

Mme la baronne de Warseberg commence à faire du bruit à Paris. Effectivement, elle peut passer pour une jolie femme et M. son mari pour un très-sot personnage. La chronique prétend que M. le prince de Soubise a obtenu ses faveurs en Allemagne pendant la dernière campagne, et que c'est lui qui est cause qu'elle est venue à Paris. M. le duc de Coigny (2) n'a pu voir cette dame sans ressentir l'effet de ses charmes, et met tout en usage pour lui plaire. Monseigneur le comte de la Marche (3), de son côté la pourchasse vigoureusement et met tous ses grisons en campagne pour y parvenir. Le mari en est extrêmement jaloux ; mais la princesse de Kinski, que cette dame fréquente, favorise la recherche de ce prince. Il paraît même que Mme de Warseberg ressent pour Son Altesse un tendre mouvement, mais elle est fort embarrassée. Elle sait, à n'en point douter, que son cocher est l'espion de son mari et lui rend compte de toutes ses démarches. Cependant M. le comte de la Marche l'assiége dans toutes les règles, et il n'épargne rien pour former des intelligences dans l'intérieur de la place. Ce prince me disait dernièrement : « En vérité, si

(1) Ce ne pouvait être que la sœur du lieutenant-général, Marie Amelot, mariée en 1752.

Elle était attachée à la personne de la princesse de Condé. Son salon était assez lettré : on y vit Lemierre, Champfort et Mme de Genlis.

(2) Le duc de Coigny avait de la douceur, une politesse aimable et un caractère qui le faisait généralement aimer. (Genlis.)

(3) M. le comte de la Marche était sauvage et obligeant : il avait de la singularité et de l'insipidité, ce que je n'ai vu qu'à lui. (Id.)

Digitized by Google

ces animaux de maris savaient la peine qu'on se donne pour caresser leurs femmes sans qu'ils s'en aperçoivent, loin de s'en fâcher, ils en auraient de la reconnaissance. » Je pris la liberté de lui répliquer que cela était certain, mais que ces gens-là avaient toujours été ingrats et que je croyais que c'était un bien pour Son Altesse, que sans cette manie il y aurait lieu à craindre qu'elle ne succombât bientôt sous le poids de la reconnaissance. « Il est vrai, me dit-il, que plus d'un serait dans le cas de m'avoir obligation, mais laissons-là ces bonnes gens et revenons à Mme de Warseberg. » En attendant qu'elle puisse familiariser son mari au bon ton, elle se délasse de toutes ses importunités avec un sieur de Laumur, jeune homme fort agréable, fils d'une ancienne femme de chambre connue pour avoir été sur la fin du règne de la fameuse Paris, son guerluchon, et pour s'être embarqué avec M. de Lally en qualité d'aide-de-camp. Arrivé à Pondichéry, il se brouilla avec son général et a trouvé moyen, à ce qu'on dit, de faire dans ce pays un mariage de 25,000 livres de rente. Il est ici fort bien couvert et fort ami du baron de Warseberg, qui a une pleine confiance en lui. C'était lui qui, mardi dernier, au bal de l'ambassadeur d'Espagne, donnait le bras à la baronne, et on peut dire de lui que, malgré sa basse extraction, peu de seigneurs ont l'air plus noble.

M. le chevalier de Durfert, colonel des dragons d'Orléans, depuis son retour de l'armée a repris tous ses droits sur Mme de Coaslin (1). Pendant son absence, cette dame avait assez bien traité M. le prince de Conti, mais c'est une affaire finie, de

(1) Mme de Coaslin avait une figure de Minerve, une manière emphatique et lente de parler, qui contrastaient singulièrement avec des discours très-vulgaires et les contes grivois dont son entretien était toujours semé. Elle avait fort peu d'esprit, mais de la beauté, un air imposant, de la causticité et beaucoup de hardiesse. (Genlis.)

Digitized by Google

même que sa liaison avec M. le comte de Coigny a été de très-peu de durée. On assure que ce jeune seigneur, malgré sa belle apparence, est d'une très-faible complexion pour les combats amoureux et que Mme de Coaslin n'a pas eu lieu d'en être satisfaite (1).

Je suis aussi instruit que la demoiselle Lemière depuis son mariage avec le sieur Larrivey n'a point voulu se prêter aux désirs de M. le prince de Conti, et que Son Altesse en est très-mortifié.

Mme la marquise de Voyer d'Argenson traite avec toute sorte de complaisance M. de Perigny, ci-devant maître des requêtes, demeurant rue de Richelieu. Cette dame a pour lui les plus grands égards lorsqu'il vient la voir. Il est ordonné à sa porte de dire à tout le monde qu'elle n'y est pas, et parmi ses plus intimes amis elle est regardée comme la maîtresse de ce Robin. Mais cette intrigue se conduit avec beaucoup de mystère.

M. le marquis de Lugeac (2), commandant les grenadiers à cheval, fait une cour assidue à Mme de la Reynière (3), femme

(1) Mme la comtesse de Coigny avait sans doute de non moins bonnes raisons pour en être peu satisfaite, car elle divorça plus tard aussi. Sa mort prématurée fut attribuée au mauvais air que lui faisait souvent respirer son étrange passion pour l'anatomie. Elle passait pour ne jamais voyager sans avoir un cadavre sous la bâche de sa voiture.

(2) Ch. A. de Guenn, marquis de Lugeac, né en 1720, ancien page de Louis XV, nommé colonel à Fontenoy. Cette année 1763 devait lui valoir le grade de lieutenant général et le gouvernement de Toul.

(3) Très-vaporeuse, très-fâchée de n'être pas mariée à la cour, mais belle, obligeante, polie, se plaignant toujours de sa santé, mais aussi ne se plaignant jamais de personne et faisant les honneurs d'une grande maison avec beaucoup de noblesse et de grâce... Toutes ces dames étaient jalouses de l'extrême magnificence de sa maison et de la riche élégance de sa toilette.

Quant à M. de la Reynière, c'était un excellent homme qui aimait les talents et les arts, qui avait une très-bonne maison et le meilleur souper de Paris.

Digitized by Google

du fermier général des postes. Il n'y a cependant encore rien de consommé. Cette dame paraît faire une belle défense. Il est vrai qu'elle est encore remplie de préjugés et s'imagine bonnement que c'est un crime capital de manquer à son mari; cependant elle paraît flattée des douceurs que lui débite M. de Lugeac, et il y a lieu de présumer que s'il persévère, il bannira de son esprit les terreurs que lui fait son confesseur. Je crois qu'on peut s'en rapporter à lui.

Le baron de Warseberg est très-humilié des procédés que Mlle Dubois, de la Comédie Française, vient d'avoir pour lui. Il était convenu avec elle, moyennant 1,000 louis d'or qu'il lui a donnés, de rester pendant deux ans l'ami particulier de la maison, sans cependant prétendre la gêner; mais lorsque cette demoiselle a été nantie, elle lui a fait comprendre au bout de trois ou quatre jours que ses visites lui déplaisaient souverainement et n'a plus voulu le recevoir. Ma foi, on conviendra que, malgré les priviléges du théâtre, ce trait-là est vigoureux.

DU 14 JANVIER 1763.

Les Dames de Warseberg, de Bezons, Pater. — Les Demoiselles Dubois et Lebon.

Monseigneur le comte de la Marche, favorisé par Mme la princesse de Kinski et secondé par Mlle Lebrun, femme de chambre de Mme la baronne de Warseberg, a emporté le dessus sur tous ses rivaux, et cette belle baronne a consenti enfin à combler tous les vœux de ce prince. Voici comment la chose s'est passée. La demoiselle Lebrun a pour amie ou parente, la

Digitized by Google

dame Pauquet, marchande de modes, rue Saint-Denis, près Saint-Magloire, laquelle est très-complaisante. La baronne, entraînée par son penchant pour le prince, a goûté, pour tromper son mari, le projet de se rendre chez cette femme sous prétexte d'acquisition. Ce qui a été exécuté hier, 13 du présent, à dix heures du matin. Monseigneur s'y était rendu à neuf heures. La baronne a d'abord fait semblant de marchander dans la boutique quelques drogues qui ne lui ont pas convenu. On lui a proposé de monter au magasin ; elle a accepté la proposition, et le prince lui a fait voir des marchandises qui lui ont plu infiniment, car elle doit revenir encore demain matin à la même heure en faire emplette. Le prince m'a paru comblé de sa bonne fortune, surtout parce qu'il croit avoir devancé M. son père, chez qui cette dame va très-souvent souper avec son mari. La demoiselle Lebrun paraît aussi très-satisfaite de la générosité de Monseigneur, qui sûrement n'aura pas oublié la complaisance de la demoiselle Pauquet. Il a donné aussi quatre louis à un de mes gens, qui a remis fort adroitement plusieurs de ses lettres à la demoiselle Lebrun pour les remettre à sa maîtresse.

M. de Courval, conseiller au Parlement, cultive toujours avec soin Mme la présidente Hocquart (1), et il est certain qu'il en est bien traité.

On assure de même que Mme la marquise de Bezons a toutes sortes de complaisances (2) pour M. de Boulogne, intendant des finances. J'ai voulu paraître incrédule sur ce sujet. On

(1) Son mari était président à la seconde chambre des requêtes depuis 1758.

(2) Est-ce à ces complaisances que M. de Boulogne, chevalier, comte de Nogent-sur-Seine et baron de Marigny-le-Chatel, dut de mourir presque insolvable en 1787, malgré ses charges nombreuses et ses quatorze seigneuries ?

m'a plaisanté comme un homme qui revenait de l'autre monde, en m'assurant que c'était une affaire arrangée depuis longtemps, et qu'au dernier voyage de Fontainebleau, où cette dame voyait la compagnie la plus brillante, M. de Boulogne était regardé très-exactement pour être l'ami particulier de madame et très-peu celui du mari.

Mme Pater (1), à son grand regret, va s'en retourner dans son pays. Son mari trouve qu'elle s'amuse trop ici pour son repos, et si il a évité l'apanage, c'est qu'il y avait trop de prétendants. M. le prince de Condé était dans l'intention de la battre en brèche, mais la foule lui a fait peur. Son Altesse paraît ne point aimer l'éclat dans les combats amoureux et est un peu taciturne de son naturel.

M. le comte de Sarsalle, qui avait toujours paru prendre le plus vif intérêt à la demoiselle Dubois, de la Comédie Française, en est aujourd'hui absolument détaché, et c'est la de-

(1) Mme Pater était la femme d'un riche négociant hollandais. Son esprit ses grâces et sa beauté firent au commencement de 1763 l'entretien de tout Paris. Voici un des madrigaux les moins mauvais qui furent faits en son honneur :

Pater est dans notre cité,
Spiritus je voudrais bien être.
Et pour former la Trinité
Filius on en verrait naître.

Les seigneurs les plus brillants allaient en procession chez elle, au grand mécontentement du mari, qui dit un jour en les reconduisant : " Je suis très-sensible, messieurs, à l'honneur que vous me faites de venir ici; mais je ne crois pas que vous vous y amusiez beaucoup; je suis toute la journée avec madame Pater, et la nuit je couche avec elle. "

Malgré et peut-être même à cause de cette constance héroïque, ce mariage ne dura point. Connue, depuis sa dissolution, sous le nom de baronne de Neukerk, Mme Pater finit par épouser Champcenetz en 1777. N'oublions pas qu'il était marquis, gouverneur de Bellevue et l'un des premiers valets de chambre du roi.

Digitized by Google

moiselle Hus, du même théâtre, qui a opéré ce miracle; il lui donne 30 louis par mois sans les cadeaux.

M. Bauclers, Anglais, a quitté aussi la Dubois et s'est chargé de la demoiselle Lebon, qu'on a vue en passade chez Brissault. Il lui donne 30 louis par mois. Cette demoiselle était ci-devant la maîtresse de l'abbé de Méran, prieur de Cézanne-en-Brie. Elle est d'une très-jolie figure.

SOUPERS.

Le 7 de ce mois, M. le duc de Fronsac a donné à souper, à sa petite maison de Pincourt, à M. le marquis de Conflans. Ils avaient en filles les demoiselles l'Étoile et Dangeville, de chez la Héquet.

Ledit jour, M. le marquis de Persennat a donné à souper, à sa petite maison, à M. le procureur du roi, à M. de Lessigny et à plusieurs autres dont on ignore les noms, avec les demoiselles Julie et Saint-Cyr, de chez la Héquet.

Ledit jour, M. le comte de Turpin (1), M. de Lusignan (2) et M. de Lugeac ont soupé à la petite maison de la Héquet, avec les demoiselles Bellomme, Lucile et Dangeville.

Le 11, M. le marquis de Duras, M. du Hallay et M. Duquesnay sont venus prendre chez la Héquet les demoiselles l'Étoile et Clarisse et ont été souper chez Magny.

(1) Lancelot, comte de Turpin et mestre de camp de cavalerie. Il était beau-frère de Lusignan.

(2) " M. de Lusignan, qu'on appelait la *grosse tête*, n'était pas dépourvu d'esprit, mais il manquait absolument de réflexion, et il avait pris l'habitude de dire naïvement tout ce qui se présentait à son imagination. Comme il n'avait point de méchanceté, on lui passait ce caractère qui lui donnait une teinte d'originalité. " (GENLIS.)

Digitized by Google

Le 8, le baron de Wangen, M. de Paolucci, ambassadeur de Parme et le comte de Sarsalle ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Parmentier, Lebon et Montplaisir.

DU 28 JANVIER 1763.

Les Dames de Warseberg, de Vargemont et de Lastron. — Les Demoiselles Leclerc et Dubois;

Mme de Warseberg fait éprouver mille tracasseries à Monseigneur le comte de la Marche, et on peut dire qu'elle exerce ses grisons. Jour et nuit ils sont en campagne pour parvenir à lui faire remettre quelques-unes de ses lettres par le canal de la demoiselle Lebrun, sa femme de chambre. Mal à propos a-t-on annoncé dans la feuille du 14 de ce mois que cette affaire avait été consommée lors de l'entrevue chez la demoiselle Pauquet, marchande de modes rue Saint-Denis. On sait très-certainement aujourd'hui qu'il n'y a eu que des arrangements préliminaires de pris et qui ont été dérangés par quelqu'indiscret, qui a fait entendre à cette dame que le prince était l'homme de son siècle le plus volage, et qu'il n'aurait pas plutôt obtenu ses faveurs qu'il chercherait une autre conquête. Cela lui donne mille craintes qu'elle a toutes les peines du monde à surmonter, car il est certain cependant qu'elle sent du penchant pour le prince. Elle s'en est même expliquée avec sa femme de chambre, qui paraît servir Son Altesse de tout son cœur, et il y a lieu de croire qu'avec de la persévérance Monseigneur en viendra à son honneur (toute femme qui compose est aux trois quarts subjuguée). Et le prince la

poursuit avec un acharnement peu commun. Lundi dernier, après avoir soupé chez M. le prince de Conti, il partit à une heure après minuit pour se rendre à Versailles au bal que donnait Mme la princesse de Marsan, dans l'espérance d'y trouver Mme de Warseberg. Cependant un de mes gens l'avait averti que cette dame, qui effectivement était allée ce jour-là à Versailles, ne resterait pas au bal et qu'elle reviendrait souper à Paris. Il ne voulut point l'en croire. Le fait s'est pourtant trouvé vrai; il le tenait de la femme de chambre et le prince en a été pour sa course. Hier, 20 de ce mois, Son Altesse a été plus heureuse; elle a soupé avec cette dame chez M. le président de Boulainvilliers (1), rue Notre-Dame-des-Victoires. Mais malgré cette aventure et le penchant de la baronne, cette conquête lui coûtera bien des soins, car j'ai appris que cette dame avait des liaisons très-étroites avec M. le duc de Choiseul. On dit même qu'elles éclateront avant peu. Je me suis bien gardé d'en parler au prince.

M. de Tourny (2), colonel du régiment de la reine (cavalerie), depuis longtemps faisait une cour assidue à Mme la marquise de Vargemont, femme du colonel honoraire du régiment de Soubise. La campagne dernière avait empêché la conclusion de cette intrigue Mais au retour, M. de Tourny ayant toujours paru aussi empressé, cette dame a enfin comblé tous ses désirs, et ils vivent jusqu'à présent les plus heureux amants du monde.

Mme la présidente de Lastron, demeurant rue de Richelieu, entretient parfaitement bien M. le chevalier Grisson, gendarme

(1) " On ne l'aimait pas dans le monde; mais il m'a toujours paru un bonhomme et il faisait fort bien les honneurs de chez lui. " (Genlis.)

(2) Auber, marquis de Tourny. C'était le fils de l'ancien intendant de Bordeaux.

Digitized by Google

de la garde du roi. Il est hébergé, logé et bien vêtu, et a l'agrément de pouvoir amener manger chez elle ses amis. Aussi en use-t-il bien avec tous ses camarades, et l'on peut dire que la maison de cette présidente est exactement l'auberge de tous les gendarmes. Si dans tous les corps il se trouvait des femmes aussi complaisantes, les majors n'entendraient pas tant parler des dettes de leurs subordonnés, et ce serait fort commode pour aider à passer le quartier d'hiver.

M. le comte de Bentheim a quitté totalement, dimanche dernier, la demoiselle Leclerc qu'il entretenait depuis plusieurs années à gros frais. En voici la raison : M. de Bentheim étant resté à coucher chez elle dimanche, il ne fut pas plutôt endormi que cette demoiselle se lève sans bruit et s'en va avec sa femme de chambre au bal de l'Opéra. Le comte, une heure après, se réveille, et ne la trouvant pas à côté de lui, il se doute de l'aventure, se lève à son tour et s'en va au bal bien masqué. Il aperçoit son infidèle qui donnait le bras à M. Montville; il s'approche d'elle et lui dit tranquillement : il faut croire que jusqu'à présent vous avez regardé le comte de Bentheim comme une bassinoire, mais vous vous êtes trompée, car il pisse au lit. Et il s'est retiré sans lui rien dire de plus. La demoiselle Leclerc a paru très-interdite de ce propos, et à l'encolure elle a parfaitement reconnu le comte de Bentheim. Elle a fait tout le reste du bal une triste figure et s'est retirée chez elle, assez confuse, où effectivement elle a trouvé son lit tout imbibé. C'est ainsi qu'on raconte cette rupture.

M. Fontaine, receveur général des finances, a repris la demoiselle Dubois, de la Comédie Française. Elle lui a fait toutes les promesses du monde de lui être fidèle; mais s'il se présente encore un Warseberg qui veuille lui donner 24,000 livres, elle oubliera bientôt ses serments.

Digitized by Google

SOUPERS.

Le 14, M. de Valence a donné à souper, chez lui, à M. le duc de Coigny, à M. son frère et à deux autres seigneurs dont on ignore les noms, à sa petite maison de Pincourt, avec les demoiselles Victoire, Elmire et Lallemande, de chez la Deslongrais.

Le 15, le baron de Wangen, M. de Vierville, M. Begon, M. de Lalive d'Épinay (1), M. de Villemur et M. Paolucci ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Durancy et David.

Le 20, le duc de la Trémouille, M. de Vierville et deux autres ont soupé à la petite maison du duc avec les demoiselles Verdault et Fleurier.

DU 28 JANVIER 1763.

Les Demoiselles Benoit, Tisson, d'Albigny, Damour et Lebon.

M. le duc de la Vallière, depuis environ un mois, est lié avec une jeune personne âgée de dix-sept ans, grande, bien faite et d'une très-jolie figure, qui demeure à Paris, rue Poissonnière, avec sa mère qu'on nomme Benoit et qu'on dit être native de Landau en Alsace. Ce seigneur en a fait la premiere

(1) Le mari de l'auteur des *Mémoires*.

Digitized by Google

connaissance chez Brissault, qui avait dessein de la lui procurer, mais s'étant aperçu qu'on lui tenait la dragée trop haute, il trouva le moyen, à l'insu de cet homme, de demander à la mère de cette demoiselle, qui était présente, son adresse, et dès le lendemain il envoya chez elle son grison pour les engager de venir le trouver à Montrouge. Ce qui fut exécuté selon ses désirs. Depuis ce temps-là, la jeune demoiselle n'a pas manqué de se rendre deux fois par semaine audit Montrouge. Cependant, on dit qu'il y a depuis peu du refroidissement de la part de M. le duc, occasionné par l'intérêt de la mère, qui effectivement a les plus mauvais procédés pour sa fille, la maltraitant souvent et s'appropriant tout ce qu'on lui donne. Cette intrigue aurait pu rester encore longtemps secrète, si M. le duc avait continué de venir faire de temps à autre quelque passade chez Brissault. Mais ne le voyant pas du tout, cela m'a fait soupçonner que M. le duc de la Vallière avait le cœur occupé. J'ai cherché à l'approfondir, et effectivement je ne me suis point trompé.

Le sieur Bronod, notaire, demeurant rue Saint-Avoie, entretient, à très-gros frais, la dame Tisson, dont le mari a acheté la charge de lieutenant de robe courte du sieur Lajannière, aujourd'hui mon confrère. Cette femme coûte des sommes immenses à ce tabellion; elle demeure au Marais, vis-à-vis M. Chardon, lieutenant particulier; elle a aussi une maison de campagne délicieuse proche Vincennes et où il se rassemble très-bonne compagnie. Le sieur Bernard de Coubert est souvent de leurs parties, ainsi que la demoiselle Viringue, sa maîtresse. Cette femme Tisson est par elle-même fille d'une revendeuse; elle a été entretenue ci-devant par un nommé Grenier, bijoutier, qui l'a mariée avec le susdit Tisson et qui lui a prêté de l'argent pour acquérir la charge du sieur Lajannière. Il ne lui a pas fait là un fort grand présent.

Digitized

La demoiselle d'Albigny, après avoir été entretenue par l'abbé Mongin, l'abbé Raymond et par l'abbé de Briac, dont elle a su tirer au moins 2,000 livres de rente sans compter un mobilier fort honnête, car elle est fort parfaitement meublée, nippée et en diamants dans un appartement très-élégant qu'elle occupe rue Saint-Honoré, au premier étage, au Café Militaire, vient encore de trouver le secret de fixer en sa faveur, malgré qu'elle soit âgée pour le moins de trente-cinq ans sonnés, le sieur d'Esclaux, négociant de Bordeaux, logé à l'hôtel de Toulouse, rue Gilles-le-Cœur, qui se trouve à Paris présentement pour solliciter le payement de 700,000 livres que lui doit la marine. Ce négociant est une espèce d'imbécile qui croit aveuglément que la d'Albigny est la femme du monde la plus fidèle. Cependant, il est bien avéré qu'elle ne néglige pas de gagner deux louis avec le premier venu lorsque l'occasion s'en présente; mais n'importe, cela n'empêche pas qu'il lui donne 25 louis par mois et qu'il ne lui fasse nombre de cadeaux très-distingués. J'ai connu cette fille, il y a dix-huit ans, servante chez un petit marchand sous les Charniers des Innocents, et aujourd'hui elle se fait très-bien servir.

M. le comte de Matuskine, Polonais d'origine, entretient, depuis le 25 de ce mois, la nommée Catherine Sallée, dite Damour; il lui donne 200 livres par mois pour ses menus plaisirs; elle demeure chez lui, rue des Fossoyeurs, vis-à-vis la rue du Canivet, derrière Saint-Sulpice, et il doit lui fournir en outre de sa nourriture tout ce dont elle aura besoin. Cette demoiselle est très-bien de figure, native d'Abbeville, et peut être âgée environ de dix-sept ans : elle sort présentement de chez la Deslongrais, qui a su très-bien se faire payer son courtage.

M. Bauclers, Anglais, après avoir passé sa fantaisie avec la demoiselle Verdault, dite Lebon, et ce par l'entremise de Bris-

Digitized by Google

sault, moyennant 30 louis qu'il lui en a coûté, a prié le susdit Brissault de lui en procurer une autre. Comme cet homme a toujours en main des pièces de rechange, il lui a dans l'instant proposé la demoiselle Fronteau, dite Saint-Lo, demeurant rue Saint-Honoré, au coin de la rue Jean-et-Denis, chez l'armurier, au deuxième étage. Cette fille est blonde, grande, bien faite et d'une figure très-intéressante; aussi a-t-elle été acceptée dans l'instant de notre Anglais. Il lui donne 30 louis par mois et doit lui augmenter considérablement ses meubles. J'ai donné l'histoire de cette demoiselle en la faisant connaître pour avoir été débauchée par M. de Roquemont, commandant du guet, chez son père, sellier, rue Meslé, ensuite pour avoir été entretenue par M. Farges de Polisy, maître des requêtes, guerluchonnée alors par le sieur Rupière, gendre de feu M. Jannel, prévôt de la connestablerie, et pour avoir appartenu aussi à M. le comte de Rochefort après sa première brouille avec la demoiselle Dubois, de la Comédie Française. Aujourd'hui, malgré M. l'Anglais, elle continuera d'être guerluchonnée par le sieur Sabathier, fils d'un négociant de Lyon.

SOUPERS.

Le 21 de ce mois, M. le duc de Fronsac a donné à souper, à sa petite maison de Pincourt, à M. le duc de Coigny et à deux autres seigneurs dont on ignore les noms, avec les demoiselles Rosan et Durfé.

Le 26 de ce mois, M. le comte de Thiart et le duc de Coigny ont soupé à la petite maison de Brissault avec la demoiselle Fleurier.

Digitized by Google

DU 4 FÉVRIER 1763.

—

Les Dames de Warseberg, Pater et Leverger. — Les Demoiselles Parmentier, Vermandois, Leblanc, Courcy.

Monseigneur le comte de la Marche, à qui j'ai eu l'honneur de parler ce soir à l'Opéra, m'a dit qu'il espérait demain réduire Mme de Warseberg. La demoiselle Lebrun, femme de chambre de ladite dame, est convenue avec le prince que demain, à sept heures du soir, elle l'introduirait dans l'appartement de sa maîtresse. Son Altesse, en conséquence, doit se travestir en abbé. Il m'a ajouté qu'il aurait soin d'être muni de deux bons pistolets, crainte des rencontres fâcheuses; car sans cela, m'a-t-il dit, je pourrais bien être pris comme un sot.

Mme Pater est encore à Paris et demeure toujours rue de Tournon, à l'hôtel d'Entragues. Nos plus grands seigneurs lui font la cour, et M. le prince de Soubise est un des plus empressés. Le roi même n'ignore point cette intrigue; il semblerait au contraire qu'il veut la favoriser, car on prétend qu'il a dit à M. de Vintimille, en donnant l'ordre le soir du dernier bal de l'ambassadeur d'Espagne : Je suis persuadé que vous n'êtes point si jeune que le prince de Soubise et que vous irez vous coucher au lieu d'aller comme lui au bal. M. de Vintimille, en enrageant de tout son cœur, car il courtise de près ladite dame Pater, assura Sa Majesté qu'elle ne se trompait point. Il fut en effet se coucher, et M. le prince de Soubise passa toute la nuit au bal sans quitter d'un seul moment le bras de Mme Pater.

Digitized by Google

M. le comte de la Marche est excédé de tous les délais que lui fait éprouver Mme de Warseberg qui, au fond, si on en peut juger par la conduite qu'elle tient avec ce prince, est une franche coquette. Car, pourquoi, si elle n'a point envie de le satisfaire, recevoir ses lettres et souffrir que sa femme de chambre y fasse des réponses en son nom, qui lui donnent de l'espérance? Elle est même convenue avec lui qu'il n'enverra plus ses grisons chez elle, parce qu'ils commençaient d'y être suspects, et qu'on choisirait un lieu de dépôt où il ferait porter ses lettres, que sa femme de chambre irait chercher, et où elle laisserait ses réponses. Ce lieu a été indiqué rue Neuve-d'Orléans, à la porte Saint-Denis, chez une sevreuse d'enfants nommée Grugelin; les lettres vont toujours leur train, mais rien n'avance, et la demoiselle Lebrun, femme de chambre, en attendant la conclusion, reçoit toujours l'or à pleines mains du prince et paraît prendre patience. Cette fille m'a l'air bien futée et je crois qu'elle fait courir le prince d'autant mieux, qu'elle a envie de se marier avec le cuisinier du baron de Warseberg, et que cela ne nuit point à sa dot. J'ai pris la liberté d'en instruire Monseigneur. Il s'en aperçoit bien, mais il veut, à ce qu'il dit, en venir à son honneur. Pour moi, je doute très-fort qu'il réussisse.

M. de Périgny, maître des requêtes, demeurant rue de Richelieu, n'est plus, à ce qu'on dit, attaché à Mme Le Voyer d'Argenson. C'est aujourd'hui Mme de Landry, femme du receveur général des finances de Riom, demeurant rue Gaillon, qui possède toutes ses affections.

M. Bauclers, Anglais, depuis qu'il a quitté la demoiselle Dubois, de la Comédie Française, a bien de la peine de se fixer. Il vient d'abandonner aussi la demoiselle Verdault, à laquelle il donnait 30 louis par mois, pour prendre la demoiselle Parmen-

Digitized by Google

tier, plus élégante, à la vérité, et bien meublée, avec laquelle il est arrangé moyennant 40 louis par mois et des boucles d'oreilles de 2,400 livres. Si cette intrigue dure, elle me mettra au fait de tous les Anglais, car M. Bauclers se propose d'y donner souvent à souper à ses amis, et cette demoiselle est exactement à ma dévotion.

Le fils de M. le duc de Bedford, arrivé depuis quelques jours à Paris, témoigne avoir beaucoup de penchant pour nos Françaises. C'est la demoiselle Vermandois qui, jusqu'à présent, possède ses bonnes grâces. Il est vrai que du côté de la figure, elle est fort aimable, mais elle est d'un très-mauvais caractère et a toujours eu des polissons à ses trousses. C'est aujourd'hui un nommé Saint-Léger, garde du roi, qui est son guerluchon, et jamais elle n'a été si bien faufillée. Elle ne fait point l'éloge de la générosité de M. de Bedford fils; il fait cependant une grande dépense en promesses.

M. de Valence, logé au Palais-Royal, qui entretient depuis quelque temps la demoiselle Leblanc, demeurant rue Beaurepaire, est dans la plus grande inquiétude sur sa santé, à cause d'une lettre qui lui a été écrite par M. de Molivos, capitaine aux gardes françaises, par laquelle il lui marque que le sachant lié avec cette demoiselle, il est obligé, comme son ami, de l'avertir qu'ayant couché avec elle, elle lui a fait présent d'une galanterie des plus cuisantes. Cette lettre, écrite dans le vrai, a fait tout l'effet qu'il en espérait. M. de Valence a rompu tout net avec cette fille.

M. le marquis de Duras entretient, comme il peut, la demoiselle Courcy, demeurant en chambre garnie à la porte Saint-Martin. Il lui fait présentement passer les remèdes et lui a fait présent de quatre robes provenant d'une affaire qu'il a faite

Digitized by Google

chez M. Lhomme, marchand de soie, rue Saint-Denis. Cela ne l'empêche pas de courir tous les lieux de débauche et de s'amuser avec les filles. Il s'est présenté plusieurs fois chez Brissault, mais il ne veut point de sa pratique. Il le regarde comme de trop mauvaise compagnie. Effectivement, si on ne le connaissait pas, de la façon dont il est mis, on le prendrait pour le dernier des polissons.

Mme de Villaumont a épousé depuis quelques jours, en troisième noces, M. le marquis de Peyre. Le sieur Judde de Grainville, grand-maître des eaux et forêts, qui possédait depuis longtemps les bonnes grâces de cette dame, n'a pas pu cacher le chagrin que ce mariage lui cause et, pour s'en consoler, il cherche à prendre une petite fille connue sous le nom de Petit.

DU 18 FÉVRIER 1763.

Les Dames Derumain, de Chateau-Moran, de Montbrun, Pillon, de Ligny, de Montsauge.

Mme la duchesse De Rumain, de la maison de Gamaches (1), demeurant rue des Saints-Pères, a pour M. de Roquelaure, évêque de Senlis (2), l'attachement le plus tendre, et ce prélat a pour les charmes de cette dame une dévotion qui va jusqu'à l'idolâtrie. Plût à Dieu que les intérêts de son diocèse lui fus-

(1) Nous ne voyons que Gabrielle de Gamaches qui puisse être désignée ici. Elle avait été mariée dès 1746 au vicomte et non au duc de Rumain, maréchal de camp.

(2) Promu à l'épiscopat en 1761. — Il n'était pas de la maison de l'ancien maréchal. Son nom était Bessuejouls-Roquelaure.

Digitized by Google

sent aussi chers. J'espère, dans la feuille prochaine, fournir à ce sujet des détails fort intéressants.

Mme de Château-Moran, fille du président de Champeron, demeurant rue Payenne, à l'hôtel d'Erbouville, vit avec M. le commandeur de Soudeille (1) ; ils demeurent ensemble. M. de Soudeille a toujours eu un attachement singulier pour cette famille, car on prétend qu'il possédait aussi les bonnes grâces de feu Mme de Champeron.

Mme de Montbrun (2), femme d'un conseiller au grand conseil, séparée d'avec son mari, fille et sœur de MM. Bizot, maîtres des comptes, demeurant rue Courteau-Vilain, vivait très-tranquillement avec M. de Castelas, comte de Lyon. Mais cette dame étant devenue enceinte, elle a fait une fausse couche au bout de six mois de deux enfants. Ce qui a fait un éclat si considérable, qu'ils ont été obligés de se séparer totalement. Cette dame n'est point encore entièrement rétablie et craint très-fort que son mari, qui a été instruit de sa fécondité, ne la contraigne de vivre dans un couvent. Pour M. le comte de Castelas, il cherche à pousser sa pointe vis-à-vis d'une jeune beauté, qui demeure rue des Bons-Enfants et qu'on dit être allemande. J'aurai soin d'approfondir cette nouvelle intrigue et j'en rendrai compte.

Mme Pillon, femme d'un homme ci-devant sous-fermier, demeurant rue de Berry, au Marais, entretient fort honnêtement M. Bouchette, mousquetaire noir; et pour vivre plus commodément dans ses amours, ce mousquetaire a l'air d'être en pension chez elle. Le mari est un bonhomme qui trouve tout bon. La paix subsiste dans le ménage; ainsi tout va bien.

(1) Les Soudeille étaient de Limousin et portaient les armes de Ventadour.
(2) Bunault de Montbrun, conseiller de 1741, à Sainte-Croix de la Bretonnerie.

Digitized by Google

M. le comte de Foudras, dont j'ai parlé dans ma feuille dernière, vivant et mangeant chez la vieille princesse de Nassau, est en intrigue aussi avec Mme de Ligny, femme d'un avocat et sœur de M. de Culan, chevalier de Malte, laquelle est retirée aux Anglaises. Monseigneur l'archevêque ayant entendu parler de leur liaison, a fait boucher le parloir de cette dame, et a fait défendre de recevoir le comte dans le couvent. Mais malgré toutes ces précautions, M. de Foudras trouve toujours le secret de voir sa maîtresse et même il couche souvent avec elle. Cela cependant ne peut se faire que par l'entremise de quelqu'autre pensionnaire et de quelque tourière gagnée.

M. le chevalier de Coigny cause beaucoup d'inquiétude à Mme Thiroux de Montsauge, femme du fermier des postes, qui a pour lui le plus tendre attachement. Elle le soupçonne d'infidélité, et pour s'en éclaircir, son dessein était de faire suivre son grison nommé Rabbé, pour voir s'il ne faisait pas quelque message de la part de son maître auprès des femmes intéressantes. En conséquence, elle avait chargé un homme de confiance de venir me parler pour m'engager à lui rendre service. Mais ayant répondu qu'il fallait qu'elle s'adressât au magistrat pour m'autoriser à faire ce qu'elle désirait, cette dame a jugé à propos de se désister de la demande qu'elle m'avait fait faire.

M. le duc de Fronsac, las apparemment de faire des soupers journellement en petite maison, avec des filles de débauche, s'est emparé totalement de la demoiselle Dubois, de la Comédie Française. C'est lui, lorsque cette demoiselle a débuté dans le monde, qui lui a fait connaître le premier la route de Cythère. Il ne néglige pas pour cela la demoiselle Arnould; mais ce qu'il y a de fort singulier, c'est que l'une de ces deux demoiselles est pourvue d'une très-bonne galanterie. Le fait n'est pas encore bien éclairci; on désirerait fort que ce fut la de-

Digitized by Google

moiselle Arnould, qui en fut la distributrice. Cela deviendrait fâcheux pour le souverain du temple. On espère l'ordinaire prochain en être pleinement instruit.

Avant de quitter une matière si coulante, je crois devoir dire un mot des présents que la demoiselle Leblanc distribue, en revanche de l'or qu'on lui prodigue. Dans ma feuille dernière, on a été instruit combien M. de Molinos, capitaine aux gardes, avait lieu de se repentir d'en être approché. Depuis on a découvert que M. Pater, moyennant cinquante louis et une tabatière émaillée qu'il a donnés à cette demoiselle, lui a l'obligation d'avoir tout le temps de dire des *Ave Maria* et de prendre du nénuphar. MM. Pasquier et de Sèves, tous deux conseillers au parlement, lui doivent aussi les mêmes remercîments. Il est vrai qu'elle leur a fait ce cadeau à bien meilleur marché qu'à M. Pater, et pour lui en marquer sa reconnaissance, un d'eux lui a envoyé son chirurgien, qui doit la traiter gratis.

L'abbé Darty a fait emplette de la demoiselle Dupin, qui relève de couche, des faits de M. le comte de Rangrave, lieutenant général. Cet abbé lui fait faire un habit d'honneur pour la mener à une campagne qu'il a à quelques lieues de Paris. Comme il ne lui donnera que très-peu d'argent, cette demoiselle se propose de faire toujours la petite passade chez l'ami Brissault, toutes les fois qu'elle sera en ville.

M. Landry fils, reçu en survivance dans la charge de M. son père, receveur général des finances d'Auvergne, est près de rompre avec la demoiselle Luzi, ci-devant actrice à l'Opéra-Comique, qu'il entretient depuis dix-huit mois, parce qu'il la soupçonne d'infidélité. Il ignore, à la vérité, avec qui, et pour s'en éclaircir, il est venu chez moi pour m'engager à la faire observer; mais après vous en avoir rendu compte, monsieur,

Digitized by Google

je lui ai fait réponse que je ne pouvais point faire ce qu'il désirait. Cependant, il faut convenir que ses soupçons sont bien fondés, car je suis instruit très-certainement que la petite friponne reçoit les visites de M. de Soltikoff, ambassadeur de Russie, qu'elle traite fort bien, et je ne doute pas que ce ministre ne tardera point à la prendre totalement sur son compte. On sait qu'à son dernier voyage à Paris, il lui voulait déjà du bien.

DU 25 FÉVRIER 1763.

Les Dames de Saint-Julien, de Corberon et de Senneville. — Les Demoiselles Luzi, Montalet et Desmares.

Mme de Saint-Julien, épouse du receveur général du clergé, conserve toujours pour M. le comte de Maillebois (1) beaucoup de complaisance; mais comme toutes les anciennes liaisons entraînent ordinairement avec elles un peu d'ennui, pour le dissiper, cette dame a pris pour M. Fontaine, gentilhomme servant chez le roi, un tendre attachement; elle le traite avec

(1) M. Yois Desmaretz, comte de Maillebois, lieutenant-général, académicien, l'un des héros de Plaisance et de Port-Mahon. Il avait épousé en 1745 une d'Argenson.

Cinq ans plus tard, Voltaire adressait ce huitain à Mme de Saint-Julien :

L'esprit, l'imagination,
Les grâces, la philosophie,
L'amour du vrai, le goût du bon
Avec un peu de fantaisie;
Assez solide en amitié,
Dans tout le reste un peu légère :
Voilà, je crois, sans vous déplaire,
Votre portrait fait à moitié.

Digitized by Google

toute l'humanité possible, et souvent il couche avec elle. On dit même qu'il lui fait des cadeaux. M. de Saint-Julien ne s'aperçoit de rien. Depuis longtemps il s'embarrasse peu de la conduite de sa femme.

Mme la présidente de Corberon (1), demeurant rue Barbette, vit avec un certain M. Richard, abbé défroqué, ci-devant précepteur de ses enfants, qui demeure chez elle. Les complaisances qu'elle a pour cet homme scandalisent jusqu'à sa maison.

M. le duc de Fronsac cause beaucoup d'inquiétude à M. le prince de Marsan. Il se présente plusieurs fois par semaine à la porte de Mme Miton de Senneville, que ce prince a pour maîtresse. Jusqu'à présent, on lui a constamment refusé de le laisser entrer. Il faut croire que cette dame a reconnu dans M. le prince de Marsan des talents qui la dédommagent de sa figure, car, en vérité, sans être méchant, on est forcé d'avouer qu'il ne l'a pas fort ragoûtante, et M. le duc de Fronsac l'a au contraire très-jolie; il est peut-être plus indiscret.

La demoiselle Luzi (2), persécutée par M. Landry le fils, qui l'entretient, a écrit une lettre à M. de Soltikoff, ambassadeur de Russie, pour le prier de ne point mettre les pieds chez elle. M. Landry garde copie de cette lettre, qu'il montre à tous ses amis comme une preuve de son triomphe Savoir

(1) P. D. Bourrée de Corberon, président depuis 1751 à la première chambre des enquêtes.

(2) " Mlle Luzi est d'une taille svelte, et quoiqu'elle soit encore dans la classe des petites filles, elle n'attend que le moment de se vanter d'être grande, possédant déjà toutes les grâces de la maturité. C'est une intelligence si nette, c'est une disposition si parfaite pour l'art théâtral, que je ne vois point parmi nos jeunes sujets quelqu'un que l'on puisse lui comparer. „ (Favart, avril 1762.)

Digitized by Google

aussi si cette lettre n'a pas été concertée avec M. de Soltikoff, car ce Russe est bien francisé et cette demoiselle a beaucoup d'esprit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en attendant qu'elle soit à la Comédie Française, où elle doit débuter à Pâques, dans les rôles de soubrette, elle se dédommage avec M. le marquis de Villette des importunités de M. Landry, qui, heureusement pour les plaisirs de cette demoiselle, regarde M. de Villette comme son véritable ami et incapable de lui manquer.

M. le marquis de Villeroi est parti depuis quelques jours pour se rendre à Nismes, où est son régiment. Mlle Montalet, sa maîtresse, est à Villers-Cotterets, chez M. le duc d'Orléans, avec Mlle Marquise, à qui elle fait compagnie. Le marquis compte très-fort sur la fidélité qu'elle lui a juré; il y a même quelque chose de mieux, c'est qu'il la croit incapable de lui manquer. Il est vrai que M. de Villeroi ne passe pas pour un aigle du côté de l'esprit, ou du moins il n'a pas la vue fort longue, car je sais, à n'en point douter, que ses arrangements sont prêts avec M. le prince de Condé, pour en faire porter au marquis à la première occasion qui se présentera favorable, et certainement, si ce prince va cette fois à Villers-Cotterets, comme il y a tout lieu de le croire, son affaire est faite. Ce serait fort plaisant si ce prince, par la suite, allait prendre un goût décidé pour la demoiselle Montalet. M. le marquis de Villeroi pourrait à juste titre être regardé comme le casse-cou des princes, autrement dit le déboureur.

M. le chevalier de Villeroi (1), officier aux gardes françaises, s'était brouillé avec Mme de Perusse (2), femme du colonel du régiment de Normandie. Cette dame, pour se raccommoder avec

(1) N'est pas de la famille ducale de ce nom.

(2) C'était une d'Artaguette. Elle était mariée depuis 1750 à Louis, marquis de Perusse d'Escars.

Digitized by Google

lui, lui a fait présent d'un fort beau diamant qu'il fait voir à tous ses amis. Il est affreux combien ce jeune homme compromet la réputation de cette dame ; il en parle jusque dans les maisons publiques.

M. le prince Camille, de la maison de Rohan, a pris pour maîtresse une jeune demoiselle qui demeure rue Neuve-des-Petits-Champs. On la nomme Desmares ; il lui donne 25 louis par mois, et cette indigne fille a encore la bassesse d'aller en passade chez la Darigny, rue Sainte-Anne, ce qui lui rapporte 12 livres par séance.

M. le chevalier de Coigny a prévenu la femme de Brissault qu'il aurait incessamment besoin de sa petite maison pour une femme comme il faut. Il faut croire qu'on ne tardera pas à y voir arriver Mme de Montsauge, femme du fermier des postes, ou quelqu'autre avec laquelle il lui fait infidélité. J'en serai instruit et j'en rendrai compte.

SOUPERS.

Le 20, le fils de M. de Bedford et deux autres Anglais de ses amis ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Verdault et Chartier.

Le 21, M. de Montville, grand maître des eaux et forêts, a soupé à sa petite maison de la chaussée d'Antin avec la demoiselle Alexandrine, maîtresse du sieur de Belgrade, qui est encore au fort l'Évêque.

Le 22, M. le baron de Wangen a donné à souper chez lui à MM. de Thiars, de Bissy, de Sarsalle, de Persennat et de Paolucci, avec les demoiselles Parmentier et Verdault.

M. Donay de la Boulaye, qui entretient la demoiselle Beauvoisin, a soupé ledit jour 22 chez Brissault, à sa petite maison, et il lui a donné 15 louis.

Digitized by Google

Le 23, M. de Vintimille, le comte de Lusignan, le comte d'Ocard et le chevalier de Coigny ont soupé à la petite maison de Brissault, avec les demoiselles Verdault, Charlier et Théophile, et ils ont joué toute la nuit au quinze. Le chevalier de Coigny a perdu jusqu'à 120 louis. C'est M. de Vintimille qui lui gagnait. Cependant, M. de Coigny à la fin du jeu ne perdait plus que 25 louis. Il est bon d'observer que je soupçonne fort M. de Vintimille de n'être pas maladroit. Il est fort lié avec M. Aubry, gendarme de la garde, qu'on ne doit pas regarder comme un manchot. J'ai très-fort défendu à Brissault de laisser jouer chez lui, sous quelque prétexte que ce puisse être. Il m'a dit qu'il y avait été comme forcé, qu'il n'en savait point les conséquences et qu'à l'avenir il se conformerait à vos ordres.

DU 4 MARS 1763.

Les Dames de Senneville, de Saint-Julien, de la Reinière et Pater.
Les Demoiselles Louison, Thelis, Camille et Dumirey.

Mme Miton de Senneville cause mille inquiétudes à M. le prince de Marsan, aujourd'hui son amant en titre. Ce prince la soupçonne de lui être infidèle. Il ne se trompe point sur M. le comte de la Marche, qui ne se brouille jamais totalement avec ses maîtresses, car il y a près de trois ans qu'il était déjà lié avec elle; s'apercevant que Mme de Warseberg l'amusait et que la femme de chambre n'en voulait qu'à ses louis, il s'est rabattu sur Mme de Senneville. Je suis certain qu'elle fait souvent des échappées chez lui. Elle entre dans son hôtel par la petite porte du jardin, et ce prince est bien instruit du mo-

Digitized by Google

ment de son arrivée, car elle ne paraît pas plutôt que la porte s'ouvre pour la recevoir et se referme aussitôt. C'est toujours sur les neuf heures et demie du soir qu'elle arrive. Elle fait entendre à son mari qu'elle va souper chez des dames de sa connaissance. Son cocher dit qu'il voudrait bien tous les jours la conduire chez M. le comte de la Marche, qu'il est bien plus généreux que le prince de Marsan.

Mme de Saint-Julien, femme du receveur général du clergé, possède un tempérament qui est difficile à contenter, car outre M. le comte de Maillebois et M. Fontaine, gentilhomme servant chez le roi, elle s'en fait encore donner par un nommé M. Bernard (1), jeune homme d'une fort jolie figure, ci-devant secrétaire de feu M. le maréchal de Coigny.

Mme Grimod de la Reinière se conduit à peu près comme Mme de Saint-Julien; elle a associé M. de Caze, ci-devant fermier général, à M. de Lugeac, son amant depuis longtemps. On en nomme encore plusieurs.

M. de Monville, grand maître des eaux et forêts, fait une cour fort assidue à Mme de Saint-Janvier, femme d'un payeur des rentes demeurant rue Thévenot. Il faut qu'il en soit grandement amoureux, car tout le monde sait que, malgré qu'il soit fort riche, il n'est point du tout généreux, et cependant voilà plus de cent louis de cadeaux qu'il fait à cette dame.

Tout le monde assure que Mme Pater fait des voyages à Versailles et que son but est de plaire à Sa Majesté (2).

(1) C'est Gentil-Bernard.

(2) Elle y réussit tellement qu'elle conçut, dit-on, un moment l'idée de jouer à la Maintenon près de Louis XV.

M. le comte de Sabran, depuis son retour de l'armée, a quitté la petite Louison, nièce de Deshayes, de la Comédie Italienne, et il a pris la demoiselle Collet, attachée au même spectacle. Il y a déjà plus de quinze jours que cette intrigue dure; il y boit, couche et mange fort souvent. Comme elle n'est pas aussi jolie que Louison, il y a lieu de croire qu'il ne fera pas avec elle tant de sottises. Toute la famille de Deshayes blâme beaucoup la demoiselle Collet d'avoir écouté M. de Sabran, surtout après avoir été capable de débaucher Louison. La demoiselle Collet répond que, comme il n'y a pas cela à craindre avec elle, elle veut l'empêcher d'en débaucher d'autres.

La demoiselle Thelis, danseuse dans les ballets de la même comédie, après avoir purgé la bourse du sieur Cambert, premier exempt des maréchaux de France, s'amuse présentement à peloter avec le sieur Mouet, ci-devant directeur de l'Opéra-Comique. Il est en quelque façon excusable, car la demoiselle Hébert, avec laquelle il vit depuis neuf ans, est depuis près d'un an retenue dans son lit, malade du poumon.

Je ne sais, monsieur, si vous êtes instruit que c'est Mme la marquise de l'Hôpital (1) qui entretient le sieur Clerval, aujourd'hui attaché comme comédien aux Italiens et ci-devant acteur à l'Opéra-Comique. Cette dame, à laquelle on connaît depuis

(1) Élise P. de Boullongne, fille du trésorier du roi, dame de Madame Adélaïde, mariée depuis 1736 au marquis de L'Hopital, ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

Favart écrivait à la même époque : " Clairval est devenu la coqueluche de toutes les femmes par ses talents et sa figure. On ne saurait supporter l'idée qu'il ait été garçon perruquier; on travaille à le faire descendre d'une ancienne maison d'Écosse. "

Le même Clairval afficha plus tard tellement Mme de Stainville, que son mari fut obligé de la faire enlever par ordre du roi et conduire à Nancy.

Digitized by Google

nombre d'années M. le prince de Soubise, profite de tous les bienfaits que lui fait ce seigneur pour enrichir ce baladin. Il est meublé chez lui des plus galamment et sa garde-robe est magnifique, sans compter ses bijoux. Ainsi va le monde et tout est bien.

La demoiselle Véronèse, dite Camille, sœur de Caroline, a reçu depuis peu de M. le duc de Caumont, son amant, plusieurs riches cadeaux, entre autres une très-belle aigrette de diamants, et il a donné aussi à sa mère un ameublement très-propre.

M. le comte de la Granville, qui guerluchonnait depuis longtemps la demoiselle Dumirey, danseuse à l'Opéra, s'est brouillé tout à fait avec elle pour l'avoir trouvée couchée avec la demoiselle Raye, faisant ensemble des choses qui lui ont fait connaître qu'elle savait avec cette chère amie très-bien se passer d'hommes, et de rage il a cassé tous les magots et porcelaines qui paraient ses cheminées et est allé offrir son dépit amoureux à la demoiselle Lavault, qui l'a accepté moyennant dix louis par mois.

SOUPERS.

Le 26, les demoiselles Desmares et Alexandrine ont soupé à la petite maison de M. de Monville, sur la Chaussée d'Antin, avec M. le procureur du roi et M. Jouville, maître des requêtes.

Le 28, M. le procureur du roi avec M. de Quincy (1), intendant du commerce, ont emmené de chez la Héquet les demoiselles Dorville et Clarisse pour souper avec eux à la maison de la chaussée d'Antin, chez M. de Monville.

(1) Boula de Quincy, rue Neuve-Saint-François, au Marais.

Digitized by Google

Le 1er mars, M. le baron de Wangen, M. le président d'Aligre, M. le marquis de Valbelle, M. Begon et M. de Villemur ont soupé avec les demoiselles Senneterre et Chartier, chez le baron de Wangen.

Le 2, M. le comte de Froulay (1), le duc de la Trémouille et M. de Flamarens ont soupé à la petite maison de Brissault, avec les demoiselles Parmentier et Dupuis.

DU 11 MARS 1763.

Les Dames de Saint-Julien, de Fleury et de Nantouillet. — Les Demoiselles Jouval, Montansier, La Forest.

On assure que M. le prince de Soubise pourchasse vivement Mme de Saint-Julien, femme du receveur général du clergé. J'ignore, si cela est, ce qui peut donner du goût à ce prince pour cette dame, à moins que ce ne soit pour faire pièce à M. le comte de Maillebois, ou peut-être aime-t-il à entendre jurer une femme (ce mot des Français révéré!). Il est vrai qu'elle s'en acquitte assez bien, et il y a des personnes qui trouvent cela fort plaisant.

Le chevalier de Mera, officier aux gardes françaises, fatigué des charmes usés de la demoiselle Dufresne, aujourd'hui Mme de Fleury, qu'il guerluchonnait depuis longtemps, s'est jeté dans la finance. C'est lui qui prend soin de donner des airs et des manières, car personne n'en a plus que lui, à Mme de Nantouillet, femme du fermier général, qui jusqu'à

(1) R. M. de Froulay, premier écuyer de la Reine et gouverneur du Mans, né en 1736, marié en 1755 à la fille aînée du duc d'Ayen.

Digitized by Google

présent avait cru ne pouvoir mieux faire que d'aimer son mari. Comme cette dame est jolie et qu'elle annonce un grand fond de tempérament, il y a lieu de croire qu'elle me fournira plus d'une anecdote, car le chevalier possède à merveille le talent de rendre une femme libertine.

M. de Razilly (1), capitaine aux gardes françaises, demeurant rue Neuve-des-Petits-Champs, a, depuis le mois de novembre dernier, pour maîtresse une jeune personne fort aimable et qui paraît bien décente. On la nomme Mlle Jouval. Elle peut être âgée de dix-huit ans. On la dit native de Fontainebleau et appartenir à d'honnêtes gens. Elle demeure même rue que M. de Razilly, capitaine aux gardes françaises, en chambre garnie chez un perruquier nommé Dumont.

La demoiselle Montansier, connue depuis si longtemps dans le peuple galant, prétend que la rosée de la jeunesse soutient ses vieux appas, et donne une fraîcheur à son teint qui surpasse tous les talents de la toilette. C'est pourquoi elle s'est chargée d'enseigner les premiers éléments de la galanterie à M. de Saint-Contest, jeune homme d'environ dix-huit ans, fils de M. de Saint-Contest, ministre des affaires étrangères. Cette demoiselle conserve néanmoins le sieur Duquesnay pour contenter la grosse faim.

Le demoiselle Laforest qui était partie, il y a environ deux mois pour Bordeaux, avec le sieur de Saint-Angel, son guerluchon, est arrivée mardi dernier à Paris, à huit heures du matin. Saint-Angel a écrit à un de ses amis en cette ville, que cette demoiselle l'avait quitté après lui avoir escroqué cent louis. Sa lettre est un tissu d'horreurs contre elle. Le lendemain de son

(1) Neveu du lieutenant-général comte de ce nom.

Digitized by Google

retour à Paris, elle fut à la Comédie Italienne, où elle tint un propos qui a été trouvé assez bon. Quelqu'un lui demandait si elle venait de faire sa réforme, elle répondit : Je n'ai réformé que ma compagnie. Elle entendait parler de Saint-Angel avec lequel elle est partie et qui a été regardé ici comme un très-mauvais sujet.

DU 18 MARS 1763.

Les Dames de Brionne, de Lismore, de Daucy; — les Demoiselles Camille, Lacroix, Verdault.

M. le prince Louis, de la maison de Rohan, coadjuteur de Strasbourg, est tout à fait hors de danger. On assure qu'il doit aller passer sa convalescence à Rochefort (1), chez M. le prince de Montauban avec Mme de Brionne qui, suivant la chronique, prend un intérêt bien tendre à la santé de M. l'abbé. Si cela est, il faut convenir que nos prélats ont le goût fin, et qu'avec un tel morceau on peut bien finir son carême.

Le prince Constantin, de la même maison, trouve dans les entretiens qu'il a avec Mme de Lismore, un charme infini. Bien longtemps avant lui, Mgr l'archevêque de Cambrai en a éprouvé

(1) C'est de Rochefort-en-Yveline qu'il est ici question. Le prince de Rohan-Montauban était père du prince Louis et frère du prince Constantin.

" Je soupais souvent aussi, écrit Mme de Genlis dans ses Mémoires, avec le prince Louis de Rohan. Il n'était pas un prêtre édifiant, mais il avait la figure la plus agréable, de la gaieté, de la grâce; il causait d'une manière amusante, et toujours avec tant de légèreté et de frivolité, qu'il était fort difficile de juger de son esprit. Tout ce qu'on en savait, c'est qu'il est impossible d'être borné avec tant d'agrément. "

Digitized by Google

la douceur (1). Milord Talon dit fort plaisamment à ce sujet, à ceux qui veulent le blâmer sur la vie qu'il mène, que sa conduite est édifiante puisqu'il ne vit que des bienfaits de l'Église.

M. de Noé, évêque de Lescar (2), s'occupe fort peu du soin de son diocèse. Mme de Daucy, femme d'un conseiller au parlement de Pau, logée rue des Moulins, butte Saint-Roch, lui fait éprouver qu'il y a dans ce monde des béatitudes qui font prendre patience sur celles du ciel.

M. l'évêque d'Autun, premier aumônier du roi, sympathise très-bien avec Mme de Surgère, demeurant au Marais, veuve d'un lieutenant-général mort, il y a un an ou deux. Cette dame, à ce que je crois, est fille de Mme de Morville, et est encore fort aimable. On dit que ce prélat met dans tout ce qu'il fait avec cette dame une onction qui caractérise l'union la plus tendre.

Je me suis trompé dans mon travail du 4 de ce mois, lorsque j'ai avancé que c'était M. le duc de Caumont qui entretenait la demoiselle Camille, des Italiens. Il n'y en a plus de cette maison. C'est M. de Cromot (3), premier commis du contrôle

(1) Le 17 février 1762, l'avocat Marchand reprochait déjà cette liaison à M. de Cambrai dans le couplet suivant :

Cambrai, ce prêtre méprisé,
La honte de l'Église
. . . . . .
Aux pieds de sa vieille beauté
Cherchant ce qu'il doit dire,
Il immole la vérité
A l'amoureux délire.

(2) Promu à l'épiscopat cette même année.

(3) " De ces laborieux sybarites, dit Marmontel à propos des premiers commis, le plus vif, le plus séduisant, le plus voluptueux était ce Cromot qu'on a vu depuis si brillant sous tant de ministres. La facilité, l'agrément, la prestesse de son travail et surtout sa dextérité les captivaient en dépit d'eux-mêmes. "

Digitized by Google

général, qui fait du bien à cette demoiselle et qui lui en fait même beaucoup. Ces deux noms, qui sont un peu analogues ensemble, avaient causé l'erreur dans laquelle un de mes correspondants m'avait fait tomber.

La demoiselle Lacroix, danseuse à la Comédie Italienne, pour remercier M. de Persennat, son amant, de lui avoir fait faire ses couches avec toutes sortes d'attentions, vient de le quitter, et elle a pris M. Bauclers, Anglais, qui lui donne 30 louis par mois.

M. le chevalier d'Harcourt s'est arrangé avec la demoiselle Verdault, sans prétendre la captiver, moyennant 12 louis par mois. Aussi use-t-elle bien de la permission, car, pour être plus à portée de la passade, elle a pris un appartement même maison que Brissault.

Le 8 de ce mois, M. le procureur du Roi, avec huit autres de ses amis, tous robins, ont soupé à la petite maison de la Héquet. Ils ont eux-mêmes fait faire la soupe. Ils avaient pour filles les demoiselles Melite et Laborde, qui logent rue des Saints-Pères.

DU 25 MARS 1763.

Les Demoiselles Lafilard, Duplez, Verdault, Durfort.

La demoiselle Lafilard, depuis la mort de M. son père, qui était premier commis du Dépôt de la marine, menait une vie fort triste au couvent de Trenelle, où elle avait été obligée de

Digitized by Google

se retirer pour éviter les duretés de Mme sa mère, qui n'approuvait point du tout ses liaisons trop intimes avec M. de Chatulé, capitaine aux gardes françaises. Enfin, une heureuse apoplexie les a débarrassés de cette mère importune. Il y a de cela environ trois mois, et Mlle Lafilard est sortie de son couvent. Aussitôt elle a pris un appartement fort honnête, rue Neuve des Petits-Champs. M. de Chatulé vient la voir tous les jours. On prétend que cette demoiselle jouit au moins de 6,000 livres de rente et que M. de Chatulé ne tardera pas à l'épouser.

M. le marquis de Saint-Herem, fils de M. de Montmorin, vient de prendre à ses appointements une jeune personne nommée Duplez, qui demeure rue Beaurepaire. Il lui donne 300 livres par mois. Le marquis, en 1761, avait connu cette demoiselle, mais la guerre l'ayant obligé de se rendre à son régiment, il l'avait abandonnée. Elle a été obligée, pour se soutenir en son absence, de se prêter à la passade, même de demeurer quelque temps chez la Montigny. Enfin, elle regarde aujourd'hui ses malheurs comme finis, l'amour du marquis lui faisant envisager l'avenir le plus heureux.

M. le marquis de Clermont, colonel du régiment de Penthièvre, s'est arrangé avec la demoiselle Verdault, moyennant 10 louis par mois. Cette demoiselle est très-aimable, mais elle ne tardera pas à passer. Elle se prodigue trop chez Brissault.

Le major de la Treille, Anglais, a fait emplette d'une très-jolie maîtresse, nommée Mlle Durfort. Elle est âgée de quinze ans et demi, native de Metz, et appartient à de très-honnêtes gens. Cette demoiselle est arrivée à Paris il y a environ trois semaines; elle a débarqué chez sa sœur, qui est mariée à un

commis et qui demeure rue Dauphine, au Magasin de Montpellier. Son intention était d'entrer chez une marchande de modes, mais les propositions brillantes de l'Anglais ont ébloui la sœur et le beau-frère. Ils ont consenti à cette intrigue moyennant que l'Anglais lui monterait une garde-robe, qu'il lui donnerait 600 livres par mois et qu'il consentirait à ce qu'elle restât chez lui à demeure. Toutes ces conditions ont été acceptées et exécutées.

Il paraît que M. Duvivier, commissaire des guerres, commence à se lasser des charmes de Mme de Roquemont, épouse du commandant du Guet. Il est vrai que depuis plusieurs années il cultive les appas de cette dame, et rien au monde ne s'use si vite que l'amour. Enfin, soit dégoût, ou pour se remettre en appétit, il vient présentement rendre quelques visites à Brissault.

DU 1er AVRIL 1663.

Les Demoiselles Michelet, Collette, Laforest, Durancy, Lavault.

M. le prévôt des marchands (1) a pour maîtresse une nommée Mlle Michelet, fille déjà d'un certain âge, que le peuple galant semblait avoir abandonnée. Il lui fait beaucoup de bien. Elle demeure faubourg Saint-Germain, rue Saint-Benoît. Le chevalier Dugas, officier aux gardes françaises, prend soin de lui donner des conseils, et en revanche, elle lui donne au moins la dîme des bienfaits que lui fait M. de Viannes.

(1) J. B. Camus de Pontcarré, seigneur de Viannes, rue de Varennes.

Digitized by Google

M. le chevalier de Launay, officier aux gardes françaises, partage avec M. le prince de Marsan les faveurs de Mme Miton de Senneville. J'ai déjà annoncé, dans mes feuilles précédentes, que ce chevalier a à discrétion Mme de Perusse.

M. de la Roche-Montbrun, officier aux gardes françaises, vit avec une nommée Mme Destouches, femme d'un vitrier fort riche, demeurant rue du Gros-Chenet. Il en tire beaucoup d'argent et il dit à ses amis qu'il ne la quittera que lorsqu'elle sera entièrement ruinée. Cette femme, cependant, est fort aimable, et sans passer pour commettre un crime, on pourrait bien l'aimer pour elle-même.

M. le marquis de Lignerac a pris la demoiselle Collette, de la Comédie Italienne, à raison de 20 louis par mois. Cette demoiselle vivait ci-devant avec le sieur Rozetti, mais depuis qu'il a su qu'elle lui avait fait des infidélités avec M. de Sabran, il l'a abandonnée.

On assure que M. le chevalier de Bezons vit avec la demoiselle Laforest et que, comme cette demoiselle a beaucoup de créanciers et qu'il n'a pas beaucoup d'argent à lui donner pour le présent, il s'est engagé à payer partie de ses dettes dans quelque temps d'ici.

La demoiselle Durancy a accouché le 18 du mois de mars d'une petite fille. Comme cette demoiselle est très-jolie, plusieurs personnes s'empressent de lui fournir des secours pendant le temps de ses couches, afin de pouvoir avoir l'étrenne aux relevailles, entre autres M. Mercier, fermier général, M. d'Épernon, député du commerce de Lyon, M. de Valence et le marquis de Palisse. M. le duc de Grammont s'en mêle aussi, et en cela il paraît un peu mieux fondé que les autres,

Digitized by Google

car il y a lieu de croire que la petite fille provient de ses œuvres.

M. le marquis de Beguinvilliers a pris la demoiselle Lavault sans prétendre la gêner, moyennant 15 louis par mois. Elle espère, par le canal de Brissault, attraper un bon Anglais, mais ces messieurs-là ne veulent point entretenir, et toutes nos femmes de commerce commencent à y renoncer. Elles sont désespérées et humiliées de toutes les avances qu'elles leur ont faites. Le seul Bauclers a l'air d'entretenir, encore ne les garde-t-il tout au plus qu'un mois.

DU 15 AVRIL 1763.

Les Demoiselles Dupin, Dornay, Raye, Senneterre, Verdault.

M. le marquis de Bezons, demeurant à la Grange-Batelière, va rendre de fréquentes visites à la demoiselle Dupin, demeurant rue Montorgueil, ci-devant entretenue par M. le comte de Rangrave. M. de Bezons en a fait connaissance chez une nommée Taffin, rue Montmartre, au Café d'Arborat, et si on doit s'en rapporter à cette femme, il lui donne 15 louis par mois. Cette demoiselle est présentement guerluchonnée par un jeune homme nommé Daudé, qui couche tous les jours avec elle. M. l'abbé Darty lui fait aussi quelque bien, sans compter ce qu'elle fait chez Brissault.

M. de Saint-Jean, Anglais fort aimable, s'étant trouvé un des jours de cette semaine à souper chez M. le baron de Wangen, à la porte Saint-Denis, fut chargé de reconduire la

Digitized by Google

demoiselle Dornay, figurante dans les ballets de l'Opéra, entretenue aujourd'hui par M. de Fontanieu. Chemin faisant, il lui fit connaître tout simplement l'envie qu'il avait de coucher avec elle. Cette demoiselle, avec la même franchise, lui demanda cent louis. L'Anglais offrit tout ce qu'il avait dans sa bourse. Dornay l'ayant soulevée, jugea apparemment par le poids, que ce qui était dedans devait approcher de son compte; elle la mit dans sa poche et M. de Saint-Jean fut coucher avec elle. Le lendemain il s'est retiré de bonne heure, plein de satisfaction, croyant avoir attrapé Dornay, parce qu'il prétend qu'il n'y avait dans sa bourse que 42 louis. Pour moi, je pense, au contraire, que cette demoiselle voudrait bien qu'on lui jouât tous les jours de pareilles espiègleries.

La demoiselle Raye a dû aussi avoir hier au soir une becquée de 50 louis de M. Bauclers, Anglais. On attend incessamment à Paris beaucoup de particuliers de cette nation fort riches, et nos demoiselles espèrent avec le temps les mettre sur le pied français, c'est-à-dire dans le goût de se ruiner pour elles. Je ne sais pas même si elles ne sont pas convenues entre elles d'un prix pour la première qui coulera à fond entièrement un Anglais.

M. de Senac, fermier général, sans avoir l'air d'entretenir la demoiselle Senneterre, ne laisse pas que de lui faire beaucoup de bien; il soupe avec elle deux à trois fois par semaine et chaque fois il lui donne une pincée de louis. Cette demoiselle s'accommode très-bien de cet arrangement, qui ne la gêne point. Tous les jours elle couche avec Saint-Léger, garde du roi, qui est bien un des plus beaux cavaliers qu'on puisse voir.

Digitized by Google

SOUPERS.

M. Stuart, le colonel, et un de ses parents nommé aussi Stuart, ont soupé le 7 de ce mois à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Verdault et Senneterre.

Le 11, M. Stuart, colonel, a soupé au même lieu avec la demoiselle Verdault.

DU 22 AVRIL 1763.

Les Demoiselles Coraline, de Fleury et Verdault.

La demoiselle Coraline a tout le temps aujourd'hui de se repentir de l'attachement qu'elle a eu pour M. de Letorière, officier aux gardes françaises. Avant la longue détention qu'il vient d'essuyer dans les prisons de l'Abbaye, elle lui avait confié une montre enrichie de diamants, pour y faire faire quelques réparations; elle lui avait prêté aussi, dans des moments urgents, sept à huit mille livres. Présentement qu'il a sa liberté, il ne veut lui rendre ni sa montre ni son argent; il ne veut pas même lui en faire un billet. Coraline est outrée, d'autant mieux qu'elle a appris qu'il avait mis sa montre en gage. De Letorière, au contraire, joue l'homme piqué, et dit qu'il est affreux à elle de l'avoir abandonné pendant sa prison et d'avoir fait choix du sieur de Saint-Crix, officier dans son même régiment; que sans cette conduite, son premier soin aurait été de la satisfaire, mais qu'il veut la punir de son infidélité. Coraline est assez embarrassée; elle ne voudrait point

Digitized by Google

faire un éclat, qui pourrait revenir à M. le comte de la Marche, qu'elle est toujours bien aise de conserver. Il en sera toujours ceci : c'est que malgré les soins de leurs amis communs qui s'entremêlent pour les accorder, si de Letorière tient bon, il ne restituera rien (1).

M. le prince de Rohan est toujours occupé de Mme de Fleury, ci-devant Mlle Dufresne. Il y a quelques jours que ce prince, qui est dans ses terres pour l'arrangement de ses affaires, est venu à Paris; il l'a assurée que tout ce qu'elle devait serait incessamment payé, qu'il avait vendu deux terres 1,400,000 livres, qu'il faisait faire une coupe de bois qui rendrait plus de 500,000 livres; qu'avec ce produit, il payerait toutes ses dettes, et n'en serait pas moins riche, parce que, par le renouvellement des baux de ses autres biens, qui arriverait positivement dans ce moment-ci, et qui étaient portés beaucoup plus haut, il se trouverait toujours avoir le même revenu; ainsi qu'elle pouvait compter qu'il agirait toujours de même avec elle. Mme de Fleury, qui connaît son faible, fait fond sur cette espérance. Ce prince est retourné dans ses terres, et en attendant son retour et l'accomplissement de ses promesses, elle s'en fait donner par un assez vilain homme, nommé Huet, marchand d'argent, dont le sieur Dupuis, mon confrère, doit avoir sou-

(1) Cet abus de confiance, digne d'un souteneur de bas étage, dépoétise un peu le type que le roman de Sue a rendu si charmant de nos jours.

Le récit qu'il a fait de sa fin est plus véridique, si nous en jugeons par ces deux passages des *Mémoires secrets :*

« Le 24 mai 1774. M. le marquis de Letorière, un des plus beaux hommes de Paris, la coqueluche des femmes et renommé par ses bonnes fortunes, ayant été trop fréquemment à Versailles pendant la maladie du feu Roi, y a vraisemblablement gagné la petite vérole et en est très-mal. C'est une grande désolation parmi les femmes galantes de Paris, car il y a au moins à parier qu'il y perdra sa charmante figure.

« Le 28 mai. Le marquis de Letorière est mort et toutes les filles gémissent sur la perte de ce *miroir à putains*. C'est ainsi qu'elles l'appelaient. »

Digitized by Google

vent parlé. Si c'est le besoin qui engage cette demoiselle à avoir ces complaisances, c'est en vérité payer un furieux intérêt.

M. Stuart, le colonel, a pris la demoiselle Verdault, sur le pied de 20 louis par mois. Il lui fait en outre nombre de cadeaux, comme robes, dentelles, et a grand soin de lui fournir sa cave de bon vin. Cela n'empêche pas cette fille de se prêter à la passade chez Brissault.

DU 29 AVRIL 1763.

Les Demoiselles Sorin, de la Glaizière et Testart.

Depuis près de deux ans, il demeure rue des Saints-Pères une Anglaise, nommée Mlle Sorin, grande, bien faite, et âgée d'environ 30 ans, d'une jolie figure, laquelle, à ce qu'on assure, reçoit tous les mois, par les mains de M. Wan Eyck (1), envoyé de Bavière, une pension d'Espagne de 200 livres. Elle monte souvent à cheval en homme, et toutes les fois qu'elle prend cet amusement, c'est M. de Bernage, ci-devant prévôt des marchands, qui lui prête un cheval et qui la fait accompagner par un de ses gens. M. de Lalive, conseiller au Parlement, lui rend aussi de fréquentes visites. Cependant, elle se trouve aujourd'hui fort embarrassée, car elle a écrit à Brissault de lui venir parler, et lui a dit qu'elle venait de perdre un procès qui la gênait fort, qu'elle lui serait très-obligée s'il pouvait lui

(1) M. le comte Wan Eyck, envoyé de l'Électeur de Bavière, rue Saint-Antoine, à l'hôtel de Beauvais.

Digitized by Google

trouver quelqu'un qui l'obligeât de 25 louis, qu'elle aurait en échange toutes les complaisances qu'un galant homme pouvait désirer, mais surtout qu'il fallait tenir cela fort secret, afin que M. de Sartines n'en fut point instruit, parce qu'elle en était fort connue et que cela pourrait lui préjudicier pour les affaires qu'elle avait à Paris.

M. d'Ogny (1), trésorier des états de Bourgogne, a doublé les honoraires qu'il donnait à Mme de la Glaizière, depuis plusieurs années sa maîtresse. Il lui donne présentement 50 louis par mois et lui a fait présent de beaucoup d'argenterie. Il a la complaisance aussi de lui souffrir pour guerluchon un jeune homme, gendarme, fils d'un tapissier de la rue Coquillière, et cette dame, pour ne point se brouiller avec sa famille, couche presque tous les jours avec son beau-frère, grand prévôt d'Orléans. Elle demeure toujours rue des Bons-Enfants, dans un appartement que M. d'Ogny lui a fait meubler magnifiquement, car auparavant cet état brillant, quoique veuve d'un gendarme de la garde et appartenant à une famille très-honnête, elle était sous la magistrature de M. Bertin, totalement à la discrétion de Brissault, chez qui elle a fait la connaissance de M. d'Ogny.

M. le comte de Bentheim a été cette semaine rendre visite à la demoiselle Testart, qui vit avec M. de Sormany; il lui a fait entendre qu'aussitôt qu'elle serait accouchée, il la prendrait à ses appointements et quitterait la demoiselle Leclerc, aujourd'hui sa maîtresse. En attendant, il lui a donné une pincée de louis; je crois que Sormany ne sera pas fâché d'en être débarrassé.

(1) M. Rigoley d'Ogny.

Digitized by Google

SOUPERS.

Le 21, M. de Vintimille et M. de Montigny ont soupé à la petite maison de la Héquet avec les demoiselles Lacour, Fontenay et Julie.

Le 23, M. de Saint-Jean, M. Stuart et un de leurs amis, aussi Anglais, ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Lavault, Harroire et Verdault.

Le 24, les deux MM. Cassenau frères, milord Ponthieu et trois autres Anglais ont soupé avec les demoiselles Lavault, Harroire, Senneterre, Duplessis et Maisonville, à la petite maison de Brissault.

DU 6 MAI 1763.

Les Dames de Soltikoff et d'Escoraille. — Les Demoiselles Ferrière, Saint-Lo et Harroire.

Il se passe ici une intrigue que tout le monde ignore et dont je crois devoir rendre compte. Mme de Soltikoff, épouse du ministre de Russie, peut sans contredit passer pour une très-aimable femme, et d'autant plus intéressante, que depuis longtemps elle a peu d'estime pour son mari, dont elle craint même les approches. Cependant elle conserve avec lui, aux yeux du public, des dehors d'honnêteté, et cache avec grand soin sa conduite, parce que M. de Soltikoff, quoique peu attentif à ses charmes, témoigne néanmoins en être fort jaloux, et c'est assez l'usage des maris qui ne se rendent point justice. Mais sa femme, malgré tous ses espions, trouve parfaitement le moyen de prendre sa revanche, et presque tous les jours elle a

Digitized by Google

le plaisir de voir son amant. Il est vrai que la crainte où elle est continuellement d'être surprise, fait qu'elle est peu à son aise pour prendre ses ébats ; mais la vengeance a pour les dames tant d'attraits, qu'elles ne regardent point de si près. En outre, celui qu'elle a choisi est peu sur les façons. C'est un ancien gendarme de la garde, âgé d'environ 45 ans, nommé M. d'Aymard de Villemare, bon gentilhomme et portant une figure à la Saxe, qui demeure à Paris, rue d'Enfer, chez Mme la marquise d'Escoraille. Comme c'est un garçon à argent, je crois que les anciennes dettes de M. de Soltikoff lui ont donné accès chez lui et ont commencé la liaison qui est entre cette dame et lui. Cependant, il faut croire que par la suite il s'est rendu suspect au mari, car il ne va plus chez ce ministre; mais comme Mme de Soltikoff est sûre de la fidélité de son cocher et de ses laquais, elle lui donne des rendez-vous dans son carrosse, et c'est ordinairement rue Saint-Martin, au coin de la rue Montmorency ou de celle Transnonain, toujours sur la brune. Alors le sieur d'Aymard jouit comme il peut de la dame, non pas sans inquiétude, car on m'a instruit qu'il portait toujours sur lui des pistolets de poche. Ceci doit paraître fabuleux, mais j'espère, le travail prochain, en fournir la preuve complète et avoir en main une lettre de cette dame écrite à notre gendarme, et comme ledit sieur d'Aymard sollicite un de ses amis de lui prêter sa maison pour être plus commodément avec cette dame, et qu'on est disposé à le satisfaire, ce même ami, qui est à ma dévotion, m'a offert, voyant mes doutes à ce sujet (car en semblable matière, il faut toujours avoir l'air de douter de tout pour mieux s'assurer des faits) de me faire entendre d'une chambre voisine toute leur conversation. Voyant combien il paraissait ferme dans son dire, je lui ai dit que je me contenterais d'une lettre de cette dame.

La demoiselle Ferrière, ci-devant figurante dans les ballets

Digitized by Google

de l'Opéra, est certainement d'un éclat très-brillant. Tous les jours on la voit au spectacle, couverte de diamants, et bien des gens ignorent, car elle n'est point jolie, d'où elle emprunte. Pour moi, je suis un peu mieux informé que le vulgaire; je n'en suis point étonné. Cette fille, ou pour mieux dire cette femme, car elle est mariée au nommé Desert, ci-devant ganimède du prince Galitzin, est d'un intérêt sordide et a toujours sacrifié ses plaisirs à l'augmentation de sa fortune. La conduite qu'elle tient aujourd'hui en est bien une preuve. Tout à la fois elle reçoit les offrandes de M. de Breget (1), doyen des conseillers du grand conseil, de M. de Vaulgrenant (2), qui a été ambassadeur en Espagne, et de M. de Malezieux d'Estournelle, ancien secrétaire des Suisses et Grisons. Ces trois vieux paillards s'empressent à l'envi l'un de l'autre pour la combler, et elle, pleine de reconnaissance, a pour ce triumvirat toutes les complaisances imaginables; ils sont contents tous trois, parce qu'ils ne lui voient point à ses trousses de jeunes gens et qu'elle ne fréquente aucune femme. Elle ne sort jamais qu'avec une femme de chambre.

M. de Saint-Jean, Anglais, a pris Mlle Saint-Lo à raison de 25 louis par mois, et crainte d'être trompé, il lui a dit qu'il ne prétendait point la gêner et qu'il voulait qu'elle ne le regardât que comme un guerluchon. Cette demoiselle trouva ces arrangements très-fort de son goût.

Milord Ponthieu, duc écossais, logé à Paris, rue Neuve des Petits-Champs, à l'hôtel d'Orléans, s'est chargé de la demoiselle Harroire, moyennant 30 louis par mois. Cet Anglais n'a

(1) M. de Breget, conseiller depuis 1717, rue Saint-Victor, né en 1695. — Il avait donc 68 ans.

(2) Dès 1734, le comte de Vaulgrenant avait l'ambassade de Sardaigne, qu'il quitta plus tard pour celles de Madrid et de Saint-Pétersbourg.

Digitized by Google

pas l'air fort séduisant, car il porte toujours des lunettes. Cependant il est encore jeune et passe pour être fort riche. Cette qualité répare bien des défauts. Cette demoiselle Harroire est la même qui fut mise à l'hôpital pour avoir jeté dans la rue un ordre du roi, que je lui avais notifié pour s'en retourner dans son pays, et qui avait vécu avec M. Maynaud fils, conseiller au Parlement. La présence de cette fille à Paris ne laisse point que d'inquiéter M. Maynaud père, car on m'a dit que, dernièrement, il avait trouvé son fils chez elle, malgré que ce jeune homme entretient la demoiselle Faillon, ci-devant figurante aux Italiens.

SOUPERS.

Le 29 avril, la Héquet a envoyé souper à la petite maison de M. le marquis de Duras, rue de Neuilly, faubourg Saint-Antoine, les demoiselles Fontenay et Lucile. Le frère de M. de Duras était à ce souper avec deux de leurs amis.

Le 30, milord Tavistock, un de ses neveux, et M. de Saint-Jean, Anglais, ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Maisonville, Duplessis et Bellecourt.

Le 2 mai, M. de Saulteux (1), commissaire des guerres, attaché à M. le maréchal d'Estrée, et deux Anglais dont on ignore les noms, ont soupé chez Brissault avec les demoiselles Dubuisson, Lavault et Senneterre.

Le 4, M. Pagnier, banquier, M. Chavanne, M. Cassenau, Hollandais, et trois autres étrangers, ont soupé chez Brissault avec les demoiselles Dubuisson, Lavault et Duplessis.

Le 5 mai, M. le marquis de Beguinvilliers et un de ses amis ont dîné chez Brissault avec les demoiselles Maisonville et Fanchon, négresse.

(1) Son vrai nom est Dezoteux.

Digitized by Google

DU 13 MAI 1763.

—

Les Demoiselles LAFOREST, LYONNAIS, MARIGNY, DUREY, NOYAN et DUMIREY.

Dimanche dernier, le bal ne fut pas brillant aux Tuileries. A peine y pouvait-on compter six femmes comme il faut; mais en revanche, il abondait en filles, et la demoiselle Laforest y fut très-humiliée. Voici le fait : M. le chevalier de Bezons a vécu quelque temps avec cette fille, et pour reconnaître les services qu'il lui a rendus, elle lui a procuré une galanterie des plus chaudes. Le chevalier en a conservé un vif ressentiment et a cherché toutes les occasions de s'en venger en publiant partout le présent qu'elle lui avait fait, et dernièrement l'ayant trouvée au bal, il lui attacha dans la foule sur le dos de son domino une polissonnerie vulgairement appelée redingote anglaise. La demoiselle Laforest fit plusieurs tours dans le bal sans s'en apercevoir et occasionna beaucoup de mauvaises plaisanteries. Enfin, une de ses amies eut la bonté de lui détacher ce nœud d'épaule de nouvelle fabrique. Alors ce fut une huée de tout le bal qui ne fut point à l'avantage de cette demoiselle; elle s'est retirée très-confuse et le chevalier de Bezons très-satisfait.

M. de Vaudreuil (1), jeune homme fort aimable, est aujourd'hui en possession du cœur de Mme de Nantouillet de Marly,

(1) C'est le fils aîné du marquis de Vaudreuil, qui commandait à Saint-Domingue. Il mourut en 1817 pair de France et gouverneur du Louvre, après avoir eu bien des succès à la cour de Louis XVI.

Digitized by Google

femme du fermier général. Cette dame, ci-devant avait eu un caprice pour le chevalier de Méra, officier aux gardes françaises; mais ses anciens engagements avec Mme de Fleury lui ont fait du tort dans l'esprit de la financière. M. de Vaudreuil est officier de gendarmerie.

M. de Bonbelle, aide major des gardes françaises, entretient très-décemment la demoiselle Lyonnais, danseuse à l'Opéra. Cette demoiselle n'est plus de la première jeunesse, mais elle se soutient très-bien et mérite à tous égards de l'emporter sur ses compagnes.

M. de Fitzmorice, jeune Anglais, demeurant rue Croix des Petits-Champs, a pris la demoiselle Martigny, figurante dans les ballets de l'Opéra, moyennant 30 louis par mois. Depuis longtemps cette demoiselle vivait de ménage, et avait grand besoin d'une pareille aubaine. Elle passe pour savoir tirer parti d'un homme, et pour peu que M. l'Anglais ait des dispositions, elle le mènera loin. Cette demoiselle demeure rue du Hasard.

Il faut croire que le nom de Deschamps est pour une fille qui débute dans le monde et qui a de l'ambition, un présage heureux, car je connais nombre de demoiselles qui ont adopté ce nom. Pour moi, je crois au contraire qu'il commence à s'user; mais n'importe, la demoiselle Durey, native de Chartres, a cru devoir en faire usage. Cette fille est arrivée à Paris, il y a dix-huit mois, âgée de 20 ans; elle a été très-bien élevée par une tante nommée Mme de Lenoncourt, femme du subdélégué de Champlit, près Langres, qui l'a mise au couvent, et lui a laissé en mourant une somme de 2,000 livres; mais la mère de cette demoiselle, veuve d'un perruquier, a fort mal usé de cet argent, et après l'avoir dissipé, apercevant dans sa

Digitized by Google

fille des charmes qui promettaient, elle est venue à Paris avec elle, chercher fortune. Effectivement, jusqu'à présent, cela leur a réussi. M. de Marigny, ancien chevalier de Saint-Louis, s'est amouraché de la fille, et lui a donné, il y a un an, des petits meubles et de quoi paraître honorablement; mais la parure ayant fait connaître à cette demoiselle ce qu'elle valait, l'ambition s'en est mêlée. En conséquence, on s'est montrée au spectacle, dans l'intention de faire une connaissance avantageuse, et M. de Lavalonne (1), commissaire des guerres, s'est pris au trébuchet; il a offert 20 louis par mois et trois robes de saison : il a été accepté. Cependant ils sont tombés d'accord que pendant quelque temps, on ménagerait encore M. de Marigny, qui doit sous un mois s'en aller en province et faire un présent avant de partir. Cette demoiselle est connue aujourd'hui sous le nom de Deschamps.

La demoiselle Noyan, que M. le marquis de Duras avait prise à sa petite maison à la barrière de Neuilly, s'en est échappée, parce qu'elle s'est aperçue qu'elle servait de couverture à la passion que ce jeune seigneur conserve toujours pour la demoiselle Beauvoisin, entretenue par M. Douet de la Saulaye, maître des requêtes, et qu'en outre elle mourait pour ainsi dire de faim dans cette maison. La demoiselle Noyan assure que la demoiselle Beauvoisin vient très-fréquemment à cette petite maison et que toutes les ressources d'argent que ce marquis peut faire sont pour elle; qu'ils s'aiment toujours à la fureur, et qu'ils n'attendent qu'un temps plus heureux pour se voir sans contrainte.

Le baron de Saint-Crix, officier aux gardes françaises, grand, jeune, et l'officier le mieux fait qui soit dans tout le ré-

(1) Il avait été attaché à l'ancien maréchal de Nangis.

Digitized by Google

giment, en attendant quelqu'aventure brillante, s'amuse avec la demoiselle Lafond, danseuse aux Italiens, qui est entretenue par M. Sainson, lieutenant des Cent-Suisses, son ami.

M. de Marville, receveur général des finances d'Amiens, depuis la mort de M. son père, s'est chargé totalement de la dépense de la demoiselle Dumirey, danseuse à l'Opéra, et on peut dire qu'il ne lui laisse rien à désirer. M. Godeau, lieutenant criminel de robe courte, aurait grande envie de la guerluchonner et fonde de grandes espérances sur le logement qu'il va occuper en face de chez elle, rue Neuve-Saint-Eustache. On m'a dit que malgré son indignation pour la demoiselle Saron, il continuait de la fréquenter et qu'on l'a vu dernièrement à ses genoux, apparemment pour lui demander pardon des plaintes qu'il vous avait portées contre elle. Ce serait bien employé si elle lui faisait faire une bonne école.

SOUPERS.

Le 7 de ce mois, M. d'Épinay, ci-devant fermier général, le président de Salaberry et M. de Francueil (1), demeurant à la chaussée d'Antin, ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Dubuisson, Maisonville et Duplessis.

(1) Receveur général des finances, fils du fermier général Dupin, auteur des Observations sur *l'Esprit des Lois*, bien connu des lecteurs des Mémoires de Mme d'Épinay, qui en trace le portrait suivant :

" Il a une politesse si aisée, de la grâce à tout ce qu'il fait, une complaisance, une douceur charmante ; sa figure prévient en sa faveur et sa conversation a tant d'intérêt qu'on ne peut se défendre d'en prendre beaucoup à lui. Auprès de qui ne réussirait-il pas ? Il peint *à merveille* ; il est grand compositeur en musique ; il a toutes sortes de connaissances et une gaîté précieuse pour moi. "

Il est vrai que plus tard Mme d'Épinay y ajoutait ces lignes :

" Francueil ! Francueil !... Tu as abusé de l'empire que tu t'es reconnu sur moi. Comment t'aurais-je résisté à toi que j'adore encore malgré ta séduction... Oui, tu seras à jamais l'objet de toute ma tendresse. "

Et pendant ce temps le mari et l'amant soupaient chez Brissault.

Digitized by Google

Le 8, M. de Vierville et M. de Molinos, capitaine aux gardes françaises, ont soupé chez Brissault avec la demoiselle Maisonville et la demoiselle Deschamps. Ce n'est pas la même dont il a été parlé.

Le 12, milord Tavistock, M. de Saint-Jean et milord Robinson ont soupé chez Brissault avec les demoiselles Dubuisson, Deschamps et Luzi, qui demeure rue de Condé.

DU 20 MAI 1763.

Les Demoiselles Allard, Maisonneuve, Saint-Julien, Noyan et Alexandrine.

M. le duc de Mazarin, depuis son accident (1), s'est montré hier pour la première fois à la Comédie Italienne. La demoiselle Allard, sa maîtresse, l'avait prévenu de quelques instants. Elle était mise avec le goût le plus élégant et jamais elle n'a paru plus aimable. Elle était placée à la sixième loge du côté de la reine et paraissait un peu inquiète. Mais aussitôt que le duc a paru à la porte de l'amphithéâtre, on lui a vu prendre un air riant et tourner sur lui des regards où toute la volupté était

(1) L'accident en question avait intrigué tout Paris pendant plusieurs jours. Un beau matin, on avait trouvé le duc de Mazarin étendu et le corps à moitié rompu au bas de l'escalier de sa maîtresse, Mme Allard. La cause de ces contusions, qu'on essaya d'abord de mettre sur le compte d'une chute involontaire, finit cependant par éclater. On sut qu'un rival s'était trouvé là juste à point pour faire essuyer au malheureux duc un traitement peu digne d'une personne aussi qualifiée.

La fermentation que cet événement avait causée dans le public et les propos méchants de ses camarades (jalouses d'ailleurs de la protection que M. de Mazarin lui accordait depuis longtemps) avaient décidé Mme Allard à demander sa retraite.

Digitized by Google

peinte. Le duc lui a répondu d'un air plein de langueur, et il m'a semblé que le public goûtait assez l'énergie de cette scène muette. Reste à savoir si elle était bien naturelle.

On prétend que M. Bertin, trésorier des parties casuelles, en attendant son mariage avec Mlle de Jumilhac, fille du gouverneur de la Bastille, s'amuse à défricher la demoiselle Maisonneuve, jeune actrice débutante aux Français dans les rôles d'amoureuse. Cette demoiselle n'est pas jolie ; elle n'a pour elle que sa grande jeunesse et l'air naturel avec lequel elle joue; mais depuis longtemps M. Bertin est connu pour aimer à monter des gardes, et en vérité, on peut dire qu'il a trouvé de quoi exercer son goût, car cette jeune personne paraît en avoir grand besoin, et tout le monde sait qu'elle est fille de la demoiselle Mille, receveuse des billets du parterre et femme de chambre de la demoiselle Gaussin.

M. le chevalier de Coigny a pris depuis quelque temps des arrangements avec Mme de Saint-Julien, épouse du receveur général du clergé, et cette dame, pour faciliter cette intrigue, a trouvé le moyen, par une mauvaise querelle, de renvoyer son cocher et de prendre celui du chevalier de Coigny, qui s'est venu présenter à son mari comme sortant d'une autre maison, mais suivant toute apparence dont le maître est à la dévotion de M. de Coigny. Il a été accepté. Il faut avouer que ces pauvres maris sont bien faits pour être dupés.

M. le marquis de Rochechouart s'est chargé de la demoiselle Noyan, ci-devant demeurant à la petite maison de M. le marquis de Duras; il lui donne 15 louis par mois sans prétendre la gêner. On voit aujourd'hui beaucoup de ces sortes d'entretiens. Cela veut dire en bon français : « Vous me plaisez un peu mieux qu'une autre et je ne veux pas moins dépenser que

cette somme pour les passades que je fais, ce qui pourrait monter à une somme beaucoup plus forte si j'étais obligé de passer par les mains des appareilleuses ; » en même temps cela constate la misère du temps.

La demoiselle Alexandrine, qui est certainement d'une très-jolie figure et de la taille la plus élégante, mais elle a le malheur de tomber quelquefois du haut-mal, ce qui lui provient, à ce que je crois, des frayeurs épouvantables que lui a faites souvent le sieur de Bellegarde, qu'elle a aimé beaucoup. C'est le même qui a été détenu du Criminel au fort l'Évêque, pour avoir coupé le bras à un domestique. Peu de personnes, à la vérité, sont instruites que cette demoiselle est affligée de cette maladie. M. le comte de Genlis vient de la prendre sur le même pied que M. de Rochechouart.

Milord Robinson a couché le 17 de ce mois avec la demoiselle Dubuisson, entretenue par le vieux d'Harnoncourt, et s'en étant bien trouvé, il lui donne 20 louis par mois. Cette fille est figurante dans les ballets des Italiens.

SOUPERS.

Le 12, M. de Vintimille, le comte d'Escars et le chevalier de Coigny ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Senneterre et Deschamps.

Digitized by Google

DU 27 MAI 1763.

—

Les Demoiselles VALOIS, MONTPLAISIR, WOLF et LUZI.

Mme de Bussy, épouse de M. de Bussy l'Indien, se trouve aujourd'hui dans des circonstances très-embarrassantes. On assure que cette dame est entichée de la maladie vénérienne, que ses liaisons un peu trop particulières avec M. le comte de Genlis lui ont vraisemblablement procurée et qu'il doit lui-même en avoir hérité de la demoiselle Alexandrine, avec laquelle il couche journellement. Enfin, quoi qu'il en soit, Mme de Bussy est occupée présentement à captiver un chirurgien qui, sous un prétexte spécieux, lui purifie le sang (1), sans causer d'inquiétude à son mari. Cette anecdote provient d'une confidence indiscrète que M. de Genlis a fait à un de ses amis.

M. l'abbé d'Ivri, demeurant rue Saint-Louis, au Marais, entretient depuis plusieurs mois la demoiselle Valois ; il lui a considérablement augmenté son mobilier et lui a donné des meubles fort propres, qu'elle a placés dans un appartement de 600 livres, rue Beaurepaire. Cette demoiselle était ci-devant figurante dans les ballets de la Comédie Italienne ; mais l'abbé

(1) Ce qui ne l'empêcha pas de mourir en 1764, *à vingt ans*, après trois ans de mariage... C'était une Choiseul.

Une fatalité étrange semble peser sur les femmes qui portent le nom de Bussy. En 1788, Mme de Bussy d'Agonau mourait d'une maladie non moins cruelle que celle dont il s'agit ici.

Ce Bussy l'Indien était aussi appelé Bussy-Butin. Il fut le second de Dupleix et le grand ennemi de Lally.

lui a fait quitter ce spectacle. Cette fille peut être âgée d'environ trente ans, n'est point absolument jolie, mais elle est grande et bien faite, la peau fort blanche et la gorge très-belle. L'aisance paraît régner dans cette maison.

M. de Graville, grand maître des eaux et forêts, a renoué avec la demoiselle Montplaisir, qui a été anciennement sa maîtresse. Elle va le voir journellement à Bercy, où il demeure. Il fait tout ce qu'il peut pour l'engager à rester avec lui, mais cette demoiselle, qui sait par expérience qu'il rend ses maîtresses esclaves et qu'il les traite très-durement lorsqu'elles ont la complaisance de demeurer dans la même rue et dans la même maison, a jusqu'à présent résisté à toutes ses instances et a toujours profité d'une très-belle bague et d'une montre à répétition enrichie de diamants, qu'il lui a données pour lui prouver l'excellence de ses procédés et l'amener à ce qu'il désire. Mais elle, au contraire, espère le conduire à lui donner des meubles à Paris, dans un appartement loué à son nom, afin que s'il vient à changer d'idée, il ne puisse point lui reprendre ses effets, comme il a fait par le passé.

M. Robinson, Anglais, s'était pris de belle passion pour la demoiselle Wolf qui a, à la vérité, un peu trop d'embonpoint, mais qui a une très-belle tête et qui possède en outre cette blancheur dont MM. les Anglais sont si curieux. Il devait lui donner pour 2,000 livres de pierreries et 50 louis par mois; le marché conclu, il a voulu exiger de la complaisance de cette demoiselle, pour s'assurer de sa sûreté, qu'elle se laissât visiter par son chirurgien. Elle n'a jamais voulu y consentir et l'Anglais s'est retiré sans donner un sou. Cette aventure laisse un mauvais préjugé contre cette demoiselle.

Le 25 de ce mois, milord Tavistock, M. Bauclers et M. Ro-

Digitized by Google

binson ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Dubuisson, Duplessis et Alexandrine.

La demoiselle Luzi a débuté hier aux Français dans les rôles de soubrette avec beaucoup de succès. M. le duc de Richelieu et M. le duc de Duras en ont témoigné leur satisfaction. Le petit M. Landry, son amant, était dans l'ivresse.

DU 3 JUIN 1763.

Les Demoiselles Laforest, Noyan, Porlier et Lacroix.

La demoiselle Laforest, voyant que très-inutilement elle se présentait tous les jours au spectacle et que personne ne mordait à l'hameçon, par le soin que le chevalier de Bezons prenait de publier partout le présent qu'elle lui a fait, et craignant bientôt de se voir réduite par famine, a jugé à propos d'intéresser Brissault en sa faveur. Ce courtier adroit, après s'être fait beaucoup prier et avoir exigé que son Esculape la visitât à fond, lui a promis qu'il lui enverrait un secours. Effectivement, deux jours après, il la manda chez lui, pour lui faire faire une entrevue avec le sieur de Chavannes, Hollandais, qu'il avait prévenu favorablement. Cette demoiselle s'y rendit exactement et dans la parure la plus élégante. Le besoin dans lequel elle se trouvait la rendait encore plus séduisante. Le Hollandais, enchanté, lui a fait présent d'une tabatière d'or très-belle, et est convenu de lui donner 30 louis par mois, et pour marquer sa satisfaction à Brissault, il l'a forcé d'accepter 300 livres. La demoiselle Laforest, de son côté, pour témoigner sa reconnais-

Digitized by Google

sance à son courtier, lui a donné autant et tout va bien jusqu'à ce jour.

M. le comte de Maulde (1), depuis quelques jours, s'est chargé de la demoiselle Noyan, ci-devant à M. le marquis de Duras. Comme il n'est pas riche, il lui laisse la liberté de chercher une plus riche aventure. Aussi cette demoiselle se remue tant qu'elle peut pour y parvenir.

M. le marquis de Briqueville (2), demeurant rue de Seine, faubourg Saint-Germain, a fait emplette d'une fort jolie maîtresse, nommée la demoiselle Porlier, fille d'un portier chez un conseiller clerc, cloître Notre-Dame. Cette fille a déjà circulé dans le monde, et c'est elle qui avait dérangé le neveu du sieur Corby, contre lequel j'ai eu des ordres du roi pour le mettre à Saint-Lazare. M. de Briqueville espère la conduire dans ses terres en Normandie; en attendant il lui donne 15 louis par mois et a ravitaillé un peu sa garderobe.

Milord Tavistock a fait une passade le 30 mai avec la petite Lacroix, de la Comédie Italienne, qu'il a payée 20 louis. Il s'en est trouvé fort content, et il pourrait bien prendre des arrangements avec elle.

SOUPERS.

Le 26, le baron de Wangen, M. de Paolucci, M. de Villemur et M. Dangé (3), ont soupé chez Brissault avec les demoiselles Senneterre et Deschamps.

(1) J. E. comte de Maulde, marquis de la Boissière, né en 1739, colonel aux grenadiers de France depuis 1768.

(2) Le marquis de Briqueville, brigadier et colonel au régiment des Soissonnais, marié à une sœur du prévôt des marchands. Sa sœur à lui avait épousé le marquis de Bezons.

(3) Le fermier général.

Digitized by Google

Le 28, le chevalier de Coigny, M. de Vaudreuil et le chevalier d'Harcourt ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Deschamps, Maisonville et Senneterre.

Le 30, M. Dangé a donné à souper à sa maison de Puteaux, à M. Dubois, du bureau de la guerre, et à M. de Georville (1), trésorier de la marine, avec les demoiselles Duplessis, Deschamps et Senneterre.

DU 10 JUIN 1763.

Les Demoiselles Mezière, Suzette, Pouponne, Martigny, Deschamps.

M. l'abbé Alliot, jeune homme sortant du séminaire et demeurant rue et hôtel du Croissant, fils de M. Alliot, attaché au roi de Pologne, quoique tout contrefait, mène ici une conduite fort irrégulière pour son état et sa figure, et qui certainement déplairait fort à M. son père, s'il en était informé. Cet abbé passe tous les jours et une partie des nuits avec la demoiselle Mezière, demeurant rue Montmartre, au Cadran bleu, au coin de la rue des Jeûneurs. Il n'épargne rien pour ses ajustements et lui donne tout ce qu'il possède, car il ne paie seulement pas son appartement garni. Cette demoiselle Mezière a appartenu ci-devant à un de ses frères, présentement à Paris, je ne sais en quelle qualité, en qui le père se confie tout entier pour la conduite de cet abbé, et qui n'est pas meilleur sujet, car je soupçonne que le père croit fermement que cet abbé est encore au séminaire et que son frère est incapable de lui en imposer.

(1) Moufle de Georville, place Louis-le-Grand.

Digitized by Google

Les personnes les mieux informées des anecdotes de la Comédie Italienne, soutiennent que M. l'ambassadeur d'Espagne est en intrigue avec Suzette, femme de Carlin, arlequin de ce spectacle. On assure même que son mari s'y prête. Si cela est, il faut croire que M. l'ambassadeur d'Espagne n'épargne point l'argent, car Carlin l'aime beaucoup.

La demoiselle Pouponne est accouchée mardi dernier, certainement des faits de M. le marquis de Brancas. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette couche, c'est que cette demoiselle a porté son enfant onze mois et que toute la famille prétendait que ce n'était qu'une suppression. Depuis plus de huit mois on lui faisait prendre les breuvages les plus forts. Il est étonnant qu'elle n'ait point avorté. Tant d'obscurité dans la science de ces messieurs est bien étrange.

M. de Fitzmorice, Anglais, qui s'est chargé depuis trois semaines de la demoiselle Martigny et à laquelle il a payé le premier mois d'avance, est dans une grande impatience. Cette demoiselle est tombée malade dès le lendemain de leur connaissance, d'une inflammation du bas-ventre, qui fait craindre encore pour sa vie. L'Anglais voudrait bien tenir l'usufruit de son argent, et pour prendre patience en attendant la guérison, il s'amuse à peloter avec la demoiselle l'Étoile, grande fille de 18 ans, d'une jolie figure et faite de toutes façons pour l'emporter sur Martigny.

M. Magon de la Balue, fermier général, demeurant rue Saint-Marc, a pour la demoiselle Deschamps, qui circule chez Brissault, un tendre attachement. Son intention est de la prendre à ses appointements. Ce fermier paraît fort généreux et cette demoiselle a grande envie de faire usage de cette qualité.

Digitized by Google

DU 17 JUIN 1763.

—

Les Dames de Schinfelt, et de Nassau. — Les Demoiselles Coustou, Lavault et Glandière.

Mme la comtesse de Schinfelt, âgée de près de 50 ans, et décorée de l'ordre de Marie-Thérèse, demeurant à Paris depuis quelques années, a pris depuis peu pour le comte de Faudoise les sentiments les plus tendres. Il est vrai que cet homme est de la figure du monde la plus intéressante; mais sa façon de penser qu'il ne prend pas la peine de cacher, devrait corriger toute femme censée de prendre du goût pour lui. Il se fait un devoir de ruiner une femme qui s'attache à lui. La vieille princesse de Nassau, qu'il avait avant cette dame, en a fait la cruelle expérience; encore prétend-il en avoir été escroqué, malgré qu'il lui ait coûté plus de 30,000 livres en très-peu de temps. Dernièrement, j'étais dans une maison où il faisait tous les détails de sa bonne fortune avec Mme de Schinfelt, mais il prétendait la mener bien plus loin que la princesse de Nassau, et que toutes ces vieilles folles ne pouvaient pas trop payer ses complaisances. Ce comte de Faudoise était anciennement capitaine de cavalerie. Il est chevalier de Saint-Louis et peut être âgé de 40 ans; il demeure rue Mazarine.

La demoiselle Coustou, Provençale, depuis près de quatre ans à Paris, est âgée d'environ vingt ans, et peut passer pour une brune très-piquante. M. le procureur du roi s'en était chargé depuis un an, mais comme cette demoiselle s'est aperçue que cette intrigue n'augmentait pas de beaucoup sa fortune et qu'elle était même obligée de vivre de régime, elle

Digitized by Google

a fait entendre à ce magistrat qu'il fallait qu'il se contentât d'être en second. Il a accepté volontiers ce parti, car il ne s'est jamais piqué d'être fort scrupuleux, et cette demoiselle a fait emplette de M. de Boisgelin, le manchot, qui paraît disposé à faire beaucoup de dépense pour elle. Il commence par la faire meubler convenablement et doit lui donner 20 louis par mois. Avec ce qu'elle tire du procureur du roi et des petites affaires pour lesquelles elle s'intéresse, elle espère être incessamment à son aise. M. le comte de Savigny, en outre, broche sur le tout et occupe auprès d'elle le poste de guerluchon. Cette demoiselle demeure au passage Saint-Roch.

M. le marquis de Paolucci, ministre de Modène, a pris la demoiselle Lavault sur le pied de 15 louis par mois. Cette demoiselle est grande et bien faite, et serait une fort aimable maîtresse si elle était un peu moins coquette.

M. Bauclers, Anglais, qui est retourné à Londres, ne se loue pas beaucoup de la courtoisie de M. de Paolucci au jeu, ni de celle de M. de Persennat. Il a dit hautement, avant de partir, que c'étaient deux fripons et qu'à son retour il se garderait bien de jouer avec eux.

Le vieux M. d'Harnoncourt, malgré toutes ses promesses de cesser tout commerce avec les femmes du monde, a encore donné depuis peu des meubles à une jeune personne âgée de 14 ans, nommée Glandière. C'est le sieur Sollelhiac, son tapissier, qui les a fournis. Cette jeune fille demeure rue du Temple, à côté de celle des Gravilliers, la maison attenant au rôtisseur, qui est celui de M. d'Harnoncourt et qui a ordre de lui fournir ce dont elle a besoin. Le bonhomme l'amène aussi quelquefois à sa maison de la Villette. Cette fille a sa mère avec elle.

Digitized by Google

DU 24 JUIN 1763.

—

Les Demoiselles CORALINE, CAMILLE, LUZI, MARQUISE et SENNETERRE.

M. de Lestorière, officier aux gardes françaises, a renoué entièrement avec la demoiselle Coraline, qui a la complaisance pour lui d'éconduire tous ceux qui voudraient sacrifier à ses charmes. M. de Sénac, fermier général, aurait volontiers donné 6,000 livres pour en obtenir ses faveurs, mais ses entremetteurs n'ont pas réussi, et cette demoiselle aime mieux déranger sa fortune pour ce guerluchon que de profiter des occasions de l'augmenter. Il est certain, présentement, qu'elle doit beaucoup et qu'elle a nombre de ses bijoux en gage.

La demoiselle Camille, sa sœur, continue de mener grand train M. de Cromot, premier commis des finances, et cependant ne néglige pas ses plaisirs. M. de Montville et M. de Vaudreuil, officier de gendarmerie, lui font passer d'assez doux moments, et le financier croit qu'elle lui est sincèrement attachée.

La demoiselle Luzi, de la Comédie Française, cause de grandes inquiétudes à M. Landry, son amant. On prétend qu'il n'a pas vu impunément les fleurettes que lui a débitées M. le duc de Fronsac lorsqu'elle a joué à Choisy devant le roi, et ce seigneur lui paraît en tout genre beaucoup plus dangereux que M. de Soltikoff. D'autant mieux que la petite personne passe pour être extrêmement coquette et d'un tempéra-

Digitized by Google

ment très-susceptible. C'est exactement une folie de M. Landry d'imaginer de l'avoir à lui seul. Cette demoiselle a une ambition démesurée, et la fortune présente de son amant n'est pas, à bien près, suffisante pour la contenter.

Le chevalier de Méra qui pendant quelque temps avait paru occuper Mme de Mantouillet de Marly, a depuis quinze jours changé de batterie, il s'est retourné du côté de Mme de la Reynière. La dame Dufresne, aujourd'hui marquise de Fleury, à laquelle il a été attaché fort longtemps, voit avec chagrin son changement, qui lui fait connaître qu'il est temps qu'elle songe à la retraite.

SOUPERS.

M. d'Arlac et M. de Chavanne, Hollandais, ont soupé le 18 de ce mois, chez Magny, à la barrière Blanche, avec les demoiselles Marquise et Testart.

Le même jour, M. de Fitzmorice a donné à souper, chez lui, à plusieurs Anglais avec les demoiselles L'Etoile, Deschamps et Églée.

Le 20, M. Ferrand, ci-devant fermier général, a soupé chez Brissault avec la demoiselle Senneterre.

Le 21, M. de Rochechouart a soupé avec la demoiselle Marquise à la petite maison de Brissault.

Ledit jour, M. de Vaudreuil a couché avec la demoiselle L'Etoile à la petite maison de Brissault, et le marquis de Bougainville a couché au même lieu avec la demoiselle Senneterre.

Tous les étrangers conviennent qu'il n'est pas possible de voir un plus joli coup d'œil que les illuminations de Mme la marquise de Pompadour, et ils blâment très-fort les artificiers

Digitized by Google

à qui on avait donné carte blanche pour la dépense, de n'avoir pas pris des précautions pour mettre l'artifice à l'abri de la pluie; ils sont désespérés de n'avoir pas vu la fin d'un feu dont les commencements leur faisaient espérer du merveilleux, ils disent qu'en Angleterre, on ne leur ferait aucune grâce.

DU 1er JUILLET 1763.

Les Demoiselles Lefebvre, Lacroix, Maisonville et Vacavan.

La dame Lefebvre, bijoutière, rue Froidmanteau, âgée de 26 ans est d'une figure très-revenante, a la gorge belle, la peau fort blanche et d'une propreté séduisante ; — en revanche son mari est très-dégoûtant, passe toutes ses journées à la tabagie et ne revient chez lui que pour infecter sa femme de fumée de tabac et souvent pour la maltraiter, négligeant absolument son commerce ; — il est vrai qu'il est peu jaloux, ce qui fait que la dame Lefebvre prend son mal en patience et pour ne pas voir dépérir totalement sa boutique, elle se croit obligée de tirer parti de ses charmes. En conséquence, elle s'est adressée à Brissault à qui elle a conté ses chagrins. Cet homme ayant jugé le morceau de débit, lui a promis de s'intéresser pour elle et dès le lendemain, lui a procuré la connaissance de M. Ferrand, ci-devant fermier général, qui désirait depuis longtemps une intrigue bourgeoise. Ils se sont convenus et outre nombre de cadeaux, M. Ferrand lui donne 300 livres par mois. Elle va le voir chez lui ou chez Brissault, deux fois par semaine. Cela fait que cette femme ne tracasse plus son mari sur sa vie crapuleuse, et la paix règne dans le ménage ; ainsi tout va bien.

Digitized by Google

M. le comte de la Taxe, mousquetaire gris, a pris la demoiselle Lacroix sur le pied de quinze louis par mois. C'est la même qui est attachée au spectacle des Italiens. Cette demoiselle est encore jolie, mais elle est toute petite et engraisse beaucoup.

La demoiselle Maisonville est fille d'une regrattière, qui a son échoppe place du Carrousel. Elle est âgée d'environ 22 ans, grande, bien faite, la peau et la gorge admirables et d'une figure très-intéressante. Après avoir fait ses académies, chez différentes femmes du monde, M. de Caze, directeur général des gabelles s'en chargea. Il a vécu avec elle plusieurs années et sa femme, à la fin, obtint un ordre de M. Bertin, pour la faire mettre à l'hôpital, ce qui fut exécuté avec cruauté, car elle la dépouilla auparavant de tous les meubles et effets, que son mari lui avait donnés. Cette fille, au bout de 18 mois, en est sortie et ne s'est soutenue que par les secours que lui a procurés la demoiselle Courcy, sa sœur cadette, qui est encore d'une plus jolie figure, mais dont la conduite est très-inférieure. Enfin, depuis quelque temps, M. Germain, orfèvre du roi, l'a mise dans ses meubles, rue Neuve-Saint-Eustache, chez le marchand de vin, *à la Tour d'Argent,* et lui donne dix louis par mois pour sa subsistance sans compter les robes. Elle a retiré aujourd'hui chez elle la demoiselle Courcy, sa sœur, qui est tombée dans l'indigence, mais dont la jolie figure la sortira bientôt si elle veut avoir de la conduite.

M. Pancho, fameux négociant de Saint-Malo, logé à Paris, rue de Richelieu, à l'*Hôtel de la Paix,* a pris cette semaine la demoiselle Vacavan, fille d'un perruquier de Montargis, qui est à Paris avec sa mère depuis un an, dans l'intention de rétablir leurs affaires délabrées. J'ai peine à croire qu'elles réussissent, car la demoiselle Vacavan n'est point jolie, et il n'y a qu'un

Digitized by Google

Maloin assez hardi pour s'en charger, et lui donner 300 livres par mois et pour mieux de 25 louis de robes ou de linge.

DU 8 JUILLET 1763.

Les Demoiselles SURVILLE, LECLER, ARMARY, SENNETERRE et COURCY.

La dame Surville, dont l'état a toujours été de se prêter secrètement aux plaisirs du prochain, désirant rendre favorable à son mari, qui est dans la Connétablie, M. le maréchal duc de Richelieu, auprès duquel il sollicite quelques grâces, lui a présenté, il y a huit jours, à son beau pavillon (1), la demoiselle Leblanc, la même qui vit aujourd'hui avec M. Pasquier fils, conseiller au parlement, et comme la Surville sait que le maréchal craint la jouissance de nos demoiselles, elle lui a fait entendre que c'était une jeune femme arrivée depuis peu de Rouen à Paris, pour des affaires de famille et qu'elle logeait, rue Saint-Denis, chez M. Lhomme, marchand de soie, qui était de ses parents. Le maréchal a été enthousiasmé de la jolie figure de la Leblanc, et ce qu'il y a de singulier, il ne l'a point reconnue quoiqu'il l'ait vue journellement à Bordeaux où elle était abonnée au spectacle. Il a promis à la Surville de lui être favorable pour son mari, et que comme il comptait, tant qu'il resterait à Paris, s'attacher à la dame Leblanc, il voulait auparavant s'informer d'elle et qu'en conséquence, il irait chez le sieur Lhomme acheter quelques marchandises pour jouir du plaisir de la voir dans le comptoir. Effectivement, dès le lendemain, il a été chez Lhomme, mais il n'y a point vu la Leblanc et cela ne se pouvait. La Surville étant retournée à la charge,

(1) C'est le pavillon de Hanovre. La suite de cette histoire prouve que Richelieu trouvait souvent plus roué que lui.

Digitized by Google

il lui en a fait des reproches. Cette femme effrontée lui a dit qu'elle en ignorait la cause, mais qu'elle verrait à s'en informer et lui en rendrait compte. Pour cet effet, en quittant le maréchal, elle a été chez la Leblanc lui conter son embarras et après s'être consultées ensemble, il a été décidé que la Leblanc écrirait au maréchal qu'elle était désespérée de ne s'être point trouvée à la boutique le jour qu'il lui avait fait l'honneur de venir, mais que le sieur Lhomme en était l'unique cause, parce que s'étant aperçu que différents jeunes gens entraient chez lui sous prétexte d'acheter et cependant n'avaient d'autre dessein que de causer avec elle, il l'avait priée de rester dans sa chambre, non-seulement pour lui épargner le ridicule que cela lui donnait, mais aussi parce qu'il était responsable de sa conduite à Paris, qu'elle avait cru ne devoir point le désobliger à cet égard, afin d'avoir plus de commodité de venir le voir avec la dame Surville, en qui le sieur Lhomme avait une entière confiance. Le maréchal a très-bien reçu cette lettre d'excuses, et a fort engagé la Surville à lui procurer de nouveau la visite de cette belle femme, car c'est ainsi qu'il en parle, mais en femme adroite elle lui a dit qu'il ne fallait rien précipiter crainte de donner de l'inquiétude à M. Lhomme, qu'elle soupçonnait d'en être amoureux. Il lui a fait présent d'un bracelet enrichi de très-beaux diamants, d'un côté est son portrait, et de l'autre un chiffre qui contient la première lettre de son nom entrelacée avec deux du nom de la Leblanc, par dessous ce chiffre sont des cheveux de sa maîtresse. Ils ont loué aussi une petite maison à la Nouvelle France, où M. Pasquier couche quelquefois, mais il a grand soin d'être rendu le lendemain chez M. son père, a six heures du matin ; il lui promet encore de lui faire sept ou huit cents livres de rente, lorsque la nécessité le forcera de se marier ; il est certain que la Leblanc l'aime plus qu'un autre, mais elle n'est point fille à laisser échapper une occasion de gagner de l'argent.

Digitized by Google

M. le marquis de Bezons, depuis plus d'un an, est lié, ou du moins voit d'habitude une fille nommée Leclerc, demeurant faubourg Saint-Denis. Chaque semaine il lui rend deux ou trois visites et la paie très-bien. Cette fille est grande, bien faite ; quand elle a fait sa toilette, elle peut passer pour jolie et on ne peut pas lui disputer de l'esprit. Ci-joint est une petite lettre du marquis de Bezons, qui prouve leur intelligence. L'épouse de ce seigneur est bien faite pour trouver des vengeurs.

La demoiselle Armary, dite Mimi, fille d'un danseur de l'Opéra, est âgée de 17 ans et est assez bien de figure. Jusqu'à ce jour elle languissait et profitait des bontés de la demoiselle Allard; enfin on va la voir paraître sur le trottoir (1). M. Lecamus, natif de Rouen, étant à Paris dans plusieurs entreprises, vient de s'en charger ; il lui donne 25 louis par mois et lui a fait présent de 100 louis pour se nipper et retirer le peu d'effets qu'elle a engagés. En outre il lui a fait louer un appartement de 900 livres, rue du Hasard, où il doit placer pour 8,000 livres de meubles. Il y a aujourd'hui un peu d'humeur dans leur liaison, parce qu'il voudrait qu'elle ne vit plus la demoiselle Allard. La demoiselle Mimi a beaucoup de peine a lui faire ce sacrifice, et comme M. Lecamus ne veut pas non plus qu'elle fréquente sa mère, dont il craint les conseils intéressés, je pense que cette intrigue ne durera que jusqu'à ce que l'appartement soit meublé. Ce M. Lecamus demeure rue d'Orléans-Saint-Honoré, même maison qu'occupait feu Mouton le dentiste.

SOUPERS.

Le 1er de ce mois, milord Tavistock, M. de Quinson et un autre Anglais, ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Senneterre, l'Étoile et Jeannette.

(1) *Être sur le trottoir* ou sur *le grand trottoir*, se disait pour tenir un certain rang dans le monde.

Digitized by Google

Le même jour, M. de Fitzmorice, Anglais, a soupé et couché chez lui avec la demoiselle Deschamps.

Le 5, M. de Quinson, Anglais, a soupé chez lui avec la demoiselle Courcy.

Ledit jour 5, milord Tavistock a soupé à la petite maison de Brissault avec la demoiselle Lacroix, des Italiens.

Le 6, à la petite maison de M. d'Harnoncourt, ont dîné M. de Montainan, gouverneur du Palais-Royal, M. de Saint-Laurens, M. Moreau, procureur du roi, et M. Godeau, lieutenant criminel de robe courte, avec les demoiselles Maisonville, Courcy sœurs et la demoiselle Verceil.

DU 15 JUILLET 1763.

Les Demoiselles Harroire, Faillon, Baligny, Lavond.

La demoiselle Harroire, connue par sa désobéissance aux ordres du roi, et pour avoir vécu ci-devant avec M. Moreau fils, conseiller au Parlement, doit partir ces jours-ci pour l'Angleterre avec milord Ponthieu, auquel elle a inspiré une belle passion. M. Véron, banquier de cet Anglais, qui est chargé de la part de son père de veiller à la conduite qu'il tient à Paris, connaissant combien cette fille est dangereuse pour un jeune homme, met tout en usage pour la retenir ici. Je sais même qu'il la menace de la faire arrêter à Calais ; mais la demoiselle Harroire, qui s'est toujours mise au-dessus des conséquences, s'embarrasse peu de ce qu'il dit et persévère dans son projet. Je crois même qu'elle est partie d'hier. Elle laisse à Paris beaucoup de dettes ; cependant elle abandonne, pour les satisfaire, son contrat de 500 livres de rente que lui a fait M. Meyneau,

Digitized by Google

il y a environ dix jours, passé chez Robin, notaire, rue Saint-Honoré. Je sais que M. Meyneau père est indigné de la conduite de son fils, qu'il doit même prendre le parti de le faire interdire. Effectivement, rien n'est plus dupe que ce jeune homme ; après ce qu'il a éprouvé de la demoiselle Harroire, il aurait bien dû se garantir d'en approcher. La demoiselle Faillon des Italiens, ne l'a point traité avec plus de distinction, puisqu'il a trouvé couché avec elle un petit violon de ce spectacle. Cependant, loin de se corriger, il vient de se rembarquer avec un autre mauvais sujet, nommé ci-devant Deschamps, et aujourd'hui qui s'appelle Lecler. C'est la même dont Brissault a si amplement disposé. M. Meyneau va lui donner les meubles qu'il a retirés à la demoiselle Faillon après son infidélité. M. son père m'est venu solliciter de lui donner des observations pour être instruit de la conduite qu'il tient. Je lui ai dit que je ne pouvais faire ce qu'il désirait sans votre congé, monsieur. Mais il m'a répondu qu'il était honteux de vous importuner pour son coquin de fils. Ainsi nous en sommes restés-là.

M. le chevalier de Goyon, exempt des gardes du corps, vint mardi dernier solliciter Brissault de rendre service à une jolie femme mariée, nommée Mme d'Elbars, demeurant rue du Mail, dont le mari est absent. Brissault, après avoir été reconnaître l'étoffe, promit de s'y intéresser, et dès le lendemain il lui a procuré une entrevue avec M. Mitelé, Anglais, jeune homme de 22 ans, logé à l'hôtel de Saxe, rue du Colombin. La figure de cette femme lui ayant tout à fait convenu, Brissault a été chargé de lui proposer 40 louis par mois, une boîte d'or, et que l'Anglais, en outre, se chargerait de la dépense de bouche. Ces conditions ont été acceptées avec plaisir, et M. Mitelé est entré en jouissance mercredi au soir, qu'il a soupé et couché avec ladite dame, et en preuve de son contentement, le lendemain il a donné 25 louis à Brissault, qui a tiré encore un

Digitized by Google

droit de courtage de la dame d'Elbars. Cette femme, à ce qu'on dit, peut être âgée d'environ 28 ans, est grande, bien faite, et d'une très-jolie figure; elle paraît avoir reçu de l'éducation, elle touche proprement du clavecin et on assure qu'elle a de l'esprit. Par les informations que j'ai cherché à prendre dans son quartier, j'ai appris qu'il y avait un an qu'elle occupait son appartement, qu'on n'y avait jamais vu son mari, qu'elle vivait décemment, ayant trois domestiques, savoir un laquais, une femme de chambre et une cuisinière, et qu'elle payait exactement sa dépense. Je n'ai pu en savoir davantage, mais avec un peu de temps j'espère l'approfondir.

M. le marquis de Genlis, qui vivait depuis sa sortie du château de Saumur avec la demoiselle Baligny qui avait été entretenue ci-devant par M. le marquis de Montmorency, gouverneur de Fontainebleau, vient de la quitter pour des raisons de dégoût. Cette demoiselle, qui était d'une très-jolie figure, vient d'avoir la petite vérole et cette maladie l'a changée au point qu'elle n'est pas reconnaissable. Le marquis l'a fait soigner avec la plus grande attention, mais à son rétablissement son cœur ne lui a plus rien dit pour elle. Cependant, il a dissimulé encore quelque temps et a diminué ses visites afin de préparer tout doucement la pauvre Baligny à son changement. Cette fille lui est réellement attachée. Enfin, il lui a signifié son congé et pour en adoucir l'amertume, il lui a envoyé son portrait et un contrat de 1,200 livres de rente viagère. Malgré l'honnêteté de ce procédé, Baligny est inconsolable. Elle pleure jour et nuit devant son portrait qu'elle a attaché dans son lit. Comme les pleurs soulagent ordinairement les femmes, il y a lieu de croire que cette douleur se calmera.

Le 11 de ce mois, il a manqué arriver une scène sanglante chez la demoiselle Lafond des Italiens, entretenue par M. Sain-

Digitized by Google

son. Voici le fait. Sainson ayant tout lieu de suspecter la fidélité de sa maîtresse, la faisait observer de près. Il fut instruit ledit jour qu'elle était enfermée avec un jeune homme. Tout furieux, il se transporta chez elle et manqua de la surprendre dans son boudoir dans les bras du baron de Saint-Cric, officier aux gardes françaises, qui n'eut que le temps, ayant entendu quelqu'un marcher, d'arrêter de toutes ses forces le pène de la serrure, pour empêcher qu'on ne l'ouvrît, la clef étant en dehors. Sainson trouvant de la résistance, menaça d'enfoncer la porte si on ne lui ouvrait. Mais toutes ses menaces et emportements furent inutiles. Saint-Cric, cramponné sur le pène, tint bon ; à la fin, Sainson fatigué de clabauder en vain a pris le parti de se retirer en maudissant sa maîtresse et disant hautement que ce ne pouvait être qu'un jean-foutre qui était renfermé avec elle. Saint-Cric sorti de sa prison a consulté ses amis pour savoir s'il devait tirer satisfaction de cette apostrophe. Il lui a été conseillé de se contenter de caresser la demoiselle Lafond sans chercher à tuer son amant. Depuis cette aventure Sainson est amoureux comme un fou de la perfide.

DU 29 JUILLET 1763.

Les Demoiselles Leclerc, Sainte-Foix, Saint-Janvier, Lafond.

Le jour de Sainte Anne, M. le comte de Bentheim a fait présent à la demoiselle Leclerc, sa maîtresse, pour sa fête, de deux bracelets estimés 9,000 livres, dans l'un son portrait, dans l'autre son chiffre. Cette demoiselle a un ascendant sur ce seigneur qui est inconcevable, car il sait parfaitement qu'elle le trompe, mais il convient qu'il ne peut s'en passer. Le sieur

Digitized by Google

Duperrier est toujours le guerluchon en charge. Cependant, lundi dernier, le chevalier de la Tour, qui aspire à cette place, a pris un à-compte dont elle n'a point été contente. Elle a confié à une de ses amies qu'à peine elle avait pu en tirer deux politesses.

M. le marquis de Romey a pris des arrangements avec la demoiselle Sainte-Foix sur le pied de douze louis par mois, sans prétendre la gêner. Aussi va-t-elle très-souvent chez Brissault.

Mme Saint-Janvier, femme d'un payeur de rentes, rue Thévenot, traite avec toute l'humanité possible M. Laumur, jeune homme fort aimable, qui a fait une espèce de fortune par un mariage qu'il a contracté à Pondichéri étant aide-de-camp de M. de Lally. Cette dame paraît d'une grande coquetterie et aime la danse à la fureur. Elle peut être regardée comme une jolie femme. M. de Cramayel, fermier général, lui fait une cour assidue.

Mme de Soltikoff conserve toujours son vilain goût pour le sieur Desmares, gendarme de la garde. Mercredi dernier, cette dame était à la Comédie-Italienne et ne cessait de faire des mines à cet homme. Le public s'en aperçut. Moi-même je dis à Desmares que cette dame ne se ménageait pas assez. Il me répondit : elle est folle, je suis sur les dents et ce soir, cependant, il faudra encore travailler : les femmes sont insatiables. Ce Desmares est taillé en vrai étalon.

Le ménage de M. Sainson est tout à fait rompu avec la demoiselle Lafond des Italiens. Il l'a surprise, samedi dernier, sortant de chez le baron de Saint-Cric, officier aux gardes françaises. Il était furieux, mais la demoiselle Lafond, sans

Digitized by Google

s'émouvoir, lui dit : De quoi vous plaignez-vous? Depuis longtemps vous devez vous apercevoir que je ne vous aime plus ; sans cesse, vous me dites que si vous n'aviez pas de maîtresse, vous auriez six chevaux dans votre écurie ; eh bien, monsieur, contentez-vous et ne soyez plus si fâché. Je serais désolée de leur faire tort d'un picotin. Prenez la chose en douceur, comme M. de la Ferté a fait, lorsque je l'ai quitté pour vous. M. Sainson s'est trouvé démonté de ce discours et s'est contenté de lui cracher au visage. Il prétend, à ce qu'il m'a dit, se retourner du côté de la demoiselle Leclerc qu'il a ci-devant guerluchonnée.

Monseigneur le comte de la Marche, que j'ai eu l'honneur de voir, m'a fait entendre que pour le présent, il était désœuvré; que M. le prince de Condé voyait toujours Mme de Bauche et que ses affaires avançaient avec Mme la princesse de Monaco. Il m'a dit de venir le voir sous quelques jours et que nous causerions ensemble.

M. Mitelé, Anglais, et M. Braneley ont soupé, le 21 de ce mois, à la barrière Blanche, chez Magny, avec la demoiselle Lacroix des Italiens.

Milord Tavistock a donné à souper chez lui, à son neveu et à M. Quinson avec les demoiselles Dubuisson et Lacroix.

Le 27, M. de Savaniac a dîné chez lui avec la demoiselle Verdault.

Ledit jour, M. Francueil et un de ses amis ont soupé à sa petite maison de la chaussée d'Antin, avec les demoiselles Sainte-Foix et Jeannette.

Digitized by Google

DU 5 AOUT 1763.

Les Demoiselles LAUDUMIER, SAINTE-FOIX, LACROIX, DUMIREY.

M. Bertin de Blagny, frère du trésorier des parties casuelles, s'est chargé depuis quinze jours de la demoiselle Laudumier, danseuse dans les ballets de la Comédie-Italienne, et malgré qu'il ne soit pas riche, il en agit très-honnêtement avec elle. Il lui donne quinze louis par mois et lui a augmenté son mobilier au moins de 1,200 livres. Cela n'empêche pas cette demoiselle de conserver un doux penchant pour un jeune homme nommé Roland, violon au même spectacle, avec qui elle couche journellement. Elle espère même l'épouser lorsqu'elle aura un peu arrondi sa fortune. Cette demoiselle Laudumier est fille de l'ancien dentiste de ce nom. Elle est d'une jolie figure, mais extrêmement petite et menacée d'un embonpoint qui certainement nuira à ses grâces.

M. Bauclers, Anglais, le 25 du mois dernier, a pris la demoiselle Sainte-Foix à ses appointements. Il lui donne 25 louis par mois. Cet Anglais est sans gêne dans ses amours, il laisse toujours ses maîtresses libres de se conduire à leur fantaisie; pourvu qu'il les trouve chez elles le soir, quand il sort du spectacle, il est content et ne s'informe jamais de ce qu'elles ont fait dans le courant de la journée, aussi toutes nos demoiselles se l'arrachent. La demoiselle Sainte-Foix est encore la plus jolie maîtresse qu'il ait eue, mais il est certain qu'elle ne lui sera pas plus fidele que les autres.

Digitized by Google

M. Tavistock, sans avoir l'air d'entretenir la demoiselle Lacroix des Italiens, la voit assidûment et la paie très-bien. Le mois dernier, elle a reçu de lui mieux de soixante louis d'or, car il la voit ordinairement deux fois par semaine et lui donne chaque fois au moins quinze louis; il est vrai que cela ne lui fait pas le même profit, comme s'il l'entretenait décidément, parce que cette demoiselle est obligée de partager toutes ses passades avec Brissault qui est son entremetteur. Mais MM. les Anglais aiment la liberté jusque dans leurs plaisirs, c'est le génie dominant de leur nation.

M. le marquis de Bougainville traite grand train l'amour avec la demoiselle Dumirey, danseuse à l'Opéra, demeurant rue Neuve-Saint-Eustache. On prétend même que, quand le jeu l'a maltraité à un certain point, il trouve des ressources chez elle. Cette demoiselle a toujours été dans le goût d'avoir des guerluchons. M. de Cramayel, fermier général, qui a tant fait de sottises pour elle, et qu'elle a tant trompé, aurait bien dû être un exemple pour M. Bernard de Marville, receveur général des finances, qui l'entretient aujourd'hui. Ce financier est certainement d'une belle figure et compte que l'amour lui est dû. Il voit avec bien du dépit qu'on n'aime en lui que son argent et malgré cela, il redouble journellement ses bienfaits pour cette infidèle, espérant par ses beaux procédés se l'attacher intimement. Mais, non, jamais il n'y parviendra. J'ai entendu dire cent fois, à la Dumirey : « Je ne comprends pas comment une femme, un peu délicate, peut aimer un homme qui la paie et comment on peut prendre des plaisirs avec lui; que l'amour voulait de l'égalité. Qu'une femme entretenue était exactement un bijou qui se prêtait à la commodité d'un homme riche, mais sans affection pour lui et qu'il troquait quand il voulait. » Cette conversation me fit prendre la liberté de lui dire, en plaisantant, que comme je m'apercevais qu'elle vendait et

Digitized by Google

troquait souvent du vieux, je la forcerais, étant de mon quartier, d'avoir un registre où elle inscrirait ses marchés.

DU 12 AOUT 1763.

Les Demoiselles Sugueneau, Lafond, Jombarde, Fleury, Fontaine.

M. Bertin, trésorier des revenus casuels, est très-amoureux d'une jeune femme, nommée Sugueneau, dont j'ai donné anciennement l'histoire sous le nom de la demoiselle Casson, fille d'une sage-femme et d'un sergent aux gardes, entretenue alors par M. de Cromot, premier commis des finances, qui, après en avoir usé près de trois ans, a fini par la marier audit sieur Sugueneau, son parent, auquel, en faveur de ce mariage, il a obtenu un emploi au moins de 3,000 livres. C'est à cette époque que mon dit sieur Cromot s'est chargé de la demoiselle Camille, des Italiens, qui n'est pas, à beaucoup près, si jeune et si jolie que la dame Sugueneau et qui lui coûte dix fois autant, mais tel est le caprice des hommes. Il semble que M. de Cromot et M. Bertin n'aiment que par le canal l'un de l'autre, car il est bon d'observer que la demoiselle Camille était entretenue par M. Bertin, lorsque M. Cromot s'en est enmouraché, et que, ce qui fait que M. Bertin est si empressé pour ladite Sugueneau, c'est parce qu'il croit qu'il n'est pas possible que M. de Cromot ait quitté entièrement un objet si charmant pour la demoiselle Camille et qu'il brûle de prendre sa revanche. La dame Sugueneau, qui est instruite de ses projets et conseillée par M. de Cromot, lui tient la dragée haute et M. Bertin, sans son mariage projeté avec Mlle de Jumilhac

Digitized by Google

qui l'empêche de faire un certain éclat, aurait déjà employé les moyens de la séduction pour la réduire. Cependant, s'il veut jouir, il faut qu'il se détermine à faire une rude saignée à sa caisse.

La demoiselle Lafond, des Italiens, depuis qu'elle a quitté M. Sainson, a eu une assez bonne aubaine. M. de Buterlin, ambassadeur de Russie pour l'Espagne, logé à Paris, rue de Richelieu, à l'hôtel de Nassau, lui a donné deux cents louis pour passer une nuit avec elle. Il aurait même poussé cette fantaisie plus loin si on ne lui avait dit que cette demoiselle avait attrapé une galanterie dans les ébats qu'elle a pris avec M. de Saint-Cric, officier aux gardes françaises, qui lui ont fait perdre le petit Sainson. Mais, c'est une calomnie toute pure, car l'un et l'autre sont en très-bonne santé. Quoiqu'il en soit, Son Excellence a cru qu'il était prudent d'en rester là, et pendant plusieurs jours, il n'a point été sans inquiétude.

M. Arnould du Rousset, conseiller au parlement, logé à Paris, rue du Colombier, à l'hôtel de Londres, vient de mettre dans ses meubles une jeune personne, nommée Mlle Jombarde, qui est arrivée depuis peu de Bordeaux à Paris. Elle demeure présentement rue des Moulins, à la Butte Saint-Roch, et M. du Rousset ne se contente pas de cette intrigue, car il guerluchonne encore la demoiselle Dupin, entretenue par M. Sageret, conseiller au parlement de Paris, qui va la voir souvent dans son hôtel garni.

M. Jabard, commissaire des guerres, employé la campagne dernière sur le bas-Rhin à Dusseldorf, vivait à l'armée avec une fort jolie fille qu'il avait enlevée à ses parents qui tenaient auberge à Clèves. Il lui avait donné le nom de Fleury et la traînait partout avec lui. Je l'ai vue plusieurs fois à Wesel et

Digitized by Google

M. Fumeron, commissaire ordonnateur dans cette place, fameux paillard, en a tiré, à ce que je crois, parti. Du moins, c'était la chronique et il prêtait volontiers de l'argent à M. Jabard. A la fin de la guerre son amant l'a emmenée à Paris et lui a fait reprendre son vrai nom qui est celui de Reybbres. Sa jolie figure lui a procuré, dans cette capitale, nombre de courtisans. M. Jabard, épuisé du côté des finances, n'a point été ridicule et pour se la conserver, il lui a conseillé au contraire de profiter de tous ses avantages et de se décider toujours pour le plus offrant. La petite personne a suivi très-exactement ses leçons. M. de Bougainville, qui a commandé les grenadiers au Canada à l'affaire de M. de Montcalm, s'est présenté sur les rangs. La demoiselle Reybbres, pour faire preuve de son éducation, n'a point voulu ce dernier qu'au préalable il ne lui ait donné pour mieux de 12,000 livres de meubles qui ont été placés dans un très-bel appartement donnant sur le jardin du Palais-Royal, chez Dulac, parfumeur, rue Neuve-des-Petits-Champs. Il lui donne en outre 60 louis par mois et comme il doit partir ces jours-ci pour la Guadeloupe, afin qu'elle ne manque point pendant son absence, il lui laisse 12,000 livres avec ordre à son banquier de lui en fournir davantage par la suite, mais il ne sait pas qu'elle voit toujours M. Jabard et, il y a lieu de craindre, qu'aussitôt que M. de Bougainville sera embarqué, elle ne parte de son côté avec mondit sieur Jabard pour Longwi où il vient d'être employé en sa qualité de commissaire des guerres, par la protection de M. de Stainville, auprès de M. le duc de Choiseuil, à moins que, remplie d'amour-propre comme elle est, ce commencement de fortune ne lui en fasse espérer une plus grande encore à Paris.

Dernièrement, il a manqué arriver une scène sanglante entre Milord Tismore et le chevalier de la Tour occasionnée

Digitized by Google

parce que Milord s'est aperçu que la demoiselle Fontaine, sa maîtresse, avait trop de familiarité avec le chevalier. Ils en sont venus même aux gros mots, mais le chevalier a temporisé parce que Milord lui doit 40 louis d'argent prêté et qu'il n'a pas voulu se battre contre son argent. D'un autre côté, Mlle Fontaine a tant employé de caresses feintes auprès de Milord qu'il s'est cru plus aimé que jamais. Cependant, il est bien certain que le chevalier est tout au mieux avec elle et qu'elle ne lui laisse rien à désirer. Cette fille est Italienne et possède parfaitement toutes les ruses de sa nation pour tromper son amant; on dit même qu'elle a manqué à Milord, jusqu'avec ses laquais. Si cela est vrai, on peut dire que sa physionomie est bien trompeuse.

Le 5 de ce mois, le comte de Blot, le comte de Lyon et le marquis de Vierville, ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Sainte-Foix, Jeannette et Senneterre.

Le 6, M. Brumlet et M. Mitelé, Anglais, ont soupé et couché à la même petite maison avec les demoiselles Sainte-Foix et Verdault.

Le 7, M. le marquis de Vierville a donné à souper au Palais-Royal à M. de Valence et au comte de Lyon avec les demoiselles Jeannette et Sainte-Foix. Cette dernière a couché chez M. de Valence.

Le 8, M. le comte de Staremberg, ambassadeur de l'empereur, et M. le marquis de Ferrette ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Sainte-Foix et Verdault. Son excellence s'est amusée avec Sainte-Foix. Il a encore recommandé très-fort le secret à la femme Brissault.

Le 11, M. de Wilkes et Milord Miledy ont dîné à la petite maison de Brissault avec la demoiselle Sainte-Foix.

Digitized by Google

DU 19 AOUT 1763.

—

La Dame de Raoult. — Les Demoiselles Leclerc, Lafond, Arnould, Dumirey.

Mme la marquise de Raoult, âgée de 18 ans, d'une très-jolie figure est depuis quelques mois à Paris, logée rue Saint-Nicaise, même maison qu'occupait anciennement la Deschamps. On dit que le mari de cette dame tient un rang distingué parmi la noblesse de Bretagne. Mgr le prince de Condé, à son arrivée, a cultivé ses charmes. Il y prend même encore quelque intérêt, mais non pas assez pour captiver entièrement les désirs et l'intérêt de cette dame. Car, malgré cette liaison, les avantages de la naissance, de la jeunesse et ceux de la figure, elle a eu recours cette semaine, chose incroyable et cependant véritable, à l'ami Brissault. Elle est descendue chez lui, en plein jour dans son équipage en grande livrée, pour le prier de s'intéresser à elle et de lui trouver un amant généreux dont elle dit avoir grand besoin. Brissault lui a promis ses soins et compte sur les Anglais pour trouver son affaire. Cet homme m'a dit aussi lui avoir vu entre les mains plusieurs lettres de M. le prince de Condé et qu'il ne comprenait pas pourquoi il négligeait tant de charmes.

La demoiselle Leclerc, entretenue par M. le comte de Bentheim, paraît avoir repris pour M. Sainson ses anciens errements. Tout le monde sait qu'il guerluchonnait cette demoiselle auparavant d'entretenir la dame Lafond, des Italiens. Mais, ce qu'il y a de singulier, c'est que le sieur Duperrier, connu pour être l'ami de cœur de la demoiselle Leclerc, ne

Digitized by Google

bouge pas de chez la demoiselle Lafond depuis qu'il sait que Sainson retourne chez la Leclerc. C'est exactement l'histoire des Troqueurs (1). Hier, j'ai vu une lettre que la demoiselle Leclerc a écrite à Sainson, par laquelle elle l'appelle bistouri de son cœur. M. de Buterlin, ambassadeur de Russie pour l'Espagne, pourchasse toujours la demoiselle Lafond. En attendant qu'il finance à son goût, elle a profité, mardi dernier, de cent louis que lui a donné M. Bauclers, Anglais, pour coucher avec elle. C'est Brissault qui a fait cette affaire.

La demoiselle Arnould, de l'Opéra, malgré son air de prudhommie et de sentiments pour M. le duc de Lauraguais, son amant, exilé à la citadelle de Metz, traite fort humainement M. de Montville. Il y aurait même de l'irréligion à ne pas les croire bien ensemble. On assure même que pour faire nargue à la demoiselle Dumirey, danseuse à l'Opéra, qu'elle n'aime point, elle a accordé ses faveurs à M. de Bougainville, favori de la demoiselle Dumirey. Il faut croire que ces messieurs courent après les talents de cette demoiselle, car je ne vois rien en elle qui soit si fort attrayant. Je l'ai vue au sortir de son lit, elle a la peau extrêmement noire et sèche, et a toujours la bouche pleine de salive, ce qui fait qu'en vous parlant elle vous envoie la crême de son discours au visage.

(1) Ce rappel d'un conte assez connu montre chez les rédacteurs de ce rapport plus d'amour pour la poésie que pour l'orthographe.

Digitized by Google

DU 26 AOUT 1763.

Les Demoiselles Benoit, Lablottière, Carlin, Caron.

M. de Neuville, maître des comptes et gentilhomme ordinaire du roi, s'est chargé depuis un mois de la demoiselle Benoit, demeurant rue Poissonnière, avec sa mère. Cette demoiselle est extrêmement jolie, grande, bien faite, et n'est âgée que de 17 ans. Mais tous ses charmes sont obscurcis par la cupidité de sa mère qui la prostitue à tout le monde. M. le duc de la Vallière et M. le comte de Jumilhac, qui en ont été fort amoureux, ont été obligés de la quitter, voyant que la mère employait toutes sortes de moyens pour les tromper et gagner de l'argent avec sa fille. M. de Neuville éprouve aujourd'hui la même chose. Son prix était fait avec la mère que moyennant 20 louis qu'il donnerait par mois, il serait libre de faire venir chez lui manger et coucher la jeune fille toutes les fois que cela lui plairait. En conséquence, il a payé exactement les 20 louis, mais il ne lui a pas encore été possible de jouir chez lui de la demoiselle. La mère a jusqu'à présent trouvé des raisons pour éluder, par la raison qu'elle craint que si sa fille était une fois hors de ses yeux, elle ne voudrait plus rentrer chez elle, sachant très-bien qu'elle la déteste et que le caractère de son enfant serait de vivre tranquillement avec un honnête homme, qui lui ferait quelque bien. Je sais, à n'en pas douter, que cette jeune fille a été souvent maltraitée par son infâme mère pour l'obliger de se prostituer à des personnes qui lui répugnaient très-fort. Aussi M. de Neuville, qui n'ignore pas toutes ces raisons, pour retirer cette demoiselle d'un escla-

vage aussi dur, doit lui faire contracter par le canal de M. de Laferté un engagement aux Italiens, ensuite lui faire prendre un appartement particulier, et si la mère vient la tourmenter, elle sera conseillée, monsieur, de s'adresser à votre tribunal pour la mettre à même de jouir des priviléges du théâtre. Si ce projet réussit, comme il le désire, ce sera sans contredit la plus jolie personne qu'il y aura sur les planches.

M. de Lormois, écuyer de la petite écurie du roi, a quitté absolument la demoiselle Lablottière avec laquelle il a vécu plusieurs années, parce qu'il s'est aperçu qu'elle guerluchonnait avec un jeune homme, nommé Laperelle. Croyant être plus heureux ou pour mieux dire moins trompé, il s'est chargé de la demoiselle Richardière, pour laquelle il fait une très-forte dépense, mais c'est comme l'on dit, tomber de fièvre en chaud-mal, car la demoiselle Richardière est depuis un siècle guerluchonnée par le sieur Frémin, garçon et associé du sieur Bourgeois, marchand d'étoffe de soie, demeurant rue Saint-Honoré, en face de celle de l'Échelle. Ce M. de Lormois est le père des inquiétudes. Malgré cela, je l'ai toujours vu trompé et il est certain qu'en amour, plus on témoigne de méfiance, plus une femme se plaît à nous en rendre la dupe. En outre, M. de Lormois s'adresse toujours à de vieilles créatures qui connaissent toutes les ruses du métier, car la Lablottière et la Richardière ne peuvent aujourd'hui être regardées tout au plus que comme deux vieux mouvements de Genève.

Mme Carlin, femme de l'arlequin des Italiens, ne fait plus mystère de ses amours avec l'ambassadeur des États généraux. Elle est enceinte de plusieurs mois des faits de Son Excellence et Carlin paraît très-content de cette intrigue. Cette façon de penser est d'autant plus méprisable qu'il est fort à son aise, et qu'il a épousé sa femme par inclination. Peut-être alors la

Digitized by Google

croyait-il encore vierge; en ce cas, pour peu qu'il fût un peu connaisseur, il ne doit pas avoir tardé à la mépriser, car la jeune personne avait souvent fait des échappées chez l'ami Brissault. Ainsi le proverbe est vrai : qui a bu, boira. Et en partant de ce principe, Carlin est moins blamable et perdrait son temps à vouloir la contenir dans des bornes honnêtes. L'ambassadeur, à ce qu'on dit, lui fait de gros biens.

L'intérêt est un puissant mobile dans le cœur d'une jolie femme. La demoiselle Caron, épouse du sieur Caron, en est un exemple frappant. Cette femme est jeune et jolie, son mari est jeune aussi et fort aimable et jouissant d'une fortune honnête; il est vrai que la passion du jeu l'emporte quelquefois, ce qui le prive de donner à sa femme mille brinborions pour ses ajustements. Comme elle aime extrêmement la parure, elle se dédommage de cette négligence de son mari en se prêtant aux désirs de M. Chancelle, receveur du roi, qui est déjà âgé et qui lui fournit tout l'argent dont elle a besoin. Elle le voit deux fois par mois chez une femme commode, nommée Duvieux, qui demeure rue Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce couvreur demeure rue Neuve-Saint-Roch, et M. et Mme Caron, rue D'Argenteuil.

DU 2 SEPTEMBRE 1763.

Les Demoiselles Buhart, Lablottière, Sainte-Foix, Saron.

M. de Mondran, frère de Mme de la Popelinière, qu'on dit être depuis quelque temps intendant des menus plaisirs du roi, demeurant rue des Bons Enfants, chez M. Masson, riche ban-

Digitized by Google

quier, dont il a épousé la fille, il y a environ dix huit mois, entretient depuis un mois la demoiselle Buhart, danseuse dans les ballets de l'Opéra, dont M. de Pressigny, fils de M. de Maisonrouge, avait soin auparavant. Ce M. de Mondran est un homme fort aimable, très-grand musicien et bon violon. Ce sont ces talents qui lui avaient captivé l'amitié de M. de la Popelinière, qui avant de mourir lui avait fait les fonds pour acheter sa charge, ce qui lui avait procuré de faire un bon mariage. Mais depuis la mort de son protecteur et sans égard pour son épouse, il dépense très-gros avec la demoiselle Buard, qu'on peut dire être un très-mauvais sujet et qui le trompe sans ménagement avec tout le monde. On assure même qu'il est très-dangereux d'avoir commerce avec elle et que Mme de Mondran pourrait fort bien se ressentir des liaisons que son mari a avec cette fille. Ce qui serait bien malheureux pour elle, car elle est regardée comme une dame très-estimable.

J'ai annoncé, par mon dernier travail, que M. de Lormois, écuyer de la petite écurie du roi, avait quitté la demoiselle Lablottière pour se charger de la demoiselle Richardière. C'est aujourd'hui M. de Saint-Lois, chevalier de Saint-Louis, qui défraie la Lablottière. Il lui donne 15 louis par mois sans les robes et on peut dire qu'il la tient très-brave. Elle en est enchantée et a très-grand soin de se montrer partout où elle sait rencontrer M. de Lormois afin de lui faire connaître qu'elle n'a rien perdu par sa retraite et faire crever de dépit sa nouvelle maîtresse qui, voulant être aussi parée qu'elle, tourmente sans cesse M. de Lormois.

La demoiselle Sainte-Foix qu'on voit si souvent dans le travail de Brissault, vient de se mettre dans ses meubles, rue Pavée-Saint-Sauveur. Elle a donné 20 louis à son tapissier à-compte de 15 à 1,800 livres qu'elle lui doit. M. de Sainte-

Foix, des affaires étrangères, est très-attaché à cette demoiselle. Il lui a même permis de porter son nom, car auparavant elle s'appelait Courcy et doit payer au tapissier ce qu'elle lui reste devoir, sans cependant prétendre la gêner. C'est pour un homme d'esprit témoigner bien de la faiblesse.

La demoiselle Saron, figurante dans les ballets de l'Opéra, se voyant décriée parmi nos agréables, cherche présentement à captiver la vieillesse. C'est sur M. d'Harnoncourt qu'elle a formé son plan. Cette créature, qu'on ne peut regarder que comme une Messaline et une impudique, est acharnée à ce vieillard que l'imbécillité conduit aujourd'hui et qui s'est fourré dans son crâne usé que cette fille l'aimait. C'est bien plutôt ses écus. Enfin, elle va souper chez lui, et il va aussi la voir chez elle. Certainement elle le conduira à faire quelque sottise en sa faveur. Ou, si elle trouve le bonhomme récalcitrant du côté de l'argent, elle finira par lui en faire autant que la demoiselle Lacroix. M. Berthier, fils de l'intendant de Paris, son petit-fils, est fort intrigué de cette liaison. Il a même cherché à faire entendre à la Saron le ridicule qu'elle se donnait par cet air d'attachement, mais, comme elle a flairé le coffre fort, elle n'a point tenu compte de ses représentations. Il m'a fait connaître qu'il s'adresserait à vous, monsieur, pour en imposer à cette fille et lui épargner, à lui, le désagrément d'être témoin de semblables ardeurs, car il est bon d'observer qu'il demeure présentement chez M. d'Harnoncourt, et il ne lui va point du tout de voir de ses yeux combien on cherche à faire dupe ce vieillard.

Le 26 de ce mois, le baron de Wangen a soupé chez lui avec la demoiselle Sainte-Foix.

Ledit jour, M. Bauclers a soupé chez Brissault avec la demoiselle Dufort. Cet Anglais est parti pour l'Italie.

Digitized by Google

Le 27, M. Fitzmorice, Anglais, a soupé chez lui avec la demoiselle Sainte-Foix.

Ledit jour, 27, milord Farnham a soupé chez Brissault avec la demoiselle Verdault.

Ledit jour, le marquis de Vargemont a soupé et couché à la petite maison de Brissault avec la demoiselle Senneterre.

Ledit jour, M. Wilkere a couché au même lieu avec la demoiselle L'Etoile.

Le 28, milord Cowentry a soupé chez Brissault avec la demoiselle Lacroix, des Italiens.

Ledit jour, M. le duc d'Arenberg s'est amusé chez Brissault avec la demoiselle Sainte-Foix et a donné dix louis.

Ledit jour, 28, milord Farnham a soupé et couché à la petite maison de Brissault avec la demoiselle Verdault.

Le 29, M. de Boufflers s'est amusé chez Brissault avec la demoiselle Verdault.

Ledit jour, milord Tavistock a soupé avec la demoiselle Sainte-Foix chez Brissault.

Le 30, M. le duc d'Arenberg s'est amusé chez Brissault avec la demoiselle Dufort.

Ledit jour, M. de Chanlot, valet de chambre du roi, M. de Chamilly, trésorier des écuries du roi, et M. le comte de Moron ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Sainte-Foix et Senneterre.

Le 31 août, milord Cowentry a soupé chez lui avec la demoiselle Lacroix.

Digitized by Google

DU 9 SEPTEMBRE 1763.

—

Les demoiselles SUPERVILLE, SAINT-CYR, TESTART, DUBOIS, DUHARLAY.

M. le marquis de Bezons aurait bien dû prolonger son voyage de Normandie ; peut-être aurait-il évité le désagrément d'avaler des pilules. Mais non, il y a dans tous les événements de la vie une destinée qu'on ne saurait fuir. Car, à peine est-il arrivé, le 25 du mois dernier, qu'il court chez la Superville, sa bonne amie demeurant faubourg Saint-Denis. Il y trouve la demoiselle Saint-Cyr, avec laquelle il s'amuse, et comme il regorgeait de tempérament et qu'il aime le changement, il engage la Superville à lui faire venir une autre fille. Elle lui envoie chercher la demoiselle Testart, demeurant rue Tiquetonne. Le marquis la trouve charmante. Il rassemble toutes ses forces et pique si fort la princesse qu'il la force d'avoir de la reconnaissance. Il en est enchanté. Mais, hélas ! il ne s'aperçoit pas qu'il vient de pomper dans ses flancs un venin qui ne se corrige qu'au bout de six semaines. Pour témoigner sa satisfaction, il donne à la Superville trois louis d'or en lui promettant de venir déjeûner, le 30 dudit mois d'août, chez elle. Effectivement, il a tenu parole et pendant le cours du déjeûner il a déclaré à la Superville qu'il avait gagné, la dernière visite qu'il lui avait rendue, une galanterie des mieux conditionnées et lui a fait toutes sortes de reproches dans la crainte qu'il a que Mme la marquise ne s'en aperçoive. Pour moi, je trouve cette dame fort heureuse si elle en est quitte pour la peur. La Superville est furieuse contre la demoiselle Testart et l'a accablée d'injures. Je crois même qu'elle l'a battue, parce qu'elle

Digitized by Google

craint que cette aventure ne lui fasse perdre la pratique de M. de Bezons qui paie très-bien. J'ai aperçu depuis M. le marquis, au bal de Passy, et je lui ai trouvé les yeux cernés et le bec un peu allongé.

Samedi dernier, 3 de ce mois, la demoiselle Dubois, actrice aux Français, est venue chez la Darigny, dite Gourdan, pour y faire une entrevue avec M. Pelletier de Morfontaine, maître des requêtes. Ils se sont convenus au moyen de 30 louis par mois que mondit sieur de Morfontaine doit lui donner, dont le premier mois a été payé d'avance et sous les conditions aussi qu'il ne la verra que deux fois par semaine et jamais chez elle, afin de ne la point empêcher de trouver quelqu'un qui lui en donne davantage. Leurs entrevues doivent se faire dans une petite maison qui sera louée exprès et dont les meubles appartiendront à la demoiselle Dubois. M. de Morfontaine se prête volontiers à ce mystère parce qu'il serait fâché que cette intrigue vint à la connaissance de certaine dame de qualité avec laquelle il est lié. La Darigny est furieuse parce que la Dubois ne lui a pas donné les honoraires de ce marché, et que M. de Morfontaine, qui n'a plus besoin d'elle, ne lui a pas payé non plus ses démarches. Elle prétend qu'il n'y a plus de bonne foi dans les procédés et que cela devient criant.

M. le comte de Rochefort, gentilhomme breton, anciennement officier de gendarmerie, paraissait inconsolable de la mort de la demoiselle Duharlay, sa maîtresse, arrivée depuis environ deux mois, à la suite d'une couche, par l'ignorance du sieur Gabon, accoucheur, qui ne l'avait délivrée qu'à moitié. Cette infortunée est morte le neuvième jour et M. de Rochefort prend un soin particulier d'un enfant femelle qu'elle a mis au jour. Mais comme il n'y a point d'éternelles douleurs, M. le comte de Rochefort a pris à ses appointements, du premier de

Digitized by Google

ce mois, la demoiselle Collet, chanteuse dans les opéras-comiques aux Italiens. Il lui donne 30 louis par mois et s'est chargé de payer ses dettes qui montent à plus de 6,000 livres. C'est certainement une bonne aubaine pour cette demoiselle, car M. de Rochefort est riche et fort généreux, et avec sa petite figure d'araignée et ses yeux percés comme avec un villebrequin, elle ne devait pas se flatter d'une aussi bonne fortune. Elle commençait même à devenir fort triste aux Italiens, où elle ne se soutenait plus que par la protection de M. Bertin, des parties casuelles, et de M. de la Ferté, intendant des menus, qui l'ont fourragée.

Le 3 de ce mois, M. Fauskee, M. Staples, Anglais, et deux de leurs amis ont soupé à la petite maison de Brissault avec les demoiselles Deschamps, Dufort et Verdault.

Le 5, M. le duc de la Trémouille et deux officiers de son régiment, ont soupé au même lieu avec les demoiselles Sainte-Foix et Leclerc. C'est le premier coup de canif que le duc donne dans le contrat depuis son second mariage et il serait très-fâché que cela fut su.

Le 6, le baron de Wangen a donné à souper chez lui aux deux MM. Walbeke avec les demoiselles Marquise et Dufort.

Ledit jour, milord Cowentry a soupé chez Brissault avec la demoiselle Lacroix, des Italiens.

M. Isnard, intendant de M. d'Argenson, a donné à souper, le 6, à la belle maison de Neuilly, à M. Dubois, de la guerre, et à M. Dangé avec les demoiselles Duplessis et Senneterre.

Le 7, M. Staples, Anglais, a soupé chez Brissault avec la demoiselle Lacroix.

Digitized by Google

DU 16 SEPTEMBRE 1763.

—

Les demoiselles Dubois, Darigny, Collette et Fleuri.

M. Pelletier, fermier général, a pris depuis quelques jours des arrangements avec une jeune personne nommée Dubois, qui est extrêmement jolie. Elle demeure présentement, rue des Vieux-Augustins, dans un petit appartement où elle est meublée très-succinctement. Mais M. Pelletier doit lui meubler une petite maison dans un quartier retiré et les effets dont elle sera garnie ne lui appartiendront qu'au bout de six mois de bonne conduite. En attendant, il lui donne 20 louis par mois et il lui a fait présent de linge et de quelques robes. M. Pinteau qu'on dit être juif et fort riche est aussi fort amoureux de cette demoiselle. Il a été la voir trois fois cette semaine et lui a proposé 30 louis par mois et une augmentation de meubles. Mais elle ne veut point consentir à ses désirs à moins qu'il ne lui donne tout d'un coup pour 3,000 livres de meubles et pour autant de diamants. Si M. Pelletier ne se presse pas bien fort de faire meubler la petite maison, cette affaire pourrait se faire, car la Darigny, qui traite avec elle pour M. Pinteau, m'a dit qu'il n'en était pas éloigné et que la petite personne, de son côté, n'aimait pas la gêne dans laquelle M. Pelletier tenait ses maîtresses. Cette demoiselle Dubois a toujours été un peu aux ordres de la Darigny, quoiqu'elle fut entretenue par un jeune homme, nommé Simon, peintre en pastel de sa profession et assez habile. Mais il vient de se marier et l'a laissée en lui abandonnant l'appartement qu'ils occupaient conjointement.

Digitized by Google

M. Pelletier de Morfontaine continue de voir secrètement la demoiselle Dubois, de la Comédie-Française, mais je ne sais pas comment il se trouve de ce commerce, car cette demoiselle passe aujourd'hui les grands remèdes. Et c'est le nommé Benoit, chirurgien, demeurant rue des Canettes, qui la traite par extinction. Ce serait fort malheureux, pour certaine dame, si M. de Morfontaine se trouvait entiché de venin.

La demoiselle Collette, des Italiens, ne perd pas de temps avec M. le comte de Rochefort. Ce seigneur a déjà payé pour elle plus de 6,000 livres de dettes, et lui a fait présent d'une paire de boucles d'oreilles en diamants, estimés 4,000 livres. Depuis cette aubaine, cette petite personne n'est plus praticable. Elle regarde du haut de sa grandeur ses compagnes et est toute émerveillée. C'est un vrai spectacle de la voir à la sortie de la comédie, appeler ses gens et dire : Mais faites donc avancer mon carosse et cela avec un grasseyement qui annonce combien elle est excédée d'être obligée de parler.

Le 10 de ce mois, M. Staples, Anglais, a soupé et couché à la petite maison de Brissault avec la demoiselle Lacroix, des Italiens.

Deux princes allemands, portant tous deux l'ordre de Marie-Thérèse, depuis peu à Paris ont soupé, le 10, chez Brissault, avec les demoiselles Duplessis et Verdault.

Le même jour, le duc de Fronsac a donné à souper à sa petite maison à M. le marquis de Céran et au comte Danezan avec les demoiselles Deschamps et Sonneterre.

Le 11, milord Tavistock a soupé et couché chez lui avec la demoiselle Lacroix, des Italiens.

Le 12, milord Cowentry a soupé à la petite maison de Brissault avec la demoiselle Lacroix.

Le 13, les deux princes allemands ont soupé à la petite

maison de Brissault avec les demoiselles Dufort et Sainte-Foix.

Le 14, M. Staples et M. Stales ont soupé avec les demoiselles Lacroix et Verdault.

Le 15, M. le comte de la Coste et un de ses amis ont soupé avec la demoiselle Sainte-Foix.

Le même jour, 15, M. le marquis de Vaudreuil, officier de gendarmerie, a soupé avec un de ses amis avec les demoiselles Sainte-Foix et Laforest.

M. de Vaudreuil, le même jour, a fait voir à la Brissault le portrait de Mme Pater et lui a fait connaître qu'il avait tout lieu de se louer des bontés de cette dame pour lui. Qu'elle devait être sous deux mois à Paris, et qu'alors il lui ferait banqueroute.

Dans le moment, il vient de m'être confirmé que M. le chevalier de Lemps avait pris à ses appointements la demoiselle Fleuri, fille très-élégante. Elle était ci-devant entretenue par M. Goderman, lequel vient de partir pour aller joindre son régiment. Et comme cette demoiselle n'aime pas la viduité, elle a accepté de M. le chevalier de Lemps 25 louis par mois et une augmentation considérable de mobilier, tant en robes qu'en bijoux. Elle demeure toujours rue Guénégaud et ne sort jamais qu'en carosse de remise. Elle est grande, bien faite, et si on ne la connaissait pas, on la prendrait pour une femme de condition.

Digitized by Google

DU 25 SEPTEMBRE 1763.

—

Les demoiselles GUIMARD, COLLETTE et DUHARLAY.

M. le comte de Buterlin, ambassadeur de Russie pour l'Espagne, depuis son séjour à Paris, fréquentait la demoiselle Guimard, danseuse à l'Opéra, et la demoiselle Lafond, de la Comédie-Italienne. Mais il paraît que Son Excellence s'est décidée en faveur de cette dernière. Il ne voit plus la demoiselle Guimard et, au contraire, il va tous les jours chez la demoiselle Lafond. Le 17 de ce mois, il a donné à souper chez elle à plusieurs de ses amis. En outre, il lui a payé pour 4,000 livres de meubles, qu'elle avait pris à crédit en quittant M. Sainson, avec qui elle vivait ci-devant, et voilà plus de 400 louis qu'il lui donne depuis six semaines, soit en argent ou en bonnes nippes. Cette demoiselle n'a jamais mieux fait que de quitter le petit Sainson. Elle végétait avec lui et souvent elle en recevait beaucoup de duretés, sans profit, car ce petit personnage se pique de n'être point aisé. Il croit qu'une femme est trop heureuse de l'adorer et il ne mange son bien qu'en superficie, c'est-à-dire, en chevaux, voitures et à habiller magnifiquement ses gens. En un mot, c'est un vrai fat. Aujourd'hui, il est désespéré que la demoiselle Lafond l'ait quitté. Cependant, elle a la bonté de le recevoir quelquefois en guerluchonnage.

M. le comte de Rochefort, après avoir payé les dettes et fait nombre de présents à la petite Collette, des Italiens, vient de l'abandonner pour prendre la demoiselle Guimard dont il

Digitized by Google

vient d'être parlé. Il y a lieu de croire que cette intrigue durera plus que la précédente. Mais malgré qu'il soit riche, il ne tarderait pas à se ruiner, car il a débuté avec elle par lui faire présent d'un très-beau collier de diamants et d'une paire de boucles d'oreilles très-belles, ainsi qu'il avait donné anciennement à la demoiselle Duharlay, sa maîtresse.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

NOMS D'HOMMES.

Affiel. 59
Aigreville. 28, 29
Aiguillon. 52
Aligre. 87, 166, 256
Alliot. 285
Ambray. 171
Angers. 152
Arenberg. 315
Argenton. 16, 53, 132
Arlac. 290
Armantières. 86, 95, 105
Arnay. 168
Arty. 160
Ascher. 81
Aubigny. 42, 56, 81, 84, 214
Aubry. 252
Auteville. 180
Autichamp. 114
Autrep. 155
Auvray fils. 118
Avarey. 202
Ayen. 256
Bachaumont. 166, 193, 201
Ballu. 190
Bannoir. 225
Barbentane. 15, 109
Baresse. 178, 183, 200, 208, 210, 211.
Bauche. 14, 18, 58, 81, 84, 87, 88, 149.
Bauclers. 198, 201, 203, 209, 222, 225, 233, 239, 242, 243, 260, 264, 265, 281, 288, 302, 309, 314.
Baron. 26
Barré. 220
Bataille. 189
Bazin. 43
Beaufort. 142
Beaumarchais. 78, 108
Bedford. 217, 222, 243, 251
Begon, 87, 110, 118, 204, 237, 256.
Beguinet (V. Tocquigny).
Begrinvilliers. 26, 64, 264, 273.
Belcourt. 52
Belgrade. 251
Bettegarde. 280
Belosenski. 11, 30, 43, 49, 57, 78, 107, 147, 158, 166, 197, 214, 219, 225.
Belzance. 75, 85
Bentheim. 38 68, 80, 103, 113, 192, 211, 236, 269, 299, 308.

Digitized by Google

Bernard (Gentil). 75, 253
Berrard. 173
Berryer. 157
Berthier. 314
Berga. 75
Bermont. 141
Bernage. 268
Bertin. 27, 39, 48, 50, 59, 87, 128, 193, 269, 279, 292, 304, 318.
Bertin de Blagny. 27, 32, 302
Bezons. 263, 264, 274, 283, 295, 316.
Bissy. 94, 106, 251
Bizot. 245
Blot. 307
Boisgelin. 55, 95, 288
Bonbelle. 275
Bonhomme. 150
Bonrepos. 150, 151
Bontemps. 37, 58, 200, 226
Botte. 5
Bouchay. 21
Bouchette. 245
Boudaur. 71
Boufflers. 315
Bougainville. 290, 303, 306, 309.
Boulainvillers. 190, 235
Boulloir. 135
Boulogne. 231, 232
Bourgeois. 311
Bourgoin. 115
Bourguignon. 145
Bouteville. 192
Boutin. 210
Bragelonne. 138
Brancas. 12, 34, 37, 42, 133, 286.
Brea. 59
Breget. 44, 271
Brezé. 194, 200
Briac. 239
Brilhac. 25
Briqueville. 284
Brissard. 205
Brissault. 52, 56, 58, 63, 64, 70, 72, 75, 78, 80, 85, 86, 87, 88, 149, 150, 152, 155, 156, 162, 166, 168, 169, 175, 185, 189, 192, 200, 201, 204, 209, 210, 211, 214, 218, 225, 233, 234, 237, 238, 239, 240, 244, 247, 251, 256, 260, 261, 262, 264, 268, 269, 270, 273, 277, 278, 280, 283, 284, 286, 290, 291, 295, 296, 297, 300, 307, 308, 309, 312.
Broglie. 71
Bronod. 238
Brumlet. 307
Bruneley. 304
Brunet. 180, 181
Bussy. 77, 78, 173, 194, 219, 220
Bussy d'Agoneau. 173
Bussy-Butin. 174, 281
Bussy-Putain. 173, 174
Bussy-Rabutin. 174
Bussy-Ragotin. *ib.*
Buterlin. 305, 309, 322
Camille. 174, 194, 251
Candé. 110
Cantillana. 179
Capron. 126
Caraman. 115
Carlin. 286, 312
Caron. 117, 312
Case et Caze. 42, 61, 99, 120, 166, 253, 292.
Cassenau. 270, 272
Castelas. 245
Caumont. 255, 259
Cavaignac. 118
Chabannais. 71
Chabot. 84
Chabrillant. 108, 167
Chambonnas. 171
Chambort. 107
Chamilly. 315
Champcenetz. 232
Champeron. 47, 56, 125, 165, 188, 245.

Digitized by Google

Champfort. 228
Chancelle. 312
Chanlot. 78, 102, 127, 200, 315.
Chardin. 238
Charolais. 192
Chateauneuf. 151
Chateaurenard ou Renaud. 18, 118.
Chatulé. 261
Chaulnes. 79, 164
Chavannes. 273, 283, 284, 290.
Chilkouski. 197
Chimènes. 15, 47, 70, 71, 79, 84, 106, 155, 171, 209.
Choiseul. 59, 235, 306
Clary. 126
Clauze. 118, 177, 184, 198
Claye. 44
Clermont. 192, 261
Clerval. 254
Closel. 75
Coigny. 61, 75, 84, 100, 132, 227, 228, 229, 237, 240, 246, 251, 252, 253, 297, 280, 285
Coislin. 202
Colatro. 162
Collet fils. 32
Collet. 198
Commicourt. 164
Condé. 202, 223, 226, 232, 250, 301, 308.
Conflans. 233
Conti. 14, 19, 55, 148, 173, 228, 229, 235.
Corby. 20, 284
Cordier. 208
Corteuil. 168
Coubert. 172, 190, 191, 238, 254.
Courchamp. 31
Courcy. 161
Courtenvaux. 182, 183
Courval. 231
Coventry. 315
Cramayel. 37, 50, 58, 81, 85, 205, 300, 303.
Creuset. 152, 198
Cromot. 39, 259, 289, 304
Crussol. 171
Culant. 191, 246
Curis. 3, 6, 46, 114, 118, 152, 162.
Dainse. 7, 53
Dallois. 156
Danet. 150, 151
Dangé. 122, 149, 284, 285
Darty. 247, 264
Daudé. 264
Decase. (V. Case).
Delnis. 119
Delpech. 45
Desandré. 22
Des Chats. 200
Desert. 272
Desfontaines. 214
Des Hayes. 73, 115, 254
Desmares. 300
Desplaces. 67
Dézoteux. 273
Dubarry. 34, 85, 205, 213
Dubois. 83, 285
Duboulloir. 208
Dugas. 262
Duhallay. 233
Dulac. 152, 163, 306
Dumetz. 172
Dumont. 257
Dunet. 167
Duperrier. 300, 308
Dupin. 277
Dupleix. 281
Duplessis. 66
Dupré. 52, 75
Dupuis. 267
Duquesnay. 233, 257
Durand. 94
Duras. 73, 84, 98, 115, 156, 233, 243, 273, 276, 279, 283, 284.
Durazzo. 153

Durfort. 108, 228
Duthillet. 111
Du Tremblay. 216
Duvaudier. 10
Duvaucel. 191
Duvivier. 262
Egreville. (V. Aigreville.)
Enghien. 178
Epernon. 263
Epinay. 277
Erlac. 178
Escars. 280
Esclaux. 239
Esqueville. 136
Estournelle. 272
Estrées. 273
Estrehan. 10, 36, 46, 56
Etampes. 87, 109, 111
Etrehan. 159, 202
Eusébie. 194
Fabre. 12
Fages. 153
Farges de Polisy. 148, 201, 240.
Farnham. 315
Faudoise. 287
Fauskec. 318
Favart. 153, 162, 199
Felhion. (V. Pélion).
Ferrant. 61, 144, 152, 162, 209, 211, 290, 291.
Ferrette. 307
Fischer. 96
Fitzjames. *ib.*
Fitz-Morisse. 141, 275, 286, 290, 296, 314.
Flamarens. 256
Flavacourt. 35, 46, 87, 152, 172.
Fléchier. 71
Fleuri. 91
Fontaine. 129, 164, 205, 217, 225, 236, 248, 253.
Fontanieux. 57, 98, 156, 223, 224, 265.
Fontenoy. 172
Forceville. 68, 182, 183
Foudras. 246
Foury. 185
France. 143
Francœur. 130
Francueil. 277, 301
Fremin. 311
Fronsac. 75, 107, 226, 233, 240, 246, 249, 289, 320.
Froulay. 85, 87, 256
Fumeron. 306
Galant. 222
Galitzin. 5, 74, 81, 166, 272
Gancourt. 111
Gaudon. 209
Gaudot. 198
Gautier. 96
Genlis. 62, 280, 281, 298
Georville. 285
Germain. 177, 292
Givry. 180
Godeau. 187
Godefrin. 195
Godeau. 94, 101, 210, 277, 296.
Goderman. 321
Goyon. 127, 148, 152, 297
Grainville. 244
Grammont. 65, 78, 84, 95, 113, 115, 138, 152, 156, 176, 177, 209, 210, 214, 263.
Graville. 282
Grenier. 41, 238
Grimaldi. 161
Grisson. 235
Guérigny. 70
Guérin. 125
Hallais. 165, 183
Happe. 163
Harcourt (D'). 260, 285
Harnoncourt. 61, 168, 200, 280, 288, 296, 314.
Hébrard. 123
Hercher. 222
Henri de Prusse (Prince). 216
Hoop. 169

Digitized by Google

Houdetot. 19
Houlay. 62
Huet. 153, 267
Isnard. 26, 39, 318
Ivri. 281
Jabard. 305, 306
Jacques. 151
Jannel. 240
Joinville. 101
Jourdan. 172
Jouville. 255
Joyeuse. 83
Jumilhac. 17, 36, 46, 77, 79, 310.
Keyser. 57
Kinson. 295, 296, 301
Klinglin. 127
La Balue. 286
Labbé. 172
La Borde. 6, 39, 109
La Bouexière. 128, 172, 179, 189, 194.
Labussière. 196, 197
La Chataigneraie. 107
La Chenaye-Dubois. 221
Lacoste. 83, 118, 321
Lacroix. 43, 165, 193, 212
La Ferté. 57, 144, 147, 199, 204, 301, 311, 318.
Lafontaine. 120
Lagrandville. 85, 255
La Jannière. 41, 238
Lalive. 268
Lalive de la Briche. 71, 108, 167, 203.
Lalive d'Épinay. 237
Lally. 71, 228, 281, 300
La Malmaison. 134
La Marche. 161, 169, 223, 227, 229, 234, 241, 242, 252, 253, 267 301.
Lambert. 437
Landry. 247, 249, 283, 289, 290.
Laneton. 205
Langeais. 120, 121
Lany. 16, 135, 166
La Palisse. 264
La Pelletaie. 166, 167
Laperelle. 311
Lapierre. 176, 177
La Popelinière. 20, 40, 313
La Porte. 75
La Reynière. 229
La Roche. 200, 263
La Taxe. 292
Larrivée. 17, 229
La Saulaye. 276
La Touche. 136
Latour. 180, 300, 306
La Tour du Pin. 65
La Treille. 261
La Trémouille. 87, 89, 101, 161, 237, 256, 318.
Laumur. 228, 300
Launay. 192, 263
Lauruguais. 49, 59, 193, 212, 309.
La Vallière. 11, 43, 69, 74, 107, 144, 167, 237, 238, 310
Lavarenne. 276
La Vaupalière. 132
La Ville. 15
Lebreton. 194
Lecamus. 295
Lemierre. 228
Lemps. 321
Lerat. 99, 183
Lecomte. 45, 82
Ledoux. 111, 221
Léger. 184, 198, 201
Legindre d'Ormoy. 171
Legré. 169
Leguay. 116
Lesras. 89
Lesseville. 54, 187, 210, 211. 215.
Lessigny. 233
Lestorière et Letorière. 100, 117, 266, 267, 289.
Levy. 42
Lhomme. 244, 293, 294

Digitized by Google

Lignerace. 109, 111, 263
Lima. 77
Limbourg. 29, 68, 197, 219, 220.
Livry. 142
Lœwendal. 52
Lormois. 311, 313
Louis XV. 46, 93, 253
Luc. 71, 152, 204
Lugeac. 229, 230, 233, 253
Lusignan. 233, 252
Luxembourg. 167
Lyon. 307
Mac-Cartney. 102
Machault. 129
Magnan. 200
Magny. 196, 233, 290, 301
Maillé. 202
Mailly. 73, 112, 202
Maithbois. 248, 252, 256
Maisonrouge. 192
Mandelli. 140
Mangin. 25
Marais. 120, 155, 163, 164, 166, 182, 204.
Marbeuf. 222
Marchand. 259
Marchane. 191
Marigny. 5, 130, 137, 276
Marmontel. 259
Marnes. 143
Marsais. 106, 107
Marsan. 166, 249, 252, 253, 263.
Marville. 277, 303
Masson. 312
Matuskine. 239
Maulde. 284
Maurice. 31, 44
Mauvienne. 181, 182
Maynaud. 273, 297
Mazarin. 205, 278
Mehemet-Effendi. 180
Ménard. 130, 191, 214
Ménissier. 192, 193
Méra. 256, 275, 290
Méran. 233
Mercier. 15, 26, 102, 210, 214, 263.
Méré. 133
Métra. 211
Metz de Rosney (Du). 143
Mézières. 129
Michel. 208
Miledy. 307
Minot. 63
Mitelé et Nitelé. 7, 297, 301, 307.
Moët. 119
Molinos. 243, 247, 278
Moncrif. 200
Mondorge. 130
Montdoux. 196
Mondran. 312
Mongin. 239
Monrose. 193
Montainan. 296
Montbreuil. 193
Montbrun. 211, 245
Montcalm. 306
Montière. 103
Montigny. 270
Montmirail. 113
Montmirel. 182, 224, 225
Montmorency. 21, 62, 97, 135, 167, 298.
Montmorin. 62, 261
Monverdun. 64, 86
Monville. 51, 58, 121, 164, 236, 251, 253, 255, 289, 309
Morainval. 210
Moreau. 71, 101, 149, 204, 296.
Morfontaine. 86, 133
Morienval. 189
Morinval. 209
Moron. 315
Morville. 259
Mouet. 254
Mouton. 295
Mulkow. 170
Nangis. 276

Digitized by Google

Neuville. 26, 152, 169, 178, 310
Neveu. 16
Noé. 259
Nouel. 102
Nouet. 149, 162, 169
Ocard. 252
Ogier. 66
Ogny. 269
Olaville. 56
Ollivier. 98
Olonne. 167
Orléans. 20, 160, 196, 250
Ormesson. 166
Pange. 103
Pagnier. 273
Pancho. 292
Pantalon. 162, 185, 201
Pantalon-Véronèse. 162
Paolucci. 18, 65, 90, 94, 124, 144, 160, 161, 198, 234, 237, 251, 284, 288.
Paparel. 25
Parmentier. 198
Parseval. 41
Pasquier. 175, 247, 293, 294
Pater. 247
Pélion ou Felhion. 102, 109, 110, 118, 123.
Pelhion père. 145, 146, 147
Pelhion fils. 175, 182, 192, 216, 220, 224.
Pelletier. 8, 52, 317, 319
Pellot. 168
Perault. 52
Perigny. 229, 242
Pernon. 124
Persan. 215
Persennat. 98, 121, 124, 176, 179, 233, 251, 260, 288.
Pertuis. 12
Peyre. 244
Pichal. 12, 17
Pierre. 178
Pinteau. 319
Pissard. 56, 184, 185, 187, 188, 211.
Pitrot. 82
Polisy. 95, 110
Polignac. 126
Ponthieu. 270, 272, 296
Prelle. 32
Pressigny. 118, 125, 192, 313
Préville. 205
Prudhomme. 59
Quérissy. 161
Quincy. 17, 68, 69, 255
Rabbé. 246
Rangrave. 60, 148, 247, 264
Raumset. 76
Razilly. 257
Rembort. 51
Repnin. 24, 30, 32, 42
Richard. 196, 197, 249
Richelieu. 71, 283, 293
Robert. 183
Robin. 297
Robinot. 195
Robinson. 278, 280, 282
Rochechouart. 279, 280, 290
Rochefort. 80, 84, 86, 88, 108, 117, 121, 130, 134, 138, 155, 158, 164, 205, 213, 218, 219, 223, 240, 317, 320, 322.
Rochemtaure. 177
Rohan. 107, 267
Rohan (Constantin). 258
Rohan (Louis). *ib.*
Rohan-Montauban. *ib.*
Romey. 78, 103, 113, 200, 218, 300.
Rondé. 171
Roquelaure. 244
Roquemont. 15, 118, 130, 188, 240.
Rosmadec. 226
Rosmades. 221
Rossignol. 99
Roucher. 174
Roucy. 78
Rouillé d'Orfeuil. 36, 79, 94, 127, 188.
Rousseau. 149, 211

Digitized by Google

Roussel. 11, 102, 118, 177
Rousset. 305
Royan. 77, 167
Rozetti. 199, 263
Rozoofle. 137
Rupière. 29, 35, 43, 84, 110, 240.
Russ. 148
Sabathier. 240
Sabran. 73, 94, 115, 254, 263
Sageret. 305
Saget. 152
Sainson. 38, 57, 147, 148, 221, 222, 277, 299, 300, 301, 305, 308, 309, 322.
Saint-Angel. 221, 257
Saint-Christ. 211, 212
Saint-Contest. 257
Saint-Cric. 135, 221, 299, 300, 305.
Saint-Crix. 266, 276
Saint-Hérem. 261
Saint-Jean. 79, 264, 265, 270, 272, 273, 278.
Saint-Julien. 185, 186
Saint-Laurent. 296
Saint-Léger. 243, 265
Saint-Lois. 313
Saint-Ouen. 76
Saint-Sulpice. 163
Sainte-Colombe. 102
Sainte-Foix. 313
Salaberry. 71, 168, 200, 218, 277.
Saliani. 179
Salis. 35, 142, 153, 154, 155, 181.
Sarpe. 128
Sarsalle. 15, 34, 36, 42, 51, 58, 62, 81, 84, 89, 152, 162, 217, 218, 222, 232, 234, 251
Sartines. 37, 153, 197, 269
Saulteux. 273
Savagnière. 301
Savagnac. 118, 127
Savigny. 288
Schmit. 220
Séguier. 170, 173
Ségur. 157
Seigneley. 103
Sellon. 195
Sénac. 265, 289
Sennozan. 176
Sergadi. 31
Sermanie. 214
Sèves de Fléchères. 175, 247
Simon. 319
Sinard Douffaire. 145
Sirebeau. 183
Sollelhiac. 288
Soltikoff. 30, 248, 249, 250, 270, 271, 289.
Sommelin. 67
Sormany. 139, 175, 269
Soubise. 227, 241, 255, 256
Soudeille. 245
Sourdis. 35, 46, 56
Stainville. 306
Staremberg. 307
Starhenberg. 161
Stuart. 189, 198, 201, 205, 270.
Sue. 267
Sulkosky. 17
Taff. 173
Tallon. 5, 259
Tavistock. 273, 278, 282, 284, 295, 296, 301, 303, 315.
Thiars. 90, 105, 240, 251
Thomery. 110
Tismore. 306
Tison. 41
Tisson. 238
Titon de Villetrin. 157, 224
Toquigny ou Thoquinet ou Beguinet. 77, 119, 139
Torcy. 72, 99
Torigny. 86
Toufreville. 178
Tourne. 195
Tournon. 151
Tourny. 235

Digitized by Google

Turenne. 166
Turpin. 233
Uneville. 99
Uzès. 59, 171
Valbelle. 75, 109, 172, 256
Valençay. 87, 109, 111, 117
Valence. 237, 243, 263, 307
Valentin. [illegible]
Valentinois. 105
Vallier. 177, 178
Vargemont. 315
Varnier. 223
Varsberg. (V. Warsberg). 51
Vassal. 6, 96
Vatelier. 145
Vaudreuil. 96, 274, 275, 285, 321.
Vaulgrenant. 272
Vaupalière. 178
Vaxmanne. 185
Véron. 296
Vesian. 10, 163, 185, 201
Vestris. 143, 166
Viannes. 262
Viard. 88, 188
Vielsmaisons. 11
Vierville. 38, 47, 62, 87, 110, 161, 200, 237, 278, 307.
Villemare. 270
Villemure. 15, 19, 26, 36, 48, 56, 58, 65, 68, 75, 81, 86, 87, 110, 126, 152, 162, 169, 182, 237, 256, 284.
Villeroy. 20, 250
Villette. 79, 84, 107, 250
Villingne. 119, 138
Voltaire. 248
Vintimille. 83, 84, 118, 241, 252, 270, 280.
Voisenon. 143
Vougny. 15, 34, 37, 42, 45, 51, 62, 89, 223.
Voulgremont. 44
Vouvray. 55, 95
Walseberg. 158, 159, 164, 230, 234.
Warsberg. 38, 57, 236, 242
Walxeur. 159
Wilkes. 307, 315
Wangen. 15, 18, 36, 46, 54, 56, 58, 65, 68, 75, 81, 84, 86, 87, 109, 114, 122, 234, 237, 251, 256, 264, 284, 314
Ximenès. 171
Zezames. 178

Digitized by Google

NOMS DE FEMMES.

Adélaïde (Mme). 254
Agathe. 157
Aimée. 98
Albigny. 239
Alexandrine. 168, 179, 194, 200, 209, 210, 251, 255, 280, 281, 283.
Allard. 205, 278, 295
Amelot. 228
Argenson (d'). 229, 242, 248
Argent-Court. 59, 84
Armany. 295
Arnoult. 48, 59, 87, 121, 165, 193, 212, 246, 247, 309.
Avrilleux. 83
Baligny. 62, 298
Bauche. 226, 227, 301
Beaufort. 36
Beaulieu. 132, 197
Beauvoisin. 33, 85, 115, 156, 160, 165, 251, 276.
Belhomme. 233
Bellecourt. 96, 273
Bellemot. 95
Bellevue. 107, 121
Bénard. 112
Benoit. 237, 310
Bezons. 231
Boisselet. 12
Bombarde. 154
Bonne. 129
Boulogne. 75
Boullongne. 254
Bourcelle. 130
Boumel ou Bournel. 100, 106
Bourbon. 45
Bourcelle. 185
Bourgoin. 154
Bozetti. 162
Bragesbonne. (V. Saint-Sauveur).
Braisée. 8, 86
Brandelle. 188
Breteuil. 215
Brionne. 222, 257
Brissault, 148, 158, 272, 307
Bruslé. 177
Buard et Buhart. 71, 87, 157, 192, 197, 221, 313.
Buclerc. 142
Bussy. 281
Bussy d'Agoneau. 174
Camille. 28, 162, 255, 259, 289, 304.
Carlier. 215
Carlin. 311
Caroline. 255
Caron. 312
Casson. 304
Cauchoise (la Belle). 16
Champeron. 245
Chartier. 251, 252, 256
Château-Morin. 245
Chateauville. 198
Chaumard. 19, 36
Chedeville. 97
Chevalier. 178
Choiseul. 281
Chiron. 60, 217
Clarisse. 233, 255
Clovis. 188
Coigny. 229
Coindé. 200, 201
Coislin. 228, 229

y Google

Collet. 199, 254, 263, 318
Collette. 320
Constance. 75
Corberon. 249
Coraline. 100, 162, 266, 289
Cordier. 222
Coring. 220
Coupé. 81
Courcy. 96, 101, 161, 162, 169, 175, 243, 292, 296.
Coustou. 22, 204, 287
Dalbigny. 25
Dangeville. 26, 35, 64, 65, 79, 84, 88, 189, 201, 209, 233
Danosan. 210
Danozanges. 17, 162
Darcy. 94, 198, 275
Darigny. 317-319
Dascher. 16, 125
Darigny. 251
Daucy. 259
David. 91, 180, 237
Defresne. 90
Delahaye. 162, 181, 182
Delaure. 192, 216
Delissé. 134, 138
Delorme. 197
Denesle. (V. Nesle).
Derizelle. 208
Derville. 255
Deschamps. 9, 29, 38, 43, 142, 153, 154, 163, 172, 173, 180, 181, 275, 278, 280, 284, 285, 286, 290, 296, 297.
Desfossés. 59
Desgranges. 221
Désirée. 111
Desjardins. 21, 62
Delangrais et Deslongrais. 112, 213, 237, 239.
Desmares. 173, 194, 251, 255
Desnoyers. 113
Desouches. 215
Desouque. *ib.*
Desrameaux. 168, 194
Destouches. 263
Devau. 26
Deville. 160, 204
Dorfay. 118
Dorgères. 157
Dorigny. 226
Dornay. 18, 32, 68, 75, 80, 113, 182, 220, 224, 265.
Dorville. 57, 75
Douzeau. 146
Dubois (Les). 34, 37, 42, 45, 47, 51, 62, 81, 87, 89, 100, 108, 117, 121, 138, 156, 158, 193, 205, 217, 225, 230, 232, 233, 236, 240, 242, 246, 317, 319.
Dubois (Marie). 123
Dubuisson. 46, 56, 58, 71, 76, 96, 101, 168, 198, 273, 277, 278, 280, 283, 301.
Duchesse. 215
Ducret. 221
Dufort. 314
Dufresne. 256, 267, 290
Duhallay. 172
Ducharley (V. Delisse). 138
Duharlay. 15, 156, 158, 213, 214, 218, 219, 317, 323.
Dulieu. 111, 114, 139
Dumirey. 37, 42, 50, 58, 255, 277, 303, 309.
Dupin. 59, 152, 188, 201, 247, 264, 305.
Duplessis. 75, 270, 273, 277, 283, 285.
Duplez. 261
Dupont. 95
Duprat. 130
Dupuis. 75, 135, 208, 256
Durancy. 209, 210, 211, 214, 237, 263.
Durfé. 240
Durfort. 261
Dusablé. 198
Duvieux. 312
Eglé. 290
Elbars. 297, 298

Digitized by Google

Elmire. 237
Epinay (d'). 171, 277
Escoraille. 271
Eudes. 56, 96
Faillon. 191, 273, 297
Fanchon. 273
Fangar. 52
Fauconnier. 172
Favier. 77, 119, 138
Ferrière. 44, 127, 271
Fiat. 23
Fillon. 214
Flavacourt. 106
Fleuri. 90
Fleurier. 237, 240
Fleury. 113, 186, 225, 256, 267, 275, 305.
Fontaine. 6, 187, 307
Fontenay. 111, 221, 226, 270, 273.
Forgeville. 147
Foury. 185
Fraqueville. 21, 62
Frédérique. (V. Sonville). 55
Fronteau. 240
Galitzin. 60
Gamaches. 244
Garant. 97
Gaussin. 279
Gautier. 196, 197
Geulis. 228
Gérard. 71, 140
Girard. 203, 204
Glandière. 288
Gourdan. 200
Gourdin. 183
Gourdon. 208, 210, 211
Grammont. 196
Grugelin. 242
Guimard. 322
Harroire. 270, 272, 273, 296, 297.
Hébert. 123, 254
Henriette. 79, 83, 96, 194
Héquet. 23, 31, 79, 83, 96, 114, 132, 168, 179, 189, 194, 200, 209, 210, 220, 226, 233 255, 260, 270, 273.
Héricourt. 46, 71, 75, 118, 145, 152, 169, 192.
Hermant. 117, 212
Hocquart. 231
Hollandaise (la). 131
Hugues. 177
Huot. 56
Husse. 27, 39, 69, 217, 233
Jeannette. 295, 307
Joly. 112
Jombarde. 305
Josse. 216
Jouval. 257
Joyeuse. 172
Julie. 107, 131, 189, 194, 233, 270.
Julienne. 187
Jumilhac. 279, 304
Kéri. 210, 215
Kinski. 227
Lablottière. 311, 313
La Borde. 61, 62, 260
Lacoste. 26
Lacour (Les). 5, 11, 43, 50, 57, 102, 107, 110, 167, 182, 270.
Lacroix. 61, 70, 73, 78, 94, 98, 124, 170, 260, 284, 292, 296, 301, 303.
Lafilard. 260, 261
Lafont. 57, 147, 148, 199, 205, 222, 277, 299, 300, 305, 308, 309, 322.
Laforest. 38, 51, 77, 120, 158, 159, 164, 189, 191, 198, 201, 204, 221, 257, 263, 274, 283
La Glaizière. 269
Lagoguais. 99, 130, 133
La Reynière. 229
Lallemand. (V. Nesle).
Lallemand. 188, 237
Lamothe. 104, 186
Lanoix. 173
Landry. 242

Digitized by Google

Lapierre. 176, 209
La Popelinière. 312
La Reynière. 253, 290
La Salle. 176
Lastron. 235
Laudumier. 302
Lavalette. 23
La Vallière. 106
Lavarenne. 57, 75, 92, 100, 121, 206, 213.
Lavaux. 38, 78, 85, 86, 88, 90, 101, 113.
Lavault. 155, 162, 188, 198, 255, 264, 270, 273, 288.
Leblanc. 64, 86, 144, 152, 189, 200, 201, 214, 218, 243, 247, 293, 294.
Lebon. 233, 234
Lebrun. 230, 231, 234, 241, 242.
Leclerc. 38, 107, 164, 192, 211, 212, 236, 269, 295, 297, 299, 301, 308, 309.
Lécrivain. 88
Ledoux. 71, 87, 98, 156, 157, 223, 224.
Lefebvre. 7, 151, 152, 291
Legendre. 81, 120
Lemaure. 193
Lemierre. 14, 18, 58, 229
Lenoncourt. 275
Léonore. 215
Leroux. 95
Lespinay de Marteville. 167
Létoile. 23, 30, 79, 83, 84, 96, 131, 179, 194, 200, 209, 210, 233, 286, 290, 295.
L'hopital. 254
Ligny. 246
Lismore. 258
Louison. 74, 94, 115, 151, 152, 254.
Lucie. 30
Lucile. 107, 111, 118, 233, 273.
Luzi. 247, 249, 278, 283, 289
Lyonnais. 164, 275
Maillard. 52, 75
Maillet. 205, 206
Mainville. 171, 172, 175, 292, 296.
Maisonneuve. 121, 279
Maisonville. 118, 161, 162, 169, 200, 209, 270, 273, 277, 278.
Marantes. 214, 218
Maranville. 157
Marbourg. 126
Marchane. 191
Marcours. 192, 216
Marquise. 20, 160, 250, 290
Marsan. 235
Martigny. 48, 102, 110, 113, 275, 286.
Martin. 87, 205
Marville. 168
Masson. 80, 85, 88, 100, 202, 223.
Mazarelli. 185, 200
Mélanie. 128
Mélite. 260
Melun. 141
Meunier. 149
Mézière. 285
Michel. 195
Michelet. 262
Mignon. 95
Mille. 279
Mimi. 295
Mirey. (V. Dumirey). 85
Mistouflet. 221
Modène. 31
Monaco. 301
Montensier ou Montpansier. 37, 51, 79, 85, 96, 257.
Montalant. (V. Lacour).
Montalet. 250
Montbrun. 245
Montigny. (V. Dupuis). 21, 56, 157, 208, 261.
Montplaisir. 110, 200, 234, 282.

Digitized by Google

Montsauge. 246, 251
Moriencourt. 72
Muller. 150
Nantouillet. 256. 274, 290
Nassau. 246. 287
Neissel. 20, 39
Nesle. 7, 52, 56, 65, 84
Neukerk. 232
Noirterre. 56
Noyau. 276, 279, 284
Paganini. 179
Paris. 146, 192, 228
Pater. 232, 241, 253
Pauquet. 231, 234
Parmentier. 71, 84, 89, 94, 107, 109, 111, 124, 152, 156, 165, 183, 189, 198, 234, 242, 251.
Pechard. 180, 256
Pellin. 173, 220
Pennin. 182
Petin. (V. Saint-Sauveur).
Petit. 244
Petitpas. 198
Perusse. 250, 263
Philippe. 133
Picinelli. 203
Pierrecourt. 51, 75
Pilet. 206, 213
Pilon. 70, 245
Poly. 31
Pompadour. 93, 290
Ponthois. 196, 210
Porlier. 284
Pouponne. 34,37,42,45,51,286
Prémarais. 64
Préville. 66
Quincy. 83
Rabatet. 152
Rannes. 206
Raoult. 308
Raye (Les). 12, 21, 31, 39, 74, 81, 85, 102, 113, 144. 184, 198, 201, 255, 265.
Raymond. 47, 56, 125, 165, 188.
Razetti. 57, 143, 147, 165
Reybbres. 306
Richardière. 311, 313
Richer. 11
Riquet. 58, 116, 177
Roncey. 227
Roncherolles. ib.
Roquemont. 262
Rosalie Jaurelle. 145
Rosalie. 155
Rosan. 240
Rossignol. 42, 61, 99, 120, 166, 167.
Rousse. 42, 47, 56, 81
Roussillon. 216
Rozette. 171
Rumarin. 244
Saint-Cyr. 233, 316
Saint-Gerand. 56, 59, 100, 110.
Saint-Germain. 146, 153, 192, 216.
Saint-Hilaire. 146
Saint-Janvier. 253, 300
Saint-Jean. 133
Saint-Julien. 186, 248, 249, 253, 256.
Saint-Léon. 94, 102, 106, 110
Saint-Lo. 110, 113, 117, 121, 133, 240, 272.
Saint-Martin. 58, 65, 71, 102, 149, 162, 169, 204.
Saint-Sauveur. 99, 109, 138
Saint-Sevrin. 180
Sainte-Voix. 300, 301, 302, 307, 314.
Sainville. (V. Sonville).
Sallée. 239
Saron. 46, 56, 78, 96, 109, 111, 162, 277, 314.
Sarot. 221
Sarpe. 128
Schinfelt. 287
Senneterre. 256, 265, 266, 270, 273, 280, 284, 285, 286, 290, 295, 307.

Digitized by Google

Senneville. 249, 252, 263
Seribert. 195, 196
Siam. 17, 29, 118, 197, 219, 221.
Soltikoff. 270, 271, 300
Sorel. 89
Sorin. 268
Souville ou Sainville ou Frédérique. 55, 75, 84, 86, 95, 105.
Stainville. 254
Suavi. 137, 163
Sugueneau. 304
Superville. 316
Surgere. 259
Surville. 113, 115, 156, 293, 294.
Suzette. 286
Taffin. 264
Testart. 139, 175, 214, 269, 316.
Testelingue. 9
Thélis. 254
Théophile. 189, 252
Thierry. 53, 185, 187
Tison. 40
Tisson. 238
Tricot (Sophie). 205, 213
Turpin. 94
Vacavan. 292
Valentin. 58, 116, 169, 175
Valentinois. 105, 222
Valigny. 75, 191
Vallée. 148
Valois. 281
Vandeuil. 102
Varenne (V. Lavarenne).
Varenne-Bentheim. 103, 192
Varnège. 212
Varnier. 93, 223
Vaudreuil. 115
Vaugland. 107
Vargemont. 235
Vauvignoles. 32
Verceil. 297
Verdault. 237, 239, 242, 251, 252, 260, 261, 266, 268, 270, 301, 307, 315.
Vermandois. 188, 243
Vernège. 135
Vesian. 10, 36, 46, 56, 81, 159, 160, 185, 202, 203.
Vestris. 169
Victoire de Croisy. 145
Victoire dite Varenne. 192
Victoire. 237
Vierval. 192
Villaine. 136
Villette. 163
Villeumont. 19, 160, 244
Villouse. 112
Viringue. 190, 238
Warseberg. 227, 230, 235, 241, 242, 252.
Wolff. 156, 282
Yon dite d'Allainville. 151

REGISTRATO

09232

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

~~9192~~
9232

Digitized by Google

Digitized by Google